

Creative commons : Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale -
Pas de Modification 2.0 France (CC BY-NC-ND 2.0)



<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr>

UNIVERSITE CLAUDE BERNARD – LYON 1

FACULTE DE MEDECINE DE LYON EST

ANNEE 2015 N°

**L'IMAGE DE LA MEDECINE CHEZ LES MEDECINS ROMANCIERS DU XIX^e ET DU DEBUT DU XX^e
SIECLES**

THESE

Présentée à l'Université Claude Bernard – Lyon 1

Et soutenue publiquement le **6 octobre 2015**

Pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

Par

Clémentine ABT

Née le 14 octobre 1986 à Altkirch

FACULTÉ DE MÉDECINE LYON EST

LISTE DES ENSEIGNANTS 2014/2015

Professeurs des Universités – Praticiens Hospitaliers Classe exceptionnelle Echelon 2

Cochat	Pierre	Pédiatrie
Cordier	Jean-François	Pneumologie ; addictologie
Etienne	Jérôme	Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
Gouillat	Christian	Chirurgie digestive
Guérin	Jean-François	Biologie et médecine du développement et de la reproduction ; gynécologie médicale
Mauguière	François	Neurologie
Ninet	Jacques	Médecine interne ; gériatrie et biologie du vieillessement ; médecine générale ; addictologie
Peyramond	Dominique	Maladie infectieuses ; maladies tropicales
Philip	Thierry	Cancérologie ; radiothérapie
Raudrant	Daniel	Gynécologie-obstétrique ; gynécologie médicale
Rudigoz	René-Charles	Gynécologie-obstétrique ; gynécologie médicale

Professeurs des Universités – Praticiens Hospitaliers Classe exceptionnelle Echelon 1

Baverel	Gabriel	Physiologie
Blay	Jean-Yves	Cancérologie ; radiothérapie
Borson-Chazot	Françoise	Endocrinologie, diabète et maladies métaboliques ; gynécologie médicale
Denis	Philippe	Ophtalmologie
Finet	Gérard	Cardiologie
Guérin	Claude	Réanimation ; médecine d'urgence
Lehot	Jean-Jacques	Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence
Lermusiaux	Patrick	Chirurgie thoracique et cardiovasculaire
Martin	Xavier	Urologie
Mellier	Georges	Gynécologie-obstétrique ; gynécologie médicale
Michallet	Mauricette	Hématologie ; transfusion
Miossec	Pierre	Immunologie
Morel	Yves	Biochimie et biologie moléculaire
Mornex	Jean-François	Pneumologie ; addictologie
Neyret	Philippe	Chirurgie orthopédique et traumatologique
Ninet	Jean	Chirurgie thoracique et cardiovasculaire
Ovize	Michel	Physiologie
Ponchon	Thierry	Gastroentérologie ; hépatologie ; addictologie
Pugeat	Michel	Endocrinologie, diabète et maladies métaboliques ; gynécologie médicale
Revel	Didier	Radiologie et imagerie médicale
Rivoire	Michel	Cancérologie ; radiothérapie
Thivolet-Bejui	Françoise	Anatomie et cytologie pathologiques
Vandenesch	François	Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière

Zoulim

Fabien

Gastroentérologie ; hépatologie ; addictologie

**Professeurs des Universités – Praticiens
Hospitaliers Première classe**

André-Fouet
Barth
Berthezene
Bertrand
Beziat
Boillot
Braye

Xavier
Xavier
Yves
Yves
Jean-Luc
Olivier
Fabienne

Breton
Chassard
Chevalier
Claris
Colin
Colombel
Cottin
D'Amato
Delahaye
Di Fillipo
Disant
Douek
Ducerf
Dumontet
Durieu

Pierre
Dominique
Philippe
Olivier
Cyrille
Marc
Vincent
Thierry
François
Sylvie
François
Philippe
Christian
Charles
Isabelle

Edery
Fauvel
Gaucherand
Guenot
Gueyffier

Charles Patrick
Jean-Pierre
Pascal
Marc
François

Guibaud
Herzberg
Honorat
Lachaux
Lina
Lina
Mabrut
Mertens
Mion
Morelon
Moulin
Négrier
Négrier
Nicolino
Nighoghossian
Obadia
Picot

Laurent
Guillaume
Jérôme
Alain
Bruno
Gérard
Jean-Yves
Patrick
François
Emmanuel
Philippe
Claude
Marie-Sylvie
Marc
Norbert
Jean-François
Stéphane

Cardiologie
Chirurgie générale
Radiologie et imagerie médicale
Pédiatrie
Chirurgie maxillo-faciale et stomatologie
Chirurgie digestive
Chirurgie plastique, reconstructrice et esthétique ;
brûlologie
Chirurgie maxillo-faciale et stomatologie
Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence
Cardiologie
Pédiatrie
Epidémiologie, économie de la santé et prévention
Urologie
Pneumologie ; addictologie
Psychiatrie d'adultes ; addictologie
Cardiologie
Cardiologie
Oto-rhino-laryngologie
Radiologie et imagerie médicale
Chirurgie digestive
Hématologie ; transfusion
Médecine interne ; gériatrie et biologie du
vieillessement ; médecine générale ; addictologie
Génétique
Thérapeutique ; médecine d'urgence ; addictologie
Gynécologie-obstétrique ; gynécologie médicale
Neurochirurgie
Pharmacologie fondamentale ; pharmacologie
clinique ; addictologie
Radiologie et imagerie médicale
Chirurgie orthopédique et traumatologique
Neurologie
Pédiatrie
Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
Chirurgie générale
Anatomie
Physiologie
Néphrologie
Nutrition
Hématologie ; transfusion
Cancérologie ; radiothérapie
Pédiatrie
Neurologie
Chirurgie thoracique et cardiovasculaire
Parasitologie et mycologie

Rode	Gilles	Médecine physique et de réadaptation
Rousson	Robert-Marc	Biochimie et biologie moléculaire
Roy	Pascal	Biostatistiques, informatique médicale et technologies de communication
Ruffion	Alain	Urologie
Rymlin	Philippe	Neurologie
Scheiber	Christian	Biophysique et médecine nucléaire
Schott-Pethelaz	Anne-Marie	Epidémiologie, économie de la santé et prévention
Terra	Jean-Louis	Psychiatrie d'adultes ; addictologie
Tilikete	Caroline	Physiologie
Touraine	Jean-Louis	Néphrologie
Truy	Eric	Oto-rhino-laryngologie
Turjman	Francis	Radiologie et imagerie médicale
Vallée	Bernard	Anatomie
Vanhems	Philippe	Epidémiologie, économie de la santé et prévention

Professeurs des Universités – Praticiens Hospitaliers Seconde Classe

Allaouchiche	Bernard	Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence
Argaud	Laurent	Réanimation ; médecine d'urgence
Aubrun Badet	Frédéric	Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence
Bessereau	Lionel Jean-	Urologie
Boussel	LouisLoïc	Biologie cellulaire
Calender	Alain	Radiologie et imagerie médicale
Charbotel	Barbara	Génétique
Chapurlat	Roland	Médecine et santé au travail
Cotton	François	Rhumatologie
Dalle Dargaud	Stéphane	Radiologie et imagerie médicale
Devouassoux	Yesim	Dermato-vénéréologie
Dubernard	Mojgan	Hématologie ; transfusion
Dumortier	Gil Jérôme	Anatomie et cytologie pathologiques
Fanton	Laurent	Gynécologie-obstétrique ; gynécologie médicale
Faure	Michel	Gastroentérologie ; hépatologie ; addictologie
Fellahi	Jean-Luc	Médecine légale
Ferry	Tristan	Dermato-vénéréologie
Fourneret	Pierre	Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence
Gillet	Yves	Maladie infectieuses ; maladies tropicales
Girard	Nicolas	Pédopsychiatrie ; addictologie
Gleizal	Arnaud	Pédiatrie
Guyen	Olivier	Pneumologie
Henaine	Roland	Chirurgie maxillo-faciale et stomatologie
Hot	Arnaud	Chirurgie orthopédique et traumatologique
Huissoud	Cyril	Chirurgie thoracique et cardiovasculaire
		Médecine interne
		Gynécologie-obstétrique ; gynécologie médicale

Jacquin-Courtois	Sophie	Médecine physique et de réadaptation
Janier	Marc	Biophysique et médecine nucléaire
Javouhey	Etienne	Pédiatrie
Juillard	Laurent	Néphrologie
Jullien	Denis	Dermato-vénéréologie
Kodjikian	Laurent	Ophtalmologie
Krolak Salmon	Pierre	Médecine interne ; gériatrie et biologie du vieillissement ; médecine générale ; addictologie
Lejeune	Hervé	Biologie et médecine du développement et de la reproduction ; gynécologie médicale
Merle	Philippe	Gastroentérologie ; hépatologie ; addictologie
Michel	Philippe	Epidémiologie, économie de la santé et prévention
Monneuse	Olivier	Chirurgie générale
Mure	Pierre-Yves	Chirurgie infantile
Nataf	Serge	Cytologie et histologie
Pignat	Jean-Christian	Oto-rhino-laryngologie
Poncet	Gilles	Chirurgie générale
Raverot	Gérald	Endocrinologie, diabète et maladies métaboliques ; gynécologie médicale
Ray-Coquard	Isabelle	Cancérologie ; radiothérapie
Richard	Jean-Christophe	Réanimation ; médecine d'urgence
Rossetti	Yves	Physiologie
Rouvière	Olivier	Radiologie et imagerie médicale
Saoud	Mohamed	Psychiatrie d'adultes
Schaeffer	Laurent	Biologie cellulaire
Souquet	Jean-Christophe	Gastroentérologie ; hépatologie ; addictologie
Vukusic	Sandra	Neurologie
Wattel	Eric	Hématologie ; transfusion

Professeurs des Universités - Médecine Générale

Letrilliart	Laurent
Moreau	Alain

Professeurs associés de Médecine Générale

Flori	Marie
Lainé	Xavier
Zerbib	Yves

Professeurs émérites

Chatelain	Pierre	Pédiatrie
Bérard infantile	Jérôme	Chirurgie
Boulanger hospitalière	Pierre	Bactériologie-virologie ; hygiène
Bozio	André	Cardiologie
Chayvialle	Jean-Alain	Gastroentérologie ; hépatologie ;

addictologie Daligand	Liliane	Médecine légale et droit de la santé
Descotes	Jacques	Pharmacologie fondamentale ;
pharmacologie Droz	Jean-Pierre	Cancérologie ; radiothérapie
Floret	Daniel	Pédiatrie
Gharib	Claude	Physiologie
Itti	Roland	Biophysique et médecine nucléaire
Kopp	Nicolas	Anatomie et cytologie pathologiques
Neidhardt	Jean-Pierre	Anatomie
Petit	Paul	Anesthésiologie-réanimation ; médecine
d'urgence		
Rousset	Bernard	Biologie
cellulaire		
Sindou	Marc	
	Neurochirurgie	
Trepo	Christian	Gastroentérologie ; hépatologie ;
addictologie Trouillas	Paul	Neurologie
Trouillas	Jacqueline	Cytologie et
histologie		
Viale	Jean-Paul	Réanimation ; médecine d'urgence

Maîtres de Conférence – Praticiens Hospitaliers Hors classe

Benchabib	Mehdi	Biologie et médecine du développement et de la reproduction ; gynécologie médicale
Bringuier	Pierre-Paul	Cytologie et histologie
Davezies	Philippe	Médecine et santé au travail
Germain	Michèle	Physiologie
Jarraud	Sophie	Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
Jouvet	Anne	Anatomie et cytologie pathologiques
Le Bars	Didier	Biophysique et médecine nucléaire
Normand	Jean-Claude	Médecine et santé au travail
Persat	Florence	Parasitologie et mycologie
Pharaboz-Joly	Marie-Odile	Biochimie et biologie moléculaire
Piaton	Eric	Cytologie et histologie
Rigal	Dominique	Hématologie ; transfusion
Sappey-Marinié	Dominique	Biophysique et médecine nucléaire
Streichenberger	Nathalie	Anatomie et cytologie pathologiques
Timour-Chah	Quadiri	Pharmacologie fondamentale ; pharmacologie clinique ; addictologie
Voiglio	Eric	Anatomie
Wallon	Martine	Parasitologie et mycologie

Maîtres de Conférence – Praticiens Hospitaliers Première classe

Ader	Florence	Maladies infectieuses ; maladies tropicales
Barnoud	Raphaëlle	Anatomie et cytologie pathologiques
Bontemps	Laurence	Biophysique et médecine nucléaire
Chalabreysse	Lara	Anatomie et cytologie pathologiques

Charrière	Sybil	Nutrition
Collardeau Frachon	Sophie	Anatomie et cytologie pathologiques
Cozon	Grégoire	Immunologie
Dubourg	Laurence	Physiologie
Escuret	Vanessa	Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
Hervieu	Valérie	Anatomie et cytologie pathologiques
Kolopp-Sarda	Marie Nathalie	Immunologie
Laurent	Frédéric	Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
Lesca	Gaëtan	Génétique
Maucort Boulch	Delphine	Biostatistiques, informatique médicale et technologies de communication
Meyronet	David	Anatomie et cytologie pathologiques
Peretti	Noel	Nutrition
Pina-Jomir	Géraldine	Biophysique et médecine nucléaire
Plotton	Ingrid	Biochimie et biologie moléculaire
Rabilloud	Muriel	Biostatistiques, informatique médicale et technologies de communication
Ritter	Jacques	Epidémiologie, économie de la santé et prévention
Roman	Sabine	Physiologie
Tardy Guidollet	Véronique	Biochimie et biologie moléculaire
Tristan	Anne	Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
Vlaeminck-Guillem	Virginie	Biochimie et biologie moléculaire

Maîtres de Conférences – Praticiens Hospitaliers Seconde classe

Casalegno	Gautier	Gynécologie-obstétrique ; gynécologie médicale
Duclos	Antoine	Epidémiologie, économie de la santé et prévention
Phan	Alice	Dermato-vénéréologie
Rheims	Sylvain	Neurologie
Rimmele	Thomas	Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence
Schluth-Bolard	Caroline	Génétique
Simonet	Thomas	Biologie cellulaire
Thibault	Hélène	Physiologie
Vasiljevic	Alexandre	Anatomie et cytologie pathologiques
Venet	Fabienne	Immunologie

Maîtres de Conférences associés de Médecine Générale

Chanelière	Marc
Farge	Thierry
Figon	Sophie

LE SERMENT D'HIPPOCRATE

Je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine.

Je respecterai toutes les personnes, leur autonomie et leur volonté, sans discrimination.

J'interviendrai pour les protéger si elles sont vulnérables ou menacées dans leur intégrité ou leur dignité. Même sous la contrainte, je ne ferai pas usage de mes connaissances contre les lois de l'humanité.

J'informerai les patients des décisions envisagées, de leurs raisons et de leurs conséquences. Je ne tromperai jamais leur confiance.

Je donnerai mes soins à l'indigent et je n'exigerai pas un salaire au-dessus de mon travail.

Admis dans l'intimité des personnes, je tairai les secrets qui me seront confiés et ma conduite ne servira pas à corrompre les mœurs.

Je ferai tout pour soulager les souffrances. Je ne prolongerai pas abusivement la vie ni ne provoquerai délibérément la mort.

Je préserverai l'indépendance nécessaire et je n'entreprendrai rien qui dépasse mes compétences. Je perfectionnerai mes connaissances pour assurer au mieux ma mission.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses. Que je sois couvert d'opprobre et méprisé si j'y manque.

REMERCIEMENTS

Aux membres du jury :

Au Président du jury, Monsieur le Professeur Nicolas FRANCK

Vous me faites l'honneur de présider ce jury de thèse, en représentant une spécialité que j'affectionne tout particulièrement et qui trouve toute sa place dans ce travail ; soyez assuré de ma profonde reconnaissance pour votre implication et votre bienveillance attentive.

A Madame le Professeur Fabienne BRAYE

Vous avez immédiatement accepté de faire partie de ce jury de thèse, et pour cela je vous suis extrêmement reconnaissante. En espérant que notre passion commune pour la littérature vous rende ce travail agréable à lire et à juger.

A Madame le Professeur Marie Flori

Vous avez su me cadrer lorsque je me perdais, et toujours m'orienter dans la bonne direction. Vous représentez cette médecine générale du XXI^e siècle en pleine mutation vers laquelle je cherche à toujours me diriger, et pour tout cet enseignement je ne peux que sincèrement vous remercier.

A Monsieur le Docteur Jérôme Goffette

Vous avez apporté un regard de philosophe et d'historien sur un sujet qui ne se voulait pas purement scientifique, et avez su m'aider à orienter ma réflexion. La médecine a besoin d'être pensée, et la faire sortir de son carcan n'est pas chose aisée : pour cela je vous suis infiniment reconnaissante.

A mes parents, Catherine et Alain, évidemment,
A ma sœur, Florine, tout autant,
A toute ma famille (et je ne vous citerais pas tous, cette thèse est bien assez longue),

Aux Strasbourgeoises, Nastassja, Cathel, Perrine, Noémie, Bénédicte, Anne-Sophie, Liliane,
A celles avec qui j'ai fait mes armes, Mélanie, Anaïs, Sophie, Amélie,
A mes amies d'abord, collègues ensuite : Marion, Léna, Ingrid, Diane, Lucile, Elise, Mélanie,
A celles qui me permettent de sortir mon nez de la médecine, Clémence, Caro, Valérie, Céline,

A ceux qui m'ont montré la voie de la médecine générale : les Drs Barbier, Merle, Guichard,
Romain, Gaudry, Faysse, et leurs collaborateurs (en particulier les Drs Rivier et Le Bihan)

A tous les médecins spécialistes qui m'ont guidée dans mes stages : les gastro-entérologues de
Roanne, les urgentistes de Montélimar, les pédiatres de l'HFME, les psychiatres et les infirmiers de
l'UMA,

A tous mes co-internes,

A tous les infirmiers, aides-soignants, assistantes sociales (en particulier Nathalie Laplace),
secrétaires (en particulier Claudine et Yvonne), externes,

Et à tous ceux auxquels je n'ai pas pensé en rédigeant ces remerciements, et auxquels je
penserais probablement sitôt cette thèse imprimée,

A tous ces auteurs formidables que ce travail m'a permis de découvrir ou de redécouvrir,

A Crisco, Oui FM, La Grosse Radio, DTC, Wikipédia, Dalek jaune,

Merci de m'avoir accordé votre temps, vos connaissances, votre savoir-faire, votre patience,
merci d'avoir supporté mes doutes, mes incompréhensions, mes incompétences (temporaires), mon
humour parfois déplorable et mes gâteaux parfois ratés.

Table des matières

I.	INTRODUCTION	14
II.	MATERIEL ET METHODE(2).....	18
A.	NATURE DE L'ETUDE.....	18
B.	CRITERES D'INCLUSION ET D'EXCLUSION	18
C.	RECUEIL DES DONNEES.....	19
D.	ANALYSE DES DONNEES	19
E.	BIBLIOGRAPHIE.....	19
F.	RESULTATS DE LA SELECTION	20
III.	RESULTATS.....	22
A.	LA MALADIE ET LA MORT	22
1.	L'UTILISATION DE LA MORT ET DE LA MALADIE COMME ELEMENTS NARRATIFS	22
2.	LES MALADIES SPECIFIQUES	23
3.	LE CORPS.....	28
4.	LES CAUSES	32
B.	LE PATIENT.....	40
1.	L'ATTITUDE DU PATIENT.....	40
2.	LES EMOTIONS.....	56
3.	LES PATIENTS ATTEINTS DE PATHOLOGIES PSYCHIQUES	65
4.	LA VISION DU PATIENT PAR LE MEDECIN.....	69
C.	LE MEDECIN	77
1.	L'IDENTITE DU MEDECIN	77
2.	L'ATTITUDE DU MEDECIN	95
3.	LES DIFFICULTES DU MEDECIN	103
4.	LA CORPORATION MEDICALE	117
D.	LE TRAITEMENT	132
1.	L'EFFICACITE DU TRAITEMENT	132
2.	LA DANGEROUSITE DU TRAITEMENT.....	137
3.	LA MECONNAISSANCE DU TRAITEMENT	139
4.	LA PREVENTION	141
E.	LA SCIENCE.....	143
1.	PENSER LA SCIENCE	143
2.	LES ENFANTS DE LA SCIENCE	158

3.	LA SCIENCE ET SES LIMITES.....	174
IV.	DISCUSSION	188
A.	INTRODUCTION	188
B.	L'EVOLUTION DE LA SCIENCE : L'ASPECT TECHNIQUE	189
1.	LE BUT : DU TRAITEMENT INEFFICACE AU TRAITEMENT EFFICACE	189
2.	LES MOYENS : LA SCIENCE AU SERVICE DE LA MEDECINE.....	197
3.	LA BOUSSOLE : LE QUESTIONNEMENT ETHIQUE	201
C.	L'EVOLUTION DE LA RELATION MEDECIN-MALADE : L'ASPECT HUMAIN	202
1.	LA FIGURE DU MEDECIN.....	202
2.	LA FIGURE DU PATIENT	203
3.	A LA CROISEE DES CHEMINS.....	207
D.	CONCLUSION	210
V.	CONCLUSION	211
	LISTE DES ŒUVRES ETUDIEES.....	214
	BIBLIOGRAPHIE.....	216
	ANNEXES.....	218
I.	BIOGRAPHIES.....	218
A.	MIKHAÏL BOULGAKOV : 1891 (Kiev) – 1940 (Moscou)(21).....	218
B.	GEORG BÜCHNER : 1813 (Riedstadt) – 1837 (Zurich) (22)	221
C.	CELINE : 1894 (Courbevoie) – 1961 (Meudon) (23).....	222
D.	ARTHUR CONAN DOYLE : 1859 (Edimburg) – 1930 (Crowborough) (24)	226
E.	GEORGES DUHAMEL : 1884 (Paris) – 1966 (Valmondois) (25)	229
F.	JEAN REVERZY : 1914 (Balan) – 1959 (France) (19).....	231
G.	ARTHUR SCHNITZLER : 1862 (Vienne) – 1931 (Vienne) (26)	233
H.	ANTON TCHEKHOV : 1860 (Taganrog) – 1904 (Badenweiler) (27).....	236
II.	RESUMES DES ŒUVRES	239
A.	MIKHAÏL BOULGAKOV	239
1.	Cœur de chien	239
2.	J'ai tué.....	239
3.	La garde blanche.....	240
4.	La locomotive ivre	240
5.	Les aventures singulières d'un docteur.....	241
6.	Les récits d'un jeune médecin	242
7.	Morphine.....	242
B.	GEORG BÜCHNER	244

Lenz.....	244
C. CELINE.....	245
1. Féerie pour une autre fois.....	245
2. Nord.....	246
3. Voyage au bout de la nuit.....	248
D. ARTHUR CONAN DOYLE.....	250
1. Une étude en rouge.....	250
2. Le signe des quatre.....	250
3. Les aventures de Sherlock Holmes.....	251
4. Les Mémoires de Sherlock Holmes.....	256
5. Les lettres de Stark Munro	261
6. Sous la lampe rouge. Contes et récits de la vie médicale.	261
E. GEORGES DUHAMEL.....	267
1. Le notaire du Havre (texte non étudié mais nécessaire à la bonne compréhension de l'œuvre) 267	
2. Le jardin des bêtes sauvages	267
3. Vue de la Terre Promise	268
4. La Nuit de la Saint-Jean	268
5. Le désert de Bièvres	269
6. Les Maîtres	269
7. Cécile parmi nous	270
8. Le Combat contre les Ombres	271
9. La Passion de Joseph Pasquier	272
F. JEAN REVERZY.....	273
1. La vraie vie	273
2. Le Passage.....	273
3. Place des Angoisses	274
G. ARTHUR SCHNITZLER.....	275
1. La Nouvelle Rêvée	275
2. Mourir.....	276
H. ANTON TCHEKHOV	277
1. Contes humoristiques.....	277
2. Le Point d'exclamation et autres contes	277
3. Nouvelles	278
III. CARTES HEURISTIQUES.....	285

A.	L'IMAGE DE LA MEDECINE.....	285
B.	LA MALADIE ET LA MORT	286
C.	LE PATIENT.....	287
D.	LE MEDECIN	288
E.	LE TRAITEMENT.....	289
F.	LA SCIENCE	290
G.	DISCUSSION : L'EVOLUTION DE LA SCIENCE.....	291
H.	DISCUSSION : LA RELATION MEDECIN-MALADE	292

I. INTRODUCTION

Si tu l'écoutes, il dit –comme Kafka en littérature – que la réalité est insaisissable si on l'attaque de front. Il dit qu'il faut faire le tour du réel pour en donner une image englobante.

Pascin, Joann Sfar

Si certains furent touchés par la vocation, si d'autres n'y atterrirent que par hasard ; si j'en connais qui y furent contraints et forcés, en ce qui me concerne, c'est la littérature qui me poussa en faculté de médecine. Alors jeune être influençable, j'avais lu dans mon adolescence un certain roman (1), foisonnant de bons sentiments et de scènes d'action, qui me contamina irrémédiablement. Pourtant, le lien n'était pas franchement direct : mon héroïne d'alors évoluait en un temps où les mammouths gambadaient dans la steppe, et exerçait le métier prestigieux de guérisseuse. Elle maniait l'écorce de saule, la digitale ou le datura d'une main de maître et avec une infinie sagesse, et récoltait pour prix symbolique de ses soins une partie de l'âme de ses patients. Moi qui n'avais jamais réellement été malade, et qui n'avait eu de contact avec la médecine qu'une visite occasionnelle pour mes vaccins ou mon nez qui coulait (et la série *Urgences*, comme la majorité de mes contemporains), je fus irrémissiblement marquée.

J'étais entrée en médecine par la porte de la littérature, je ne pouvais choisir une meilleure voie pour poursuivre mon chemin.

Mais comment peut-on espérer aborder la médecine via cet art singulier, par définition remarquablement peu scientifique ?

Accéder à un monde particulier par une porte dérobée, et à travers le langage, voilà le sens premier de la littérature. Il n'est probablement pas de domaine inexploré par les hommes et femmes de lettres, puisque tout leur est ouvert. La littérature conte et raconte, nous fait découvrir des mondes étrangers et étranges, nous fait gagner le large et nous rapproche. Elle permet d'entrer dans des univers réels ou imaginaires qu'on ne saurait approcher de façon aussi pertinente par un autre biais, et peut aussi nous faire voir un monde qu'on croit bien connaître par une petite lucarne qu'on n'avait jamais remarquée. N'est-ce pas là l'une des définitions de l'art ?

Mais la littérature n'est pas une entité théorique : elle est littéralement fabriquée par les écrivains, indubitablement témoins de leur temps, mais aussi de leur propre expérience. Partir du

monde réel, de son monde, et en faire une œuvre d'art, porter un regard nouveau sur ce qui a déjà été scruté, analysé, dépouillé est une des nombreuses facettes de ce métier intransigeant qu'est celui d'écrire.

Et quand un écrivain se révèle, hasard ou pas, également médecin, que se passe-t-il ? Que vient faire le médecin, cet homme du réel, du pratique, dans un univers dominé par l'imaginaire et l'interprétation ? Le clivage est-il total, consommé, propre à séparer complètement l'artisan du soin de l'artisan des mots, le scientifique de l'artiste ? Est-ce ce principe même de rencontre qu'il pratique dans son métier de médecin qui le conduit à frapper à la porte de la littérature ? Une façon de renverser la vapeur, de raconter des histoires plutôt que d'en écouter ? Ou est-il écrivain d'abord et recherche justement dans la médecine cette immédiateté du rapport humain qui ne peut avoir lieu lorsqu'on est seul face à son texte ? Le questionnement est multiple et ainsi en seront les réponses.

La rencontre avec l'Autre, le maniement du langage sont par exemple des pistes de réflexion. Le médecin est conduit dans sa pratique quotidienne à aborder son semblable de façon systématique, et ce à travers le langage, non seulement parlé, mais aussi via celui du corps. Le décryptage du discours est essentiel dans sa profession : décryptage de ce que le patient dit, veut dire, devrait dire, et surtout ne dit pas... L'écrivain, quant à lui, s'inscrit dans une rencontre différée, mais une rencontre systématique également : on écrit pour un lecteur - en théorie... Le biais est également le langage, comme pour la majorité des rapports entre êtres humains, mais est ici, en général, un langage écrit, réfléchi, construit, lourd de sens.

Le seul nombre, impressionnant, de médecins romanciers, ne peut que faire douter de l'idée d'une association fortuite entre les deux professions. L'association est-elle redondante ou complémentaire ? Existe-t-il une forme de fraternité entre rencontre immédiate et différée, langage oral, écrit ou corporel, spontané ou mûri ? Le médecin recherche-t-il en l'écrivain ce qu'il ne trouve pas dans son métier, et réciproquement ?

En tout état de cause, l'auteur ne laisse pas sa vie derrière lui en s'asseyant devant sa plume, sa machine à écrire, ou son ordinateur portable, et bien au contraire, il s'en sert, de son vécu, de ses attaches, de ses affinités, de ses connaissances, de ses plaisirs, de ses questionnements, afin de donner naissance à l'histoire imaginaire qui lui ressemblera un peu. Aussi n'est-il pas étonnant qu'un peu de médecine transpire dans les œuvres de fiction écrites par des romanciers médecins. Un peu ou beaucoup, c'est selon ; à la lecture d'ouvrages de ce type, tout est possible. De la succession de petites touches discrètes évoquant la médecine à l'histoire centrée sur un médecin, un malade, une maladie, une infinité d'éléments peut faire dire au lecteur que oui, cet écrivain-là est bien médecin.

Alors, si la médecine est invitée au sein même de la littérature, que peut-on en apprendre ? Quelle image de la médecine les médecins romanciers dessinent-ils dans leurs œuvres ? Comment l'abordent-ils dans une œuvre imaginaire ?

La question aborde en premier lieu les fondements mêmes de l'écriture, puisque l'écrivain va puiser son inspiration dans son monde intérieur et dans le monde extérieur qui l'environne, et s'il est médecin, va pour cela forcément intégrer la notion de médecine à son travail, quand bien même il n'en parlerait pas explicitement. Est évoquée également l'importance de la réflexion et de l'expression que l'on retrouve dans l'art médical, qui n'est pas seulement technique mais aussi communication, sciences humaines, philosophie. Les deux disciplines sont ici intimement liées, et c'est l'étincelle de leur rencontre qui nous intéresse.

Ainsi, certains médecins vont faire de la médecine le thème central de leur œuvre : la relation médecin-malade, l'éthique, la déontologie, la médecine au service de la justice, la médecine de science-fiction, robotisée, déshumanisée, critiquée, la médecine humanitaire, toutes les facettes peuvent être explorées et décortiquées. D'autres n'utiliseront la médecine que partiellement, furtivement, comme un clin d'œil à la vie réelle en plein cœur de la fiction. Et puis il y a tous les autres, qui utilisent la médecine un peu comme un personnage familier, parfois bien présent, parfois complètement absent, au gré des besoins et des envies.

Montrer que les médecins romanciers parlent aussi de médecine dans leurs œuvres, et qu'ils partagent une certaine perception de l'art médical, tout en assumant chacun un particularisme incontestable, voilà l'objectif et l'ambition de cette thèse.

De nos jours, les médecins qui écrivent sont légion et connus en tant que tels : les Martin Winkler, Jaddo, et autres Michael Crichton ont fait de la médecine la base de leur œuvre, et certains d'entre eux travaillent également via des blogs, blogs médicaux qui fleurissent maintenant partout. Internet ouvre une nouvelle ère pour les médecins désireux de partager leur expérience, et leur succès ne se dément pas. La médecine anglo-saxonne d'abord, puis française ensuite, ayant heureusement décidé de s'éloigner quelque peu du sacro-saint modèle paternaliste, la communication active se fait maintenant dans les deux sens : le médecin parle et écoute, le patient parle et écoute, et les romans écrits actuellement par des médecins se veulent en général modernes et « centrés patient ». Si ces histoires peuvent nous apporter des pistes de réflexion, si elles peuvent appuyer là où ça fait mal, elles ne font que nous ouvrir les yeux sur ce que nous avons directement sous le nez ; puisque la médecine d'aujourd'hui, nous la vivons aujourd'hui...

Mais qu'en était-il auparavant ? Lorsque dévoiler les secrets du médecin n'était pas aussi naturel, quand le seul moyen d'expression dont ces médecins romanciers disposaient était la plume et l'encrier, que disaient-ils de la médecine ? Peu de médecins écrivaient des œuvres de fiction avant

1800 : Rabelais en est un exemple fameux mais un cas isolé. Cependant, par la suite, de multiples médecins ou étudiants en médecine ont tâté du roman ou de la nouvelle : certains sont illustres, comme Sir Arthur Conan Doyle, Tchekhov ou Céline, d'autres moins, comme Jean Reverzy ou Georges Duhamel (malgré un Prix Renaudot et une place à l'Académie Française, respectivement...). Tous ont ce point commun d'avoir intégré la médecine dans leurs œuvres littéraires, qui sont pourtant parfois bien éloignées du sujet. Tout comme dans le monde réel, où la médecine n'est qu'un fragment de la vie des hommes, qu'une contribution à leur existence, ces médecins romanciers-là intègrent l'art médical à sa juste place dans l'histoire de leurs personnages : cette place est parfois minime, parfois exponentielle... tout comme dans le monde réel.

Cette source de données est inestimable : étudier ces œuvres permet d'aborder l'image de la médecine d'hier sous un angle neuf et riche de sens, avec une subjectivité intégrant la dimension humaine de la médecine, qui n'est pas que science.

La tâche est incommensurable, et afin de conserver lisibilité et cohérence, des bornes durent être établies. Les critères précis d'inclusion et d'exclusion seront détaillés dans le chapitre suivant, mais il semble important d'explicitier la question du choix de limites temporelles. Il a en effet été dit plus haut qu'étudier la médecine dans des œuvres contemporaines n'aurait de sens que pour un aspect réflexif, et non descriptif. De plus, la réalité historique montre que peu de médecins romancèrent avant 1800. Aussi, l'objet d'étude de ce travail a été borné par les années 1800 d'un côté, 1970 de l'autre, cette dernière année ayant été choisie à la fois un peu arbitrairement afin de fixer une unité de temps, et à la fois parce qu'ayant vu la naissance de l'IRM, qui constitue une des pierres angulaires de la médecine moderne. Cette fenêtre temporelle nous permet donc d'appréhender la médecine « pré-moderne », une médecine dont certains aspects nous sont encore familiers, d'autres moins, et qui constitue les fondations de celle que nous exerçons tous les jours.

A la lumière de ce raisonnement qui envisage la littérature comme une voie d'accès à la médecine en tant que science, art et modèle de relations humaines, la problématique finalement dégagée est donc la suivante : quelle image de la médecine les médecins écrivains du XIXe et du XXe siècles dessinent-ils dans leurs romans et nouvelles ?

II. MATERIEL ET METHODE(2)

Cette question a embarrassé plus d'un expert. Avec le procédé Sherlock Holmes, plus de problème !

Une étude en rouge, Sir Arthur Conan Doyle

A. NATURE DE L'ETUDE

Pour répondre à la problématique, une étude qualitative sur les œuvres de fiction a été effectuée. En effet, la littérature s'accommode par nature assez mal d'un aspect simplement quantitatif, et cette approche a permis d'aborder et de discuter tous les thèmes retrouvés dans les différentes œuvres étudiées, sans idée préconçue.

B. CRITERES D'INCLUSION ET D'EXCLUSION

Un corpus d'ouvrages correspondant à la problématique a été établi. Les critères d'inclusion et d'exclusion ont été doubles, afin de sélectionner d'une part les auteurs, et d'autre part leurs œuvres.

Les écrivains devaient être médecins et avoir effectivement exercé cette profession ; et n'étaient inclus que ceux ayant vécu entre 1800 et 1970 (décédés avant 1970). Ils ont été pré-sélectionnés à partir de la liste des médecins écrivains disponible sur le site Internet Wikipédia (3) : chacune des biographies a soigneusement été vérifiée sur ce site, avec examen plus approfondi via les biographies « officielles » disponibles directement dans leur œuvre s'ils étaient choisis (notamment pour vérifier qu'ils avaient bien terminé leurs études et exercé la médecine).

Au sein de l'œuvre de chacun de ces auteurs, les ouvrages sélectionnés étaient tenus de répondre aux critères suivants : ils devaient être des romans ou des nouvelles (l'inspiration autobiographique était autorisée pour peu que l'histoire soit romancée), et disponibles soit dans ma bibliothèque personnelle, soit en format poche ou en œuvres complètes sur le site Internet de la librairie Decitre. Au moins un des personnages principaux devait correspondre à un médecin, un étudiant en médecine ou un patient, présenté en tant que tel. Au sein des recueils de nouvelles, seules étaient sélectionnées les nouvelles correspondant à ces critères. Etaient exclus les ouvrages ne présentant aucun élément médical, selon les résumés disponibles en quatrième de couverture ou sur le site Internet de Decitre, et/ou le cas échéant une première lecture.

La taille de l'échantillon d'auteurs ne dépendait que des critères d'inclusion et d'exclusion, sans limite de nombre. Puis ont été étudiées toutes les œuvres correspondant aux critères d'inclusion et d'exclusion jusqu'à redondance des données.

C. RECUEIL DES DONNEES

Les thèmes ont été déterminés au fur et à mesure des lectures. Chacune des œuvres sélectionnées a ainsi été l'objet d'une analyse longitudinale, avec extraction des citations en rapport avec un thème pertinent. Ces citations ont été organisées en tableaux : un tableau par œuvre, et un tableau rassemblant tous les thèmes. Les thèmes ont été regroupés en plusieurs grandes thématiques.

La grille de lecture pour chaque œuvre, a été la suivante :

CITATION	EXPLICATION	PAGE	THEME
----------	-------------	------	-------

Les thèmes ont été regroupés dans un tableau en cinq grandes thématiques prédéfinies, et une lettre leur a été attribuée, permettant de classer chaque citation rapidement et clairement.

Les grandes thématiques étaient les suivantes : la maladie et la mort, le patient, le médecin, le traitement et la science.

D. ANALYSE DES DONNEES

L'analyse a ensuite été transversale, avec extraction pour chaque grande thématique des thèmes les plus pertinents : soit les plus fréquemment retrouvés dans les différentes œuvres, soit les plus développés dans certaines de ces œuvres, soit les plus contemporains dans leur conception.

E. BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie se compose de deux parties.

D'abord, ont été sélectionnées des biographies de chacun des auteurs inclus, achetées selon la disponibilité et la pertinence des résumés par rapport à la problématique.

Ensuite, des ouvrages et articles se rapportant plus généralement aux liens entre la médecine et la littérature ont été recherchés. Les sites Internet explorés ont été : Univ-Lyon, BIU Santé, Cairn, Persée, Decitre. Les mots clefs utilisés étaient les suivants : « romancier et médecin », « écrivain et médecin », puis chacun des noms des romanciers inclus, accompagnés du mot « médecin ».

F. RESULTATS DE LA SELECTION

Les trente-trois ouvrages sélectionnés selon les critères décrits plus haut sont donc les suivants :

MIKHAÏL BOULGAKOV

Cœur de chien
La garde blanche
Les récits d'un jeune médecin
Morphine
Aventures singulières d'un docteur
J'ai tué
La locomotive ivre

GEORG BÜCHNER

Lenz

LOUIS FERDINAND CELINE

Voyage au bout de la nuit
Nord
Féerie pour une autre fois (intégrale)

SIR ARTHUR CONAN DOYLE

Une étude en rouge
Le signe des quatre
Les aventures de Sherlock Holmes
Les mémoires de Sherlock Holmes
Les Lettres De Stark Munro
Sous la lampe rouge. Contes et récits de la vie médicale.

GEORGES DUHAMEL

Le Clan Pasquier (tomes 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 10) :
II. Le Jardin des bêtes sauvages
III. Vue de la Terre promise
IV. La Nuit de la Saint-Jean
V. Le Désert de Bièvres
VI. Les Maîtres
VII. Cécile parmi nous
VIII. Le Combat contre les ombres
X. La Passion de Joseph Pasquier

JEAN REVERZY

Le passage
Place des angoisses
La vraie vie

ARTHUR SCHNITZLER

Mourir
La nouvelle rêvée

ANTON TCHEKHOV

Contes humoristiques

Nouvelles

Le point d'exclamation et autres contes

III. RESULTATS

A. LA MALADIE ET LA MORT

Et la littérature ne s'arrête-t-elle pas au seuil de ce second destin que la maladie, qu'il le veuille ou non, offre à l'homme ?

La vraie vie, Jean Reverzy

1. L'UTILISATION DE LA MORT ET DE LA MALADIE COMME ELEMENTS NARRATIFS

Il en est de la littérature comme de la vie réelle : pour faire avancer l'histoire, rien ne vaut un quelconque évènement intercurrent. Et lorsque l'écrivain est médecin, l'évènement en question se rapportera d'autant plus naturellement à la maladie, aux blessures ou à la mort.

Ainsi, certaines œuvres sont toutes entières basées sur de telles circonstances. Reverzy, par exemple, nous raconte dans deux de ses livres l'histoire d'un malade : Palabaud dans *Le passage*, et Dufourt dans *La vraie vie*. Leur statut de personnage principal, de centre de leur propre narration, relève entièrement de leur statut de malade : sans pathologie hépatique, Palabaud n'est qu'un hôtelier fatigué, et s'il avait été en pleine santé, Dufourt n'aurait pas eu d'histoire valant la peine d'être racontée...

Sherlock Holmes, lui, ne s'intéresse qu'aux morts : la plupart de ses enquêtes cherche à élucider un crime, et se base donc sur le décès inexpliqué de quelqu'un ; mais certaines histoires sont également modifiées par la maladie ou le décès inopinés de l'un des personnages. Ainsi, dans *Le signe des quatre*, la mort, bien que naturelle, du père de Marie, puis celle du major Sholto, déclenchent une chasse au trésor ; et c'est bien parce qu'il est souffrant que Sherlock Holmes doit se rendre à la campagne, où il résoudra une nouvelle affaire dans « Les propriétaires de Reigate » (*Les Mémoires de Sherlock Holmes*).

Enfin, de façon plus ponctuelle mais non moins intéressante, la plupart des auteurs utilisent à un moment donné la maladie ou la mort pour faire avancer la narration : la mort d'un de ses patients est le point de départ de l'errance de Fridolin dans *La nouvelle rêvée*, et la blessure au bras puis la maladie d'Alexis compliquent de façon démesurée la vie des Tourbine dans *La garde blanche*.

2. LES MALADIES SPECIFIQUES

A époque particulière, maladies spécifiques. Plusieurs apparaissent de manière récurrente dans les ouvrages étudiés, mais pléthore de malades littéraires n'ont pas de diagnostic précis. La tuberculose, la typhoïde, les blessures en tout genre et leurs complications, les problèmes cardiaques, les fièvres en général (paludisme, « fièvre cérébrale », quoi qu'il ait pu être une « fièvre cérébrale »...) auraient tous pu trouver leur place ici. Mais le mieux est l'ennemi du bien, et deux ensembles de pathologies se sont démarqués des autres par leur redondance et les particularités de l'usage qui en était fait.

a. LES MALADIES VENERIENNES

Lorsqu'on parle de maladies vénériennes, au XIX^e siècle, la première qui vient à l'esprit est probablement ce « mal français », ou « mal de Naples », selon le point de vue auquel on se place, cette pathologie tant utilisée dans le monde de l'art : la syphilis. Et ils sont nombreux à en parler ici.

Boulgakov, pour commencer, l'évoque longuement dans *Récits d'un jeune médecin*:

« C'est elle : la syphilis », me dis-je pour la deuxième fois, avec gravité. C'était la première fois dans ma vie de praticien que je me heurtais à elle (...). C'était par hasard que je venais de m'y heurter, à cette syphilis. L'homme était venu me voir et se plaignait d'avoir la gorge embarrassée. Tout à fait instinctivement, et sans penser le moins du monde à la syphilis, je lui avais commandé de se déshabiller, et c'est alors que j'avais découvert cette éruption étoilée. J'avais mis en rapport l'enrouement, la vilaine rougeur du pharynx, les étranges taches blanches qui le couvraient, ainsi que les marbrures du sein, et j'en avais tiré ma conclusion. Avant tout, je m'essuyais peureusement les mains. (p 88)

Après ce premier cas, le jeune médecin perdu dans son hôpital de campagne se rend compte qu'une véritable épidémie est à l'œuvre :

Elle défila devant moi, perfide et multiforme. Tantôt elle apparaissait sous l'aspect d'ulcères blanchâtres dans la gorge d'une gamine adolescente. Tantôt sous l'aspect de jambes torses en forme de sabres. Tantôt sous celui de tumeurs gommeuses sous-cutanées infectant les jambes jaunes d'une vieille. Tantôt encore elle se dissimulait dans les papules suintantes qui recouvraient le corps de quelque femme florissante. Parfois elle occupait orgueilleusement un front, y dessinant la demi-lune d'une couronne de Vénus. Châtiment des pères punis pour leur ignorance, elle retombait sur les enfants aux nez en forme de selles cosaques. (p 99 à 100)

Tant et si bien que le praticien finit par demander « la permission d'ouvrir un service d'hospitalisation pour les syphilitiques » (p 102)... Mais si celui-ci ne cherche pas à culpabiliser ses patients, parfois ceux-ci le font eux-mêmes, comme dans *La garde blanche*, chez Boulgakov toujours, où un patient syphilitique explique qu'il « aurait dû supporter patiemment l'épreuve que Dieu [lui] infligeait pour [ses] épouvantables péchés, mais le Père Alexandre [lui] a fait comprendre que [son] raisonnement était faux. » (p 487 à 488)

Doyle, quant à lui, aborde le sujet de la syphilis tertiaire, autrement nommée « paralysie générale » (PG), via la conversation de trois médecins autour de leurs cas les plus notables dans « Un document médical », de *Sous la lampe rouge*:

« Un jeune fermier, un gaillard superbe, étonnait ses pareils par sa façon de voir la vie en rose à une époque où la campagne grommelait de toutes parts. (...) Il avait des projets illimités, tous plutôt sensés, un peu excessifs seulement. (...) Quelque chose me frappa dans sa diction. Sa lèvre était agitée de tremblements, il articulait mal et son écriture me parut mal assurée lorsqu'il eut l'occasion de signer une petite convention. Un examen plus attentif me révéla que l'une de ses pupilles était très légèrement plus grande que l'autre. (...) C'était un cas typique de PG commençante. (...)

– *Et qu'elle aura été la fin de ce jeune fermier ? demande l'outsider.*

– *Parésie de tous les muscles, évoluant en convulsions, coma et mort. » (p 229)*

Cette pathologie décrite comme catastrophique par Boulgakov et Doyle perdra pourtant de sa dramatique aura quelques dizaines d'années plus tard, après la découverte de la pénicilline, puisque dans *Le passage*, Reverzy la décrit simplement comme « le mal bénin de toute la population de l'île » (p51) ; Palabaud l'a eue, en est guéri, fin de l'histoire.

De façon plus ponctuelle, d'autres maladies vénériennes sont évoquées par les médecins romanciers. Dans *Le Passage*, toujours, « [le médecin du bord] avait l'habitude de donner des soins sommaires aux passagers souffrant de mal de mer et aux matelots atteints de blennorragie, [ces maux légers] » (p 87) ; et Céline évoque de façon grivoise « les gars d'Auvergne qui (...) ne les fricotent qu'en capotes (...) : ils ne tiennent pas à l'attraper deux fois ». (*Voyage au bout de la nuit*, p 482)

b. LES PATHOLOGIES PSYCHIATRIQUES

- *Les psychoses*

Le domaine de la psychiatrie est par essence même une large source d'inspiration pour les arts, sans compter les artistes relevant eux-mêmes du domaine de la psychiatrie – comme Lenz, qui a réellement été poète...

Toutes les pathologies peuvent y être retrouvées, et là transparaît peut-être tout l'intérêt de la perspective littéraire sur un domaine où le point de vue du malade est capital, et où l'objectivité scientifique n'a pas encore, à l'époque au moins, supplanté la subjectivité du praticien.

A cet égard, *Lenz*, de Büchner, est exemplaire. Voilà l'histoire d'une plongée dans la folie, d'un jeune homme qui, sentant sa raison vaciller, part se réfugier auprès d'un pasteur mythique, le pasteur Oberlin. Dans tout le livre, la ligne de démarcation entre bon entendement et aliénation se fait ténue, et Lenz nous entraîne avec lui dans ses délires naissants :

Il se remémorait la journée, comment il était venu là, où il était, la grande pièce dans le presbytère avec ses lumières et ces chers visages, tout lui semblait être une ombre, un rêve, et il eut un sentiment de vide, le même que dans la montagne, mais il n'avait plus rien pour le combler, la lumière s'était éteinte, les ténèbres engloutissaient tout ; il fut pris d'une angoisse indicible, il bondit, traversa la pièce, dévala l'escalier, sortit devant la maison ; mais en vain, tout était plongé dans le noir, rien, lui-même se semblait un rêve, quelques pensées éparses passaient soudain, fugaces, il les retenait, il lui semblait qu'il devait dire et redire « Notre Père », il était perdu, un obscur instinct le poussait à sauver sa personne, il butait sur les pierres, s'écorchait avec ses ongles, la douleur peu à peu le rendit à la conscience, il se jeta dans la fontaine, mais l'eau n'était pas profonde, il resta dans le bassin à barboter. Des gens arrivèrent alors, on l'avait entendu, on l'appelait. Oberlin accourut : Lenz avait repris ses esprits, il était pleinement conscient de sa situation, il se sentait de nouveau soulagé, il avait honte maintenant, était peiné d'avoir fait peur à ces braves gens, il leur dit qu'il avait l'habitude de prendre des bains froids, puis il remonta ; l'épuisement, finalement, lui apporta le repos. » (p 24 à 25)

Le récit est émaillé de ces accès qui deviennent délirants et violents, et qui ne sont calmés que par la présence du Pasteur Oberlin jusqu'à devenir incontrôlables : il finit par entendre des voix (« il se parlait en permanence à voix haute, appelait, puis de nouveau il avait peur, et il lui semblait que c'était une voix étrangère qui avait parlé avec lui ») (p 49 à 50), et enfin tente de se suicider. C'est ainsi la naissance et le développement inexorable d'une pathologie psychiatrique probablement de type psychotique (même s'il est toujours délicat de porter un « diagnostic littéraire ») que veut nous faire partager Büchner, mais en se plaçant du côté du malade plutôt que du côté du soignant.

Il est à noter que Doyle effectue dans une moindre mesure le même travail que Büchner à travers le personnage de Cullingworth, qui d'un tempérament excentrique et désinhibé sombre dans une folie peu définie cliniquement dans *Les lettres de Stark Munro*.

Le thème des patients psychotiques est également repris par Céline dans *Voyage au bout de la nuit*, mais cette fois de façon plus classique, c'est-à-dire en se plaçant aux côtés de Bardamu, qui durant sa longue carrière pratiqua un temps comme aliéniste. Les patients sont décrits sans trop d'états d'âme, sans vraiment chercher à percer leur mystère comme pour Lenz : ils sont malades, il faut s'en occuper du mieux possible, et là s'arrête toute interrogation à leur sujet :

[Nos fous se] promenaient avec un drôle d'air d'équilibre difficile de leur tête sur leurs épaules, les fous, comme s'ils avaient constamment eu peur d'en répandre le contenu, par terre, en trébuchant. Là-dedans se tamponnaient toutes espèces de choses sautillantes et biscornues auxquelles ils tenaient horriblement. Ils ne nous en parlaient de leurs trésors mentaux, les aliénés, qu'avec des tas de contorsions effrayées ou des allures de condescendance et protectrices, à la façon de très puissants administrateurs méticuleux. Pour un empire, on ne les aurait pas fait sortir de leurs têtes ces gens-là. Un fou, ce n'est que les idées ordinaires d'un homme mais bien enfermées dans une tête. Le monde n'y passe pas à travers sa tête et ça suffit. Ça devient comme un lac sans rivière une tête fermée, une infection. (p 415 à 416)

- ***Les suicides et tentatives de suicide***

Outre les troubles psychotiques, la dépression et le suicide trouvent une large place chez certains des auteurs. Ainsi, on dénombre dans les *Nouvelles* de Tchekhov pas moins de quatre suicides ou tentatives de suicide. Il y a celui de Zinaïda dans « Récits d'un inconnu », qui s'empoisonne après avoir donné naissance à l'enfant de son amant, qu'elle vient de quitter : son entourage ne s'y attendait absolument pas, et le suicide est traité de façon extrêmement courte, comme une simple péripétie de plus. Il y a ensuite dans la nouvelle « Histoire sans fin » le récit d'un homme qui tente de se tuer par balle mais ne parvient qu'à se blesser légèrement : son épouse est morte et il est ravagé par le chagrin. Mais ses intentions sont peu affirmées, puisqu'après une courte discussion avec le narrateur, il renonce à ses projets. Les suicidants sont chez l'écrivain russe des personnages parfois ambivalents, comme pour Katia, qui dans « Une histoire ennuyeuse », est une figure de femme un peu inconséquente, un peu théâtrale, et dont la tentative de suicide ne marque pas les esprits... Dans une autre nouvelle, « Dans la remise », un cocher rappelle que « c'est une honte pour toute leur vie, aux enfants », et qu'on « a pas le droit de prier pour ceux-là » (p 360) : la mauvaise image du suicide est ainsi rappelée, mais n'empêche pas d'en parler.

Chez Duhamel, les suicides sont également nombreux, et toujours tragiques, liés à des situations de vie difficiles : d'abord un ami de Laurent qui se pend dans sa jeunesse, puis Valdemar, le fiancé de sa sœur Cécile, dans *Vue de la Terre promise*, et enfin Soulac, un autre ami de Laurent, dans *Les Maîtres*.

On retrouve enfin un suicidé, le héros médecin toxicomane, dans *Morphine*, et une tentative de suicide chez Lenz, dans le cadre de sa maladie psychiatrique.

L'aspect potentiellement dépressif n'est volontiers qu'effleuré, laissant la place le plus souvent à un acte suicidaire surprenant dans sa violence et son imprévisibilité.

- **Les addictions**

Toujours dans le domaine de la psychiatrie, on reconnaît de nombreux troubles addictifs. Boulgakov en fait le centre de son livre *Morphine*, qui conte la lente déchéance d'un médecin devenu dépendant à cette substance.

De façon beaucoup plus légère, Boulgakov évoque l'alcoolisme dans *La locomotive ivre*, légèreté garantie par les seuls titres des nouvelles « De l'utilité de l'alcoolisme » et « Comment, en éradiquant l'alcoolisme, le Président extermina les travailleurs du transport »... Ironiquement, il y fait l'éloge de cette addiction intemporelle mais le message sous-jacent d'incitation à la sobriété y est quand même perceptible.

- **Les autres pathologies psychiatriques**

D'autres pathologies psychiatriques ont été mises en exergue dans les ouvrages étudiés, de façon plus ou moins patente. Ainsi, on peut légitimement se demander si Sherlock Holmes ne souffre pas de trouble bipolaire lorsque le Dr Watson lui dit qu'il « est étrange (...) que ce que j'appellerais paresse chez un autre homme alterne chez vous avec ces accès de vigueur et d'énergie débordantes » (*Le Signe des Quatre*, p 208). Est-ce que Bardamu ne présenterait pas un état de stress post-traumatique puisqu'il finit à l'hôpital psychiatrique au début de *Voyage au bout de la nuit*, où « tous ces gens assis en rangs autour de nous [lui] donnaient l'impression d'attendre eux aussi que des balles les assaillent de partout pendant qu'ils bouffaient » (p 59) ? Que peut bien être cette « fièvre cérébrale » qui atteint deux femmes dans *Les mémoires de Sherlock Holmes* ? Le même auteur s'en moque en personne dans *Sous la lampe rouge* : « Il y a encore cette maladie mystérieuse appelée « fièvre cérébrale », dont l'héroïne est toujours atteinte en suite d'une situation critique, mais qui est inconnue sous ce nom dans les manuels » (p 235).

A noter que la névrose d'obédience psychanalytique est abordée vaguement dans *La Nouvelle rêvée*, où Fridolin décrit un rêve à son épouse...

3. LE CORPS

a. LE CORPS ANATOMIQUE

Le corps humain, l'anatomie et la physiologie humaines sont source de nombreuses métaphores, comparaisons et analogies, non spécifiques de l'écrivain médecin et relevant plus souvent de l'art poétique que de l'art médical.

Mais la connaissance profonde qu'ont nos auteurs du nom et de l'attache des différents muscles, des caractéristiques d'un cœur ou des circonvolutions d'un cerveau peut leur en permettre une utilisation bien plus abondante et précise, dont ils ne se privent de toute évidence pas.

Dans *Récits d'un jeune médecin*, Boulgakov retrace les premiers mois d'exercice d'un praticien tout juste diplômé et envoyé au fin fond de la campagne. Peu expérimenté, il doit sans cesse se référer à ses livres d'anatomie et de pratique clinique, et chaque nouvel acte est pour lui synonyme d'angoisse à l'idée de faire une erreur. Il décrit donc par le menu chacune de ses observations et chacun de ses gestes. Il commence par une amputation :

*A partir du genou réduit en miettes, s'étalait une loque sanglante de muscles rouges broyés et d'os blancs écrasés qui saillaient en tous sens. La jambe droite avait été brisée au niveau du tibia de telle sorte que les deux extrémités des os avaient transpercé la peau et ressortaient à l'extérieur (...). D'un geste circulaire et adroit (...), j'entaillais la cuisse (...); je fixais des pinces hémostatiques partout où je supposais la présence de vaisseaux...
« Arteria... Arteria... ah, comment l'appelle-t-on, nom d'un chien ?! (p 17 à 19)*

Il évoque aussi une version :

Je dois introduire une de mes mains à l'intérieur du ventre, et de l'autre aider à la version par l'extérieur ; puis (...) faire descendre une des jambes et tirer sur celle-ci pour faire sortir l'enfant. (p 31)

Il parle enfin d'une trachéotomie sur croup diphtérique :

Je saisis le bistouri et traçais une ligne verticale le long de cette gorge blanche et enflée. (...). Lentement, en m'efforçant de me rappeler diverses illustrations de mes atlas, j'entrepris, à l'aide d'une sonde époincée, de séparer les très minces tissus. (...) Je ne voyais aucune trachée nulle part. Mon incision ne ressemblait à aucune figure de manuel. (...) Je levais à nouveau le bistouri, et d'un geste brusque et insensé, je poignardai Lidka, en entaillant profondément la gorge. Les tissus s'écartèrent, et brusquement la trachée m'apparut. (...) Je ne voyais plus, à présent, qu'une chose : les anneaux grisâtres de la trachée. (...) Je fichais mon bistouri dans la trachée, puis j'y introduisis le petit tube d'argent (...). Soudain Lidka eut

un tressaillement violent et expulsa par le tube un jet de vilains caillots. L'air entra en sifflant dans la trachée. (p 40 à 42).

Boulgakov décrit encore une autre opération dans *Cœur de chien*, opération sensiblement différente puisqu'elle s'est pratiquée sur un chien, dans le but de lui extraire sa selle turcique et de lui transplanter d'autres « glandes génitales » (p 67).

Céline, dans un style moins clinique, plus décousu, décrit dans *Féerie pour une autre fois* un homme qui ayant peur d'avoir un cancer anal cherche à examiner le siège du mal de la meilleure façon possible :

Combien avez-vous perdu d'heures, déjà, à vous loucher dans le trou du cul ?... vous contorsionner à l'envers, miroir devant, miroir derrière, accroupi, disloqué, pleurant, le nez dans vos hémorroïdes, vous humant, rehumant encore ? ... (...) La seule culture physique sensée un certain moment inquiet venu : l'à-genou ! l'hyperflexion en O ! en Z ! tout le torse en arche, en pont, aux hanches ! la tête dans l'entre-jambe ployée reployée sous vos testicules... tout le corps donc en J ! en Y ! votre nez engagé compressé dans l'entrefesse ! (p 161 à 162)

De la même façon, s'attachant à une petite partie du corps humain, il décrit longuement la langue de Jules, qu'il « pouvait se la plisser en six !... en huit !... se l'ourler... le bout ! » (p 195) et par contre n'évoque que rapidement l'anatomie de sa compagne, danseuse (« cuisses ouvertes... les nichons... le cou... les épaules... c'est vert... c'est bleu... et un peu rose... c'est des chairs. » p 214).

Enfin, c'est Sir Arthur C. Doyle qui fournit la description anatomique la plus précise, non loin du langage hermétique pour un profane, dans la nouvelle « Sa première opération » du recueil *Sous la lampe rouge* :

« Messieurs (...), nous avons ici un cas intéressant de tumeur de la parotide, cartilagineuse à l'origine mais présentant maintenant des critères de malignité et par conséquent nécessitant l'excision. (...) La grosseur englobe les carotides et les jugulaires, et elle passe derrière l'articulation temporo-mandibulaire (...). Je me propose de pratiquer une incision à la limite postérieure, et puis une contre-incision, perpendiculaire, à la limite inférieure » (p25 à 27)

b. LE CORPS SOUFFRANT

Au-delà du corps anatomique, du corps clinique, du corps médical froid et objectif, se dessine sous la plume de certains auteurs un corps souffrant, littéraire, parfois misérable, sale et malodorant, parfois déformé, un corps subjectif vécu par son porteur et par l'entourage comme un corps négatif.

Ce corps humain, loin de la perfection, c'est peut-être Reverzy qui en parle le plus. *Le Passage* commence ainsi avec la description des consultations du narrateur, médecin généraliste :

Je souffris de la malpropreté de son corps. (...) Peu remarquable au premier abord, sa malpropreté se révélait à mesure que je l'observais davantage ; un point noir marquait chaque pore ; l'ombilic était un puits obscur de saletés accumulées. Je retins mon souffle à l'odeur de marécage de ce corps malade et malpropre. » (p 32 à 33)

Les corps vieillissants sont également source de dégoût :

En Océanie, la décrépitude des êtres est précoce. A trente ans, l'indigène se métamorphose : les visages se ratatinent, boursoufflés par d'énormes rides ; les narines se dilatent ; les oreilles bourgeonnent et se décollent. Les articulations disparaissent sous les plis profonds d'une chair soufflée, qui donnent aux membres la forme d'énormes segments emboîtés les uns dans les autres ; et les corps, naguère sveltes, se gonflent ou s'affaissent » (p 97)

Dans deux de ses livres, un malade est au centre de l'histoire : Palabaud dans *Le passage* et Dufourt dans *La vraie vie*. Mais leurs corps n'y sont pas du tout traités de la même façon. Ainsi, celui de Dufourt n'est que faiblement atteint, et aucune description ultérieure ne nous permettra de savoir à quel point son corps s'est dégradé :

La bouffissure de son visage qu'on eût pu croire fardé me donnèrent un instant l'illusion de contempler un mannequin de vitrine. Imaginant ce qu'il avait pu être naguère grâce à ses vêtements aujourd'hui un peu trop grands pour lui, il me sembla néanmoins que, dans la maladie, il avait prospéré, forcé. La blancheur de la chevelure soulignait le bistre du visage où me frappa (...) l'épaisseur des lèvres découvrant une denture plus remarquable encore par son implantation régulière sur la gencive, son volume (...). En soi l'amaigrissement léger dont témoignait le vêtement trop ample n'avait rien de maladif. A l'œil novice, l'aspect de Dufourt eût pu être celui d'un homme sain. Mais la maladie se dissimule sous bien des masques » (p 574)

Tout au contraire, la déchéance progressive de Palabaud s'inscrit dans les descriptions successives de son corps, de plus en plus mis à mal par la maladie : il présente d'abord une « face bistrée, salie de traînées brunes et (...) une langue énorme, boueuse qui lui pendait à la bouche et qu'il eût voulu cracher comme un aliment répugnant » (p 114 à 115) ; puis il « surveillait son émaciation et

devant le miroir scrutait la momification de son visage maculé de taches brunes semblables à ces nuages fins, allongés sur l'horizon » (p 128) ; plus tard, « la maladie avait terriblement évolué ; sous les draps le corps était sans relief hormis la pointe des pieds. Les détails osseux se dessinaient finement sous la peau desséchée du visage et du crâne où s'accrochait encore un reste de chevelure » (p 150) ; et enfin arrive le temps de l'autopsie, où le corps souffrant rejoint le corps anatomique, même si les anomalies de la maladie sont au premier plan, telle cette « masse bizarrement colorée qui pouvait rappeler des choses très disparates : un énorme champignon, une grosse motte de beurre, un bloc de granit finement pailleté (...) : un foie monstrueux » (p 168).

A cette contemplation du corps malade de Reverzy s'oppose chez Céline une description en particulier, dynamique, en mouvement, celle d'une crise d'épilepsie chez un jeune homme handicapé dans Nord :

D'un coup, il bouge plus... il bave, il se trémousse, il râle... ah, enfin quelque chose de net, que je reconnais... il se mord la langue... il se débat, crie... pas du tout syringomyélique... une autre gentillesse ! ce fils Von Leiden est épileptique... (...) En attendant sur le dos là il se convulse fort... à nos pieds... ses petits moignons de jambes saccadent... les bras comme en lutte avec la carquette... la tête si crispée, comme refermée, dans les rides, et une grosse mousse de bave et de sang après le menton. (p 281 à 282)

Enfin, puisque le vieillissement peut faire souffrir de la même façon qu'une maladie, il faut évoquer une nouvelle de *Sous la lampe rouge*, intitulée « Un traînard de 1815 », qui rapporte l'histoire de la fin de la vie d'un héros de guerre, dont le corps si entraîné physiquement ne peut désormais que montrer les outrages du temps :

Où étaient l'allure martiale, le regard éclatant, le visage de guerrier qu'elle avait imaginés ? Là, dans le cadre de la porte, elle voyait un grand vieillard tordu, décharné et ridé, aux mains agitées de tics, au pas traînant et indécis. Un léger nuage de cheveux blancs, un nez veiné de rouge, deux sourcils broussailleux, une paire d'yeux vaguement interrogateurs, d'un bleu délavé – voilà ce que rencontrait son regard. Il se tenait penché en avant, appuyé sur sa canne, et ses épaules montaient et descendaient au rythme de sa respiration rauque et crépitante. (p 38 à 39)

Et le médecin, interrogé sur son état, ne s'y trompe pas : « quatre-vingts dix ans, voilà son mal. Ses artères sont des tubes en craie. Son cœur est rétréci et flasque. Son cœur est épuisé. » (p 44)

4. LES CAUSES

a. LA FATALITE

Les causes des maladies, blessures et décès sont innombrables, et à l'époque où se déroulent les histoires étudiées ici, la plupart d'entre elles est inconnue. C'est probablement au moins en partie pour cela que ce que nous pouvons nommer « la fatalité » prend une si grande place dans ce corpus. Deux éléments principaux permettent de cerner ce concept, qui implique justement une absence de cause, une cause mal comprise ou une cause impossible à résoudre, qui ne dépend pas du malade : l'omniprésence de la maladie et de la mort autour des personnages principaux, et l'injustice de leur survenue.

- *L'omniprésence de la maladie et de la mort*

Les critères d'inclusion des œuvres évoquant la place prépondérante des médecins et malades, il est naturel qu'autour de ceux-ci se retrouvent de nombreux souffrants, ce qui crée un climat particulier, empreint de morbidité. Mais cette ambiance est parfois encore plus prégnante, en particulier chez certains auteurs.

Chez Céline, par exemple, les malades, les blessés, les morts donnent l'impression d'être plus nombreux que les vivants en bonne santé. Ainsi, dans *Voyage au bout de la nuit*, Bardamu, même en n'exerçant pas la médecine, semble environné sans répit de blessés, de malades et de morts...

Il commence par les blessés et traumatisés de la guerre : la cause de ces pathologies est de prime abord connue, mais reste en fait très floue pour ses victimes, et ne peut trouver de solution : « J'ai peur et puis je trouve ça con, si tu veux mon avis, j'm'en fous des Allemands, moi, ils m'ont rien fait... » (p 42). Les morts et les blessés sont partout :

Pourtant aussi il était mort (...), allongé sur le flanc par l'explosion et projeté jusque dans les bras du cavalier à pied, le messenger, fini lui aussi. (...) Mais le cavalier n'avait plus sa tête, rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du sang dedans qui mijotait en glouglous comme de la confiture dans la marmite (...). Toutes ces viandes saignaient énormément ensemble. (p 17 à 18) ;

Bientôt on serait en plein orage et ce qu'on cherchait à ne pas voir serait alors en plein devant soi et on ne pourrait plus voir qu'elle : sa propre mort. » (p 33)

J'ai donc pris par le long d'un petit bois et puis là, figure-toi, que j'ai rencontré notre capitaine... (...) En train de crever qu'il était... (...) Il saignait de partout en roulant des yeux... « Maman ! maman ! » qu'il pleurnichait tout en crevant et en pissant du sang aussi... (p 42)

Il s'attaque ensuite aux maladies tropicales lors d'un long séjour en Afrique :

A travers chaque nouvelle épidémie de fièvre jaune, le Gouverneur survivait comme un charme alors que tant parmi les gens qui désiraient l'enterrer crevaient eux comme des mouches à la première pestilence. (p 126)

Il est malade qu'il nous écrit... J'veux bien ! Malade ! Moi aussi, je suis malade ! Qu'est-ce que ça veut dire, malade ? On est tous malade, et dans pas longtemps, par-dessus le marché ! (p 130)

Une des autres distractions du groupe des petits salariés de la Compagnie Pordurière consistait à organiser des concours de fièvre (...). Le vainqueur triomphait en tremblotant. « J'peux plus pisser tellement que je transpire ! » (p 134 à 135)

Et pour finir, Bardamu reprend et termine ses études médicales, ce qui lui permet de devenir d'abord médecin généraliste, puis aliéniste : il rencontre évidemment beaucoup de malades alors, mais en voit également pendant toute la période où il n'exerce plus...

Une des petites d'abord est tombée malade. Mort aux mignonnes qui agacent les malheurs ! Qu'elles en crèvent et que c'est tant mieux ! (...) La grippe emporta son prodigieux amant. Nous apprîmes le malheur un samedi soir (...) Il y en avait à présent des pleins nuages d'anges (...) ! C'était bien les voyous des morts ceux-là, des coquins, rien que la racaille et la clique de fantômes qu'on avait rassemblés ce soir au-dessus de la ville (...). Il en arrive tournoyants des fantômes des quatre coins, tous les revenants de toutes les épopées... (p 364 à 368)

Dans *Nord*, Céline ira se réfugier, avec son ami Le Vigan, qui est « fou, malade aussi » (p 134) dans un bureau annexe allemand, où il trouvera « le baron-comte Rittmeister von Leiden ! (...) plus gâteux que moi ! (...) absolument dégénéré... et paraplégique ! (...) son fils ! la ferme en face, cul-de-jatte et épileptique ! (...) et les prostituées de Berlin, trop dangereuses, « tertiaires incurables » » (p 134 à 135)

Enfin, dans *Féerie pour une autre fois*, récit complètement décousu, Céline, qui souffre lui-même de pellagre, évoque plusieurs fois le déferlement des maladies, notamment dans cet extrait concernant les cancers, dont la cause serait « la Nature », autrement dit, sans cause connue :

Bientôt plus de cancers que de furoncles ! (...) le cancer gagne !... le nombre des victimes croît et croît... six, sept personnes en meurent sur dix !... et pas que des vieillards remarquez !... plein de nourrissons, plein de communiantes... Ce que la nature est taquine ! Elle vous en veut pour quelque chose, elle vous chatouille deux trois atomes, vous voilà tout puzzelisé, vous vous retrouvez plus !... une double rate vous pousse, une triple !... un œil

dans le fond de l'estomac !... toute votre sempiternellerie flanche, rompt !... la nature vous mascarade... internement... deux porcs épics vous naissent en plèvre, s'installent, vous grignotent le diaphragme... la fantasmagorie triomphe !... toute une moitié de votre figure saigne, disloque, tuméfie... votre sourire figé en bourrelets puants...la nature marre ! (p 165)

Boulgakov insiste aussi sur cet environnement fait de malades, de morts. La nature même de certaines de ses histoires les peuple de malades : dans *Récits d'un jeune médecin*, il voit une centaine de patients par jour (chiffre bien effrayant pour un généraliste d'aujourd'hui) et nous décrit par le menu ceux qui l'ont marqué. Il en est d'ailleurs ainsi pour tous les livres racontant la pratique professionnelle des médecins, comme *Sous la lampe rouge* et *Les lettres de Stark Munro* de Doyle, ou *Place des Angoisses* de Reverzy.

Mais d'autres livres, comme *La garde blanche*, ne sont pas centrés sur l'exercice d'un médecin et sont néanmoins envahis de blessés, de malades et de morts. Ainsi, le roman commence par le décès de la mère, et se poursuit immédiatement après par l'entrée en guerre de la ville. Débutent alors les descriptions de blessures et de morts : « on n'était plus que trente-huit. Compliments : deux de gelés. Bons à jeter aux chiens. Et deux autres qu'on a ramassés, à qui il faudra couper les jambes » (p 57). Puis, « sans tarder, la mort continua son œuvre. Elle passa sur les routes automnales de l'Ukraine, puis sur les chemins d'hiver balayés par une neige aride. Elle entra dans les bois, où elle frappa à coup de mitrailleurs. Elle-même était invisible, mais elle était précédée par quelque chose que chacun pouvait voir : la rude colère des moujiks. » (p 147). Tout est dit dans cette phrase : la guerre est bien sûr responsable de ces malheurs, mais la raison première en demeure inconnue. La mort avance seule sur le front de bataille. Puis, au lieu de ne toucher que des figurants, elle va désormais s'attaquer à des personnages importants de l'histoire :

L'enseigne (...) claqua, et, de l'autre côté de la porte cochère, des vitres volèrent en éclats. Nikolka vit des fragments de crépi sauter et rebondir. Il jeta un regard interrogateur au colonel Naï-Tours (...) mais le colonel eut une réaction bizarre. Il sauta sur un pied, agita les bras comme s'il valsait, et ses dents se découvrirent dans un sourire mondain tout à fait incongru. L'instant d'après, le colonel Naï-Tours était étendu aux pieds de Nikolka. (...) Il vit alors du sang couler par la manche gauche du colonel, dont les yeux étaient tournés vers le ciel. (...) Aussitôt, du sang coula de sa bouche sur son menton, et sa voix s'affaiblit à chaque mot.

— *Cessez de jouer les héros, Bon Dieu, je meurs...Malo-Provalnaïa...*

Il ne donna aucune autre explication. Sa mâchoire inférieure s'agita, trois fois, comme s'il étouffait, puis resta immobile, et le colonel devint lourd comme un gros sac de farine.

« C'est comme ça qu'on meurt ? – pensa Nikolka. – C'est pas possible. Il y a un instant encore, il vivait. » (p 293)

Un peu plus tard, c'est le héros, Alexis, qui revient blessé sans en dire un mot à sa famille, même si le lecteur sait ce qu'il s'est passé :

Alexis Tourbine, dans un manteau étranger noir à la doublure arrachée et un pantalon noir qui ne lui appartenait pas, était étendu immobile sur un divan, sous la pendule. Son visage était d'une pâleur bleutée, et ses dents serrées (...)

Le médecin (...) : « L'os est intact... Hum... les gros vaisseaux ne sont pas atteints... les nerfs non plus... Mais il y aura suppuration. (...)

– *Docteur, docteur, je vous en prie instamment... il a demandé de ne rien dire à personne... (...)*

– *Oui, je comprends... Comment cela est-il arrivé ? »*

Hélène poussa simplement un soupir contenu et écarta les bras. (p 319 à 320)

Cette blessure embarrassante finit par s'infecter, induisant un délire fébrile chez Alexis, et conduisant la famille à la faire passer pour le typhus. Mais « à force de répéter le typhus, le typhus... Ils lui ont porté malheur. Outre la blessure, il a le typhus exanthématique... » (p379), et pour finir, « Tourbine entra en agonie dans la journée du 22 décembre » (p 472)... Heureusement, il finit par s'en sortir et comme si la fin de sa maladie avait sonné le glas de la liste des morts, alors même que la guerre se poursuit, il reprend son travail de médecin et recommence à consulter, renversant enfin la situation à son avantage.

- ***L'injustice de la survenue de la mort et de la maladie***

La notion d'injustice est très présente dans l'esprit des patients et des médecins imaginaires : lorsqu'on ne sait pas pourquoi « ça » m'arrive « à moi », il est normal de juger la survenue d'un dommage corporel comme très arbitraire.

Le concept est par exemple extrêmement présent, en filigrane, dans le livre *Mourir*, de Schnitzler. Voilà un jeune homme atteint d'une maladie mystérieuse, qui ne dit pas son nom, et qui lui laisse une année à vivre : si, au début de l'histoire, il veut empêcher sa fiancée d'exprimer des désirs de mort, il fomenté rapidement le projet de rétablir un semblant d'équité en entraînant sa dulcinée avec lui dans la tombe. L'ensemble de ses motifs n'est jamais détaillé, et le lecteur ne peut que faire des suppositions sur ses raisons profondes de vouloir la mort de Marie, mais la notion d'injustice se trouve par exemple révélée dans sa phrase « d'aucuns parodent, fiers de leur santé, et un hasard

stupide les fauchera dans quelques semaines. Et ceux-là ne pensent pas à la mort, n'est-ce pas ? » (p 36). L'impression finale donnée à voir par Schnitzler est que Félix se sent victime d'une inacceptable oppression, mais qu'il se trompe de coupable...

De façon plus discrète, on retrouve une notion d'injustice complètement différente dans *la Nouvelle rêvée*, puisque dans cette histoire emplie de manipulateurs, et de gens dangereux, les deux seules femmes innocentes que le héros a rencontrées se retrouvent pour l'une à l'hôpital pour plusieurs semaines, et pour l'autre empoisonnée...

Mais la gravité outrepassante de l'injustice dans la survenue des maladies est peut-être décrite de la façon la plus forte par Doyle, dans *Sous la lampe rouge*. D'abord peut être soulignée la réflexion d'un médecin à propos des maladies mentales et neurologiques :

N'est-il pas choquant – propre à pousser un homme raisonnable au matérialisme absolu – de penser que l'on peut avoir un bel et noble individu doué de tous les instincts divins et que le moindre accident vasculaire, la chute, par exemple, d'un infime spicule provenant du plafond intérieur de son crâne à la surface de son cerveau, peut avoir pour effet de le transformer en une créature abjecte et pitoyable soumise aux tendances les plus basses et les plus avilissantes ? » (p 228)

Et Doyle de mettre en pratique les propres mots de son personnage à travers un exemple de la plus dramatique injustice :

Il est devenu tuberculeux et on l'a envoyé à Davos. Là-dessus, par un coup du sort, elle a été atteinte d'une fièvre rhumatismale dont son cœur est sorti fort affecté. Maintenant, voyez-vous l'affreux dilemme auquel ces pauvres gens étaient confrontés ? S'il descendait plus bas que quatre mille pieds environ, ses symptômes devenaient terribles. Elle pouvait monter jusque deux mille cinq cents pieds et là son cœur atteignait sa limite. (p 239)

Deux contre-exemples de l'injustice ressentie en tant que telle se retrouvent dans l'œuvre de Reverzy : que ce soit Palabaud dans *Le passage*, ou Dufourt, dans *La vraie vie*, ces deux malades sont atteints par fatalité et ne considèrent à aucun moment cette agression comme une injustice, mais bien comme une fatalité. Nulle rébellion de leur part contre la maladie, mais parfois contre le médecin ; la traduction d'une injustice inconsciemment ressentie ?

Enfin, si Boulgakov évoque l'injustice via l'exemple édifiant de l'épidémie de syphilis et de la jeune femme venue consulter parce que son mari était atteint du même mal dans *Récits d'un jeune médecin*, c'est peut-être Duhamel qui en parle le mieux à travers la maladie puis la mort toujours terrible d'un enfant, le fils de Cécile dans *Cécile parmi nous*. Le long passage de sa maladie, des

premiers symptômes au diagnostic d'appendicite, avec une opération pratiquée au domicile même pour un enfant intransportable sont teintées de l'amour et de l'inquiétude d'une mère, et d'une injustice ressentie qui se traduit dans ces simples mots adressés au chirurgien par Cécile : « Docteur, opérez mon enfant ici, dans cette chambre, tout de suite. Vous ne pouvez pas refuser, Monsieur. Vous ne pouvez pas me le laisser mourir. C'est mon enfant, Monsieur, mon seul enfant » (p224).

b. LA GENESE PAR L'ENVIRONNEMENT

Nonobstant les progrès scientifiques qu'il reste encore à accomplir à la fin du XXe siècle, plusieurs causes sont identifiables rapidement à l'époque pour expliquer une telle surabondance de pathologies. Les explications microbiennes, en plein développement, seront abordées plus amplement dans le chapitre « science », la génétique n'est pas encore à l'ordre du jour, et n'évoquons même pas les maladies auto-immunes ou le prion : à l'heure où nous parlons, les étiologies les plus évidentes sont environnementales au sens large.

- **La guerre**

La voie de la guerre et de la violence en tous genres a déjà été explorée plus haut : Céline et Boulgakov en ont dessiné tous les travers, et le Dr Watson est revenu blessé d'une bataille entre Anglais et Afghans.

- **La précarité**

Après la guerre, la grande cause explorée par la littérature est constituée par la pauvreté, la précarité. Là encore, Céline s'en fait le premier peintre... Dans *Féerie pour une autre fois*, il se retrouve en prison suite à ses démêlés judiciaires pour collaboration, et souffre alors d'une pellagre, qui correspond à une carence en vitamine PP, et qui est clairement liée à ses conditions de vie déplorables (p 222). Dans *Voyage au bout de la nuit*, avant d'aller voir comme généraliste parisien des dizaines de patients dans la pauvreté, il met le doigt sur le lien entre santé, notamment mentale, et misère, lorsqu'il est à New York : « je me méfiais quand même parce que les miteux ça délire facilement. Il y a un moment de la misère où l'esprit n'est plus déjà tout le temps avec le corps. Il s'y trouve vraiment trop mal. C'est déjà presque une âme qui vous parle. C'est pas responsable une âme. » (p 224) Bardamu se fait ensuite médecin des pauvres, sans jamais plus souligner de façon aussi ostentatoire le lien entre pauvreté et maladie, mais toujours en le suggérant en filigrane, comme lorsqu'il va examiner un enfant « naturel », ces enfants qui sont « plus fragiles et plus souvent malades que les autres » (p 271), et dont la mère est une pauvre femme célibataire qui a été obligée de retourner vivre chez ses parents.

- **La vie moderne**

Mais au-delà de la pauvreté, Céline s'attache aussi à dénoncer dans le *Voyage* les travers de la vie moderne, de la société, qui induisent des pathologies en elles-mêmes. Il évoque par exemple la souffrance psychique liée au travail en usine de Bardamu :

Je fis même, honteux, à ce moment, quelques efforts encore pour retourner chez Ford. Petits héroïsmes sans suites d'ailleurs. Je parvins tout juste devant la porte de l'usine, mais je demeurai figé à cet endroit liminaire, et la perspective de toutes ces machines qui m'attendaient en tournant, anéantit en moi sans appel ces velléités travailleuses. (p 231)

De la même façon, Robinson souffre physiquement de son travail : « les acides lui brûlaient l'estomac et les poumons, l'étouffaient et le faisaient cracher tout noir » (p 294).

Tchekhov aborde également frontalement ce sujet, en le prenant par exemple pour thème central de sa nouvelle « Deux folliculaires » dans *Contes humoristiques*. Un journaliste s'y suicide en expliquant à son collaborateur qu'il ne trouve plus d'inspiration pour son travail :

Pas de sujet. Il y a de quoi se pendre dix fois à cette seule pensée : autour de moi, les hommes se mangent, se pillent, se piétinent mutuellement, se crachent mutuellement sur la gueule, et pas de sujet ! (p 112).

De la même façon, il rend la société responsable de l'alcoolisme galopant dans le recueil de nouvelles *La locomotive ivre* : ainsi, dans « De l'utilité de l'alcoolisme », un orateur se demande « pourquoi, et en vertu de quelles circonstances, Mikoula, ce membre éminent de l'Union, est-il ivre ? » (p 90). Ce à quoi il répondra lui-même : « l'alcoolisme n'est rien d'autre qu'une maladie sociale à l'instar de la tuberculose, de la syphilis, de la peste, du choléra, etc. » (p 91).

Reverzy reproche, dans le même état d'esprit, à la civilisation européenne, d'avoir provoqué la décadence des Océaniens, dans une reprise modernisée du mythe du « Bon Sauvage » dans *Le Passage* :

On distinguait (...) des indigènes si dégénérés que l'arrivant s'en affligeait ; le métissage, les conditions nouvelles de vie imposées par les civilisations étrangères, la maladie en avaient fait des monstres obèses, fessus, suintants, boursouflés par l'éléphantiasis. (p 40).

Et Lenz ne pense pas différemment lorsqu'on lui propose de revenir à la ville, chez son père :

« Partir d'ici, partir ? Chez lui ? Devenir fou là-bas ? Tu sais bien que je ne peux tenir nulle part ailleurs que par ici, dans cette région. Si je ne pouvais monter parfois sur une montagne, si je ne pouvais pas contempler toute la région, puis redescendre ici, traverser le jardin et aller regarder à la fenêtre dans la maison, je deviendrais fou, fou ! » (p 36)

- *Le stress*

Toujours dans le registre des causes externes, sont rapportés plusieurs fois comme pouvant être la source de pathologies parfois graves tout ce qui peut provoquer chez le patient une forte émotion, un stress suffisant pour déclencher toute sorte de maladie, de l'évanouissement au décès : ces éléments seront rapportés plus précisément dans la partie « Somatisation » du thème « Le patient ».

- *La médecine*

Enfin, il existe un cas de figure particulier abordé par deux auteurs, qui est constitué par les maladies induites par la médecine elle-même. Il ne s'agit pas ici précisément d'effet iatrogène, mais plutôt d'une mésaventure liée à l'expérience scientifique. Pour commencer, dans *Cœur de chien* transparaît de façon évidente le fait que l'essai « médical » menée sur le chien et visant à démontrer le rôle de l'hypophyse dans le rajeunissement n'a pas été une franche réussite, et le malheureux Bouboulov va jusqu'à se faire du mal, puisqu'un jour « il s'empara du rasoir de Bormenthal momentanément absent et se déchira la pommette au point que Philippe Philippovitch et le docteur Bormenthal lui firent des points de suture, ce qui le fit longtemps hurler en s'inondant de larmes. » (p 125). Chez Duhamel, dans *Les Maîtres*, c'est la jeune Catherine qui est victime de la science : travaillant sur un microbe particulier, elle finit par « [prendre] cette maladie que M. Rohner étudie sur le cobaye » (p 535). Et elle en mourra, victime malgré elle de la médecine de son temps.

B. LE PATIENT

Question des hommes et des femmes y a que les malades qui m'intéressent... (...) Y a que couchés, crevants et malades qu'ils perdent un peu leur vice d'être hommes, qu'ils redeviennent pauvres animaux, qu'ils sont possibles à approcher...

Féerie pour une autre fois, Céline

Nous ne sommes pas à notre place là-bas. Les lumières chatoyantes, les chants joyeux, les gens qui rient, la jeunesse ne sont plus pour nous. Voici la place qui nous convient, où les bruits de la fête ne résonnent pas, où nous sommes solitaires. C'est ici que nous devons être.

Mourir, Schnitzler

1. L'ATTITUDE DU PATIENT

Si la maladie et la mort peuvent être abordées sous autant de points de vue différents, il en est de même pour la figure du patient, figure qui prend, dans ce corpus issu d'écrivains médecins, une place considérable.

Et si tous les patients sont différents, il est certains points communs qui peuvent être soulignés et analysés comme autant de caractéristiques définissant l'effigie du malade et ses interactions avec le reste du monde. Aussi, la première partie de cette analyse est consacrée à l'attitude du patient, qui peut prendre plusieurs formes, potentiellement compatibles entre elles.

a. FACE AU DIEU MEDECIN

Le modèle d'interaction médecin-malade paternaliste étant le modèle dominant au XIXe et au début du XXe siècles, il n'est pas étonnant que la soumission soit la première disposition d'esprit qu'adopte un patient en face de son médecin. Mais cette soumission peut prendre plusieurs visages, et aussi plusieurs intensités.

- *La supplique*

La première forme de soumission au médecin et à la médecine que peut montrer un malade est constituée par les suppliques, fréquentes, qu'il peut formuler, lui ou surtout sa famille, à l'adresse

du praticien qu'il a en face de lui. Dans les *Nouvelles* de Tchekhov, par exemple, le personnage principal du « Chagrin » base entièrement la guérison de son épouse sur l'intensité des prières qu'il va pouvoir faire au médecin. Sachant qu'il va arriver en retard à la consultation, il se prépare à supplier « Monsieur le docteur ! Pavel Ivanytch ! Votre Haute Noblesse ! » (p 133) à prendre soin de sa femme. Il ne recule devant aucune humiliation :

Je me prosternerai devant lui... « Pavel Ivanytch ! Votre Haute Noblesse ! Avec tous nos plus humbles remerciements ! Pardonnez-nous, imbéciles, maudits que nous sommes, ne nous condamnez pas, nous autres culs-terreux ! Vous devriez nous flanquer à la porte, au lieu de ça vous voulez bien vous donner du mal, vous barbouiller de neige vos petits pieds ! (...) Le fouet, Pavel Ivanytch, c'est bien vrai, que Dieu me punisse si je mens, je mérite le fouet ! Mais comment ne pas nous prosterner, puisque vous êtes nos bienfaiteurs, nos pères, nos géniteurs ? Votre Haute Noblesse ! C'est la vérité... comme si j'étais devant Dieu... Crachez-moi dans les yeux si je mens. (p133).

Cet exemple un peu extrême trouve pourtant un écho dans *Nord*, de Céline. Lorsque le narrateur est coïncé par les bombardements dans un appartement avec tous ses voisins, une femme paraît malade et tout au long du roman son mari suppliera Céline de faire quelque chose pour elle en tant que médecin, alors même qu'il est complètement dépourvu de tout matériel et n'a à sa disposition qu'un pitoyable « vulnérable » retrouvé sous les décombres. Ses suppliques reviendront ainsi tel un leitmotiv :

« Docteur ! docteur ! vite une piqûre ! (...) Piquez-les, voyons ! piquez-les ! » (p 417)

« Docteur ! docteur !... Delphine ! Delphine ! (...) Piquez-les docteur !... Piquez-les ! Faites quelque chose ! » (p 418)

« Docteur ! docteur ! je vous en prie ! (...) Une piqûre, docteur ! Sauvez-la ! une piqûre ! ma femme ! ma Delphine ! (...) Dôôôôôôdocteur ! je vous ên...ên... ên...ên... (...) Sauvez-la docteur ! Sauvez-la ! C'est son cœur qu'est faible ! c'est son cœur ! sauvez-la ! » (p 426)

De façon un peu plus raisonnable et raisonnée, d'autres patients demandent de façon pressante à Bardamu, dans *Voyage au bout de la nuit*, de s'occuper d'eux ou de leur famille, comme Mme Henrouille :

Et sans plus, elle m'entreprend à nouveau à propos de son mari malade. Elle veut que j'aille m'en occuper tout de suite de son mari et sans perdre une minute encore. « Que je suis si dévoué... Que je le connais si bien son mari... Et patati et patata... Qu'il n'a confiance qu'en moi... Qu'il n'a pas été voir un autre de médecin... » (p 373)

Chez Boulgakov, dans *Récits d'un jeune médecin*, le père d'une jeune femme accidentée ne cherche pas à flatter le médecin comme les personnages de Céline peuvent le faire, mais se rend suppliant vis-à-vis du narrateur :

Il se signa, tomba à genoux, et frappa le sol de son front. (...) Son visage se contracta, et, d'une voix entrecoupée, il se mit, en guise de réponse, à bafouiller des mots sans suite : « Monsieur le docteur... monsieur... mon unique, mon unique... Mon unique ! s'écria-t-il soudain d'une voix de jeune homme, si fort que l'abat-jour de la lampe en trembla. Ah, Seigneur !... ah !... (...) Monsieur le docteur... ce que vous voudrez... je vous donnerai de l'argent... vous aurez l'argent, autant que vous voudrez. Nous vous fournirons en vivres... Faites juste qu'elle ne meure pas. Juste qu'elle ne meure pas. QU'elle reste infirme, peu importe ! Peu importe ! hurla-t-il au plafond. (p 15)

- **L'obéissance**

Après la supplique faite au médecin vient logiquement l'obéissance totale et absolue aux moindres mots de ce dernier : ses demandes, ses ordres, le patient fait tout ce que dit le praticien sans discuter. Chez Reverzy, par exemple, le patient est très souvent soumis aux desideratas du soignant, dans une optique extrêmement paternaliste, et ce n'est que lors de rares coups d'éclat qu'il se rebelle contre l'autorité médicale. Dans *Le passage*, cette obéissance sans faille du malade, ici un inconnu, est résumée très rapidement au début du livre : « sans discussion, l'homme s'était soumis : il entrerait à l'hôpital » (p30). Puis, le héros du livre, Palabaud, se montre patient modèle, se conformant à tous les avis médicaux qui lui sont fournis, jusqu'à saturation... Il se soumet au traitement du pharmacien, puis à celui du médecin, qui, « sur trois pages, d'une écriture hésitante, (...) prescrivit des potions, des tisanes, des cachets, un régime » (p 45) ; en somme, « jusqu'à présent, il avait docilement absorbé des remèdes bien qu'il n'eût jamais cru à leurs vertus » (p 124)... Et il en est de même pour l'examen clinique : « en peu de jours, quatre médecins s'étaient déjà penchés sur lui, aussi, patient discipliné, exécutait-il les ordres, à l'instant, sans faute, avec une étonnante docilité » (p 78) Et ainsi ira Palabaud, de médecin en médecin, toujours docile, jusqu'à sa mort.

Dans *La vraie vie*, Dufourt se montre tout aussi soumis, par exemple lors d'un examen clinique : « rompu aux pratiques de la médecine vétérinaire que le progrès social inflige annuellement aux travailleurs, plus d'une fois Dufourt devança son ordre, respirant à pleins poumons, la bouche ouverte quand il le fallait, ou se relâchant quand le vieillard, de son marteau, lui tapotait les genoux » (p 557). Et après une tentative de rébellion contre les ordres médicaux, il s'y soumettra complètement :

Car avant, sa maladie avait pu lui paraître tout autre : devant ses assauts il avait eu l'illusion de se croire libre et, se croyant libre, rompre quand il voulait avec ceux dont il demandait la lumière et l'aide. Ce n'était pas en vain qu'après l'avoir empoigné par le bras, le praticien l'avait un moment manipulé comme on manipule un bambin. Cet homme, en vérité, sous ses airs aussi brutaux que hâtifs, à son heure avait joué son rôle, comme le médecin des premiers jours, comme d'autres après, comme moi, les relayant, qui m'apprêtais à jouer le mien. Il fallait qu'il se comportât ainsi : ma décision d'ores et déjà était prise, mon vœu était que j'agisse aussi bien. Car après, dans le mal, Dufourt avait à tout jamais été captif. Une nécessité pesait souverainement sur lui. S'il fut alors – un instant- surpris, ce fut de se soumettre sans débat : ce soir, le lendemain, il prendrait deux grands lavements de sel ; aux heures prévues il serait chez Tramart, et chez le médecin du cœur... (p 576).

Enfin, l'ultime abandon aux ordres des médecins est probablement atteint lorsque sans même l'en informer, le professeur décide de présenter son cas à l'amphithéâtre, devant tous les étudiants... Se laissant faire sans mot dire, il se fait palper par des carabins maladroits, et à la fin du cours, « n'était sa fatigue, Dufourt, emporté par le chariot que manœuvraient l'un à l'avant, l'autre à l'arrière les infirmiers, eût applaudi lui aussi » (p 594).

Chez Doyle, le patient se montre lui aussi généralement obéissant. Dans *Les Aventures de Sherlock Holmes*, par exemple, seul le Dr Watson a l'autorité nécessaire pour ramener à la raison un de ses patients opiomane : « J'étais le conseil médical d'Isa Whitney ; je disposais en cette qualité d'une influence indéniable » (p 316). Le recueil de nouvelles *Sous la lampe rouge* va encore plus loin. Dans la nouvelle « La troisième génération », un jeune homme va voir un médecin qui lui diagnostique « un mal héréditaire » dont nous ne saurons pas grand-chose, sinon qu'il est grave et se transmet de génération en génération. Le patient se défend tout d'abord de la suspicion de mensonge par un « croyez-vous que je serais assez stupide pour venir ici vous raconter des mensonges ? » (p 65), preuve qu'il est impensable pour lui de ne pas dire la vérité au médecin. Et lorsque celui-ci lui interdit de se marier, sous peine de transmettre sa tare à ses enfants, le jeune patient est retrouvé mort après un accident de voiture... Le patient aurait-il obéi au médecin au prix de sa vie ? Dans une autre nouvelle, « La malédiction d'Eve », un futur père court après tous les médecins de la ville pour assurer à sa femme un accouchement sans danger, et obéit à la moindre de leurs exigences, qu'il s'agisse d'aller chercher le sac ou un autre confrère ; enfin, dans « Une question de diplomatie », la mère d'une jeune fille utilise l'obéissance de son mari envers son médecin pour l'amener à accepter ce qu'elle veut qu'il accepte...

- **La reconnaissance**

Enfin, la preuve ultime quoiqu'indirecte de la soumission du patient à son médecin est la reconnaissance dont il fait preuve lorsqu'il a été bien soigné. Celle-ci peut se manifester de la façon la plus simple possible, comme dans *Féerie pour une autre fois*, où Céline note simplement « je soignais sa mère, il m'aimait bien (...)... je l'avais très bien soignée sa mère... ils m'étaient très reconnaissants... » (p 441). Mais elle peut également prendre un visage plus embarrassant, comme ce candélabre de bronze au décor érotique qu'un jeune patient sauvé d'une mort certaine offre à son médecin en gage de paiement et de reconnaissance, et que le praticien n'aura de cesse de se débarrasser tant il est incompatible avec la moralité de son exercice (« L'œuvre d'art » dans *Les Contes Humoristiques* de Tchekhov).

b. LA REBELLION

La rébellion du patient envers le médecin peut se faire pour différentes raisons, et à un niveau d'intensité très variable. Elle va parfois de pair avec une soumission initiale, muée en protestation secondaire devant un élément déclencheur quelconque.

- **Le manque de confiance envers le médecin**

La première occasion d'indiscipline relevée est le manque de confiance en son médecin, qu'il soit justifié ou non : on le souligne chez les mêmes auteurs qui traitaient de la soumission. Chez Céline, notamment, on retrouve dans *Voyage au bout de la nuit* un passage où Bardamu va soigner dans le même immeuble un patient en fin de vie et une jeune accouchée, dans une cacophonie monstrueuse où personne ne l'écoute, et où il ne sait asseoir son autorité. Dans *Féerie pour une autre fois*, quand il ne s'agit pas d'un jeune homme mort de septicémie pour n'avoir pas écouté Céline qui lui disait de déménager loin de son appartement plein de puces ; quand ce n'est pas un patient qui va voir dans le Larousse s'il n'y trouve pas un meilleur diagnostic que celui de son médecin ; c'est Jules qui n'en fait qu'à sa tête... « En plus, il se grignotait les ongles ! » « Te grignote pas ! » Bon ! il se retrifouillait les cuisses, ses bouts de moignons qui lui faisaient mal... une autre manie. « T'écorche pas ! t'écorche pas ! » Il se farfouillait son fond de baquet, sa glaise, sa pisse... ça finissait en ulcères !... il s'infectait... Je les connaissais ses moignons ! » (p184).

Dans *Le passage*, Reverzy indique que quand « On avait arrêté tous les docteurs : la population peu confiante en la médecine blanche n'en éprouva nul dommage. » (p 39) ; et même si Palabaud,

homme blanc, obéit en tous points à ses médecins, il lui arrive parfois de chercher à vérifier, à sentir par lui-même ce que les soignants peuvent lui indiquer...

Toute la journée étendu ou assis sur le lit, déjà contaminé par les médecins, il imitait leurs gestes méthodiques et ainsi qu'il avait vu faire par ces messieurs, appliquait ses mains sous le rebord de ses côtes. Tout d'abord, il n'avait senti que la résistance des muscles et des viscères. Mais à force de répéter le même geste, la sensibilité de ses doigts s'affinant, il avait fini par palper une masse lisse comme un galet, glissante, lui faisant un peu mal lorsqu'il appuyait fortement. Il en connut la forme et les limites. Vingt fois par jour, accomplissant le même geste, percevant la tuméfaction de son flanc droit, il se répétait sans peur, et comme pour se distraire sa longue solitude, « gros foie, très gros foie... ». Il se rappelait aussi ce qu'avait dit le docteur Klein puis le colonel : « Pas de rate... pas d'ascite. » Palabaud s'interrogeait sur l'orthographe du mot inconnu et épelaît « ascite... assite... ou, peut-être, la site... ». (p 81)

Lorsque l'on n'a pas confiance en son médecin, on peut parfois s'y opposer de manière plus virulente. Ainsi dans *Récits d'un jeune médecin*, Boulgakov raconte la réaction première de la famille d'une petite fille atteinte de diphtérie, et que seule une trachéotomie pourrait sauver :

« Il faudrait ouvrir au bas de la gorge et y introduire un tube d'argent, pour permettre à l'enfant de respirer. Alors, peut-être, nous pourrions la sauver, expliquai-je. » La mère me regarda, comme elle eût regardé un fou, et couvrit la fillette de ses bras pour l'écarter de moi. Quant à la vieille, elle se remit à marmonner :

« Tu te rends compte ! Ne le laisse pas faire ça ! Tu te rends compte ? Lui trancher la gorge ? !

- Fous le camp, la vieille ! lui criai-je avec haine. (...) Je vous donne cinq minutes pour réfléchir. Si vous n'êtes pas d'accord au bout de ces cinq minutes, je ne me charge plus de rien.*
- Je ne suis pas d'accord ! répondit la mère d'un ton brusque.*
- Vous n'avez pas notre accord ! renchérit la vieille. » (p 38)*

Le manque de confiance envers ce jeune médecin inconnu est ici patent, même si les deux femmes finissent après réflexion par accepter l'opération pour la petite fille. Il se manifestera à plusieurs autres reprises, comme pour ce bébé que la mère refuse à juste titre de faire opérer pour une masse sur l'œil qui disparaîtra spontanément, ou pour le syphilitique qui ne croit ni au diagnostic, ni au traitement du médecin.

- **Le refus du paternalisme**

La rébellion peut aller beaucoup plus loin, se montrer sous un jour bien plus violent, être sous-tendue par des arguments différents du manque de confiance, comme le refus catégorique d'un paternalisme envahissant, par exemple. Dans *La vraie vie*, Dufourt, ce patient modèle, se montrera une fois intraitable envers les médecins qui veulent lui forcer la main :

« On aurait mieux fait de ne pas m'emmener ici. Ce n'est qu'une indigestion et, si j'ai bien compris, ces bougres parlent déjà de m'ouvrir le ventre », déclara Dufourt à peine furent-ils sortis. Sa femme lui fit remarquer, sans insister d'ailleurs, que c'était des voisins qui avaient appelé le médecin de garde, que ce dernier avait jugé nécessaire son transport immédiat en clinique. « Et tu sais le prix que cela va nous coûter », fit remarquer Dufourt embrassant d'un coup d'œil la chambre somptueuse. Puis, après un silence durant lequel il parut à la fois méditer profondément et se contenir : « Tiens, passe-moi mon pardessus et mes pantoufles, et rentrons chez nous ! » Ignorant tout des lieux, ils errèrent dans les couloirs (...). Enfin, dans une cabine vitrée, ils aperçurent une infirmière, celle-là même qui les avait reçus. La jeune femme eut un mouvement de recul à leur approche. « Qu'on appelle un taxi ! On m'a amené ici malgré moi, pour une indigestion ; je veux rentrer chez moi », lui déclara à brûle-pourpoint Dufourt. Très poliment d'abord, elle objecta qu'il serait peut-être plus prudent de s'en tenir à l'avis des docteurs ; puis, déjà aigre, que ces messieurs avaient été bien bons de se déranger la nuit ; que, s'il le désirait il pouvait partir, mais qu'elle devait toutefois en référer à M. le Directeur. « C'est bon, dit Dufourt. Allez le chercher. Mais je n'ai pas de temps à perdre. » (p 562)

Dans *Nord*, Céline rapporte la rébellion de ce groupe de prostituées berlinoises atteintes de syphilis et envoyées se faire soigner à la campagne : personne ne leur ayant laissé le choix, elles finissent par refuser de se laisser parquer loin de chez elles. « elles s'étaient sauvées elles aussi ! ... marre des égouts et des poubelles ! ... marre des trottoirs ! elles voulaient plus obéir !... (...) elles voulaient plus du tout se soigner, elles allaient plus aux piqûres... mutinerie totale ! » (p 482 à 483).

Et celui qui a peut-être le plus à se plaindre de la médecine paternaliste et qui le dira au médecin qui l'a opéré dans *Cœur de chien* est probablement Bouboulov :

« Je vous l'avais demandé, peut-être, de me la faire, cette opération ? aboyait l'homme avec indignation. Du joli, ça ! On coince une bestiole, on lui taillade la tête à coups de couteau, et maintenant on la méprise. Moi, je ne l'ai peut-être même pas autorisée, cette opération ; pas plus que (l'homme leva les yeux au plafond comme s'il cherchait à se rappeler une certaine formule) pas plus que la famille de l'intéressé. J'ai peut-être même le droit de porter plainte. » (p 92)

- **La rébellion contestable**

Il arrive, enfin, que le manque de respect du médecin soit sous-tendu par d'autres raisons, parfois bien discutables. Deux exemples très différents illustrent ce cas de figure. D'abord, Doyle évoque dans *Sous la lampe rouge* le cas d'une patiente atteinte d'une pathologie respiratoire et dont le médecin a demandé un second avis. Mais le praticien titulaire n'est pas encore arrivé, et le jeune Dr Wilkinson est accueilli par le mari de la malade. Celui-ci se montre d'abord un tantinet désagréable, mais le médecin fait tout d'abord preuve de compréhension devant l'anxiété du mari, liée à l'état de son épouse :

« Il a dit qu'il irait vous voir et qu'il vous amènerait, mais comme ma femme se sentait plus mal, je me suis renseigné et je vous ai fait chercher directement. J'ai envoyé chercher Mason, aussi, mais il était sorti. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pas l'attendre, alors montez en vitesse et faites ce que vous pouvez. »

« Mais c'est que je me trouve dans une situation assez délicate, objecta le Dr Horace Wilkinson avec un peu d'hésitation. Je suis ici, si je comprends bien, pour rencontrer en consultation mon collègue le Dr Mason. Il ne serait guère correct de ma part de voir la patiente en son absence. Je crois que je préférerais attendre. »

– *Par Dieu, vous préféreriez ? Croyez-vous que je vais laisser l'état de ma femme empirer pendant que le médecin fait froidement les cent pas dans la pièce au-dessous ? Non, monsieur, je suis un homme simple et, je vous le dis, ou bien vous montez, ou bien dehors ! »*

Le style de cette apostrophe heurtait le sens des convenances du docteur, mais tout de même, quand l'épouse d'un homme est souffrante, on peut passer sur bien des choses. Il se contenta d'un salut un peu raide.

« Je vais monter, puisque vous insister, dit-il. »

Mais le mari ira plus loin, sur un terrain que le médecin ne pourra tolérer :

– *J'insiste, en effet. Et, autre chose, pas question de lui marteler la poitrine ni d'autre diablerie de ce genre. Elle a de la bronchite et de l'asthme, c'est tout. Si vous pouvez la soigner, c'est bien. Mais frapper et écouter, ça ne fait que l'affaiblir, et ça ne sert à rien. »*

Qu'on manque de respect à sa personne, le docteur pouvait le supporter ; mais la profession était sacrée à ses yeux et une insolence à son endroit le touchait à vif.

« Je vous remercie, dit-il en prenant son chapeau. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour. Je ne tiens pas à me charger de la responsabilité de cette affaire.

- *Holà ! Qu'est-ce qui vous prend ?*
- *Je n'ai pas l'habitude d'exprimer une opinion sans avoir examiné mon patient. Je m'étonne que vous puissiez suggérer à un médecin une telle façon d'agir. Je vous souhaite le bonjour. » (p 97 à 98)*

Finalement, c'est Boulgakov qui atteint le sommet de la rébellion et du mépris envers un médecin dans *J'ai tué*. Le héros de l'histoire est réquisitionné pendant la guerre comme médecin, et se voit obligé de soigner les soldats tout en entendant les cris des prisonniers torturés, jusqu'au jour où l'un d'eux se rebelle contre le commandant, blessé dans l'affrontement :

- « [Le colonel] s'adressa à moi :*
- « Eh bien, monsieur le Docteur, venez me panser. (...)*
- *A quoi est-ce dû ?*
 - *Un canif, répondit le colonel sur un ton maussade.*
 - *Par qui ?*
 - *Ça ne vous regarde pas », me rétorqua-t-il avec un regard froid et haineux, puis il ajouta*
« Oh, monsieur le Docteur, ça va mal aller pour vous. » (p 99)

Et c'est une jeune femme dont le mari avait été fusillé par le colonel qui fait comprendre au médecin que sa soumission n'est pas tolérable :

C'est alors qu'elle se tourna vers moi et me dit : «Et vous êtes docteur !... » Elle toucha du doigt ma manche, la croix rouge, et hocha la tête. « Ah ! misère, poursuivit-elle, les yeux brûlants, misère ! Quel salaud vous faites... avoir étudié à l'université – et être avec ces ordures... De leur côté, à leur faire des pansements ?! » (p 100 à 101)

c. LA COMBATIVITE

- ***Le combat contre la maladie et la mort***

Le premier adversaire du patient est la maladie, voire la mort, et beaucoup se sont montrés à la hauteur dans ce combat pourtant souvent inégal.

Parfois, la ligne de conduite est claire, comme dans *Récits d'un jeune médecin*, où une jeune femme dont le mari est atteint par la syphilis revient régulièrement, obstinément, se faire examiner afin de dépister le mal :

A partir de ce jour-là une épée resta suspendue au-dessus de la tête de cette femme. Chaque samedi, elle apparaissait sans bruit dans mon cabinet du dispensaire. Son visage avait beaucoup maigri, ses pommettes étaient davantage accusées, ses yeux s'étaient creusés et étaient à présent soulignés de cernes noirs. L'obsession de sa pensée avait tiré la commissure de ses lèvres vers le bas. (...) Encore une fois nous ne lui trouvâmes rien. Alors elle se mit peu à peu à reprendre du poil de la bête. Un éclat plus vif commença de naître dans ses yeux, son visage s'anima, son masque tendu se relâcha. (p 95)

Alexis Tourbine, dans *La Garde Blanche*, combat lui ses blessures de guerre, prêtes à l'emporter :

Le docteur Alexis Tourbine, cireux comme une bougie pétrie et tordue par des mains moites, gisait, dressant son menton pointu et laissant pendre hors de la couverture ses mains osseuses aux ongles trop longs. Une sueur poisseuse coulait de son corps, et dans l'échancrure de la chemise, son torse humide et décharné se soulevait. Il baissa la tête, appuya son menton contre sa poitrine, desserra ses dents jaunes, et entrouvrit les yeux. On y voyait encore onduler des lambeaux de brouillard et de délire, mais des lueurs y apparaissaient déjà dans le noir. D'une voix très faible, grêle et sifflante, il dit : « C'est le moment de la crise, Brodovitch. Alors... je vais m'en tirer ? ... Oui-i. » (...) Le 2 février, dans l'appartement des Tourbine, errait une silhouette noire, à la tête rasée couverte d'un bonnet de soie noire. C'était Tourbine lui-même, ressuscité. » (p 483 à 485)

Mais pour d'autres patients, la combativité et le relâchement alternent, comme dans *Mourir*, où le personnage principal se résout à son destin fatal la plupart du temps mais présente parfois un regain de pugnacité :

Et ce fut tout d'un coup comme une illumination. Il n'y croyait pas. C'était cela la raison d'où lui venait cette légèreté, ce bien-être, c'était pour cela qu'il lui avait semblé qu'aujourd'hui l'heure était arrivée. Il n'avait pas surmonté la joie de vivre, mais la peur de la mort l'avait quitté parce qu'il ne croyait plus à la mort. Il savait qu'il était de ceux qui guérissent. Il avait l'impression que dans un recoin caché de son âme quelque faculté endormie se réveillait. Il ressentait le besoin d'ouvrir tout grands les yeux, d'avancer à pas redoublés, de respirer à pleins poumons. La journée devenait plus sereine, la vie plus intense. C'était donc cela, oui, cela ! Et pourquoi ? Pourquoi se retrouver soudain ivre d'espoir ? Ah, l'espoir ? Bien plus, c'était une certitude. Dire que ce matin encore la souffrance le tenaillait, lui nouait la gorge,

alors que maintenant, maintenant il était guéri, guéri. Il lança à voix haute : « Guéri ! » (p 42 à 43)

C'est parfois la famille qui se bat, quand le patient n'est pas en état de le faire lui-même. Cécile, dans *Cécile parmi nous*, en est l'image même : lorsque son enfant tombe gravement malade, elle remuera ciel et terre pour l'en sortir, quitte à le faire opérer dans sa maison même.

- ***Le combat contre la déchéance***

Dans certains cas, ce n'est pas la maladie ou la mort que le patient cherche à vaincre, mais plutôt la déchéance, la vieillesse, la déliquescence d'un corps ravagé. On retrouve ce thème dans deux nouvelles de *Sous la lampe rouge*, concernant deux vieillards guettés par la sénilité. Dans « Un traînard de 1815 », un vieux héros de la guerre montre que parfois de petites choses permettent à son corps usé de reprendre des forces, comme un bon repas :

« Eh mais, mes rations me donnent des forces ! » Et, en effet, il avait l'air moins épuisé et pâle que la première fois qu'elle avait posé les yeux sur lui. Il avait le visage rougi et le dos plus droit. (p 41)

Il suffit aussi parfois d'un peu de soleil ...

Il y eut des moments où le vieil homme perdait la tête, et où, à part une réclamation animale quand approchait l'heure des repas, pas un mot ne lui échappait. (...) Mais quand la belle saison revint et que des bourgeons verts réapparurent sur les arbres, le sang se réchauffa dans ses veines et il alla jusqu'à se traîner devant la porte afin de s'exposer aux rayons vivifiants du soleil. (p 50)

Un peu de la même façon, dans « Deux amoureux », le narrateur rencontre tous les jours un vieil homme qui paraît de plus en plus faible, de plus en plus voûté, de plus en plus malade... jusqu'au jour où son épouse revient de voyage :

Je me mis à douter qu'il s'agît du même homme. Le chapeau aux bords recourbés était là, et la cravate luisante, et les lunettes de corne, mais où étaient le dos voûté et le visage pitoyable semé de poils gris ? Il était rasé de près, il avait les lèvres fermes et l'œil brillant, et sa tête se dressait sur ses larges épaules comme un aigle sur un rocher. (p 130)

Le handicap est également combattu vaillamment par certains patients, comme Robinson dans *Voyage au bout de la nuit*, qui devient aveugle à la suite d'une tentative de meurtre ratée :

« Je vais me tuer ! » qu'il me prévenait quand sa peine lui semblait trop grande. Et puis il parvenait tout de même à la porter sa peine un peu plus loin comme un poids bien trop lourd pour lui, infiniment inutile, peine sur une route où il ne trouvait personne à qui en parler, tellement qu'elle était énorme et multiple. (p 328)

De la même façon, le jeune médecin toxicomane de *Morphine* essaye de combattre son addiction comme il le peut :

Désagrégation de la personnalité ou pas, je fais tout de même des tentatives pour m'en abstenir. Par exemple, ce matin je ne me suis pas fait d'injection. (...) Oui... ainsi donc... quand j'ai commencé à me sentir mal, j'ai décidé de souffrir tout de même un peu (...), j'ai remis la piqûre à plus tard. (p 134 à 135)

- **Envers et contre tout : le combat pour la vie ordinaire (ou extraordinaire)**

Enfin, bon nombre de malades combattent leur état de faiblesse afin de poursuivre leurs activités ordinaires ou extraordinaires, envers et contre tout. Un des personnages des *Aventures de Sherlock Holmes*, par exemple, dans la bien-nommée nouvelle « Le pouce de l'ingénieur », se sectionne le pouce et continue pourtant à courir pour fuir ses agresseurs :

Moi, j'étais suspendu par les mains au rebord de la fenêtre lorsqu'il m'assena un coup de tranchet. Je ressentis une vive douleur, je lâchai prise et je tombai dans le jardin. La chute ne m'avait pas blessé ; je n'avais rien de cassé ; malgré le choc, je me relevai et détalai à travers les buissons aussi vite que je le pouvais. Evidemment, je n'étais pas hors de danger ! Brusquement, tandis que je courais, une fatigue mortelle m'envahit et un vertige m'étourdit. Je regardais ma main, que je sentais palpiter douloureusement, et, pour la première fois, je vis que mon pouce avait été coupé net, et que le sang s'échappait de ma blessure. Je voulus nouer mon mouchoir, mais mes oreilles se mirent à bourdonner, et je m'affalais au milieu des rosiers, évanoui (...). Une douleur cuisante me rappela en un éclair toutes les péripéties de ma nuit, et je me relevai (...). A demi hébété, je me rendis à la gare, et je demandai l'heure du premier train. (p396)

Dans *Sous la lampe rouge*, c'est un ministre qui fait les frais de sa goutte et doit pourtant continuer à assurer sa fonction :

Toutes ces questions demandaient des solutions urgentes et cependant le Ministre des Affaires Etrangères de l'Angleterre était là, cloué dans son fauteuil, avec la totalité de ses pensées et de son attention accaparées par son orteil gauche ! C'était humiliant – horriblement humiliant. Sa raison se révoltait. Il avait toujours eu du respect pour lui-même, du respect pour sa propre volonté ; mais quelle espèce de machine était-ce là, qu'un petit

bout de nerf enflammé pouvait ainsi détraquer complètement ? (...) Mais après tout, lui était-il totalement impossible de se rendre à la chambre ? Le médecin exagérait peut-être la situation. Il y avait Conseil de cabinet ce jour-là. Il regarda sa montre. A l'heure qu'il était, le Conseil devait être presque terminé. Sans doute pourrait-il au moins se faire conduire à Westminster. Il repoussa la petite table ronde dans un tintement de flacons de médicaments et, en se tenant d'une main à un bras de fauteuil, il empoigna une solide canne en chêne et s'avança lentement dans la pièce en boitant. Pendant un moment, le mouvement parut lui rendre son énergie de corps et d'esprit. (p 195)

Enfin, c'est Tchekhov, dans *Nouvelles*, qui nous donne à voir les deux cas les plus emblématiques, puisqu'il s'agit d'un professeur de médecine... et d'un écrivain. Dans « Une histoire ennuyeuse », le Pr Nikolai Stépanovitch sait qu'il ne lui reste que quelques mois à vivre, mais continue pourtant d'assurer ses cours :

Maintenant, pendant mes cours, je ne ressens que souffrance. Une demi-heure ne s'est pas passée que je commence à ressentir une invincible faiblesse dans les jambes et les épaules ; je m'assieds dans mon fauteuil, mais je n'ai pas l'habitude de parler assis ; après une minute, je me relève, je continue debout, puis je me rassieds. Ma bouche se dessèche, ma voix s'enroue, ma tête tourne... Pour cacher mon état à mes auditeurs, je ne cesse de boire de l'eau, de tousser, je me mouche souvent, comme si j'étais gêné par un rhume, je fais des calembours à tort et à travers et, pour finir, j'annonce la fin du cours avant l'heure. Surtout, j'ai honte. Ma conscience et mon intelligence me disent que le mieux maintenant serait de faire aux garçons une conférence d'adieu, de leur livrer mes dernières recommandations, les bénir, et de céder la place à un homme plus jeune et plus fort que moi. Mais – que Dieu me juge ! – je n'ai pas le courage d'agir selon ma conscience. (p 534)

Parallèlement au professeur héroïque, c'est un écrivain qui se montre quelque peu cynique et désabusé quant à sa persistance à vouloir écrire malgré la maladie :

En vérité, comment pourrais-je écrire des choses intéressantes ou même seulement utiles, si je m'ennuie et si depuis deux semaines je souffre d'une fièvre intermittente ? « Si vous avez la fièvre, n'écrivez pas. » En un sens, c'est vrai... Mais, pour raccourcir les débats, figurez-vous que j'ai la fièvre et que je suis de mauvaise humeur ; au même moment un autre homme de lettres a également la fièvre, un troisième a une femme insupportable et mal aux dents, un quatrième est atteint de mélancolie. Aucun de nous quatre n'écrit. Avec quoi voulez-vous donc qu'on remplisse les numéros des journaux et des revues ? (...) Nous tous, gens de lettres professionnels, pas les dilettantes mais les vrais journaliers de la littérature, tous sans exception nous sommes de vrais êtres humains comme vous, comme votre frère, comme votre cousine par alliance, nous avons les mêmes nerfs, les mêmes entrailles, nous

sommes tourmentés par les mêmes choses que vous, nous avons infiniment plus de peines que de joies, et, si nous le voulions, nous pourrions avoir tous les jours une raison de ne pas travailler. Tous les jours, je vous assure ! Mais si nous écoutions votre « N'écrivez pas », si nous nous soumettions tous à la fatigue, à l'ennui ou à la fièvre, alors la littérature courante n'aurait plus qu'à fermer boutique. (p 69)

d. LES ASPECTS NEGATIFS DU PATIENT

Mais le patient n'est pas seulement cet être combatif dépeint par nombre d'auteurs. Il présente aussi bien des aspects négatifs, retranscrits eux aussi sous différentes formes.

- ***Le patient plaintif***

Ainsi, il peut au contraire être extrêmement plaintif, conduisant son entourage à l'agacement, voire à l'exaspération. C'est le cas de Ferdinand et de sa femme, dans *La passion de Joseph Pasquier* :

C'est le couple parfait de malades imaginaires – un cas auquel Molière n'avait quand même pas songé.- Je suis allé, la semaine dernière, leur porter des drogues qu'ils m'avaient demandé de leur avoir à prix réduit. Je suis arrivé de bonne heure. Ils sortaient à peine du lit. Claire se lamentait, de l'autre côté de la cloison : « Oh ! là ! là ! ce que je souffre ! » Et lui, Ferdi, répondait : « Tu souffres ! Et moi, donc ! » Ils devraient se détester, à ce compte. Mais non, ils se donnent la réplique, ils s'écoutent mutuellement, ils s'épaulent quand même et finissent par se soutenir. » (p 791)

De la même façon, Tchekhov, dans *Le point d'exclamation et autres contes*, dessine un personnage extrêmement plaintif, lui aussi, à la recherche de ses bottes : « Je suis rhumatisant, maladif, et tu m'obliges à sortir pieds nus ! (...) Excusez du dérangement, Madame, mais je suis un homme maladif, rhumatisant... Les Médecins m'ordonnent, Madame, de tenir mes pieds au chaud. » (p 59 à 60).

- ***La recherche des bénéfices secondaires***

Le malade peut alors se servir de cette plainte et de la commisération première qu'elle peut lui valoir pour obtenir des bénéfices secondaires, de tous types... Le premier d'entre eux est évidemment d'ordre pécuniaire, comme rapporté par Céline dans le *Voyage* : « Mais mes clients n'y tenaient pas à ce que j'accomplisse des miracles, ils comptaient au contraire sur leur tuberculose pour

se faire passer de l'état de misère absolue où ils étouffaient depuis toujours à l'état de misère relative que confèrent les pensions gouvernementales minuscules » (p 333). De la même façon, dans la nouvelle « La créature sans défense », issu du *Point d'exclamation et autres contes*, Madame Chtukine se prévaut de la maladie de son mari et de son propre état de faiblesse de façon extrêmement répétitive et usante pour toucher de l'argent à un guichet administratif.

D'autres patients essaient d'obtenir de petites faveurs, comme dans « Aïe, mes dents ! » des *Nouvelles* de Tchekhov :

La salle d'attente est bourrée de monde. Dybkine court vers la porte du cabinet, mais on le rattrape par les basques et on lui dit qu'il doit attendre son tour... « Mais je souffre ! s'insurge-t-il. Diable emporte, je vis des minutes atroces ! ». « En voilà une affaire, lui répond-on avec indifférence. Nous ne nous amusons pas non plus. » (p 269)

Dans *Le désert de Bièvres*, le Dr Pasquier père est malade, et son fils Ferdinand à deux doigts de lui accorder le droit de voir sa maîtresse : « J'ajoute que, ce qu'il demande, au fond, eh bien ! je le comprends. Vous dites qu'il est très malade. Il va peut-être mourir. C'est presque une question d'humanité... » (p 391).

Enfin, le bénéfice secondaire escompté peut aller jusqu'à la célébrité, comme dans « Une joie », des *Nouvelles* de Tchekhov, toujours, où un jeune homme est absolument ravi de voir son histoire dans le journal : il était ivre et a eu un accident...

- ***Le malade imaginaire***

Dans le même ordre d'idées, certains s'inventent des maladies afin de bénéficier de leurs avantages... Par exemple, dans « Le pensionnaire en traitement », nouvelle issue des *Mémoires de Sherlock Holmes*, un des criminels se déguise en patient afin de permettre à l'autre de s'introduire dans l'appartement attenant au cabinet médical. Au contraire, dans *La garde blanche*, ce sont les jeunes appelés qui s'inventent des maladies pour échapper à leur service militaire : « tous les petits malins étaient au courant de la mobilisation trois jours avant l'ordre officiel. Tous avaient une hernie, ou une tache au poumon droit (...). » (p 92 à 93) Enfin, c'est Robinson qui, dans *Voyage au bout de la nuit*, souhaite échapper à son ancienne petite amie en simulant la folie : « Il faut absolument que j'aie l'air d'être malade du cerveau... C'est urgent et c'est indispensable que j'aie l'air malade du cerveau... » (p 448).

- ***Le malade benêt***

Quelques patients font montre d'un certain manque d'intelligence ou de jugeote, et sont facilement épinglés par les auteurs. Dans *Féerie pour une autre fois*, Céline s'en fait le dénonciateur : « Les malades ! les Ordonnances ! cent fois ! la même prescription cent fois et épelée, ils retiennent pas ! la chanter qu'il faut l'ordonnance ! la leur faire apprendre par cœur ! en chœur ! » (p 134). Et les personnages de *Récits d'un jeune médecin* seraient bien d'accord avec ce passage, si l'on en croit leur discussion autour de la bêtise et de l'ignorance crasse de certains de leurs malades : l'un d'eux se colle les sinapismes (sorte de cataplasme) sur sa touloupe (veste) ; et une jeune parturiente s'était mis du sucre dans le vagin parce qu'une « guérisseuse (...) lui avait fait la leçon. Elle avait des couches difficiles (...). Le bébé ne veut pas voir la lumière du bon Dieu. Donc, il faut l'appâter pour l'attirer dehors. Alors voilà, ils l'avaient appâter avec un morceau de sucre ! » (p 65)... Et la liste est longue :

J'appris comment, un jour, on avait pendu une femme enceinte les pieds au plafond, pour que l'enfant qu'elle portait, qui se présentait mal, se retournât dans le bon sens. Comment une rebouteuse de Korobovo, ayant entendu dire que les médecins pratiquaient un trou dans la poche des eaux, avait tailladé le crâne d'un bébé avec un couteau de cuisine. (p 65)

Et la goutte d'eau pour le jeune médecin perdu dans sa campagne proviendra d'un meunier atteint de malaria, et qui est en fâcheuse posture quelques heures après le début du traitement : « « Imaginez, docteur ! Il a avalé les dix sachets de quinine d'un seul coup ! » (...) « Ben j'ai pensé : à quoi bon traîner avec vous, sachet par sachet ? Je les ai tous pris d'un seul coup, et puis terminé ! » » (p 70)

- ***Le malade cruel***

Enfin, il y a le cas particulier de *Mourir*, de Schnitzler, où un jeune homme qui se sait condamné à moyen terme cherche à entraîner sa fiancée dans la mort, et accessoirement se sert de sa maladie pour exercer un certain despotisme. Demander à l'être aimé de venir avec soi dans la tombe, est-ce un acte d'amour ou de cruauté la plus totale ?

2. LES EMOTIONS

a. LES EMOTIONS ET SENSATIONS RESSENTIES PAR LE PATIENT

Là où la littérature rencontre littéralement la médecine, les sensations et les émotions se font jour. L'intérêt est grand de se mettre à la place du malade, si on peut lui faire dire ce qu'il ne dit pas au médecin, les sensations, les émotions qui gagnent son corps rongé par le mal.

Dans « L'épouse du physiologiste », nouvelle issue de *Sous la lampe rouge*, l'approche est particulière puisqu'elle est celle d'un professeur de médecine à l'esprit aussi scientifique et rigoureux qu'un esprit puisse l'être, et qui tombe malade sans trop savoir de quoi il souffre, sinon d'un cœur brisé :

Une vitalité régulièrement décroissante en paraissait l'unique symptôme – un affaiblissement du corps qui laissait le cerveau intact. Il manifestait un grand intérêt pour son propre cas et, pour aider au diagnostic, prenait note de ses sensations subjectives. De sa fin prochaine, il parlait de sa façon impassible et quelque peu pédante : « C'est, disait-il, l'assertion de la liberté de la cellule individuelle en opposition à la communauté des cellules. C'est la dissolution d'une société coopérative. Le processus est d'un grand intérêt. » (p 171)

- **L'homme vieillissant**

A cet aspect scientifique et froid de ce patient particulier répondent toutes les autres descriptions faites par les autres malades de leurs sensations, de leurs émotions, et qui couvrent un éventail extrêmement large de personnalités et de souffrances. Dans *La nuit de la Saint-Jean*, de Duhamel, par exemple, un des personnages, Renaud, subit de plein fouet son âge plus avancé que celui de la jeune femme dont il est amoureux :

« Chaque jour, maintenant, j'ai la visite. (...) La visite du vieillard. Il reste parfois une seconde, parfois une heure, parfois plus longuement encore. Il vient habiter une jambe, un doigt, une jointure, un organe interne et, pis encore, une de mes pensées. » (p 49)

Ce vieillissement le fait souffrir :

« Un jour prochain, je soignerai mes jointures, mes bronches, mes artères et vous serez là, belle et rayonnante, à côté d'une momie. Vous parlerez du ciel, des saisons, des horizons, de l'avenir, et je penserai à mes épaules, à mon foie, à mes varices – vous ne savez pas que j'ai des varices ; elles ne sont pas énormes, mais j'en ai. – Je ferai, comme les vieillards, toutes

sortes de soupirs, de geignements, de bruits avec mon nez, avec ma respiration. Vous me prendrez tout doucement en horreur. » (p 111).

- **L'homme blessé**

Après le corps vieillissant, le corps blessé peut inspirer de nombreux épithètes et sentiments, comme pour Alexis Tourbine dans *La garde blanche*. D'abord, « de sa blessure, juste au-dessus de l'aisselle gauche, une chaleur aride et mordante sourdait et s'étendait à tout son corps. Parfois, elle emplissait sa poitrine et embrumait son cerveau, mais ses jambes restaient désagréablement froides. » (p 339). Il se souvient alors avoir été ramené et soigné par une inconnue :

Il sentit que la femme le tirait, que son côté et son bras gauche étaient très chauds mais le reste de son corps glacé, et que son cœur gelé remuait à peine. « Elle pourrait me sauver mais c'est la fin... la fin... les jambes faiblissent... » (...) Une douleur qu'il n'avait pas encore éprouvée naquit en lui, et des anneaux verts, qui s'empilaient ou s'entrecroisaient, se mirent à danser dans l'entrée. (p 363 à 366)

Il finit par avoir de la fièvre :

Cette nuit-là, pendant de longues heures, alors que la chaleur depuis longtemps morte dans le poêle ne cessait de croître dans le bras et la tête du blessé, quelqu'un lui enfonça dans le crâne un clou chauffé au rouge qui lui déchira le cerveau (...). Le clou lui détruisait le cerveau. (...) Il ne lui reste qu'un désir : que cesse cette douleur. (p 373)

- **L'homme malade**

En dernier lieu, le corps malade est celui qui revient le plus souvent dans la description subjective qu'en fait son propre propriétaire... Dans *La locomotive ivre*, tout d'abord, Boulgakov décrit le calvaire d'un homme souffrant de céphalées dans une nouvelle intitulée « Encéphalite ». Et le discours est plus qu'imagé :

J'ai l'impression que ma cervelle commence à fondre. Effectivement, même l'asphalte fond à forte température. Pourquoi donc une cervelle jaune ne pourrait-elle faire de même ? Certes, elle loge à l'abri d'une boîte osseuse recouverte de cheveux et d'une casquette à haut blanc. S'y logent deux beaux hémisphères silencieux pleins de circonvolutions. (...) J'ai pressuré ma cervelle de telle manière que du jus commença à s'en écouler (...). Ma cervelle (...) était toute petite, recroquevillée, avec, en guise de circonvolutions, des fentes noires, recroquevillées. (p 141 à 146)

A ce moment, il commence à boire une bière, ce qui le sauvera : « A la troisième gorgée, soudain, une force vive s'agita sous mes tempes, mes veines se regonflèrent et le jaune recroquevillé dans la boîte osseuse se détendit » (p147).

Le langage utilisé est encore plus fort chez Céline, lorsqu'il décrit, dans *Féerie pour une autre fois*, son propre état de santé :

Oh ! mais faut pas que je m'obsède ! assez d'ennuis personnels ! J'ai mes inconvénients ? J'aboye !... Je dois crever ici soi-disant... je perds des peaux ??? je perds des viandes des fesses... je perds des dents... j'ai plus de muscles... je fais plus caca... mais je suis pas mort, dites... (p 126) ;

ou plus loin :

Mais vous brûlez déjà de partout !... Je pleure, je lamente... tous vos pores en feu déjà !... et à quatre pattes et bâillonné, ligoté !... Je sais ce que c'est, quatre pattes peau de feu !... Ma pellagre me brûle aussi ! vif !... Si la peau m'arrache, dites !... m'arrache !... à quatre pattes je lavais ma cellule !... tant que j'ai pu... je me trempais le derrière dans le seau... je peux plus... je comprends vos douleurs... (p 148)

Et plus encore que Céline, Reverzy ménage une place très importante au ressenti de ses malades, qui sont au centre de ses histoires. Dans *Le passage*, pour commencer, les vomissements puis l'hématémèse de Palabaud sont décrits de façon extrêmement longue et détaillée :

La première notion d'un jour nouveau était la saveur amère et brûlante d'un flux lent et doux remontant vers le gosier, la bouche, les narines. En quête d'un impossible secours, Palabaud aspirait vainement et fortement l'air tiède du matin tropical. Vomir lui semblait une issue honteuse ; l'esprit repoussait un acte symbolisant trop clairement la maladie et plus loin la mort. A un désir de santé, à une force spirituelle pure se heurtait le flot envahissant de salive et de bile qu'il avalait avec peine. Quelqu'un pleurait en lui sur cette nausée. (...) Soudain, quelque chose semblait se rompre dans sa poitrine. Une force supérieure s'emparait de lui. Secoué de spasmes affreux, il se sentait tiré du lit comme par la poigne irrésistible d'un bourreau et jeté contre l'étroit lavabo. Vomir accaparait son existence ; la lutte était finie, il s'abandonnait. Cela durait des secondes et des secondes et son dégoût immense vacillait comme une flamme incertaine. Enfin, il se sentait mieux. Les forces diaboliques filaient dans le fluide jaunâtre qui tourbillonnait un instant avant d'être absorbé par le trou du lavabo. Palabaud alors se redressait, la bouche encore boueuse, les paupières en feu. (p 31 à 32)

Après ces nombreux vomissements, il présente une hématémèse encore plus traumatisante :

Un liquide brûlant remonta par à-coups le long de son œsophage et envahit son gosier et sa bouche. Il reconnut le goût du champagne et vomit puissamment : le liquide jaillit de ses lèvres et de ses narines. Un moment Palabaud étouffa davantage ; puis éprouva un soulagement : l'air frais coulait de nouveau dans ses bronches ; une seconde, il fut dans un monde de délices. Mais la nausée revint ; il vomit encore, moins violemment, un liquide nouveau, salé, qui rappelait le goût de l'eau de mer. Il s'aperçut que c'était du sang et regarda la tache sombre s'élargir sur le trottoir éclairé assez vivement par un lampadaire. Alors l'instinct cria ; un frisson solennel parcourut le moribond jusque-là impassible qui espéra s'être trompé. Aussi tira-t-il un mouchoir de sa poche et le porta à ses lèvres, en tremblant, pour voir la marque gluante du liquide dont sa bouche était encore pleine : c'était bien du sang. Appuyé au mur, il fut longtemps à claquer des dents, puis, dans un effort violent, il se redressa et reprit sa marche. L'angoisse l'emporta sur la lassitude. (p 134 à 135)

Parallèlement à Palabaud, Dufourt subit lui aussi un vomissement décrit par le menu dans *La vraie vie*, mais souffre de plus d'une grande fatigue :

Dufourt fut pris d'un violent tremblement des mâchoires ; claquant des dents il porta les regards à droite et à gauche puis, comme chaque fois que se précisait la menace, il se massa légèrement le cou ; le tremblement s'apaisa, il avait surmonté l'épreuve. (...) Quand il regagna sa cellule il se sentit épuisé ; sous les draps encore chauds son corps se déploya sans trouver le réconfort attendu : car sa fatigue, d'abord semblable à cet épuisement par chute d'énergie que parfois, après un effort minime, il avait ressenti, à mesure que, dans la tiédeur il la sentait mieux, lui paraissait de tout autre nature ; malade sagace supputant la douleur nouvelle à la lumière de l'ancienne, il reporta sa lassitude à d'autres lassitudes qu'il connaissait bien mais le mal – si mail il y avait – n'était pas le même. Naguère flux endormant, envahissant le corps entier, alors qu'aujourd'hui il n'intéressait que la moitié droite. Et si, de ce côté-là, le bras, la jambe, répondaient à ses ordres, ils semblaient se déplacer dans un monde où ils rencontraient une résistance, ce qui l'intrigua, sans plus ; car, trop souvent éprouvée, l'angoisse perd de sa rigueur et Dufourt était loin du temps où il avait cru défaillir en s'apercevant qu'il perdait du sang. (p 583 à 584)

- ***L'interprétation des sensations***

Dans certains cas, les patients vont plus loin que la simple description de leurs sensations, et abordent une interprétation souvent imagée et imaginaire de leurs symptômes, tout en restant dans le ressenti. Dans *Le désert de Bièvres*, Sénac, personnage peu sympathique, en vient ainsi à décrire ses « rhumes de cerveau » :

Mes rhumes de cerveau, à moi, ne sont pas comme ceux des autres. Ils ont un caractère métaphysique, ni plus, ni moins. (...) Il faut, disait-il, il faut avoir des rhumes de cerveau. Autrefois j'en avais beaucoup – à peu près un chaque mois. C'étaient des rhumes ordinaires. Après cela, je suis resté dix-huit mois sans en avoir un seul et celui qui est enfin venu était un rhume extraordinaire, terrible comme dix-huit rhumes ensemble. Il faut avoir des rhumes de cerveau ! C'est évident. Et voilà, justement, que je recommence à n'en plus avoir. On ne peut pas vivre tranquille. (p 313 à 314)

Joseph, quant à lui, est obsédé par son foie dans *La Passion de Joseph Pasquier* :

Je vais laisser tomber dans la poche de ce flibustier au moins un million de francs. Un million ! C'est épouvantable ! J'en ferai une maladie. D'ailleurs, je suis déjà malade, sans cela je ne ferais pas cette bêtise de si bon cœur. Ce doit être le foie. Oui, c'est le foie. Je vais supprimer la mirabelle et le kirsch. Je vais supprimer une foule de choses. Laurent dit toujours que, vers la cinquantaine, le foie donne de ses nouvelles. Cette impression de vague lassitude, ce mauvais goût dans la bouche, cette langue épaisse, ce ne peut être que le foie. (p 836 à 837)

Un peu plus loin :

Joseph prit la résolution de se mettre au régime dès le lendemain et de soigner son foie, parce que, c'est assez clair, quand un homme est ainsi souffrant, troublé, hésitant, dégoûté de tout et de tous, ce n'est pas l'âme qui est malade, c'est le foie, seulement le foie. (p 854)

Mais... si ce n'est le foie, serait-ce le rein ?

Il se leva pour constater qu'il était las et flageolant d'une manière fort anormale – cette crampe du mollet droit, en particulier, ce n'était pas le foie, non certes. Il croyait bien avoir entendu dire que c'était plutôt le rein. Cela voulait dire albumine. Il finirait par crever d'hydropisie, seul, dans un coin. Car il crèverait tout seul, comme un vieux loup malade. (p 873)

b. LES EMOTIONS RESSENTIES A PROPOS DU PATIENT

- **La compassion**

Toujours dans le registre des sensations et des émotions, la première qui est généralement ressentie à l'endroit d'un malade est de loin et sans surprise la compassion et tous ses équivalents.

Il y a d'abord la compassion ordinaire, celle qui s'apparente parfois à la pitié et qui nous fait porter un regard attendri sur le malade. Céline la décrit parfaitement dans son *Voyage au bout de la nuit* :

Quand nous passions ensemble à travers les rues fréquentées, les gens se retournaient pour le plaindre l'aveugle. Ils en ont des pitiés les gens, pour les invalides et les aveugles et on peut dire qu'ils en ont de l'amour en réserve. Je l'avais bien senti, bien des fois, l'amour en réserve. Y en a énormément. On peut pas dire le contraire. Seulement c'est malheureux qu'ils demeurent si vaches avec tant d'amour en réserve, les gens. Ça ne sort pas, voilà tout. C'est pris en dedans, ça leur sert à rien. Ils en crèvent en dedans, d'amour. (p 395)

Dans *La Garde blanche*, c'est bien la compassion qui conduit Julia à s'occuper d'Alexis, ce jeune homme blessé qui lui est totalement inconnu, et à avoir pour lui des gestes de soins :

*« Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi, je vous le jure... Allez dormir... »
« Taisez-vous, je vais vous caresser la tête, répondit-elle. » Peu à peu, la douleur obtuse et cruelle s'écoula de son crâne et de ses tempes dans les mains douces, puis, à travers le corps de la femme, dans le plancher recouvert d'un tapis épais et poussiéreux, où elle mourut. Elle fit place, dans tout le corps du malade, à une chaleur égale et douceâtre. (p 374)*

De la même façon, lorsque ses amis viennent rendre visite à Palabaud hospitalisé, dans *Le passage*, c'est de compassion dont ils font montre :

« Nous étions morts d'inquiétude. » (...) Vaïte et Méré, sur la pointe de leurs pieds nus, pénétraient dans la chambre, lui portant des fruits et de la limonade. Les deux femmes s'asseyèrent à son chevet. Le buste courbé, leur chevelure noire serrée dans un foulard de couleur, elles semblaient près du grand corps maigre les veilleuses de l'écriture. (p 82 à 83)

Plus tard, lorsque Palabaud regagne la métropole pour se faire soigner, il loge dans un hôtel tenu par un couple dont la femme est dans le même registre, mais cette fois envers son mari :

On savait vite qu'en dépit d'un teint frais, M. Lucien était de santé précaire. Mme Thérèse ne cachait pas les infinis ménagements que réclamait l'état de son mari, ancien prisonnier de guerre. « Il ne se remettra jamais de cinq années passées derrière les barbelés ! » Elle disait encore à Palabaud : « Oh ! monsieur, il est comme vous et a bien besoin de se soigner ! » Et, bonne femme, sans perdre de vue le travail de ses domestiques, elle lançait à l'ancien captif un regard tendre. (p 111)

La compassion envers un malade joue parfois un rôle central dans une histoire de vie, comme par exemple dans « Le violon de Rotschild », une des *Nouvelles* de Tchekhov, où une femme tombant malade change le regard de son mari sur elle :

En regardant la vieille, Iakov se rappela, sans savoir pourquoi, que, de toute sa vie, il n'avait eu pour elle un geste de tendresse ou de compassion, il n'avait jamais eu l'idée de lui faire cadeau d'un fichu ou de lui rapporter d'une noce une friandise quelconque : il passait son temps à la gourmander, à lui reprocher ses pertes, à se jeter sur elle les poings levés. (p 746).

Repentant, il ira jusqu'à l'hôpital pour essayer de la sauver, malgré l'avis de l'infirmier :

« Ouais... Voilà... prononça lentement l'infirmier en soupirant. Influenza, ou peut-être fièvre typhoïde ? Il y a une épidémie en ville. Eh bien ? La petite vieille a vécu sa vie. (...)

– *Evidemment, vous avez fait là une remarque judicieuse, Maksim Nikolaïtch, dit Iakov, souriant par politesse, et nous vous présentons nos remerciements émus pour votre amabilité, mais permettez-moi de vous exprimer que tout insecte a envie de vivre (...). Soyez miséricordieux. » (p 747)*

Parfois, la compassion peut aller très loin ; dans « Un document médical », de *Sous la lampe rouge*, un des médecins rapporte le cas d'une parturiente dont le mari, par compassion envers sa douleur lors de l'accouchement, était allé jusqu'à la partager :

Elle s'est montrée très brave pendant toute l'affaire mais de temps en temps lui poussait un grognement sourd, et j'ai remarqué qu'il gardait sans cesse la main droite sous le drap, où je ne doutais pas qu'elle la tenait serrée dans sa gauche. Quand tout a été bien terminé, je l'ai regardé : il avait le visage aussi gris que la cendre de son cigare et la tête affalée au bord de l'oreiller. J'ai cru évidemment qu'il s'était évanoui d'émotion et j'étais en train de me dire ce que je pensais de moi pour avoir eu la sottise de l'autoriser à rester là quand, tout à coup, j'ai remarqué que le drap était taché de sang au-dessus de sa main. Je l'ai soulevé, et j'ai vu que mon bonhomme avait le poignet presque tranché. La femme portait au poignet gauche un des bracelets d'une paire de menottes de policier, et lui avait l'autre au poignet droit. Pendant les douleurs, elle s'était contorsionnée de toutes ses forces et le fer avait bien pénétré jusqu'à l'os dans le bras du mari. Eh oui, docteur, m'a-t-elle dit quand elle avait vu que je l'avais remarqué. Il doit prendre sa part tout comme moi. Juste, c'est juste. (p 223 à 224)

Non loin de l'empathie chère à la médecine moderne, la compassion peut aussi définir le médecin, voire même la médecine. Céline aborde cet aspect-là des choses dans *Féerie pour une autre fois* :

Question des hommes et des femmes y a que les malades qui m'intéressent... les autres, debout, ils sont tout vices et méchancetés... je fous pas mon nez dans leurs manèges... la

preuve : comme ils arrangent leur cirque que c'est plus habitable, vivable, par terre, en l'air, ou dans le couloir ! encore en plus qu'ils parlent d'amour, en vers, en prose, et en musique, qu'ils arrêtent pas ! culot ! et qu'ils engendrent ! acharnés fournisseurs d'Enfer ! et péroneurs ! et que ça finit pas de promettre ! et que ça s'enorgueillit de tout ! et brave et pavane ! Y a que couchés, crevants et malades qu'ils perdent un peu leur vice d'être hommes, qu'ils redeviennent pauvres animaux, qu'ils sont possibles à approcher... (p 309 à 310)

Ainsi, si seuls les malades trouvent grâce en tant qu'êtres humains aux yeux de Céline, Reverzy va plus loin encore et pose la compassion comme fondation de la civilisation dans *La vraie vie* :

L'histoire de Dufourt devrait-elle se clore ici ? La poursuivant n'outrerais-je pas des bornes ? Est-ce l'objet de la littérature ? Et la littérature ne s'arrête-t-elle pas au seuil de ce second destin que la maladie, qu'il le veuille ou non, offre à l'homme ? Questions qui pour moi demeurent sans réponse. Si ce n'est que lorsque la maladie se révèle et frappe, enfin s'entrouvre la terre promise, l'univers nouveau dont nul avant qu'il y accède ne saura rien. Certes, maints rescapés de maladies longues ont parfois tenté de se faire entendre. Mais qui a connu la maladie vraie est-il jamais guéri ? Et l'homme qui, comme traîtreusement a repris sa place au milieu des vivants, n'est-il pas l'étranger camouflé désireux de passer inaperçu, et pour passer inaperçu imitant, comme il le peut, ceux à qui il s'adresse, c'est-à-dire leur mentant ? Les civilisations mûrissantes, comme la nôtre, ménagent leurs malades, leurs infirmes et les font durer : à cette œuvre étrange de conservation d'êtres apparemment voués au rebut et qui, maintenus à l'écart grâce à la sollicitude, se prolongent durant de années et outrepassent parfois de beaucoup leurs dernières heures, la Religion prend sa part. (...) Evoquant ces volontaires de la pitié, il m'arrive parfois de penser que si, un jour, après les révolutions du monde qu'annonce la science, des intelligences de forme et de structure très supérieures à la nôtre considèrent l'épopée humaine, ils n'éprouveront qu'ironie, horreur, hilarité énormes, sauf lorsqu'ils découvriront que l'homo sapiens inventa la charité : les marbres du Parthénon, Hamlet, Les Cent vingt jours de Sodome, la IXe, la théorie des quanta, Ulysse, à leurs yeux ne vaudront rien à côté d'un seul geste de pitié. (p 603 à 604)

Mais la compassion n'est pas toujours la seule émotion présente, et est parfois mâtinée de sentiments beaucoup moins respectables... D'abord, elle n'existe pas pour tous les malades ; dans *Féerie pour une autre fois*, par exemple, elle est sélective : « mais plus un seul locataire s'intéresse à lui ! qu'à Delphine ! qu'à Delphine !... j'ai beau faire la remarque que le mari ronfle, roule, saigne, ils s'en foutent ! s'en foutent ! y a que Delphine qui les intéresse ! » (p 486).

Dans *Les Maîtres*, Duhamel joue sur une subtile nuance entre la compassion de Laurent envers Catherine, une amie laborantine mortellement contaminée par un microbe du laboratoire, quelque chose qui ressemble plus à de la pitié et surtout les précautions qu'il prend pour ne pas tomber malade à son tour, intégrées dans la peur du malade et de la maladie. La compassion se fait alors hypocrite :

Je vais la voir chaque jour au début de l'après-midi. (...) Je lui ai, deux fois, apporté des fleurs. J'en apporterais bien chaque jour ; seulement, on me connaît à l'Institut. C'est une maison terriblement sérieuse et peu sentimentale. J'ai honte de jouer les amoureux, puisque je ne suis qu'un ami. Le premier soir, au moment de me retirer, j'ai vu, sur le drap, la longue main de Catherine : c'est une main de travailleuse, mais une main très bien faite, belle et pleine de noblesse. J'ai saisi cette main et je l'ai baisée, affectueusement. Catherine l'a retirée tout de suite. Elle disait, d'une voix altérée par la maladie : « Vous êtes fou ! Vous voulez donc tomber malade. » J'ai souri, j'ai secoué la tête ; toutefois, en m'en allant, je suis retourné dans mon laboratoire et je me suis lavé la bouche et les lèvres, puis je me suis brossé les mains. (...) Le baiser au lépreux... Oui, je comprends qu'on ait une sincère envie de le donner, ce baiser. Je comprends qu'on ait aussi l'impérieux besoin de prendre ensuite les précautions rituelles. Entends-moi bien : nous savons, nous ne pouvons pas ne pas savoir ce que nous risquons parfois. L'héroïsme total, que j'admire par-dessus tout, bénéficie ingénument de l'ignorance. Chaque soir, maintenant, je baise la main de Catherine et, en sortant, je tire de ma serviette une petite compresse imbibée d'alcool... (p 537 à 538)

- **Les autres émotions**

La compassion n'est pas la seule émotion engendrée par un malade. Il arrive au contraire que certains n'en éprouve aucune, comme dans « Récits d'un inconnu », des *Nouvelles* de Tchekhov, où à son collègue souffrant, une bonne assène : « Tu m'as encore empêchée de dormir. Tu es bon pour un lit d'hôpital, pas pour vivre chez des patrons » (p 633). Pire encore, le malade peut attirer la suspicion, comme chez ce même couple d'hôteliers du *Passage*, mais envers Palabaud, cette fois :

Un malade, être impur, devient souvent un suspect dont l'homme sain cherche et découvre les fautes. La défiance, le soupçon, puis l'hostilité germèrent. Et Mme Thérèse, vite gagnée aux sentiments de son mari, toisa dorénavant d'un regard sévère Palabaud entrant et sortant de l'hôtel. « Il est très malade, dit M. Lucien, je trouve curieux qu'il puisse chaque jour s'absenter durant des heures. Il n'a jamais dit où il allait. Il a sûrement une sale maladie ! Il revient des colonies et je crois bien qu'il se drogue. Dès le début, il ne m'a pas plu. Je n'ai pas cru un mot de ce qu'il disait. (...) (p 129)

3. LES PATIENTS ATTEINTS DE PATHOLOGIES PSYCHIQUES

a. LES PARTICULARITES DU PATIENT SOUFFRANT D'UNE PATHOLOGIE PSYCHIATRIQUE

- *La souffrance du patient*

Dans le premier chapitre a été abordé le fait que la psychiatrie était très présente au niveau du corpus étudié. Chère au domaine artistique, la littérature en a depuis longtemps fait une large description, et les médecins écrivains sont en première ligne pour y apporter leur expérience. Mais ce qui est également intéressant, c'est le regard des patients de papier sur leur pathologie, leur façon de l'aborder ; ainsi que la manière de traiter ces malades si particuliers.

Lenz, de Büchner, aborde la pathologie psychiatrique directement via le premier concerné. L'approche en est nuancée, indirecte. Le délire de Lenz est décrit par épisodes, et aucune critique n'y est apportée. L'adhésion est totale. Mais par contre, le jeune homme ressent un problème, et s'il reste indéfini, il est plutôt décrit sous forme de douleur, de souffrance :

Cette poussée en lui, la musique, la douleur, tout le secoua. Il sentait tout l'univers écorché ; et il en souffrait une profonde, indicible douleur. Un autre être maintenant, des lèvres divines et palpitantes se penchèrent sur lui, se plaquèrent sur ses propres lèvres ; il monta dans sa chambre solitaire. Il était seul, seul ! Alors la source coula, bruyante, des fleuves jaillirent de ses yeux, il se replia en lui-même, des spasmes parcouraient ses membres, il lui semblait qu'il ne pouvait plus que se dissoudre, il n'arrivait pas à retenir la volupté ; le soir finit par tomber en lui, il éprouva pour lui-même une pitié profonde et légère, pleura sur lui, sa tête s'affaissa sur sa poitrine, il s'endormit, la pleine lune illuminait le ciel, ses boucles lui tombaient sur la tempe et sur le visage, les larmes couraient sur ses cils et séchaient sur ses joues, il gisait ainsi, seul. (p 30)

Page après page, la souffrance de Lenz est décrite en de multiples épisodes qui reviennent le hanter, lancinants :

Plus il se sentait vide, froid, intérieurement mourant, plus il était poussé à allumer un brasier en lui-même ; il lui revenait des souvenirs où tout pesait en lui, où il était oppressé par toutes ces sensations ; et si mort maintenant. Il était au désespoir de lui-même, il se jetait alors à genoux, se tordait les mains, faisait tout remonter à la surface de son être ; mais mort ! mort ! (...) C'était l'Enfer qui entonnait dans sa poitrine un hymne triomphal, et des sortes de chants titanesques retentissaient dans le vent ; il se sentait la force de brandir vers les cieux un énorme poing serré et d'en arracher Dieu (...). Lenz ne put s'empêcher de rire très fort, et dans ce rire l'athéisme vint s'accrocher en lui, le saisir avec une certitude absolue, calmement, fermement. Il ne savait plus ce qui auparavant l'avait ému à ce point, il était

gelé, il pensa qu'il allait maintenant se coucher, il marcha, froid et inébranlable dans l'obscurité inquiétante – tout lui semblait vide et creux, il fallait qu'il coure, il alla se coucher. Le lendemain, il fut pris d'un grand effroi au souvenir de son état de la veille, il était au bord de l'abîme, une envie démente le poussait à toujours regarder dans le gouffre et à répéter cette torture. Puis son angoisse augmenta, il avait devant lui son péché et l'Esprit saint. (p 42 à 44)

Avant de devenir aliéniste, dans *Voyage au bout de la nuit*, Bardamu a lui aussi été interné, suite à ce qu'on pourrait appeler un état de stress post-traumatique. Son regard de patient sur la folie est tout aussi instructif que son regard, plus tard, de médecin, qui a déjà été décrit dans la partie concernant les pathologies psychiatriques :

Alors je suis tombé malade, fiévreux, rendu fou, qu'ils ont expliqué à l'hôpital, par la peur. C'était possible. La meilleure des choses à faire, n'est-ce pas, quand on est dans ce monde, c'est d'en sortir ? Fou ou pas, peur ou pas. (...) Quand le moment du monde à l'envers est venu et que c'est être fou que de demander pourquoi on vous assassine, il devient évident qu'on passe pour fou à peu de frais. (p 60 à 64)

Ainsi, pour lui, la folie est toute relative, et ne dépend que de sa définition, en tout cas dans ce contexte si particulier de la guerre.

Enfin, dans *Morphine*, Boulgakov nous offre également le point de vue riche de sens d'un médecin toxicomane, qui décrit sa dépendance de la façon la plus explicite qui soit :

Non, moi qui suis atteint de ce mal atroce, j'avertis les médecins qu'ils se montrent plus compatissants envers leurs patients. Ce n'est pas un « état mélancolique » mais une véritable mort lente qui s'empare du morphinomane sitôt que vous le privez de morphine, ne serait-ce qu'une heure ou deux. L'air ne suffit plus à respirer, il devient impossible de l'avaler... il n'est plus une cellule du corps qui n'ait soif... De quoi ? C'est chose impossible à définir ni à expliquer. Si vous voulez, l'homme n'est plus. Il est mis hors circuit. C'est un cadavre qui bouge, souffre et se morfond. Il ne désire rien, il ne pense à rien, excepté à la morphine. La morphine ! (p 129)

- **Le rejet du patient**

La façon dont on considère les patients atteints de pathologies psychiatriques est également extrêmement édifiante. Avant même la description de l'asile où Bardamu travaillera, on trouve dans le *Voyage* la description du sort réservé à une vieille femme à la santé mentale de toute évidence défaillante, Mme Henrouille :

Dans le fond du jardin qu'elle était, dans l'enclos où s'accumulaient les vieux balais, les vieilles cages à poules et toutes les ombres des bâtisses d'alentour. Elle demeurait dans un bas logis d'où presque jamais elle ne sortait. Et c'était d'ailleurs des histoires à n'en plus finir rien que pour lui passer son manger. Elle ne voulait laisser entrer personne dans son réduit, pas même son fils. Elle avait peur d'être assassinée, qu'elle disait. (p 251)

Des gens un peu gênants, parfois dangereux, qu'il faut mettre à l'écart, voilà comment ils sont le plus souvent considérés :

Quelques hurlements, de temps à autre, nous parvenaient jusqu'à notre salle à manger, mais l'origine de ces cris était toujours assez futiles. Ils duraient peu d'ailleurs. On observait encore de longues et brusques vagues de frénésie qui venaient secouer de temps à autre les groupes d'aliénés à propos de rien, au cours de leurs vadrouilles interminables, entre la pompe, les bosquets et les bégonias en massifs. Tout cela finissait sans trop d'histoires et d'alarmes par des bains tièdes et des bonbonnes de sirop Thébaïque. Aux quelques fenêtres des réfectoires qui donnaient sur la rue les fous venaient parfois hurler et amener le voisinage, mais l'horreur leur restait plutôt à l'intérieur. » (p 417)

Enfin, les relations entre le patient atteint de pathologie psychiatrique et le reste du monde recèlent parfois de grandes difficultés, comme dans cette nouvelle des *Contes humoristiques* de Tchekhov, « Deux folliculaires », où un journaliste tente vainement de convaincre un collègue de ne pas se suicider...

b. LA SOMATISATION

Toujours dans le domaine du psychisme, un phénomène particulier attire l'attention des médecins écrivains, et se retrouve décrit régulièrement dans leurs œuvres : il s'agit de la somatisation. Ces maladies dont on suppose qu'elles sont au moins en partie créées par le malade lui-même n'ont de cesse de fasciner, et plusieurs exemples peuvent être rapportés.

Dans la même veine que pour le paragraphe précédent, Bardamu, dans le *Voyage*, évoque des symptômes physiques clairement reliés à son état psychique : « Sans chiqué, je dois bien convenir que ma tête n'a jamais été très solide. Mais pour un oui, pour un non, à présent, des étourdissements me prenaient, à en passer sous les voitures. Je titubais dans la guerre » (p 102).

Parfois, les pathologies peuvent être plus graves, comme pour Richard dans *Cécile parmi nous* :

A peine le pied hors du lit, il commençait de se reprendre. Malheureusement, avec la station verticale survenait presque chaque jour un premier accès de suffocation. Quand l'accès ne

semblait pas se décider, Richard y pensait avec une appréhension si soutenue qu'elle finissait par être déterminante. Il toussotait, grailonnait, tâtait de mille manières sa gorge et ses bronches ; il se mettait en position de suffoquer, si bien que la crise ne pouvait plus ne pas se produire. Le malade en éprouvait à la fois des affres et du soulagement, l'absence de tout accès se présentant à son regard comme une anomalie d'un pronostic défavorable. (p 113 à 114)

La réalité des liens n'est soumise bien sûr qu'à l'interprétation des personnages, de l'auteur ou même du lecteur. Chez Duhamel, par exemple, dans *Les Maîtres*, l'accident vasculaire cérébral du Pr Chalgrin survient le jour même où sa rupture avec son collègue le Pr Rohner fut consommée, ce qui l'avait profondément affecté : la relation de cause à effet est très fortement sous-entendue...

Enfin, le summum de la somatisation est probablement atteint chez Doyle, dans la nouvelle « La femme du physiologiste », dont nous avons déjà parlé, extraite de *Sous la lampe rouge*. Cette histoire raconte la rencontre entre un physiologiste extrêmement cartésien, rigoureusement scientifique dans son approche, et une jeune femme également très intelligente ; le mariage est prévu mais s'annule aussitôt que le mari de la dame réapparaît miraculeusement... Le physiologiste ne paraît que peu affecté par la situation, mais tombe étonnamment malade :

Deux médecins éminents s'étaient consultés à son sujet sans parvenir à donner un nom à l'affection dont il souffrait. Une vitalité régulièrement décroissante en paraissait l'unique symptôme – un affaiblissement du corps qui laissait le cerveau intact. (...) Et ainsi, par un matin gris, (...), tranquillement et sans heurt, il s'enfonça dans son sommeil éternel. Ses deux médecins éprouvèrent un certain embarras lorsqu'ils furent appelés à remplir son certificat de décès.

« Il est très difficile de nommer son mal, dit l'un.

- Très, renchérit l'autre.*
- Si ce n'avait été un homme aussi peu émotif, je dirais qu'il est mort d'un choc nerveux soudain – à vrai dire, de ce que le vulgaire appellerait un cœur brisé.*
- Je crois que ce n'était pas du tout le genre de ce pauvre Grey.*
- Disons que c'était le cœur, en tout cas » dit le plus âgé des deux.*

Et c'est ce qu'ils firent. (p 171 à 172)

4. LA VISION DU PATIENT PAR LE MEDECIN

a. LE PATIENT HUMANISE

La vision du patient est personnelle à chaque médecin, et il est très arbitraire d'en tirer deux tendances diamétralement opposées. Entre ces deux extrêmes, le patient humanisé et le patient déshumanisé, toutes les nuances existent, mais il est vrai qu'on retrouve assez facilement cette dichotomie quelque peu manichéenne dans les ouvrages étudiés.

La nouvelle la plus représentative de ce sujet est probablement la première de *Sous la lampe rouge*, intitulée « En retard sur son temps ». Le narrateur, un jeune médecin installé depuis peu, explique à quel point son prédécesseur, le Dr Winter, qui a été durant toute son enfance son médecin traitant, est un vieux bonhomme qui n'applique que des traitements éculés, « pratiquerait volontiers la saignée si l'opinion publique ne s'y opposait, [et] considère le chloroforme comme une innovation dangereuse » (p 12). Son collègue, le Dr Patterson, et lui-même, « tous deux jeunes, énergiques et au courant des derniers progrès » (p 15), ne parviennent pourtant pas à récupérer toute la patientèle à laquelle ils s'attendaient... Et un jour, tombant lui-même malade en pleine épidémie de grippe, le jeune médecin se voit obliger de « demander sans délai un avis médical » :

C'était naturellement à Patterson que je pensais mais, curieusement, l'idée de Patterson m'était soudain devenue répugnante. J'imaginais son attitude froide et critique, ses questions interminables, ses tests et ses palpations. Je voulais quelque chose de plus réconfortant – de plus chaleureux. « Mrs Hudson, dis-je à ma gouvernante, voudriez-vous avoir l'obligeance de courir chez le vieux Dr Winter et de lui dire que je lui serais reconnaissant de bien vouloir passer ? » Elle revint bientôt avec une réponse : « Le Dr Winter passera dans une heure environ, monsieur ; il vient d'être appelé auprès du Dr Patterson. » (p 16 à 17)

Ainsi, même de jeunes médecins installant la technicité au-dessus de tout se rendent compte, une fois eux-mêmes malades, que la chaleur humaine a parfois des vertus surpassant la science...

Dans *Voyage au bout de la nuit*, Bardamu voit beaucoup de patients ; il parle peu technique, évoque beaucoup le social, la pauvreté, les relations familiales, l'histoire personnelle du malade. Cette façon de traiter le patient atteint son paroxysme avec deux d'entre eux. Le premier est, évidemment, Robinson : Robinson est un ami avant d'être un patient, et aussitôt après son « accident » (une tentative de meurtre qu'il a ratée et qui l'a rendu malvoyant), Bardamu s'occupera de lui beaucoup plus intensément que pour les autres patients, jusqu'à le voir mourir. Ensuite, il y a Bébert, un jeune garçon atteint de la typhoïde, et qui succombera à son mal sans que Bardamu réussisse à jamais

améliorer son état. S'il est d'abord traité comme les autres patients, sa mort marque profondément son médecin :

J'ai ouvert ce bouquin qu'elle m'avait vendu. En l'ouvrant, je suis juste tombé sur une page d'une lettre qu'il écrivait à sa femme le Montaigne, justement pour l'occasion d'un fils à eux qui venait de mourir. Ça m'intéressait immédiatement ce passage, probablement à cause des rapports que je faisais tout de suite avec Bébert. Ah ! qu'il lui disait le Montaigne, à peu près comme ça à son épouse. T'en fais pas va, ma chère femme ! Il faut bien te consoler !... (...) Mais pour ce qui concernait Bébert, ça me faisait une sacrée journée. Je n'avais pas de veine avec lui Bébert, mort ou vif. Il me semblait qu'il n'y avait rien pour lui sur la terre, même dans Montaigne. (p 289)

Enfin, qui a le mieux décrit un patient humanisé, pris dans sa globalité, que Reverzy, dans l'ensemble des ouvrages étudiés ? Par la nature même de ses œuvres, il cherche à décrire l'homme malade, et non le patient : que ce soit Palabaud dans *Le passage*, ou Dufourt dans *La vraie vie*, ils s'expriment, contestent, se soumettent, sont vus également hors des mains des médecins, hors des murs d'un hôpital, mais c'est bien l'auteur, et parfois (mais plus rarement...) le médecin, qui les voient comme des êtres humains souffrants.

b. LE PATIENT DESHUMANISE

- ***L'homme réduit à sa maladie***

Si quelques auteurs s'attachent à humaniser le patient, à le concevoir dans sa globalité et à en décrire toutes les facettes, parfois l'homme malade n'est réduit qu'à sa seule maladie. C'est le cas chez presque tous les auteurs, parfois avec une certaine connotation négative, parfois simplement comme une description d'un état de fait.

Dans *La garde blanche*, par exemple, un homme atteint de syphilis est appelé « le syphilitique » en permanence, alors même qu'il est décrit initialement par ces mots : « Sur ce dernier, Chpolianski savait quelques petites choses : premièrement, qu'il était syphilitique, deuxièmement qu'il écrivait des poèmes impies (...), et troisièmement qu'il s'appelait Roussakov et qu'il était fils de bibliothécaire. » (p 247 à 248) Il est ensuite successivement nommé « l'homme à la syphilis » (p 248), « le syphilitique » (p 248), « la couleuvre syphilitique » (p 249) ou encore « l'ivrogne » (p 249).

Dans *Nord*, de Céline, c'est un autre homme qui est décrit uniquement sur la base de ses pathologies :

« La femme du fils, Isis, a un caractère difficile... elle n'est pas à la ménopause, mais pas loin... belle femme incomprise, vous voyez ?... »

- *Oui... oui... certainement...*
- *Attendez !... la complication !... lui, le cul-de-jatte, se drogue... on le drogue... il est infirme depuis quatre ans... à peu près... les deux jambes... sclérose en plaques ?... syringomyélie ? il a été examiné dix fois... vingt fois... Paget ? la suite démontrera n'est-ce pas ?*
- *Bien sûr !... bien sûr !...*
- *Il fait des crises genre tabès... mais pas tabès... la suite démontrera n'est-ce pas ?... très douloureuses... il est aussi, assez psychique, nettement, là il est dangereux... des colères... » (p 199)*

- ***L'homme réduit à son corps : l'humiliation de l'examen clinique***

Chez Reverzy, si le patient est humanisé par l'auteur, il est souvent complètement déshumanisé par les différents médecins qui apparaissent dans toute son œuvre. Ainsi de l'examen clinique de Dufourt, dans *La vraie vie*, où le patient est un objet qu'on manipule :

Rompu aux pratiques de la médecine vétérinaire que le progrès social inflige annuellement aux travailleurs, Dufourt devança son ordre, respirant à pleins poumons, la bouche ouverte quand il le fallait, ou se relâchant quand le vieillard, de son marteau, lui tapotait les genoux. Il n'eut de surprise qu'à partir de l'instant où le médecin lui ordonna de porter tour à tour l'index de chaque main à la pointe de son nez, puis de se tenir en équilibre, les yeux fermés et les poings aux hanches, sur un pied puis sur l'autre, enfin et surtout quand, l'ayant fait remonter sur le divan à quatre pattes, brusquement et comme par surprise, il lui enfonça son doigt enduit de pommade dans le derrière. Après ce viol, première injure de la médecine à un homme qui, comme on le verra, devait en subir beaucoup d'autres, et de bien pires, Dufourt remit ses vêtements en hâte. (p 557)

Il en est exactement de même pour Palabaud, dans *Le passage* :

Le petit homme s'approcha.

« Déshabillez-vous complètement. Etendez-vous sur le lit, ordonna-t-il, d'une petite voix d'enfant vindicatif.

Palabaud obtempéra. Durant une bonne demi-heure le capitaine palpa, ausculta, prit des notes, posant de temps à autre une question précise : il était consciencieux et ne ménageait pas sa peine.

Là aussi, le malade est un objet qu'on manipule, dont on tire des informations sans jamais lui en donner. Et lorsque cet objet se met à en réclamer, le médecin ne peut qu'être décontenancé :

Quand ce fut terminé, Palabaud qui, jusque-là, avait sagement répondu aux questions du médecin, se hasarda à lui demander ce qu'il pensait de sa maladie :

« Est-ce grave ? Le docteur Klein m'a trouvé un gros foie. »

Le capitaine eut un haut-le-corps, fronça les sourcils comme si la curiosité de son patient l'eût offensé. (...) Le docteur hésita longtemps à répondre et enfin, se détournant, dit sèchement :

« J'en parlerai au colonel. »

Ensemble, les médecins font front face au patient, plutôt que d'être avec, et l'excluent de facto. Docile, le patient se prête à son statut et leur facilitent la tâche ici :

Le colonel vint le lendemain ; le médecin à face de rat l'accompagnait, répétant sans cesse avec déférence : « Mon colonel. » (...) Suivis du même infirmier, comme la veille, sans préambule de politesse, ils interrogèrent durement Palabaud et l'examinèrent encore. En peu de jours, quatre médecins s'étaient déjà penchés sur lui, aussi, patient discipliné, exécutait-il les ordres, à l'instant, sans faute, avec une étonnante docilité.

« Déshabillez-vous !

- Ne respirez plus !*
- Tirez la langue !*
- Dites quarante-quatre ! »*

Cet automatisme facilita les gestes nécessaires à son examen. Aux questions, il répondit avec aisance et selon l'attente des médecins :

« Vous vomissiez en vous réveillant ?

- Oui, docteur, presque chaque matin.*
- Et les autres jours ?*
- J'avais la bouche amère et j'étais écœuré.*

- *C'est bien ça, ajouta le colonel, très satisfait de la réponse, clignant de l'œil vers le capitaine qui, empruntant à son supérieur ses attitudes et sa mimique, se donnait un visage bienveillant.*

Vomir, être écœuré le matin, ou tout simplement se sentir au réveil la bouche amère ont la même signification » proclama-t-il.

Les médecins debout et le patient allongé et obéissant, la déshumanisation se fait animalisation :

L'interrogatoire et l'examen se prolongèrent. Palabaud, parfait malade, comme le chien bien dressé faisant le beau avant même que la main n'exhibe le morceau de sucre, prévenait maintenant les ordres. Le colonel sortit d'une petite sacoche un appareil de pression artérielle ; Palabaud tendit le bras ; les docteurs parlèrent de sa rate ; de lui-même il se coucha sur le côté, les cuisses fléchies sachant que c'était la bonne posture pour que ces messieurs puissent explorer aisément son flanc » (p 78 à 79).

Dans *Place des Angoisses*, enfin, le summum de la dépersonnification est atteint : le patient n'est plus un homme, mais un objet qu'on marque et qu'on parque :

A la porte du service, une vieille Sœur assez bougonne leur épinglait sur la poitrine un médaillon de carton portant un numéro, car les médecins n'aiment pas appeler les patients par leur nom, marque trop visible d'un ancien état humain ; ils préfèrent le malade numéroté, pur, sublimé et parfaitement soumis à la Science, dont ils sont partout la présence et le mystère. Puis on les avait parqués dans une salle où, assis sur des bancs étroits, les mains aux genoux, ils semblaient des écoliers soucieux, attendant l'arrivée du Maître. Et une religieuse, amie de l'ordre, ne les perdait pas de vue, décoiffant un malotru qui gardait sa casquette sur la tête ou recommandant le silence à un bavard. (p 206 à 207)

- ***La dévalorisation du patient***

Le médecin n'est pas seul responsable. La famille, l'entourage peuvent aussi déshumaniser le patient qui n'est plus tout à fait homme. Par exemple, dans *Féerie pour une autre fois*, les parents ne peuvent plus considérer cet « être puant » comme l'un des membres de leur famille ; le malade a pris la place de l'homme.

Vos parents sont venus de « 2 à 3 »... la visite... ils reviendront plus... ils avaient les larmes... et puis vous puez trop !... et pas, notez, de l'odeur la mienne, la fausse, la pellagre ! Non ! Non ! Non !... la vraie, l'âcre, qu'attire, retient, chavire... Déjà d'« outre-là » ainsi dire... la sui generi... de telle horreur à sentir que les yeux leur sortent vos parents !... ils partent en

dérive vacillants... comme ça : les yeux !... des homards ! cousins, beaux-frères, le petit Léo, la tante Estrême !... Ah, ils chantent plus ! Ah, ils dansent plus... la fête ! la fête ! Ils devaient revenir ils reviennent plus, vous les attendez plus non plus... vous attendez plus rien du tout... vous avez les cernes de la fin, le teint, le bistre... vous souffrez le martyre...

Ils y sont encouragés par la façon dont l'institution considère les malades : de la chair à découper...

Vous allez être l'occasion, tout de suite votre hoquet rendu, d'une leçon à l'Amphithéâtre, magistrale ! les stagiaires vous lâchent plus le nombril... deux là, vous inciseraient de ci... ça se discute... deux autres sont pas du tout d'avis, vous cisaileraient plutôt d'en haut, du sternum... du manubrium...dépeçage donc très large par plans... votre thorax formant deux volets, votre boutique tout le dedans dehors ! formolisé... l'avantage pour votre pancréas, gros comme il est, demeurerait tel quel, adhérent... c'est des techniques... vous avez pas de goût personnel...

... ou un lit à libérer :

La surveillante vous regarde mal... vous traînez, qu'elle pense... votre lit est escompté retenu par vingt-cinq « opérables » de ville... leurs familles tournent autour de l'Hosto... c'est une foule que vous foutiez le camp !... vos tiroirs ont été retournés, secoués, fourragés, cent fois !... votre montre est déjà comme partie... vous pissiez tout franchement sous vous... plus d'urinal !... on prend plus votre température... le médecin-chef passe dans le couloir... il effleure le bouton de votre porte... il entre pas... il défend aux roupiots d'entrer... que ça suffit... (p166 à 167)

Le patient, lui aussi, peut se dévaloriser, se réduire à son état, comme dans *Mourir*, où même si le héros en joue, il ne se voit que comme un malade :

« Je n'avais jamais soupçonné une pareille beauté, dit Félix.

– Oui, c'est charmant.

– Tu n'en sais absolument rien, s'écria Félix. Tu ne peux pas le savoir. Tu n'as pas à dire adieu à tout cela, toi. » (p 39)

Il ira même plus loin :

« Nous ne sommes pas à notre place là-bas. Les lumières chatoyantes, les chants joyeux, les gens qui rient, la jeunesse ne sont plus pour nous. Voici la place qui nous convient, où les bruits de la fête ne résonnent pas, où nous sommes solitaires. C'est ici que nous devons

être. » Puis il ajouta, d'un accent contenu ou perçait de nouveau un mépris glacial : « Moi, tout au moins. » (p 69)

- ***L'exploitation du patient***

Lorsqu'on ne considère le patient que comme un porteur de maladie, on peut avoir pour lui des considérations que l'on n'aurait pas pour un être humain. Chez Duhamel, deux cas viennent illustrer cette façon de voir les choses. Dans *La Nuit de la Saint-Jean*, un des médecins chercheurs confesse sa légère gêne :

« LAURE. – Je pense que le cas de cette femme est tout à fait caractéristique.

RENAUD. – Tout à fait. On ne devrait jamais parler comme je vais le faire quand il s'agit d'une maladie : mais, pour le chercheur, ce cas est probablement providentiel. » (p 108).

Dans *Les Maîtres*, le cynisme va encore plus loin avec le cas de Catherine, cette laborantine atteinte par le microbe qu'elle étudiait, et dont le chef va se servir sans état d'âme, au grand dam de son ami Laurent :

Catherine Houdoire est malade. Elle a pris cette maladie dont je t'ai parlé, cette maladie que M. Rohner étudie sur le cobaye. Comme elle n'a pas de famille, nous l'avons fait admettre à l'hôpital Pasteur, où l'on a pu lui donner une chambre d'isolement. Elle a une grosse angine, avec une fièvre élevée. J'ai prévenu M. Rohner. J'étais bouleversé. Je ne le cachais pas. M. Rohner a tiré sur les articulations de ses doigts et il a dit tout simplement : « Elle va faire une néphrite, d'abord, puis une belle endocardite. » J'attendais d'autres paroles. Un mot de sympathie, peut-être. M. Rohner n'a rien ajouté de plus. Je ne peux te dire comme je suis triste et tourmenté. (p 535)

Laurent n'est donc pas dupe :

Catherine est soignée par Lespinois qui est un homme de grande valeur. N'empêche que Rohner vient presque chaque jour. Je pense que la sympathie humaine est pour bien peu dans cette sollicitude. Rohner ausculte le cœur et recherche l'albumine. Il fronce un peu le sourcil et dit, chaque fois : « Rien encore. » Il devrait être satisfait ; il a l'air agacé, presque en colère. Je vois bien que, pour lui, cette expérience imprévue ne marche pas comme il l'entendait et il n'en fait pas mystère. (p 538)

L'affaire ira jusqu'à l'autopsie de Catherine, morte de cette maladie de laboratoire, et que le Pr Rohner fera sans aucun état d'âme, avec l'aide bien malgré lui de Laurent.

Enfin, le summum de la déshumanisation est probablement atteint par Tchekhov, dans ses *Nouvelles*. Voici le court récit « Bien eu (très ancienne anecdote campagnarde) », dans son intégralité, et qui se passe de commentaire sur le regard que peut avoir un médecin, et même un homme sur son propre corps martyrisé :

En ce temps-là, en Angleterre, les criminels condamnés à la peine de mort jouissaient du droit de vendre leur corps, de leur vivant, aux anatomistes et aux physiologues. L'argent qu'ils s'étaient procuré de cette manière, ils le donnaient à leur famille ou le buvaient. L'un d'eux, convaincu d'un crime atroce, fit venir un savant médecin et ayant marchandé avec lui à satiété, lui vendit sa propre personne pour deux guinées. Mais, ayant reçu l'argent, il éclata soudain de rire...

- *Pourquoi riez-vous ?! s'étonna le médecin.*
- *Vous m'avez acheté comme devant être pendu, dit le criminel en riant aux éclats, mais je vous ai bien eu ! Je vais être brûlé ! Ha ha ! (p 106)*

C. LE MEDECIN

Tu es médecin, malgré tout... Tu es quand même, par devoir, au service de l'humanité.

La passion de Joseph Pasquier, Georges Duhamel

1. L'IDENTITE DU MEDECIN

a. LE MEDECIN AVANT TOUT

- *Le médecin, composante importante de l'identité de l'homme*

L'identité du médecin en tant que telle n'est une entité reconnaissable que parce que les médecins s'y rapportent. La profession de « médecin » est une partie intrinsèque de leur personnalité, et si cet aspect sera considérablement développé dans ce paragraphe, il est déjà une citation, dans *Féerie pour une autre fois*, qui en marque l'importance :

Ils me laissent pas un réchaud à gaz ! où j'irai faire bouillir mes seringues ? je pense à ma pratique...

– Et votre Diplôme ?

Ils me l'ont laissé les scélérats ! Ils me l'ôtaient je vous parlais plus... Je serais à l'action l'heure actuelle ! le grand Soulèvement !... (...) Ils m'infligeaient le final affront je retournais l'Europe à la charge ! (...) vous auriez vu ce travail s'ils m'avaient froissé mon Diplôme ! (p 49 à 50)

Et dans *J'ai tué*, de Boulgakov, le narrateur nourrit le même amour pour sa discipline : au beau milieu d'une guerre, alors que les combats se rapprochent, il remplit sa valise pour fuir, y met « ses caleçons qui ont pris une place folle, et puis une centaine de cigarettes ; le stéthoscope » (p 90). Et dire qu'« au milieu de tout ce branle-bas, [il caressait] le rêve inepte de rédiger une thèse »... (p 92)

- *Le médecin, soignant en toutes circonstances*

Le médecin reste médecin en toutes circonstances : ce principe est quasiment de l'ordre de la constante dans le corpus étudié. Hors de son cabinet, loin de l'hôpital, il continue à soigner ceux qui en ont besoin, parfois avec les moyens du bord, parfois sans espoir ; il garde un œil scientifique, d'anatomiste ou de physiologiste. Les extraits illustrant cet état de fait sont nombreux.

Chez Céline, par exemple, le médecin placé hors de son contexte peut être décrit comme un des fils conducteurs de son œuvre. Dans *Voyage au bout de la nuit*, Bardamu garde toujours un regard de médecin sur les choses et les gens, comme lorsqu'il fait un diagnostic en jouant aux cartes :

Et tout en discutant de sa malchance, je me suis rapproché de lui, et l'examinant bien je me suis aperçu qu'il était assez gravement presbyte (...). Ça ne pouvait pas durer. J'ai mis de l'ordre dans son infirmité en lui offrant de belles lunettes. (p 466)

Et des connaissances médicales sont toujours utiles à quelque chose :

« D'après vos papiers vous savez un peu de médecine ? » remarqua-t-il.

Je lui répondis qu'en effet j'avais entrepris quelques études de ce côté.

« Ça vous servira alors ! fit-il » (p 128)

Dans *Nord*, le narrateur, un médecin parti se réfugier en Allemagne pendant la guerre utilise ses compétences à maintes reprises, comme par exemple lors de la découverte d'un enfant caché illégalement dans le coffre d'une voiture :

Thomas nous regarde... on le palpe... on le retourne, on l'ausculte... rien au cœur, pas de ganglions, pas rachitique, un môme solide... ça le fait bien rire qu'on le tripote (...)... la façon qu'on l'a fait rebondir il doit tout de même s'être fait des bosses !... on le reprend, on le repalpe... deux trois petits bleus, rien !... (p 147)

Il s'occupera ensuite d'un handicapé, épileptique et cul-de-jatte, de crises d'hystérie... sans jamais faiblir malgré les difficultés de la situation.

Mais c'est dans *Féerie pour une autre fois* qu'il se montre le plus attentif aux besoins des personnes blessées ou malades. En plein bombardement, il se montre d'abord très préoccupé par ses patients :

Je pourrais piailler aussi moi, qu'ai des autres devoirs un petit peu... peut-être cent malades qui m'attendent... et des brûlés et des blessés ! ils ont pas de malades eux là-haut... taraviateurs !... moi j'en ai plein ma salle d'attente ! souffrants, souffrantes, variqueux, tousseuses, colitiques, névrotiques, prostrés, addisoniens, ulcéreux, vésicaux... j'en parle pas !... et ceux qu'ont rien, qui veulent me voir, que je les rassure... (p 304)

Puis, pendant une bonne partie de l'histoire, le narrateur va s'occuper, alors même que les bombes pleuvent autour d'eux, de Delphine, puis de son mari, tous les deux malades et défaillants.

La situation du Dr Watson dans l'ensemble des histoires de Sherlock Holmes est à la fois différente et semblable : lui aussi se retrouve dans la peau d'un médecin qui n'est absolument pas à sa place de soignant dans l'histoire mais se sert tout de même de ses compétences médicales. A titre d'exemple, on peut relever son examen clinique inopiné sur un client de son ami détective, qu'il raconte dans *Le signe des Quatre* :

- *Voici M. Sherlock Holmes et le docteur Watson.*
 - *Un médecin, eh ? s'écria [le client], très excité. Avez-vous votre stéthoscope ? Pourrais-je vous demander... ? Auriez-vous l'obligeance... ? J'ai des doutes sérieux quant au bon fonctionnement de ma valvule mitrale, et si ce n'était trop abuser... Je crois pouvoir compter sur l'aorte, mais j'aimerais beaucoup avoir votre opinion sur la mitrale.*
- J'auscultais son cœur comme il me le demandait, mais je ne trouvai rien d'anormal, sauf qu'il souffrait d'une peur incontrôlable. (p 124)*

Dans la nouvelle « L'Employé de l'agent de change », des *Mémoires de Sherlock Holmes*, le Dr Watson utilise également ses compétences de médecin sur un pendu qui vient d'être retrouvé :

- Il resta là étendu ; sa figure avait le teint plombé de l'ardoise ; à chaque souffle ses lèvres rouges se gonflaient et se dégonflaient. Une véritable ruine, à côté de ce qu'il était quelques minutes plus tôt !*
- *Qu'est-ce que vous en pensez, Watson ? me demanda Holmes.*
- Je me penchai pour procéder à un bref examen. Le pouls était faible et irrégulier. Mais sa respiration se faisait moins saccadée et ses paupières frémissaient assez pour laisser voir un peu du blanc de l'œil.*
- *Il était moins cinq ! Mais à présent il vivra. (p 527)*

Dans la nouvelle « Le lot 249 » de *Sous la lampe rouge*, le héros, un jeune étudiant en médecine, est entraîné dans une histoire fantastique comportant une momie tueuse. Et le médecin en lui transparaît même face à la momie : « Smith s'approcha de la table et examina d'un regard professionnel la figure noire et tordue qu'il avait devant lui. » (p 259). Face à la momie, ou face à son propriétaire : « pourtant, si intelligent que fût assurément Bellingham, l'étudiant en médecine croyait deviner chez lui une touche de folie. » (p 263) On fera également appel à ses compétences lorsqu'un camarade est retrouvé noyé : « Pour l'amour du ciel, viens tout de suite ! Le jeune Lee s'est noyé (...). Le docteur est sorti. Tu feras l'affaire mais viens tout de suite. Il a peut-être encore une chance. » (p 282)

Non loin du fantastique évoqué par la momie de Sir Arthur Conan Doyle, *La nouvelle rêvée* de Schnitzler met en scène un médecin perdu, errant dans la ville et se rendant à une étrange soirée où il n'a pas sa place. Mais quelles que soient les circonstances, il reste un soignant. Ainsi, lors de la location d'un costume, il rencontre une jeune femme, la fille du propriétaire du magasin, et s'inquiète de la façon dont elle est traitée :

Mais Fridolin restait planté là. « Vous me jurez que vous ne ferez aucun mal à cette pauvre enfant ? »

« En quoi cela vous concerne-t-il, Monsieur ? »

« Je vous ai entendu tout à l'heure traiter cette petite de folle, et maintenant vous venez de l'appeler « créature dépravée ». Voilà une contradiction flagrante, vous en conviendrez. »

« Mais Monsieur » rétorqua Gibisier d'un ton théâtral, « le fou n'est-il pas dépravé aux yeux de Dieu ? »

Fridolin eût un frisson d'écœurement.

« Quoi qu'il en soit », fit-il ensuite, « on trouvera une solution. Je suis médecin. Nous reparlerons de cette affaire demain. » (p 100)

Il tiendra parole :

« Par ailleurs, je suis ici », dit Fridolin sur un ton de juge d'instruction, « pour vous toucher un mot au sujet de Mademoiselle votre fille ».

Il y eut un léger tressaillement autour des narines du sieur Gibisier ; malaise, moquerie, irritation, c'était bien difficile à dire.

« Comment Monsieur l'entend-il ? » demanda-t-il sur un ton tout aussi peu définissable.

« Hier, vous avez fait la remarque », dit Fridolin, une main appuyée, doigts écartés, sur le bureau, « que Mademoiselle votre fille n'avait pas toute sa tête. La situation dans laquelle nous l'avons trouvée justifiait effectivement une telle supposition. Et comme le hasard a voulu que je sois acteur ou du moins spectateur de cette étrange scène, je voudrais vous suggérer, Monsieur Gibisier, de prendre les conseils d'un médecin. »

Gibisier, tournant dans sa main une plume de longueur inhabituelle, toisa Fridolin d'un regard insolent.

« Et Monsieur le Docteur aurait peut-être l'amabilité de s'occuper lui-même du traitement ? »

« Je vous prie de ne pas me prêter des propos que je n'ai pas tenus », rétorqua Fridolin d'un ton abrupt, mais pas tout à fait assuré. (p 135)

- ***L'utilisation des connaissances médicales à des fins autres***

La première catégorie d'utilisation de connaissances médicales dans un autre but que celui de soigner rejoint le chapitre « médecine légale » du thème de la science, puisqu'il s'agit de résoudre un crime. A titre d'exemple, on peut rapporter ce raisonnement du Dr Watson dans « Le mystère du Val Boscombe », in *Les Aventures de Sherlock Holmes* :

La nature des blessures ne révéleraient-elles rien à mes instincts de médecin ? Je sonnai et me fis apporter l'hebdomadaire local ; un résumé de l'enquête s'y trouvait. La déposition du chirurgien établissait que le tiers postérieur de l'os pariétal gauche et que la moitié gauche de l'os occipital avaient été fracassés par un coup violent porté par un instrument contondant. De toute évidence le coup n'avait pu être asséné que par derrière. (...) Enfin il y avait cette allusion à un rat... Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Il ne pouvait être question d'une phrase prononcée dans le délire. Un homme qui vient d'être frappé d'un coup violent ne sombre pas dans le délire au moment d'expirer. (p 284 à 285)

La médecine peut aussi être utilisée de façon beaucoup plus littérale... Par exemple, dans *Les aventures singulières d'un docteur* :

Et voici qu'un chien blanc, l'air mauvais et le poil hérissé, jaillit je ne sais d'où, et se jette sur moi. Il s'agrippe à mon manteau, le déchire en lambeaux. Je me laisse pendre du haut de mon perchoir. Je me retiens d'une main à la palissade, de l'autre je brandis une boîte d'iode (de 200 g). De l'excellent iode allemand. Pas le temps de réfléchir. Bruits de pas derrière moi. Ce chien va causer ma perte. J'ai détendu le bras et, d'un grand coup, lui ai flanqué la boîte sur la tête. Instantanément le chien s'est coloré d'une teinte rousse. (...) J'ai une peine insensée pour l'iode. (p 145 à 146)

Et la médecine fournit un excellent sujet de conversation, comme dans « La cigale », des *Nouvelles de Tchekhov* :

A dîner, les deux médecins disaient que, quand le diaphragme est placé haut, le cœur s'arrête quelquefois de battre, ou que les névrites généralisées étaient fréquentes depuis quelques temps, ou que la veille, ayant autopsié un cadavre où une « anémie maligne » avait été diagnostiquée, Dymov y avait trouvé un cancer du pancréas. Et ils ne semblaient tenir ces discours médicaux que pour permettre à Olga de se taire, c'est-à-dire de ne pas mentir. (p 595)

Enfin, dans un registre plus sombre, les connaissances médicales peuvent tout à fait servir des causes plus discutables, comme dans *J'ai tué* :

« Il est mort ? Vous l'avez tué ou seulement blessé ? »

Iachvine me répondit, en souriant de son étrange petit sourire :

« Oh ! n'ayez crainte. J'ai tué. Croyez-en mon expérience de chirurgien. » (p 104)

- ***Se réfugier dans la médecine***

Lorsque plus rien ne va, lorsqu'on est perdu, quand on est médecin, on peut toujours se réfugier dans les bras d'Hippocrate.

Un chagrin d'amour en est un bon exemple, comme dans *Les Aventures singulières d'un docteur* : « Je ne puis plus voir les gens, et ici je n'en vois aucun, à part les paysans malades. Mais quant à ceux-ci, ils ne risquent pas de remuer ma blessure, n'est-ce pas ? » (p 117).

Les ennuis peuvent être plus troubles, comme pour Fridolin dans *La Nouvelle rêvée* : « et la pensée que d'ici à quelques heures seulement, si tout allait bien, il circulerait entre les lits de ses malades, comme chaque matin – en médecin dévoué qu'il était –, agit sur lui comme une délivrance » (p 102).

Et parfois, une toute petite chose peut suffire à reconforter le médecin inquiet (*Féerie pour une autre fois*) :

Faut que j'ausculte Piram... le cœur de chien bat plus vite que le cœur de l'homme.. j'ai l'intérêt physiologique moi, toujours !... y a pas de circonstances qui tiennent !... tous les cœurs que je trouve je les ausculte... j'ai ausculté mille cœurs de chats... voilà une délicatesse !... leur pouls d'un rien devient « indomptable »... ah ? la palpitation chez le chien tient surtout de la voix du maître, plus que de l'effort même... le chien est un sentimental... oh j'ausculterais un éléphant... un crocodile... une souris... c'est le temps qui me manque !... j'aime la physiologie des êtres... leur pathologie me rend triste... (p 398)

b. LE MEDECIN AUTRE

- ***Le médecin malade***

Le médecin malade constitue une figure fascinante, et bon nombre d'auteurs s'en sont servi, la plaçant parfois au cœur de l'histoire.

Il est des romans dont nous avons déjà parlé, et qui s'intéressent de près à ce concept. Dans *La garde blanche*, on suit ainsi Alexis Tourbine, médecin blessé à la guerre et qui sera près de succomber ; dans *Morphine*, le praticien est toxicomane, et finira par se suicider ; dans *Voyage au bout de la nuit*, enfin, Bardamu sous les tropiques souffrira du paludisme et sera rapatrié en Occident pour raisons sanitaires.

Le médecin malade peut présenter certaines particularités. Dans *Féerie pour une autre fois*, le narrateur souffre en particulier de troubles digestifs dans le cadre d'une pellagre, mais son statut n'échappera pas à ses confrères :

Là-haut à l'infirmerie pénale mon cas est connu, entendu... je suis traité d'un certain égard... sauf l'eau trop chaude !... les médecins c'est moins cons que les autres, ça entrave un petit peu, le souci, la vérité du malheur,... jamais ils me disent pourtant un mot, mais ils voyent... j'ai droit à trois jours, quinze ampoules, deux lavements encore, sept bouteilles de bière de nourrice, et le badigeon de mes escarres au « cristal violet »... Si ils ont un dingue ils me le filent, lit à côté, on est deux... que je le fasse bouffer, que je l'amuse... c'est ça l'estime, la confiance, les médecins voient vrai... (p 65)

Il aide à soigner ses compagnons de chambrée, et parfois donne des leçons :

L'autre jour à l'infirmerie les internes avaient envie de rire... comme ça... mais... jeunesse !... Ils m'examinent le trou, l'anus... je voulais un lavement... je saignais... ils sourcillent...

— *Oh, cancer ! cancer !*

Ils voulaient m'éprouver le moral ! Ni une ni deux ! mon doigt dans le cul ! je prélève ! je leur en barbouille le nez !

— *Cancer ça ? polissons ! â nons ! l'odeur ? l'odeur ? sui generis ? pellagre ! corniflots ! pellagre !*

Voilà l'enseignement ! (p 102)

Le médecin malade peut aussi se retrouver impuissant face à sa maladie, comme tout un chacun : le ressent-il davantage parce qu'il est homme de l'art ? Cette situation est par exemple très difficile à vivre pour le narrateur d' « Une histoire ennuyeuse », des *Nouvelles* de Tchekhov, un professeur de médecine dont nous avons déjà parlé et qui persiste à enseigner à ses étudiants malgré un état de santé précaire qui ne lui laisse que peu de temps à vivre :

Mes insomnies et la lutte acharnée que je mène contre ma faiblesse croissante provoquent en moi un effet étrange. En pleine conférence, les larmes montent à ma gorge, mes yeux me démangent et je sens un désir passionné, hystérique, d'étendre les mains en avant et de me

plaindre tout haut. J'ai envie de crier à voix forte que moi, homme célèbre, le destin m'a condamné à la peine de mort, que dans six mois d'ici un autre sera le maître dans cet amphithéâtre. Je veux crier que je suis empoisonné ; des pensées nouvelles, comme je n'en avais pas connues, ont empoisonné les derniers jours de ma vie et continuent à piquer mon cerveau comme des moustiques. A ce moment, ma situation me paraît si atroce, que j'ai envie que tous mes auditeurs en soient horrifiés, qu'ils bondissent de leurs places et que, saisis de panique, ils se jettent vers la sortie en poussant des cris désespérés. Il n'est pas facile de vivre des minutes pareilles. (p 535)

Un peu plus loin, son impuissance et la peur de la mort le torturent à nouveau :

Le fauteuil et l'abat-jour projettent sur les murs et le plancher des ombres connues, qui m'excèdent depuis longtemps ; lorsque je les regarde, il me semble que c'est déjà la nuit et que mes maudites insomnies recommencent. Je me mets au lit, puis je me lève et je marche par la pièce, puis je me recouche... D'ordinaire c'est après le dîner, avant la tombée du soir, que mon excitation nerveuse atteint son plus haut point. Je me mets à pleurer sans raison et je me cache la tête sous l'oreiller. A ce moment, je crains que quelqu'un n'entre, je crains de mourir soudainement, j'ai honte de mes larmes, et, de façon générale, il se produit dans mon âme quelque chose d'intolérable. Je sens que je ne peux plus voir ni ma lampe, ni mes livres ni les ombres sur le plancher, que je ne peux plus entendre les voix qui résonnent dans le salon. Une force invisible et incompréhensible me chasse grossièrement de mon appartement. (p 551)

C'est là encore Reverzy qui évoque le mieux la figure du médecin malade, empreinte pour lui en particulier d'une grande tristesse. La mort des médecins, Reverzy va l'aborder à travers trois cas différents.

La première « anecdote » est racontée par l'épouse de son Maître, le Pr Joberton de Belleville, lors d'un dîner :

La maîtresse de maison parla de son amie, la veuve du professeur Lauvergnat, décédé deux mois plus tôt (...).

- *On eût acheté la santé de Lauvergnat, me dit Mme Joberton de Belleville... En allant à la Faculté, un après-midi, il s'est effondré sur le bord du trottoir, et il est resté là, les pieds dans la rigole, en se tenant la tête. Les passants ont pu croire qu'il était ivre (...). Quand on l'eut ramené chez lui, Mme Lauvergnat prit doucement son mari dans ses bras. Il eut à peine le temps de lui dire qu'il se mourait d'une hémorragie méningée : encore une fois, son diagnostic se montrait infallible... Dix minutes plus tard il expirait ! (p 201 à 202)*

Plus pudique, le Professeur attendra le dessert pour aborder ce sujet quelque peu sensible :

Cependant, le spectre de la mort, et plus particulièrement de la mort des médecins, était dans l'air, car soudain le Maître et son épouse, sans transition avec ce qu'ils avaient déjà dit, commencèrent à me raconter, à la façon d'une passionnante histoire, la maladie de leur ami le Professeur Sulpice : parlant à tour de rôle, ils semblèrent se relayer ou, comme deux acteurs, se donner la réplique.

- *Je le vois encore entrer dans mon cabinet, à peine amaigri, ses radiographies sous le bras, dit le Professeur. Le cancer intestinal ne se discutait pas et il n'était de salut que dans une intervention immédiate. A un homme comme lui qui avait fait la guerre dans l'infanterie, je ne pouvais cacher la vérité ; d'ailleurs, un clinicien de sa valeur, chez le premier patient venu, eût fait son diagnostic à vue de nez... Eh bien, Sulpice ne m'a pas cru... Et, plus fort : une heure durant il a discuté, ergoté. Le malheureux s'entêtait à ne pas avoir de cancer !*
- *Attitude bien humaine, poursuivit Mme Joberton de Belleville. Le médecin est un homme comme les autres, qui, à proximité de la mort, ferme les yeux à la réalité.*
- *J'eus beaucoup de peine devant la véhémence de Sulpice niant effrontément la nature de son mal et me prenant même assez vilainement à partie. Car il finit par me crier à la figure d'aller me faire fiche avec mon cancer...*
- *Mon pauvre ami, soupira Mme Joberton de Belleville en esquissant un geste vers son épigastre, comme cette scène dut t'être pénible ! Sulpice était ton aîné ; tu devais des égards à l'homme et surtout au grand malade qu'il était devenu.*

Face au médecin malade, le médecin traitant ne peut qu'éprouver le vertige d'une éprouvante identification. Comment trouver les mots, convaincre un homme qui a les capacités de comprendre son état et qui pourtant ne le veut pas ?

(...) Après un long silence, le Maître conta d'une traite l'évolution de la maladie de Sulpice et sa mort : une consultation plurale n'avait pu convaincre ce patient insolite ; devant ses pairs, trois professeurs éminents et un chirurgien, il s'était débattu comme un inculpé de mauvaise foi et était parti en claquant la porte. On ne le revit plus à la Faculté ; son esprit battait la campagne. A Paris, puis en Suisse, il avait consulté d'autres médecins. Et même des guérisseurs ! On l'avait aperçu dans un pèlerinage à Lourdes. Enfin, assagi, il était revenu dans sa ville pour mourir.

- *Et je l'ai vu de nouveau entrer dans mon cabinet, très émacié et soutenu par sa femme. Le malheureux fondu en larmes ; il acceptait la mort, s'excusait entre deux sanglots*

de ses éclats passés, mais il ne voulait toujours pas entendre parler de ce cancer. Occlu, il s'est laissé opérer ; la maladie avait trop évolué pour qu'on pût le sauver. A son réveil, après l'intervention, son premier mot a été de demander au chirurgien, qui ne l'a évidemment pas détrompé, si, oui ou non, il avait une tumeur. Et la certitude de ne pas être atteint du mal qu'il redoutait, bien qu'il ne se fît pas d'illusion sur sa fin prochaine, a quelque peu adouci ses dernières semaines, au bout desquelles il sombra dans une agonie douce.

Ayant en partie pouvoir de vie et de mort sur les autres, est-ce plus difficile pour le médecin que de contempler sa propre fin ?

Singulière profession que la nôtre, conclut le Professeur : d'immenses travaux, des fatigues sans nom, jamais de répit, bref, un destin en marge de celui des autres hommes, dont seule nous rapproche la mort en nous replongeant, ainsi que ce fut le cas de Sulpice, dans le gouffre sans fond des illusions humaines d'où notre activité nous avait dès longtemps écartés.

Alors Mme Joberton de Belleville murmura :

– La mort des médecins est plus triste que celle des autres hommes ! (p 213 à 215)

Place des Angoisses se termine enfin sur le décès du Professeur Joberton de Belleville, dont l'oraison funèbre soulignera la valeur. L'ampleur des funérailles marquera les esprits : la maladie et la mort d'un médecin a quelque chose de particulier.

Jamais le Maître n'aura conduit pareille cohorte : ils sont deux mille à le suivre, sans compter ceux qui, comme moi, marchent en esprit derrière son cercueil. (p 251)

- ***Le médecin ramené à sa condition humaine***

Le médecin n'est qu'un homme, et répondant à certains malades qui voient en lui un dieu, dans la partie « Le patient », nous verrons à maintes reprises qu'il n'échappe pas à sa condition humaine.

D'abord, il est à noter que dans trois récits au moins, traitant de la guerre, il ne peut pas se soustraire au lot commun et se retrouve soldat comme n'importe quel autre jeune homme. Bardamu dans *Voyage au bout de la nuit*, Alexis Tourbine dans *La garde Blanche* et le docteur Iachvine dans *J'ai tué* ont tous les trois cette double casquette étrange du tueur et du soignant.

Mais l'humanité du médecin se révèle parfois dans des détails plus triviaux, comme cette remarque du Dr Watson dans la nouvelle « L'homme à la lèvre tordue », des *Aventures de Sherlock Holmes* :

Un soir, c'était en juin 1889, on sonna à ma porte : exactement à l'heure où les honnêtes gens s'accordent un premier bâillement et regardent l'heure. Je me levai de ma chaise : ma femme reposa son tricot et soupira

– *Un malade ! fit-elle. Vous allez être obligé de sortir.*

Je répondis par un grognement plaintif, car ma journée avait été épuisante. (p 315)

Le médecin peut être fatigué, il peut aussi ne pas tout savoir, comme le héros de *Récits d'un jeune médecin* :

J'avais eu le temps de visiter tout l'hôpital et de me convaincre avec une parfaite lucidité que la collection d'instruments y était des plus riches. Cela dit, j'avais été forcé de reconnaître (en mon for intérieur, il s'entend), avec une lucidité non moins grande, que la destination de la plupart de ces instruments encore étincelants d'un éclat virginal, m'était absolument inconnue. (p 11)

Cette ignorance est une constante dans cette histoire, mais à l'aide de ses livres et de ses collaborateurs, le jeune docteur frais émoulu de la Faculté de Médecine apprendra tout ce qu'il aura à savoir

Le médecin a également des rapports autres que professionnels avec d'autres personnes ; il arrive que l'on évoque en particulier ses aventures avec la gent féminine (puisque le médecin de l'époque est quasiment exclusivement un homme). Doyle fait tomber amoureux le médecin de la nouvelle « Les docteurs de Hoyland », de *Sous la lampe rouge*, mais pas de n'importe qui... En effet, il a vu arriver dans son fief une femme médecin (!!!), qu'il a d'abord décrié, puisqu'il « ne pense pas que la médecine soit une profession convenant aux femmes et [qu'il a] personnellement horreur des dames masculines » (p 327). Mais lorsqu'il se blesse accidentellement, et que la jeune femme en question se montre extrêmement compétente en la matière, il ne peut que se rendre à la raison :

« Je ne sais pas comment vous présenter mes excuses, dit-il à sa façon embarrassée. » (...)

Il était de nature un homme direct, et il posa donc la main sur la sienne pendant qu'elle lui prenait le pouls, et lui demanda si elle voulait être sa femme.

« Quoi, et réunir nos clientèles ? » demanda-t-elle.

Il sursauta de douleur et de colère.

« Sûrement vous ne me prêtez pas un motif aussi vil ? protesta-t-il. Je vous aime de l'amour le plus désintéressé qui ait jamais été. » (p 339 à 340)

Cette « façon embarrassée », on la retrouve chez Reverzy, dans *Le passage*, lorsque le narrateur se rend dans un hôtel :

Les lieux ne m'étaient pas inconnus ; je retrouvais une atmosphère familière. Je me souviens de les avoir fréquentés, bien des années auparavant, en compagnie d'une maîtresse de passage : les hommes de mon métier, tout comme les autres hommes, cherchent parfois à échapper à la monotonie de leur vie par quelque courte aventure. Certes, le médecin est ridicule, voire grotesque devant l'amour. Logiquement, il devrait s'en détourner, car l'amour est fait d'actes instinctifs et spontanés et toute l'existence d'un docteur, dès le jour où il ouvre boutique, n'est plus qu'une suite de gestes, d'attitudes et de paroles empruntés. Chez lui, le personnage affecté devient le personnage réel : l'ancien, le vrai se dissout et meurt. Tel qui fut Don Juan de salle de garde, maintenant quadragénaire, bafouille devant la belle patiente qui s'habille, la consultation terminée. Gauche, maladroit, il voudrait changer le ton du dialogue ; mais ce ton, une fois fixé, est immuable. La femme paraît facile et encourage. Le médecin ne peut vaincre en lui-même l'obstacle qui les sépare : « Restez encore, madame. – Mais, docteur, vous avez des clients qui attendent... » Elle s'étale cependant en un fauteuil. Le praticien offre gauchement une cigarette, voulant par ce geste inattendu créer tout à coup une atmosphère familière, déjà intime... Ces comédies sont parfois le prélude à des rendez-vous tels que ceux dont je venais de retrouver un exact souvenir. L'on s'y rend nerveux, à l'heure fixée, comme à une convocation de police. La porte une fois close, il est un instant cruel et redouté : spectateur impassible de la nudité d'autrui, le médecin doit se dévêtir à son tour et cet acte, plus encore que celui qui va suivre, l'épouvante et le rend maladroit ; mais la honte est bue, les gestes nécessaires sont accomplis ; et comme un vieux gymnaste aux jointures ankylosées, s'essayant maladroitement aux exercices de barres et de trapèze de sa jeunesse, le médecin se démène gauchement sur le divan d'un hôtel borgne. (p 35)

Mais ce qui rend peut-être le médecin le plus humain, c'est lorsqu'il est lui-même touché par ce contre quoi il se bat ; dans sa propre chair, comme évoqué un peu plus haut, mais aussi lorsque la maladie ou la mort s'abattent sur ses amis, sa famille, son entourage.

Dans *Mourir*, le médecin du héros est ainsi son généraliste, mais aussi son ami, et s'adresse à lui en tant que tel : « Je suis heureux de t'avoir vu, mon cher Félix. Demain matin, je viendrai te voir pour bavarder plus longuement. » (p 86).

La situation est la même dans *Le passage*, où Palabaud vient consulter le narrateur parce qu'il est un de ses amis ; il est donc difficile pour le médecin d'observer une froide distance...

Du bout des doigts, j'avais touché le foie énorme. Je savais ce que cela signifiait ! Je m'acharnais à parler de guérison. (...) Je ressentis vivement une impression de rupture et d'isolement et me levai pour partir. Il fut convenu d'une autre visite pour le lendemain. Je serrai la main de mes amis. (p 93)

Il perdra plus tard cette place de médecin, dont il ne voulait pas, et pourra alors reprendre complètement son rôle d'ami :

Quant à moi, j'avais la satisfaction de la tâche accomplie. Pour mourir, Palabaud avait trouvé le gîte idéal dans le silence et le calme, aux mains de femmes expertes. J'allais le voir chaque jour. (...) Lorsque je pensais qu'il était décent de m'en aller, je disais : « Je reviendrais demain. » Je tenais encore un instant la main de Palabaud dans la mienne et je partais. Le premier jour, il m'avait dit sans me regarder : « Apporte-moi des pastilles de menthe. » Jusqu'à sa fin il en fut pourvu. (p 158)

Les difficultés sont nombreuses lorsqu'on cumule les deux casquettes : Laurent en fera l'amère expérience dans *Cécile parmi nous*, où malgré sa réactivité, il ne parviendra pas à sauver l'enfant de sa sœur.

Enfin, le médecin est lui aussi soumis à la maladie et à la mort, comme déjà vu dans « le médecin malade », et il peut la redouter tout autant que n'importe qui. Ainsi de Fridolin dans *La nouvelle rêvée*, provoqué en duel :

Et risquer de récolter un coup dans le bras à cause d'une stupide petite bousculade ? Et de ne pouvoir exercer son métier pendant plusieurs semaines ? – ou d'avoir un œil en moins ? – ou même une infection sanguine - ? Et de se retrouver dans huit jours au même point que le monsieur de la Schreyvogelgasse sous la couverture de flanelle brune ! (...) Et sa profession ! Des dangers qui venaient de tous les côtés et à chaque instant, - mais on oubliait au fur et à mesure. Cela faisait combien de temps maintenant que cet enfant diphtérique lui avait toussé au visage ? Trois ou quatre jours, pas davantage. C'était tout de même plus sérieux qu'un petit assaut au sabre. (p 80)

c. LE MEDECIN ECRIVAIN

Par une mise en abyme commune à plusieurs auteurs peut être évoquée la figure double du médecin écrivain.

Elle n'est parfois que suggérée, comme dans *La Garde blanche* :

Pendant vingt ans de suite, un homme accomplit une tâche quelconque – par exemple, enseigner le droit romain –, et la vingt et unième année, il s'aperçoit soudain qu'il n'a que faire du droit romain, qu'il n'y a même jamais rien compris et qu'il n'aime pas ça, et qu'en réalité, il est un fin jardinier et brûle d'amour pour les fleurs. Cela vient, probablement, de l'imperfection de notre organisation sociale, qui fait que bien souvent, c'est seulement vers la fin de leur vie que les gens trouvent leur véritable place. (p 225)

Le même Boulgakov insistera plus sur cette notion dans *J'ai tué* :

[Le docteur Iachvine] m'avait toujours beaucoup intéressé. Son apparence ne correspondait guère à sa profession. Ceux qui ne le connaissaient pas le prenaient toujours pour un comédien. (...) Taciturne et assurément très renfermé, il devenait en certaines occasions un remarquable conteur. (...) Il ne souriait jamais si le récit était drôle, et ses comparaisons étaient parfois si bien trouvées et si savoureuses qu'à l'écouter, j'étais toujours poursuivi par une même pensée : « Comme médecin, tu n'es pas mauvais du tout, et pourtant ce n'est pas ta voie : ce qu'il te faut, c'est être uniquement écrivain... » (p 85 à 87)

Evidemment, la figure même de l'écrivain médecin est la mieux représentée par le Dr Watson, qui rédige lui-même les aventures de son ami, le grand détective Sherlock Holmes...

Doyle évoque également de façon très détaillée la maladie dans la littérature dans « Un document médical », de *Sous la lampe rouge*, à travers une amusante auto critique :

Mais il m'a semblé quelquefois qu'on pourrait faire un exposé intéressant (...) sur les usages de la médecine dans le roman populaire. (...) De quoi les gens meurent et quelles sont les maladies les plus utilisées dans les romans. Certaines sont usées jusqu'à la corde et d'autres, tout aussi courantes dans la réalité, ne sont jamais mentionnées. Le typhus est assez fréquent mais la scarlatine reste inconnue. Les maladies de cœur sont nombreuses mais la maladie de cœur, nous le savons, est généralement une séquelle d'un mal antérieur, dont nous n'entendons jamais parler dans le roman. Il y a encore cette maladie mystérieuse appelée fièvre cérébrale, dont l'héroïne est toujours atteinte en suite d'une situation critique, mais qui est inconnue sous ce nom dans les manuels. Dans les romans, les personnages tombent en convulsions sous l'effet d'une trop forte émotion. Au cours de mon assez longue expérience, je n'ai jamais vu personne faire cela dans la vraie vie. Les affections mineures n'existent tout simplement pas. Personne ne souffre jamais dans un roman d'un

zona, d'une amygdalite ou des oreillons. Qui plus est, toutes les maladies concernent la moitié supérieure du corps. Le romancier ne frappe jamais au-dessous de la ceinture. (p 235 à 236)

Dans *Féerie pour une autre fois*, le récit décousu de Céline laisse apparaître sous forme de digressions multiples des passages où il parle de ses livres, des mauvaises critiques et des mauvais procès dont il fait l'objet. Il raconte également sa vocation d'écrivain, qui n'en est clairement pas une : « Mon ambition n'est pas aux Arts ! ma vocation c'est la médecine !... mais je réussissais pas beaucoup... et la médecine sans clients !... Le roman est venu... J'ai continué, alas ! alas ! tout petits bénéfices. » (p 42).

Enfin, en élargissant le thème à l'association sans cesse renouvelée entre sciences et arts, on peut noter que dans toute l'œuvre de Duhamel, *Le Clan Pasquier*, l'art, représenté par Cécile, et la science, incarnée par Laurent, n'ont de cesse de se croiser et de s'admirer l'un l'autre. L'apogée de leur collaboration est peut-être représentée par la thèse du futur mari de Cécile, dans *Les Maîtres*, et qui porte sur « un beau sujet : l'influence des vibrations musicales sur les micro-organismes ». (p 439)

d. LES ASPECTS NEGATIFS DU MEDECIN

- **L'incompétence**

Y aurait-il un biais ? Les médecins incompetents sont assez peu décrits, et souvent uniquement à titre anecdotique. Mais ils existent bien.

Reverzy décrit par exemple, dans *Le passage*, un médecin peu assidu à sa tâche :

Le médecin du bord, sachant qu'il devait embarquer un grand malade, vint prudemment se renseigner à l'hôpital ; il avait l'habitude de donner des soins sommaires aux passagers souffrant de mal de mer et aux matelots atteints de blennorragie ; son expérience n'allait guère au-delà de ces maux légers et la responsabilité de traiter Palabaud, un mois durant, l'effrayait un peu (...). Aussi déclara-t-il péremptoirement que, seul maître à bord en matière médicale, il refusait d'embarquer un malade trop gravement atteint pour supporter la traversée. (p 87)

Les anecdotes peuvent être racontées de manière plus savoureuse, comme dans *La nuit de la Saint-Jean* :

Ah ! vous n'avez jamais entendu parler de madame Charroux. (...) Figurez-vous qu'elle est tombée malade à l'âge de neuf ans. (...) Alors, elle est tombée malade et les médecins l'ont mise au lit. Elle y a passé toute sa vie ! Vous m'entendez ? Toute sa vie. On la soignait comme un enfant, tellement elle paraissait faible. Elle habitait au second étage, dans sa belle

maison de Garches. Elle est restée dans son lit pendant cinquante et un ans. Et tout à coup, l'hiver dernier, le feu a pris à la maison. (...) Alors les pompiers ont dressé leur échelle contre la fenêtre de la chambre, parce que l'escalier était impraticable. Et savez-vous ce qu'on a vu ? Madame Charroux est sortie de son lit, pour la première fois depuis cinquante et un ans. Elle est descendue toute seule, par l'échelle, gaillardement. (p 149 à 150)

Dans *Mourir*, c'est le patient qui n'a plus confiance en son médecin à cause de son incompétence supposée, ce qui rejoint le chapitre « La rébellion » dans la partie « Patient » :

- *Il y avait longtemps que je n'avais plus confiance en Alfred.*
- *Tu n'as pas été voir Alfred ? Mais les autres n'y entendent rien. (p 15)*

Enfin, tout le livre *Récits d'un jeune médecin* raconte l'histoire d'un jeune docteur qui apprend son métier en le pratiquant et qui, au début, se réfugie bien souvent dans ses manuels et auprès de ses collègues.

- ***La cupidité***

Très probablement liée au moins en partie à la pauvreté du médecin type de l'époque, la cupidité de certains praticiens frôle l'indécence.

Reverzy, pour commencer, décrit dans *La vraie vie* les différentes sortes de médecin qu'il peut exister, les travailleurs, les grands Maîtres, les fins cliniciens, mais aussi...

La profession avait évidemment ses brebis galeuses ; mais elles étaient rares. Ne parlait-on pas depuis quelques mois dans le quartier d'un nouveau médecin que consultaient les ouvriers pour se faire donner des arrêts de travail ? Le bougre se faisait payer selon la longueur du congé : mille francs la semaine, deux mille francs le mois. On disait qu'il faisait des affaires d'or. Un autre, du même acabit, faisait également fortune en traitant une clientèle d'ivrognes qu'attirait sa salle d'attente transformée en bar où l'on buvait, à bouche que veux-tu, du vin, du Pernod, du rhum... (p 566 à 567)

Il l'illustre de façon un peu moins caricaturale dans *Le passage*, à la fin d'une des nombreuses consultations de Palabaud :

Quand il fut question de ses honoraires, le docteur Plantin ne répondit pas tout de suite et se caressa la barbe. Palabaud comprit qu'il désirait lui demander un prix plus élevé qu'à ses clients habituels et hésitait sur le chiffre : il avait affaire à un malade de passage, ignorant les tarifs, qu'il ne reverrait jamais. (p 127)

Bardamu, dans *Voyage au bout de la nuit*, se pose d'abord en dénonciateur de ces médecins vénaux, lorsqu'il apprend qu'on a donné de faux espoirs à une de ses amies : « pour le pognon, Lola, il y aura heureusement toujours de très grands médecins... Je vous en ferais autant moi si j'étais à leur place... » (p 221). Et il ne croit pas si bien dire, puisque lorsqu'une famille lui demande un certificat de complaisance, ses pensées vont directement au portefeuille : « pendant qu'ils se chamaillaient je me représentais le billet de mille francs que je pourrais encaisser rien qu'à leur établir le certificat d'internement. » (p 257).

Tchekhov prend plutôt, comme à son habitude, le ton de la moquerie, dans la description de ce jeune médecin dans « Les déguisés », une de ses *Nouvelles* :

Un jeune professeur en médecine prononce la première conférence de son cours. Il affirme qu'il n'existe pas de plus grand bonheur que de servir la science. « La science, c'est tout ! déclare-t-il. C'est la vie ! » Et on le croit... Mais on l'aurait traité de déguisé si on avait entendu ce qu'il a dit à sa femme après la conférence. Il lui a dit :

– *Maintenant, ma bonne, je suis professeur. Un professeur a dix fois plus de pratique qu'un médecin ordinaire. Désormais je compte gagner vingt-cinq mille par an. (p 37 à 38)*

Le médecin peut aller plus loin encore, et faire de son exercice un réel business, comme Cullingworth, ce médecin si particulier des *Lettres de Stark Munro* :

« Est-ce la peine de gagner une misérable somme de trois mille livres ou à peu près avec une clientèle de villageois, quand on a besoin de place pour s'épanouir ? (...) Je me suis mis à l'œil, mon garçon. Il y a une fortune dans l'œil : on lésine sur une guinée pour soigner sa poitrine ou sa gorge, mais quand il s'agit de l'œil, on y va de son dernier dollar. Il y a de l'argent dans l'oreille, mais l'œil, c'est une mine d'or. » (p 237)

Mais la cupidité ultime est retrouvée dans *Les Aventures de Sherlock Holmes*, dans le récit « Le Ruban moucheté », et n'est heureusement pas si fréquente : « Quand un médecin s'y met, Watson, il est le pire des criminels. Il possède du sang-froid, et une science incontestable. » (p 376).

- ***Les autres aspects négatifs du médecin***

Certains personnages sont antipathiques par définition, et les médecins n'échappent pas à la règle. Dans *Cœur de chien*, le médecin qui opère le chien et le transforme en homme est aussi arrogant avec ses voisins, par exemple, que méprisant pour le pauvre Bouboulov. Lorsque devant les difficultés de logement de la ville, on lui demande de donner deux de ses sept pièces, voici ce qu'il répond : « J'ai

sept pièces à moi tout seul pour y vivre et pour y travailler (...), et j'aimerais bien en avoir une huitième. (...) Mon appartement est exempté et voilà tout. » (p 35 à 36).

« L'histoire de Lady Sannox », ensuite, de *Sous la lampe rouge*, évoque la figure d'un chirurgien aussi doué que renommé, mais...

Ses vices étaient aussi grandioses que ses vertus, et infiniment plus pittoresques. Si considérable que fût son revenu(...), il était inférieur de très loin au luxe de son mode de vie. Au plus profond de sa nature complexe courait une riche veine de sensualité, à la satisfaction de laquelle il consacrait tous ses gains. (p 175)

Entendez qu'il a une maîtresse, une femme mariée, lady Sannox, et que cette aventure va sérieusement lui jouer des tours...

Dans la continuité de la « sensualité », Reverzy nous décrit par la bouche de l'hôtesse dans *Le passage* un médecin libidineux :

Il laisse volontiers mourir un malade s'il a un rendez-vous avec une bonne amie. Il couche avec toutes les femmes qui vont le consulter. Evidemment ce n'est pas sa faute ; c'est sa maladie qui le rend comme ça. Quant à moi, je n'irais jamais le voir seule ; lorsqu'il m'ausculte, mon mari est là ; et jamais loin de la table d'examen. C'est terrible d'être ainsi ! Et il n'est pas le seul parmi ses confrères. Dans notre métier, il faut de la discrétion ; je peux cependant vous dire que les docteurs ne sont pas les plus mauvais clients de l'hôtel... (p 151)

Le médecin peut être un peu couard, s'abriter derrière sa profession, comme Alexis Tourbine dans *La garde blanche* qui, appelé par l'armée, compte sur son statut de médecin : « Je ne peux pas ne pas y aller. Mais tu sais, il est fort probable qu'il ne m'arrivera rien. (...) Je resterai quelque part dans un endroit sans danger. » (p 273)

Certaines circonstances exceptionnelles peuvent éventuellement expliquer un comportement inapproprié en temps de paix. Dans *Nord*, Céline raconte aux autorités compétentes tout ce qu'il apprend dans le cadre de ses soins aux personnes résidant à l'hôtel Brenner, au mépris du plus élémentaire secret professionnel ; et ira quémander l'aide d'un médecin SS lorsqu'il arrivera à Berlin.

Mais parfois, seul le comportement du médecin est à remettre en cause, comme dans le *Voyage*, où Bardamu est demandé pour aller soigner la mère Henrouille. Officiellement tombée dans l'escalier, elle a en réalité été poussée par un ami du médecin, et celui-ci n'a aucune envie d'aller la voir. Il ment alors à la voisine chargée de le chercher :

« Partez toujours devant, que j'ajoute. Dites-leur que j'arrive derrière vous... Que je cours... Le temps de passer mon pantalon...

- *Mais c'est tout à fait pressé ! qu'elle insistait encore la personne... Elle a perdu sa connaissance que je vous répète !... Elle s'est cassé un os dans la tête qu'il paraît !... (...)* »

J'ai filé, tout droit, vers la gare. J'étais fixé. Je l'ai eu mon train de sept heures quinze, quand même, mais au poil. (p 412 à 413)

2. L'ATTITUDE DU MEDECIN

a. LE MEDECIN PATERNALISTE

Lorsque l'on parle de médecins ayant exercé au XIXe et au début du XXe siècles, il est difficile de ne pas évoquer, concernant la relation avec le patient, le paradigme dominant à l'époque : le paternalisme. Cette forme de domination, dans laquelle la relation est asymétrique et où le médecin prend les décisions unilatéralement « dans l'intérêt du patient », se prévalant de son savoir par rapport à l'ignorance dudit patient, a déjà été abordée en filigrane. Dans le chapitre dit du « Dieu médecin », le patient se comporte ainsi face à son médecin aussi parce que ce dernier l'y encourage. La plupart des citations mises en exergue dans cette partie est donc totalement reproductible ici.

- *L'aspect théorique*

Les éléments paternalistes sont pléthore dans ce corpus. Schnitzler nous en donne un petit aperçu dans *La nouvelle rêvée*, à travers une phrase très révélatrice de la façon dont les médecins paternalistes traitent leurs patients :

Il jeta un regard vers la fenêtre fermée et, sans en avoir demandé au préalable l'autorisation, comme s'il s'agissait de l'exercice d'un droit médical, il ouvrit les deux battants. (p 73)

Doyle s'est lui aussi attaqué à la définition de la relation médecin-malade déséquilibrée qui était la norme de l'époque. Il en parle par la bouche du Premier Ministre anglais, dans *Sous la lampe rouge* (« Une question de diplomatie »):

En face d'un évêque, on peut se sentir à l'aise. Ces gens-là ne sont pas inaccessibles aux arguments. Mais un médecin avec son stéthoscope et son thermomètre, c'est un être à part. Votre interprétation ne l'impressionne pas. Il est sereinement au-dessus de vous. Et puis, bien entendu, vous êtes désavantagé. En bonne santé et plein d'énergie, on pourrait lui tenir tête. (p 201)

Ensuite, il se place du côté d'un médecin, mais un médecin particulier, Cullingworth, dans *Les lettres de Stark Munro* :

Il y a deux ou trois règles élémentaires à observer quand on traite un malade, dit-il en s'asseyant sur la table et balançant les jambes. La première, la plus évidente, c'est de ne jamais leur laisser voir que vous tenez à eux. Si vous consentez à les voir, c'est uniquement par pure condescendance, et plus vous soulevez de difficultés à ce propos, puis ils ont haute opinion de vous. Dressez de bonne heure vos patients, et tenez-les bien aux talons. Ne commettez jamais la fatale erreur d'être poli avec eux. Beaucoup de jeunes gens – ce sont des sots, - se laissent entraîner à cette habitude, et cela a pour résultats qu'ils sont perdus. (...) Mais un patient qui se fâche, - j'entends, un patient qui a été insulté à fond, - c'est la plus belle réclame qu'il y ait au monde. (p 99 à 100)

Son ami, le narrateur, retiendra bien la leçon :

Le temps que j'avais passé avec Cullingworth m'avait appris du moins cette chose, que les clients ne se préoccupent nullement de la façon dont vous êtes logé, du moment qu'ils vous croient capables de les guérir. Si vous arrivez à leur faire entrer ça dans la tête, vous pouvez vous installer dans le premier box qui sera libre dans une écurie, et écrire vos ordonnances avec la mangeoire comme bureau. (p 172)

Reverzy évoque une explication à l'attitude du médecin dans *Le passage* :

Aux questions l'homme répondait lentement, d'une voix gluante. Mais j'avais fini par trouver ce que je cherchais et, satisfait de ma découverte, je m'étais relevé. Tout cela, cependant, avait été long. Je suis médecin, et les médecins sont des gens pressés qui comptent leur temps et leur argent. Ils glissent dans un monde auquel ils ne participent qu'à demi ; un mur les sépare de la vie qu'ils surveillent. Pour eux, tous les êtres s'agitent en un coma permanent et, parce qu'ils la connaissent, ils se tiennent à l'écart de l'universelle agonie. (p 28)

Enfin, il y dessine dans le personnage du « grand médecin », qui représente selon lui la quintessence du médecin « à l'ancienne », auréolé de gloire et d'un certain mystère, et qui représente peut-être une niche du médecin paternaliste, un médecin gourou dont on écoute les diagnostics comme on écouterait une prophétie :

Cet homme exerçait la fonction assez peu commune de grand médecin. On ne s'étonne pas qu'en notre siècle, à côté des miracles de Lourdes et des guérisseurs, le grand médecin au fond très anachronique, survive encore et prospère. Tout juste, parfois, éprouve-t-on quelque surprise en constatant chez lui si peu de cette science, de cette intelligence et des

rare qualités humaines attribuées à l'idéal disciple d'Esculape. C'est qu'en réalité son prestige tient plus de la superstition que de la science. Il est né à l'époque où la médecine encore informe, imprégnée de sorcellerie et de merveilleux, semblait appartenir à quelques hommes étonnamment doués, marqués par un génie mystérieux, qui furent les grands médecins de leur temps. Au siècle dernier, du progrès de la science naquit devant les foules émerveillées un autre surhomme : le savant. Le grand médecin ne perdit rien car la confusion se fit avec le nouveau venu. Depuis lors, il est allé de succès en succès et la légende du docteur au diagnostic infaillible et dépassant ses confrères de cent coudées n'a cessé de s'enrichir. Il répond en réalité à un besoin de merveilleux et de miracle et, par là, l'héritier du thaumaturge et du sorcier est à l'encontre de la science. Cependant ce personnage anachronique n'est pas à condamner : il symbolisera encore longtemps le côté divinatoire de son art ; cette croyance est peut-être nécessaire au prestige de la médecine. Et bien qu'il ne puisse que confirmer l'avis de son confrère plus humble ou en partager les incertitudes, il reste par l'autorité de son oracle bienfaisant pour le malade. (p 140 à 141).

- **La consultation**

Dans la galerie des médecins paternalistes, ceux de Reverzy tiennent justement une place de choix, et ont déjà été évoqués à plusieurs reprises. Certains d'entre eux sont pourtant encore plus représentatifs de la médecine paternaliste. Dans *Le Passage*, c'est l'infirmière qui pose le patient comme possession du médecin, dont on fait ce qu'il faut sans lui demander son avis : « Vous êtes un malade personnel du patron, dit-elle (...). Ce n'est pas la peine de le baigner, il est propre. » (p 154 à 155)

Puis, dans *La vraie vie*, c'est Dufourt qui est traité « comme un enfant » par les médecins venus le voir :

En un tour de main le malade y fut couché, bordé ; on avança fort courtoisement un fauteuil pour sa compagne. Et en se retirant, comme si elle eût annoncé une bonne nouvelle, l'infirmière les prévint que ces messieurs n'allaient pas tarder. Ceux-ci, quinquagénaires de même taille, rondouilleux, blond filasse et si semblables dans leur sarrau blanc qu'on eût pu les prendre pour des jumeaux, dès leur entrée enveloppèrent leur nouveau patient d'un regard méfiant dont il ne comprit pas le sens. L'un d'eux, après avoir brièvement interrogé Dufourt, lui palpa le ventre assez longuement, puis lui serra le poignet.

- *Le ventre est souple. Le pouls n'est pas mauvais, dit-il à son confrère, rien ne presse. Nous le prendrons demain matin.*

Puis, se tournant vers Dufourt, il esquissa un sourire forcé comme ceux qu'on adresse aux enfants à qui on fait risette et, suivi de son compagnon sans un mot de plus, prit la porte. (p 561 à 562)

Enfin, dans *Place des Angoisses*, la médecine paternaliste est vue à travers le prisme de l'enseignement aux étudiants, d'abord par la sacro-sainte visite :

Après un long dialogue dont je n'entendis rien, le Professeur se leva péniblement ; les étudiants s'écartèrent ; seule la malade ne broncha pas. Le Maître, du bout des doigts, ébaucha un geste bref mais impérieux : la femme s'étendit sur le dos pendant que, relevant la chemise, il mettait au jour deux seins affaissés entre lesquels il posa son stéthoscope.

– *Ne respirez plus, ordonna-t-il.*

Le chignon enfoncé dans le traversin, les yeux fermés, la femme suspendit son souffle et ainsi parut morte. Pareillement immobile, le Professeur l'ausculta longtemps. (p 191 à 192)

On assiste ensuite à un cours dispensé à propos d'un cas, cas représenté par un malade bien réel :

Un infirmier poussa jusqu'au milieu de la pièce un chariot où reposait un malade dont je ne distinguais que les deux pieds soulevant la couverture. (...)

– *Vous avez devant vous, commença-t-il, un malade, ouvrier serrurier, buveur de vin, avouant cinq litres par jour, chiffre probablement très au-dessous de la vérité, qui nous a été amené dans le service, la semaine passée, alors qu'il présentait une épistaxis cataclysmique traitée sans succès par un médecin de quartier. (...)*

Le Professeur parlait, un doigt griffu pointé vers le patient. (...)

– *Debout ! ordonna-t-il d'une voix raffermie, réveillant l'auditoire et le patient, quadragénaire velu qui, chemise au vent, mit péniblement pied à terre. Le Professeur alors s'agrippa à son bras et, l'accompagnant, le fit marcher jusqu'à la fenêtre, puis revenir sur ses pas : l'homme, plein de bon vouloir, s'exécutait avec des allures d'ours savant. (p 192 à 193)*

- **Le traitement**

La médecine paternaliste s'exprime au maximum lorsqu'il s'agit d'imposer au patient un traitement, quel qu'il soit. Le médecin ne propose pas, il impose, et le patient ne peut qu'acquiescer. Plusieurs exemples ont déjà été évoqués, et en voici quelques-uns assez représentatifs.

Dans *Nord*, Céline impose à des jeunes femmes alcoolisées un traitement de choc :

Le whisky nature ! ces dames veulent pas d'eau !... mais elles ont bu de tout trop vite... il serait raisonnable qu'elles se reposent, qu'elles cessent de chercher les raquettes... trifouiller les détritrus, tout le bazar, pour rien trouver... que nous faire tousser !...

« Restez allongées ! » Elles veulent pas ! « Si ! si ! » Je commande... elles sont si pompettes... elles s'abattent !... je crois qu'elles vont vomir... non !... elles ronflent... tout de suite !... le Revizor aussi... l'alcool a du bon !... que je profite pour les piquer tous... chacun une ampoule !... au moins trois heures de sommeil... 4 cc... (p 592 à 593)

Dans *Récits d'un jeune médecin*, littéralement truffé d'ordres donnés par le jeune narrateur inexpérimenté à ses ouailles, de nombreux patients ont déjà été décrits. Ici, il s'agit du fiancé d'une jeune femme décédée par accident, et dont la mort lui est cachée par les deux médecins tant il est émotif :

– *Si vous ne nous laissez pas faire une piqûre, nous ne pourrons rien faire. Vous nous harcelez, vous nous empêchez de travailler !*

Alors il consentit ; sanglotant sans bruit, il ôta sa veste, nous retroussâmes la manche de sa belle chemise de fiançailles et nous lui fîmes une injection de morphine. (p 52)

Chez Boulgakov toujours, le médecin de *Cœur de chien* traite ses patients de façon assez cavalière, patients qui se soumettent à ses ordres, il faut le souligner, avec une facilité déconcertante :

– *Madame, je vais vous poser des ovaires de guenon, déclara-t-il avec un regard sévère.*

– *De guenon, professeur, vraiment ?*

– *Oui, répondit Philippe Philippovitch, implacable.*

– *Quand aura lieu l'opération ? (p 32)*

Enfin, dans *Le combat contre les ombres*, le Dr Pasquier père, grand charlatan devant l'Eternel, utilise les principes mêmes de la médecine paternaliste pour monter une méthode entière de traitement de la timidité. Exploitant la crédulité et la malléabilité de ces patients fragiles, il leur impose des directives extrêmement autoritaires, dont voici un court aperçu :

Vous allez me faire le plaisir de sortir de cette pièce. Ramassez d'abord votre chapeau. Vous allez sortir de cette pièce et faire une entrée convenable. Vous frappez. Je répons. Vous pénétrez dans la pièce et vous vous présentez. (...) Bien, bien, ou plutôt, pas trop mal. Le chapeau, un peu plus de côté. Pas sur l'oreille, mais un peu de côté. Alors, vous entrez. Faites,

je vous prie, quatre pas nets et résolu. Recommencez. Tendez le jarret, Monsieur. Bien. Et souriez. Quand je dis souriez, cela ne veut pas dire : ouvrez la bouche. (p 268)

b. LE MEDECIN BIENFAITEUR

Ne s'opposant absolument pas au médecin paternaliste, le médecin bienfaiteur est bienveillant, à l'écoute et cherche à aider ses patients. C'est probablement Doyle qui en parle le mieux, par la bouche d'un médecin dans « Propos d'un chirurgien », de *Sous la lampe rouge* :

Et puis un docteur a aussi de multiples causes de reconnaissance. Ne l'oubliez jamais. C'est un tel plaisir de faire un peu de bien qu'il devrait payer pour ce privilège au lieu de se faire payer pour lui. (...) Mais ses patients sont ses amis – ou ils devraient l'être. Il va de maison en maison et, dans chacune, son pas comme sa voix sont aimés et accueillis avec joie. Que pourrait-on demander de mieux ? Et d'ailleurs il est obligé d'être un homme bon. Il lui est impossible d'être autre chose. (p 355 à 356)

Le même chirurgien l'appliquera aussitôt, mais dans des circonstances un peu particulières :

C'était une femme âgée, richement vêtue, avec à la main un panier de pique-nique en osier. Elle l'a ouvert, avec le visage inondé de larmes, et en a sorti le plus gras, le plus laid et le plus pelé des carlins que j'aie jamais vus. Je voudrais que vous lui fassiez quitter ce monde sans douleur, docteur, m'a-t-elle dit. Vite, vite, ou ma résolution pourrait faiblir. Et, avec des sanglots hystériques, elle s'est laissé tomber sur le canapé. Moins un docteur est expérimenté, plus il a une conception élevée de la dignité professionnelle, je n'ai pas besoin de vous le rappeler, mon jeune ami, et j'étais donc sur le point de refuser la commission avec indignation quand je me suis rappelé que, toute médecine mise à part, nous étions là un monsieur et une dame et qu'elle m'avait prié de faire pour elle une chose qui était manifestement de la plus grande importance à ses yeux. J'ai donc emmené le pauvre petit toutou et, avec l'aide d'une soucoupe de lait et de quelques gouttes d'acide prussique, sa sortie a été aussi rapide et indolore qu'on pouvait le désirer. (p 354)

Chez Céline, le médecin bienfaiteur, c'est lui. Dans *Nord*, il s'occupe de deux blessés avec courage et empathie, mais aussi avec les moyens du bord, qui sont très limités :

Personne me demande s'ils allaient mieux les deux, comment la nuit s'était passée ?... (...) on nous laissait bien tous les trois, Lili, moi, La Vigue avec nos gisants, nous n'avions qu'à nous débrouiller !... Kracht, il faut le reconnaître, se montrait un peu plus soucieux... (...) je prépare la solution, ma seringue, j'injecte, aux deux... aussi avachis l'un que l'autre... ils sont mal en point, on peut le dire... les filles folles les auraient achevés si on n'était pas survenus,

avec le gendarme... enfin ils ne valaient guère mieux... sûr ils étaient brisés ci... là... crânes, jambes, thorax... je voyais bien des petits traits de sang... mais j'allais pas trop les palper, les faire souffrir, pour quoi faire ?... leur tenir le cœur à peu près battant, c'était tout, c'était déjà bien... (p 504 à 505)

Dans *Féerie pour une autre fois*, il se décrit lui-même comme bienfaiteur avec ses patients :

Les remplacements, les dévouements... à la ville, en province, aux champs, parcouru bien des sentiers, escaladé bien des étages, tout fervent de l'art de guérir, panser, consoler, accoucher, prescrire, peloter aussi... Sus à la douleur ! aux microbes ! à la fatigue ! à la mort ! à vingt-cinq formes de désespoir au moins ! (p 37)

Il reconnaît également l'apport du mental dans la guérison :

Soins, lavements, ampoules, je reconnais !... mais le moral dites donc comme apport ? J'apporte mon moral !... Je suis connu à l'hôpital !... gaieté ! optimiste ! les grévistes de la faim : à moi !... ceux qui veulent se pendre, ceux qui se coupent les veines, ceux qui sont tellement atterrés qu'ils ont les yeux fixes, plus de conscience : à moi ! ma nature est médicale !... la psychothérapie mon fort !... deux trois mots d'allemand et la pantomime !... je peux dire : j'ai sauvé extremis des vraiment malheureux affreux résolu à tout, au néant ! (p 81)

Parfois, le médecin peut être un peu trop naïf, et les patients de profiter de sa bienveillance...

Dans *Voyage au bout de la nuit* :

J'étais trop complaisant avec tout le monde, et je le savais bien. Personne ne me payait. J'ai consulté à l'œil, surtout par curiosité. C'est un tort. Les gens se vengent des services qu'on leur rend. La tante à Bébert en a profité comme les autres de mon désintéressement orgueilleux. Elle en a même salement abusé. Je me laissais aller, mentir. Je les suivais. Ils me tenaient, pleurnichaient, les clients malades, chaque jour davantage, me conduisaient à leur merci. En même temps ils me montraient de laideurs en laideurs tout ce qu'ils dissimulaient dans la boutique de leur âme et ne le montraient à personne qu'à moi. (p 244)

Dans *La garde blanche*, Alexis Tourbine est ce médecin blessé qui, après avoir bénéficié des soins attentifs d'une jeune femme puis de ses confrères, s'occupera avec sollicitude d'un patient atteint de syphilis. Tentant de l'apaiser, devant un délire mystique naissant, il ne perdra jamais son calme et essaiera de le ramener à la raison.

Schnitzler utilise quant à lui le personnage type du médecin attentif, attentionné, dans *Mourir* :

Alfred venait tous les jours, parfois à deux reprises, semblant à peine s'intéresser à l'état physique de son ami. Il parlait de relations communes, racontait des histoires de l'hôpital,

entamait des discussions sur l'art ou la littérature, tout en veillant à ce que Félix ne soit pas forcé de trop parler. (p 91 à 92)

Quand Alfred fit dans l'après-midi sa visite à Félix, il le trouva en meilleure forme que les jours précédents. « Si ça continue ainsi, lui dit-il, je te permettrai de te lever dans quelques jours. » Comme tout ce qu'on lui disait, le malade écouta ces paroles avec indifférence et répondit par un « oui, oui » excédé. Alfred se retourna alors vers Marie, assise à la table, et lui dit : « Quant à vous, vous auriez besoin d'avoir meilleure mine. » (p 99 à 100)

Puis, lors d'un accès de colère, Alfred essaiera de le calmer : « Qu'est-ce qui ne va pas, Félix », « La suite serait bien meilleure, dit Alfred calmement, si tu ne t'énervais pas inutilement », « Félix, commença Alfred d'une voix persuasive en s'asseyant sur le lit et en cherchant à reprendre sa main, (...) il te faut patienter encore quelques jours... »... (p 116 à 117)

Encore une fois, c'est chez Reverzy qu'on retrouve les plus belles figures de médecin. Dans *Place des Angoisses*, le narrateur raconte le premier patient qu'il a eu à voir à domicile, une fois installé :

Le bruit de mes pas réveilla Dupupet, caché sous un édredon obèse qui bascula et tomba sur le plancher ; des draps soulevés émergea un vieillard blême et grimaçant (...). Le visage ne grimaça pas longtemps ; Dupupet parut, lui aussi, me reconnaître. Nos mains se rapprochèrent, se touchèrent, restèrent longtemps unies. Je m'assis sur le lit ; Dupupet se mit sur son séant. (...) Je crois que nous étions heureux et qu'une union presque parfaite était en train de se réaliser : l'homme couché, sa compagne debout, le médecin assis au bord du lit formaient un chœur à l'unisson. (p 234 à 235)

La même humanité l'accompagne lorsqu'il va constater un décès :

Je n'avais encore rien dit, et décidai de ne rien dire. Certes, je crois au pouvoir de paroles simples, mille fois redites, perfectionnées par l'usage, machinales et cependant nuancées, qui tout en promettant la guérison ne découragent pas trop de mourir. (...) Mon langage s'accorde à leurs tourments. (p 181)

Reverzy tient pour essentielle la place du médecin auprès du mourant et du mort, comme il l'explique dans *Le passage* :

Il est mille façons de mourir et, quand vient la dernière heure, il faut s'attendre à bien des surprises ; mais le médecin est là pour les prévenir. Si, jusque-là, son action s'est montrée vaine, elle peut alors devenir infiniment salutaire. Ce rôle de compagnon des mourants l'ennoblit et le place au-dessus des autres hommes. (p 143)

3. LES DIFFICULTES DU MEDECIN

a. LE MEDECIN IMPUISSANT

Le médecin ne peut pas tout ; parfois, il ne peut rien, ou pas grand-chose. Lorsque, malgré toute sa bonne volonté, il ne parvient pas améliorer la situation, il se retrouve face à l'énorme difficulté de gérer son impuissance. Cette gestion n'est pas la même selon la cause de cette impossibilité à faire, et ces causes sont nombreuses.

- *Les difficultés de synchronisation*

Considérant la trame de l'histoire même, qui rapporte les premiers faits d'armes d'un jeune médecin inexpérimenté débutant sa carrière au fin fond de la campagne russe, les *Récits d'un jeune médecin*, dont nous avons déjà beaucoup parlé, rapportent de nombreux cas d'impuissance du médecin. Il y a cette jeune fille, par exemple, qui a eu un accident de traîneau avec son fiancé et qui est soigné par le médecin local, un vénérologue qui ne sait que faire d'un cas pareil – première cause d'impuissance, abordée dans la partie « Les aspects négatifs du médecin ». Aussi, il appelle son confrère, le narrateur, qui met deux heures et demie à arriver... en traîneau.

La chambre était plongée dans la pénombre, on avait voilé un côté de la lampe avec un chiffon vert. Dans l'ombre verdâtre, un visage de papier reposait sur l'oreiller. Des mèches de cheveux blonds pendaient et s'épalaient en désordre. Le nez était pincé, et les narines bouchées par de la ouate légèrement rosie de sang. (...) D'un geste déjà familier, je saisis le bras inerte, y appliquai mes doigts et tressaillis. Je perçus de menus battements précipités, puis les pulsations se firent irrégulières et s'espacèrent jusqu'à n'être plus qu'un fil. Je ressentis un froid que je connaissais bien au creux de l'estomac, comme chaque fois que je voyais la mort en face. Je la hais. J'eus le temps de rompre l'extrémité d'une ampoule et d'aspirer l'huile jaune dans ma seringue. Mais déjà je la plantai machinalement, et l'injection que je pratiquai sous la peau du bras était inutile. La mâchoire inférieure de la jeune fille se contracta, comme si on l'eût écrasée, puis retomba, pendante ; le corps se tendit sous la couverture, se figea un instant, puis se relâcha. Et le dernier battement s'évanouit sous mes doigts. (p 51 à 52)

Dans *Morphine*, le héros, médecin toxicomane, se suicide en se tirant une balle dans la tête, et arrive à l'hôpital local juste à temps pour donner son journal intime à son ami le docteur Bomgard :

Déjà la main du chirurgien se tendait vers l'épaule, en pinçait la chair livide pour faire une injection de camphre, quand les lèvres du blessé se décollèrent et s'entrouvrirent (...) :

- *Laissez tomber le camphre. Ce n'est plus la peine.*
- *Taisez-vous, lui répondit le chirurgien avant d'injecter l'huile jaune sous la peau. (...) Revolver ? demanda le chirurgien, la joue secouée par un tiraillement nerveux.*
- *Browning, murmura Maria Vassilievna.*
- *Eh ! lâcha le chirurgien, comme furieux et exaspéré, puis il eut un geste de la main et s'écarta.*

Soudain la bouche de Poliakov se tordit, comme celle d'un dormeur qui veut chasser une mouche collée à ses lèvres, puis sa mâchoire inférieure se mit en mouvement, comme si une boulette l'étouffait, qu'il se fût efforcé d'avalier (...) :

- *Docteur Bomgard, souffla Poliakov, dans un murmure à peine audible.*
- *Je suis là, chuchotai-je, et ma voix résonna avec douceur tout contre ses lèvres*
- *Le cahier est pour vous... fit Poliakov, d'une voix rauque encore plus faible.*

Alors il ouvrit les yeux et les leva vers le plafond sinistre de la salle, qui s'estompait dans le noir. (...) Le docteur Poliakov était mort. (p 115 à 116)

Toujours dans le domaine du suicide, Céline déplore dans *Féerie pour une autre fois* que, justement, les secours arrivent toujours trop tard...

Je suis familier des pendaisons... je vous en ai touché un mot... vous avez pas une idée du temps, des manières que mettent les personnes pour aller dépendre un pendu !... Ces chichis !... Mes fonctions, puisque je vous raconte... j'ai été de « l'Etat Civil », en ai-je constaté des pendus ! qu'on aurait très bien pu sauver, les gens autour moins abrutis, moins fainéants... (...) Depuis des heures ! des jours pendu ! Les gens arrivent jamais tout de suite. C'est un rot énorme le hoquet de pendu... tout près là vous restez bluffé... inquiet... vous dites : C'est un lavabo ! un égout qui refoule... un énorme bruit gras, grotesque... c'est à entendre !... Je l'ai entendu... Je vous dirais pas où... Alors d'une façon on s'explique... les voisins pensent : « c'est une conduite »... ils s'avouent pas leur sentiment... plus tard !... plus tard !... la lâcheté... ils mettent des heures à se décider... ils tapent d'abord... ils cognent... puis brisent !... ils entrent, c'est fini !... Vous arrivez vous, fariné, constater le pendu... vous le trouvez la tête du double, triple, noire, violette !... et dans la bouche comme un bras, enfoncé... rouge ! verte ! sa langue qui lui pend !... la grosseur !... C'est fini déjà depuis des heures ! (p 114 à 116)

- **Le refus du patient**

Lorsque l'impuissance du médecin vient d'un refus du patient, refus qui peut être motivé par de nombreuses raisons, comme rapporté dans la partie « La rébellion » du chapitre sur « Le patient », elle est parfois difficile à gérer. Une fois de plus, c'est Boulgakov qui nous en donne les meilleurs exemples. Dans *Récits d'un jeune médecin*, un patient qui a mal à la gorge se retrouve avec un diagnostic de syphilis, mais n'a pas confiance dans le jugement du médecin et en parle en catimini à une autre patiente :

- *Ô, Seigneur ! J'ai mal à la gorge, et lui, il me donne de la pommade pour les pieds !*
- *Sans attention, il est sans attention, renchérit une voix de vieille femme, légèrement chevrotante, puis brusquement la voix se tut.*

C'était moi, dans ma blouse blanche, qui, tel un fantôme, venais de passer en coup de vent. (...) Je rentrai la tête dans les épaules, arrondis le dos un peu comme un voleur, comme si je fusse coupable, et m'éclipsai, sentant distinctement une sorte d'écorchure me déchirer l'âme. J'étais terrifié. Quoi ? ! Tout cela en vain ? ... Impossible ! (p 92)

Dans *Morphine*, le Dr Poliakov refuse de rester plus longtemps dans la clinique où il était soigné pour sa morphinomanie, au grand désespoir du psychiatre :

- *Vous ne vous sentez pas mieux. Vraiment, j'ai envie de rire quand vous me dites cela. Un seul coup d'œil à vos pupilles me suffit. Allons, à qui croyez-vous parler ?... (...) Je ne suis pas gardien de prison, a-t-il déclaré non sans irritation, et chez moi, ce n'est pas Boutyrki. Restez assis tranquille. Il y a deux semaines, vous vous vantiez d'être parfaitement normal... Et en attendant... - Il a eu un mouvement expressif pour imiter mon geste d'effroi. – Je ne vous retiens pas, Monsieur.*
- *Professeur, rendez-moi ma déclaration. Je vous en supplie – et même ma voix, alors, a tremblé piteusement.*
- *Je vous en prie.(...)*

Puis je me suis levé pour partir. Et j'ai marché vers la sortie.

- *Docteur Poliakov ! ai-je entendu derrière moi. – Je me suis retourné, la main sur la poignée de la porte.*
- *Ecoutez, a-t-il dit, réfléchissez bien. Comprenez que de toute façon vous finirez dans un asile psychiatrique, disons... un peu plus tard... Et vous serez alors dans un état bien plus désespéré. J'ai compté, voyez-vous, sur le fait que vous étiez médecin. Mais quand vous reviendrez, vous serez déjà dans un état de complet délabrement mental. (p 131 à 132)*

Bardamu se retrouve, dans *Voyage au bout de la nuit*, face à un avortement clandestin qui tourne à l'hémorragie grave. Mais que faire face à une mère dont l'honneur est plus important que la vie de sa fille ?

Je hasardai un conseil de transport immédiat dans un hôpital pour qu'on l'opère en vitesse.

Ah ! malheur de moi ! Du coup, je lui ai fourni sa plus belle réplique, celle qu'elle attendait.

« Quelle honte ! L'hôpital ! Quelle honte, Docteur ! A nous ! Il ne nous manquait plus que cela ! C'est un comble ! »

Je n'avais plus rien à dire. Je m'assis donc et l'écoutai la mère se débattre encore plus tumultueusement, empêtrée dans les sornettes tragiques. Trop d'humiliation, trop de gêne portent à l'inertie définitive. Le monde est trop lourd pour vous. Tant pis. (...) Je demandais tout de même à voix timide si le placenta était déjà expulsé tout entier. Les mains de la fille, pâles et bleuâtres au bout pendaient de chaque côté du lit, rabattues. A ma question, c'est la mère encore qui a répondu par un flot de jérémiades dégoutantes. Mais réagir, c'était après tout beaucoup trop pour moi. (p 261)

- **Le manque de moyens**

La médecine ne s'exerce pas toujours dans un environnement idéal, en particulier dans les romans ou nouvelles, où guerre et pauvreté apportent plus que leur part à la narration. Des pathologies aisément guérissables en temps normal deviennent ainsi mortelles lorsque rien n'est disponible pour les soigner...

Chez Céline, la guerre empêche souvent le narrateur, dans *Nord* comme dans *Féerie pour une autre fois*, de soigner comme il se doit les blessés et les malades. Dans le « médecin bienfaiteur » ont déjà été évoqués ces deux blessés de Nord, qui seront traités par cardiazol faute de mieux, l'huile camphrée n'étant bientôt plus qu'un souvenir... Comme le dit le médecin : « enfin à bout d'huile, le « cardiazol » valait mieux que rien... » (p 505)

Dans *Féerie pour une autre fois*, les difficultés à soigner Delphine, inconsciente, au milieu des bombardements, est une constante dans toute la deuxième partie :

« J'en ai pas, monsieur Normance ! j'ai rien ! j'ai rien ! je lui hurle... j'ai pas une seringue !... pas une aiguille ! »

Je veux pas qu'il refonce ! je veux qu'il sache... n'importe quoi qu'il me foute la paix ! oh, mais ! basta !... (p 427)

Examinant de temps à autre Delphine, le seul traitement qu'il pourra lui administrer est un vulnérable, un médicament peu défini trouvé par les voisins dans un des appartements.

Enfin, dans *Les aventures singulières d'un docteur*, c'est toujours la guerre, mais cette fois au plus près du front, qui engendre les blessés et empêche tout à la fois de les soigner :

C'est ici qu'on traîne jusqu'à moi des Cosaques en sang, lesquels me meurent entre les bras. (...) Deux sœurs se démènent en tous sens, soulèvent les têtes qui, sans force, retombent sur la paille de la charrette, confectionnent des bandages neufs, donnent de l'eau à boire. (p 149)

- **L'état de la science**

Même si seule une partie des pathologies rencontrées peut être guérie aujourd'hui, il ne faut pas oublier qu'une portion encore plus congrue desdites pathologies était soignable aux époques où se déroulent les histoires de Palabaud, Sherlock Holmes ou Bardamu...

Le Passage conte l'histoire d'une mort annoncée, avec un patient qui, de médecin en médecin, ne verra que son état s'aggraver, sans espoir de guérison. Son ami, le narrateur, ponctuellement mis à contribution, est de tous les médecins le seul qui se sente réellement impuissant :

Du bout des doigts, j'avais touché le foie énorme. Je savais ce que cela signifiait ! Je m'acharnais à parler de guérison. En m'écoutant, Palabaud retrouva son sourire du début ; il était bien sans espoir et sans crainte. Il y eut un silence pendant lequel je m'interrogeai quant à l'efficacité de mes mensonges : « Me croit-il un instant, me demandai-je ? Lorsqu'il parle de sa mort, ne vaudrait-il pas mieux soit me taire, soit lui dire une vérité qu'il connaît déjà ? » Alors, le menton dans la main, en face de Palabaud, je me pris à douter de moi-même, de mon expérience, de mon intelligence et je me demandai si, la psychologie des agonisants leur devenant intelligible, les vivants n'appelleraient pas la mort plutôt qu'ils ne la redouteraient.

Nous n'avions plus rien à nous dire. Je ressentis vivement une impression de rupture et d'isolement et me levai pour partir. Il fut convenu d'une autre visite pour le lendemain. Je serrai la main de mes amis et descendis l'escalier au tapis usé, un peu inquiet de mon équilibre, tourmenté que j'étais par un léger vertige après la longue attention au récit du revenant de Polynésie. (p 93)

Un peu plus loin :

Je n'éprouvais aucune gêne à mentir ; j'en avais pris l'habitude et je savais qu'il ne me croyait pas ; je passais ma main sur le ventre et je m'exclamais :

« Il n'est pas plus gros que la semaine passée ! »

Alors il se levait et, en remettant son pardessus, me regardais d'un œil amical ou complice. Je lui tournais le dos pour fouiller dans un placard d'où je sortais une boîte d'échantillon.

« Palabaud, j'ai pour toi un nouveau remède.

Au moins, ce ne sont pas des piqûres... »

Je lisais le prospectus : « Un cachet matin, midi, soir... » La boîte disparaissait dans la poche du grand pardessus beige. Puis la conversation s'éloignait de la maladie. (p 115 à 116)

Dans le registre des pathologies aisément curables aujourd'hui, mais mortelles il y a encore quelques dizaines d'années, on trouve par exemple la syphilis, dont parle un des médecins d' « Un document médical », de *Sous la lampe rouge* :

- Eh bien, prenons une affection ordinaire qui tue des milliers de gens chaque année, celle que désignent les lettres PG, par exemple.*
- Praticien généraliste, suggère le chirurgien avec un sourire amusé*
- Le public britannique apprendra ce que signifie PG, riposta l'aliéniste d'un ton grave. Ce mal se répand à grands bonds, et il a la particularité d'être absolument incurable. Paralyse générale est son nom en toutes lettres, et je vous assure qu'il promet de devenir un véritable fléau. (p 229)*

Bardamu, dans *Voyage au bout de la nuit*, se retrouve lui aussi face à des pathologies incurables. Mais si la tuberculose est une maladie grave, il décrit des patients pas forcément pressés d'en guérir, comme déjà rapporté dans la partie sur la recherche des bénéfices secondaires par les patients :

Dans mon domaine, je n'accomplis au cours de ces quelques mois de pratique spécialisée aucun miracle. Il en était pourtant grand besoin de miracle. (...) La guérison ne venait que bien après la pension dans leurs espérances. (p 333 à 334)

Enfin, de façon un peu inattendue, trop de progrès scientifique peut parfois nuire à la compréhension :

Parapine mis au courant de mes difficultés ne demanda pas mieux que de m'aider et d'orienter ma thérapeutique périlleuse, seulement il avait appris lui, en vingt années,

tellement de choses et des si diverses et de si souvent contradictoires sur le compte de la typhoïde qu'il lui était devenu bien pénible à présent, et comme qui dirait impossible, de formuler au sujet de cette affection si banale et des choses de son traitement le moindre avis net ou catégorique. « D'abord, y croyez-vous, cher confrère, vous, aux sérums ? qu'il commença par me demander. Hein ? qu'en dites-vous ?... et les vaccins donc ?... En somme quelle est votre impression ?... D'excellents esprits ne veulent plus à présent en entendre parler des vaccins... C'est audacieux, confrère, certes... Je le trouve aussi... Mais enfin ? Hein ? Quand même ? Ne trouvez-vous pas qu'il y a du vrai dans ce négativisme ? ... Qu'en pensez-vous ? » (p 283)

b. LE MEDECIN EN DIFFICULTE FACE A SON EXERCICE

- **Face à la maladie**

Les difficultés du médecin, comme tout être humain normalement constitué, face à un corps malade, blessé ou handicapé, ont déjà été abordées en partie dans le chapitre concernant ce « corps souffrant ».

Le corps difforme, déformé, est souvent source de dégoût. Dans *Sous la lampe rouge*, la nouvelle « Un document médical » aborde le sujet du handicap à travers deux exemples :

Une nuit, j'ai reçu un appel de gens très pauvres et j'ai compris, aux quelques mots qu'ils m'ont dits, que leur enfant était malade. En entrant dans la chambre, j'ai vu un petit berceau dans un coin. J'ai soulevé la lampe, je me suis approché et j'ai écarté le rideau pour regarder le bébé. Je vous assure que c'est uniquement le fait de la Providence si je n'ai pas laissé échapper la lampe et mis le feu à toute la maison. La tête a bougé sur l'oreiller et j'ai vu se tourner vers moi un visage qui m'a paru empreint de plus de malice et de méchanceté que je n'en avais vu dans le pire des cauchemars. Ce qui m'impressionnait, c'était la rougeur congestionnée des pommettes et les yeux maussades pleins de haine envers moi et le monde entier. Je n'oublierai jamais le choc que cela m'a fait lorsque, au lieu du visage potelé d'un enfant, j'ai aperçu cette créature. J'ai emmené la mère dans la pièce d'à côté. Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé. Elle a seize ans, m'a-t-elle répondu et puis, levant les bras au ciel : Ah, Dieu fasse qu'elle s'en aille ! La pauvre fille, bien qu'elle passât sa vie dans ce petit berceau, avait des membres longs et maigres qu'elle ramassait sous elle. (p 225 à 226)

Un autre médecin raconte une histoire similaire :

Peu après avoir accroché ma plaque, j'ai reçu la visite d'une petite bossue qui voulait que je vienne assister sa sœur. En arrivant à la maison, qui était très pauvre, j'ai trouvé deux autres petites bossues, exactement pareilles à la première, qui m'attendaient dans le salon. Sans

qu'aucune des trois dise un mot, ma compagne a pris la lampe et est montée, suivie de ses deux sœurs et de moi qui fermais la marche. Je revois les trois ombres biscornues que la lampe projetait sur le mur aussi nettement que je vois cette blague à tabac. En haut, dans la chambre, se trouvait la quatrième sœur, une jeune femme d'une grande beauté qui avait de toute évidence besoin de mon aide. Elle n'avait pas d'alliance au doigt. Les trois sœurs difformes se sont assises autour de la pièce, comme autant d'images sculptées, et de toute la nuit pas une d'entre elles n'a ouvert la bouche. (p 226 à 227)

Bardamu, quant à lui, a plus de difficultés avec les patients souffrant de pathologies psychiatriques, et les frontières sont parfois floues, comme il le raconte dans *Voyage au bout de la nuit* :

Les routines du traitement nullement pénibles, bien qu'évidemment, de temps à autre, un petit malaise me prit quand j'avais par exemple conversé trop longuement avec les pensionnaires, une sorte de vertige m'entraînait alors comme s'ils m'avaient emmené loin de mon rivage habituel les pensionnaires, avec eux, sans en avoir l'air, d'une phrase ordinaire à l'autre, en paroles innocentes, jusqu'au beau milieu de leur délire. Je me demandais pendant un petit instant comment en sortir, et si par hasard je n'étais pas enfermé une fois pour toutes avec leur folie, sans m'en douter.

Je me tenais au bord dangereux des fous, à leur lisière pour ainsi dire, à force d'être toujours aimable avec eux, ma nature. Je ne chavirais pas mais tout le temps, je me sentais en péril, comme s'ils m'eussent attiré sournoisement dans les quartiers de leur ville inconnue. Une ville dont les rues devenaient de plus en plus molles à mesure qu'on avançait entre leurs maisons baveuses, les fenêtres fondantes et mal closes, sur ces douteuses rumeurs. Les portes, le sol mouvant... L'envie vous prend quand même d'aller un peu plus loin pour savoir si on aura la force de retrouver sa raison, quand même, parmi les décombres. Ça tourne vite au vice la raison, comme la bonne humeur et le sommeil chez les neurasthéniques. On ne peut plus penser qu'à sa raison. Rien ne va plus. Fini de rigoler. (p 427)

- **Face à la mort**

Même en y étant confronté régulièrement, la mort d'un homme est quelquefois difficile à gérer. Elle peut être attendue, comme dans *La nouvelle rêvée*, où Fridolin doit discuter avec la fille d'un de ses patients, qui vient de décéder :

« Eh bien », murmura-t-il d'un ton presque embarrassé, « ma chère demoiselle, cet évènement ne vous aura sans doute pas prise au dépourvu. » Elle lui tendit la main. Il la prit avec compassion, demanda par devoir comment était survenue la crise fatale ; elle fit un

récit précis et court, enchaînant sur les derniers jours, relativement paisibles, durant lesquels Fridolin n'avait pas vu le malade. (p 70)

En sortant de la maison, il se sent mal à l'aise :

Les gens qui étaient restés là-haut, [dans la maison], les vivants tout autant que le mort, lui semblaient aussi irréels que des spectres. Lui-même avait la sensation d'échapper à quelque chose, non pas tant à un évènement vécu qu'à un charme mélancolique qui ne devait pas s'emparer de lui. Pour tout effet, il ressentait une étrange absence d'envie de rentrer chez lui. (p 77)

Il est encore plus compliqué de réagir aux morts inhabituelles, comme celle d'un enfant. Bardamu en fera les frais, face au décès du petit Bébert, dans *Voyage au bout de la nuit* :

Ma tête ne marchait plus qu'à coups de volonté à cause de la fièvre. Possédé par le grog de la tante, je suis descendu fuyant devant le vent qui est moins froid quand on le reçoit par derrière. Une vieille dame en bonnet près du métro Saint-Georges pleurait sur le sort de sa petite fille malade à l'hôpital, de méningite qu'elle disait. Elle en profitait pour faire la quête. Elle tombait mal.

Je lui ai donné des mots. Je lui ai parlé aussi moi du petit Bébert et d'une petite fille encore que j'avais soignée en ville moi et qui était morte pendant mes études, de méningite, elle aussi. Trois semaines que ça avait duré son agonie et même que sa mère dans le lit à côté ne pouvait plus dormir à cause du chagrin, alors elle s'est masturbée sa mère tout le temps des trois semaines d'agonie, et puis même qu'on ne pouvait plus l'arrêter après que tout a été fini.

Ça prouve qu'on ne peut pas exister sans plaisir même une seconde, et que c'est bien difficile d'avoir vraiment du chagrin. C'est comme ça l'existence. (p 351)

Et quand la mort est criminelle, même le Dr Watson, dans *Une étude en rouge*, pourtant habitué à cotoyer la mort, peut en éprouver des difficultés :

Cet après-midi-là, j'étais à plat : les fatigues de la matinée avaient été excessives pour ma santé débile. Quand Holmes fut parti, je m'allongeai sur le canapé. J'essayai de dormir quelques heures, mais je n'y parvins pas. Tous ces évènements m'avaient surexcité. Les fantaisies et les conjectures les plus folles m'emplissaient. Chaque fois que je fermais les yeux, je revoyais le visage simiesque et tourmenté du cadavre. Il m'avait fait une impression des plus sinistres. (p 37)

Il avouera ainsi, à Sherlock Holmes : « Mes expériences dans l'Afghanistan auraient dû m'endurcir davantage. J'ai vu mes propres camarades taillés en pièces sans perdre mon sang-froid. »
(p 38)

- **Face au métier de médecin**

Le métier de médecin implique de voir et de toucher des corps malades ; nous venons de le voir. Mais il implique aussi, parfois, de voir l'intérieur de ces corps. Et pour cela, il faut avoir le cœur bien accroché... Doyle se moque ainsi gentiment d'un jeune étudiant qui va aller voir sa première opération chirurgicale dans « Sa première opération », de *Sous la lampe rouge* :

Le novice, les yeux dilatés par l'horreur, vit le chirurgien saisir le long couteau étincelant, le tremper dans un bassin de fer-blanc et l'équilibrer entre ses doigts comme un artiste ferait de son pinceau. Il le vit alors saisir entre deux doigts de la main gauche la peau au-dessus de la tumeur. A cette vue, ses nerfs, déjà mis à l'épreuve une ou deux fois ce jour-là, cédèrent complètement. La tête lui tournait, et il sentit qu'il risquait de s'évanouir d'un instant à l'autre. Il s'enfonça les pouces dans les oreilles, crainte qu'un cri vienne le hanter, et il fixa obstinément des yeux le rebord de bois devant lui. Un regard, un cri briseraient, il le savait, l'once de maîtrise de soi qu'il possédait encore. (...) Il élaborait mentalement chaque étape de l'opération et l'imagination les rendait plus terribles que n'auraient pu être la réalité. Ses nerfs picotaient et palpaient. D'une minute à l'autre, son vertige s'accroissait, la détresse paralysait son cœur nauséeux. Et, soudain, s'effondrant avec un gémissement, la tête en avant, il heurta violemment du front l'étroit rebord de bois devant lui et tomba évanoui. (p 27 à 28)

Dans *Récits d'un jeune médecin*, c'est plutôt la charge de travail qui est effrayante – surtout rapportée à la norme d'aujourd'hui...

A présent, c'était chaque jour une centaine de paysans qui empruntaient la piste tracée par les traîneaux pour venir à ma consultation. J'avais perdu l'habitude des repas. C'est une science cruelle que l'arithmétique. Supposons que j'eusse accordé à chacun de mes cent patients seulement cinq minutes... cinq ! Cinq cent minutes font huit heures et vingt minutes. D'affilée, remarquez bien. En outre, j'avais à m'occuper de la trentaine de malades hospitalisés. Et c'est encore moi qui étais chargé des opérations. En un mot, quand je rentrais de l'hôpital à neuf heures du soir, je ne désirais ni manger, ni boire, ni dormir. Je ne désirais rien, sinon que personne ne vînt me chercher pour un accouchement. Or en l'espace de deux semaines, on m'avait bien fait voyager au moins cinq fois, en pleine nuit, sur des pistes de traîneaux. (p 45)

Enfin, chez Reverzy, on retrouve la notion récurrente de fatigue, qu'elle soit physique ou morale, décrite par exemple dans *Le passage*, face à la pauvreté de sa patientèle :

J'étais un petit docteur attaché à une banlieue triste. (...) Fixé dans ma ville, j'étais devenu le médecin d'un quartier malheureux ; j'avais accepté ce destin et un horizon de hautes maisons misérables. Des infiniment pauvres, des intouchables puis des ouvriers, des employés chétifs avaient frappé à ma porte : je les avais soigné comme, là-bas [dans les îles], j'eusse soigné les lépreux. Tout le jour, ils venaient s'étendre sur mon divan brûlé par leur fièvre, verni par la sueur de leurs angoisses. Le soir, un cartable sous le bras comme les policiers, j'escaladais les exténuants escaliers de la misère : ces spirales semblent mener au ciel et finissent au corridor noir de l'enfer prolétarien. Je pensais que ces gens m'aimaient et comme quelque chose persistait en moi de cette bonté naïve de l'enfance, cela m'avait longtemps suffi. (p 29)

c. LE MEDECIN PRECAIRE

La pauvreté est partagée par de nombreux médecins de papier. A la recherche du moindre client, faisant parfois cadeau de leurs services à leurs patients les plus pauvres, nos docteurs ont souvent bien du mal à joindre les deux bouts.

Le sujet peut être abordé par de petites allusions, des détails qui nous font deviner que le métier n'est pas une sinécure. Dans *J'ai tué*, par exemple, on évoque les chaussures des médecins : « Nous étions cinq dans la pièce, dont quatre chaussés de box bon marché au bout naïvement arrondi, alors que le docteur Iachvine portait des escarpins pointus et des guêtres jaunes. » (p 86).

Dans *Le signe des Quatre*, le Docteur Watson est désespéré par son manque d'argent qui l'empêche de courtiser une jeune femme : « que me croyais-je donc, moi, simple chirurgien militaire affligé d'une jambe faible et d'un compte en banque encore plus faible, pour me laisser aller à de telles idées ? » (p 118).

Le manque d'argent est bien évidemment lié au manque de patientèle, et à une surabondance de médecins installés. Dans *Place des Angoisses*, le narrateur en fera les frais :

Et l'attente du client commença. Seul à mon bureau, je lisais des journaux. Une femme âgée, qui ne souriait jamais parce qu'elle avait eu des malheurs, embauchée pour ouvrir la porte et faire le ménage, tricotait dans la salle d'attente, devant un petit poêle ; elle m'avait demandé de rester là, à cause de la chaleur, tant que personne ne viendrait. « Et ce ne sera pas long, m'avait-elle affirmé, car je parle de vous dans le quartier. » Le premier jour, la sonnerie du téléphone troubla heureusement ma solitude ; ma mère, anxieuse, me demandait si tout allait bien. Le lendemain et le surlendemain, pas un coup de sonnette. (...)

Cependant ma gouvernante, soucieuse, me conseilla de prendre langue avec le pharmacien installé au bas de l'avenue. (...) Humilié, et comme pour quémander un secours, j'allais trouver l'apothicaire. » (p 232 à 233).

Le Dr Pasquier père se retrouve exactement dans la même situation dans *Vue de la Terre Promise* :

Les visites, malheureusement, ne le surmenaient pas trop. Ce premier accomplissement d'un rêve si longtemps choyé fut, pour mon père comme pour nous, une amère déconvenue. (...) Mon père, après une vie bourdonnante et voltigeuse, avait soudain le sentiment d'être enchaîné jusque dans ses loisirs. Et les loisirs ne manquaient point. La clientèle était rare. Il y avait, dans le pays, deux confrères soupçonneux, que mon père ne laissait pas de traiter cavalièrement et qui s'employaient de leur mieux à le ruiner de crédit. Il y travaillait lui-même par goût des caprices, des esclandres, de la bravade. Tout cela lui valait de longues heures de solitude piétinante qu'il partageait entre ses fioles et son jardin. En cette épreuve comme en toutes, ma mère fut sage. Elle disait : « Vous êtes bien pressés ! Une réputation, ça ne se fait pas en six mois. Il faut, Ram, que tous ces gens aient le temps de te voir à l'œuvre. Nous avons attendu dix ans que tu aies ton diplôme. Il en faut bien au moins deux ou trois pour que tu aies du succès. » Ces bonnes et consolantes paroles apportaient du calme et ne faisaient point finances. Nous vivions petitement. (p 482)

Il y a également les médecins dont la précarité constitue un des fils rouges du récit. Chez Doyle, notamment, le médecin est souvent pauvre, et désespère de se faire une patientèle. Dans *Sous la lampe rouge*, « Un faux départ » raconte l'histoire d'un jeune installé qui vivote de quelques patients avant de tomber sur le cas qui lancera sa carrière. En attendant, on vient lui réclamer le paiement du gaz...

Ces éternels et sordides petits problèmes d'argent lui étaient plus odieux que l'austérité de sa vie et la maigreur de sa pitance. Il prit sa bourse et en déversa le contenu sur la table. Il y avait là deux demi-couronnes et quelques pence. Dans son tiroir se trouvait dix souverains d'or. Mais ça, c'était son loyer. S'il y touchait, il était perdu. Mieux valait avoir faim. (p 82)

Et quand enfin des patients viennent le consulter, il a du mal à leur réclamer ses honoraires :

« Excusez-moi, madame, dit le docteur, nerveux. Pensez-vous qu'il vaille la peine de faire une facture pour une si petite somme ? Il vaudrait sans doute mieux régler cela tout de suite. » De son unique œil visible, la bohémienne lui lança un regard plein de reproche. « Vous allez me faire payer pour cela ? » (p 89).

Terriblement gêné, il finira par lui rendre l'argent...

La difficulté à réclamer des honoraires est tout aussi bien rapportée dans *Le passage*, lorsque le Professeur Joberton de Belleville adapte ses honoraires à la situation financière du patient, et se voit obligé de lui demander l'argent :

Palabaud écouta l'oracle puis en demanda le prix. C'est alors que je vis le professeur faire un de ces gestes vulgaires, presque incroyable tant il était contraire à ses manières et à sa réserve habituelle. Car il répondit en levant la main à la hauteur du visage et en montrant ses cinq doigts divergents. Palabaud hésita à déchiffrer le signe. Le professeur, comme à regret, dut l'aider en murmurant à voix basse : « Oui, cinq mille. ». (...) Comme beaucoup de médecins, le professeur Joberton de Belleville éprouvait une gêne à demander de l'argent. (p 148)

Les lettres de Stark Munro conte, de la même façon que pour celui d' « Un faux départ », l'histoire d'un jeune médecin qui cherche à se faire une clientèle, et qui erre de place en place, où on le suit.

Quant à moi, vous vous rappelez (...) que je fis mes débuts comme aide de mon père, dans sa clientèle. Vous savez que néanmoins, elle ne lui rapporte guère que cinq cents livres au maximum, et que ce chiffre n'a aucune chance de s'accroître. Cela n'est pas assez pour nous tenir occupés l'un et l'autre. (p 15)

Il cherche ensuite à travailler avec son ami Cullingworth, pour qui les affaires sont au contraire fort heureuses, malgré les circonstances :

- *Est-ce qu'il y a si peu que cela d'autres médecins ?*
- *Si peu que cela ! s'écria-t-il. Par Crums, les rues en sont pleines ! Il vous serait impossible de tomber par une fenêtre dans cette ville, sans tuer un médecin. (p 84)*

Et la situation est la même, quel que soit l'endroit :

Mais ce qui m'abasourdit, ce fut de voir la nuée de médecins qui s'était abattue sur cette localité. Une double rangée de plaques de laiton bordait la rue principale. D'où leur venaient les malades ? Je n'arrivais pas à le concevoir, à moins qu'ils ne fussent les clients les uns des autres. Le patron du « Taureau », où je fis un modeste déjeuner, m'expliqua jusqu'à un certain point ce mystère, en disant que comme la campagne proprement dite, sans un hameau, s'étendait à vingt milles à la ronde, c'était dans ces fermes isolées que les médecins de Stockwell trouvaient leurs malades. Pendant que je faisais la causette avec lui, je vis un homme d'âge moyen, en bottes poussiéreuses, arpenter la rue.

- *Voici le docteur Adam, me dit-il. C'est un nouveau venu, mais on dit qu'un de ces jours il aura sa voiture.*
- *Qu'entendez-vous par un nouveau venu ? demandai-je.*
- *Oh ! Il y a à peine une dizaine d'années qu'il est ici, répondit le propriétaire. (p 147)*

Et le médecin de sauter sur le moindre patient :

J'ai eu quelques moments de chance dans des cas que le hasard m'a procurés. L'un de ces cas (qui fut pour moi d'une importance immense), fut celui d'un épicier, nommé Haywood, qui eut une attaque dans la rue devant sa porte. Je passais par là pour aller visiter un pauvre journalier atteint de fièvre typhoïde. Vous pouvez croire que je saisis promptement l'occasion. Je m'empressai. Je traitai le mari. Je me gagnai la femme. Je chatouillai le moutard. Je fis la conquête de toute la maison. Il avait ces attaques périodiquement. Il conclut un arrangement par suite duquel je me fournirais chez lui et nous compterions ensemble pour mes soins. C'était un contrat de goule, car chacun de ses accès se traduisait pour moi par du beurre et du lard, tandis que si Haywood restait quelques temps en bonne santé, je revenais au régime du pain et des saucisses. Tout de même cela me permit d'économiser en vue du terme maint shilling qui sans cela serait passé en nourriture. Mais le pauvre diable finit par mourir, et cela régla définitivement notre compte. (p 203 à 204)

Enfin, c'est peut-être Bardamu, dans *Voyage au bout de la nuit*, qui paraît le plus précaire, le plus mal loti, et ce dès l'installation :

Ayant posé ma plaque à ma porte, j'attendis. Les gens du quartier sont venus la regarder ma plaque, soupçonneux. Ils ont même été demander au Commissariat de Police si j'étais bien un vrai médecin. Oui, qu'on leur a répondu. Il a déposé son Diplôme, c'en est un. Alors, il fut répété dans tout Rancy qu'il venait de s'installer un vrai médecin en plus des autres. « Y gagnera pas son bifteck ! a prédit tout de suite ma concierge. Il y en a déjà bien trop des médecins par ici ! » Et c'était exactement observé. (p 237 à 238)

Et les choses ne s'arrangent pas :

En attendant, quant aux malades, il n'en venait pas « bézef ». Faut le temps de démarrer, qu'on me disait pour me rassurer. Le malade, pour l'instant, c'était surtout moi. (...) Pendant des mois j'ai emprunté de l'argent par-ci et par-là. Les gens étaient si pauvres et si méfiants dans mon quartier qu'il fallait qu'il fasse nuit pour qu'ils se décident à me faire venir, moi, le médecin pas cher pourtant. J'en ai parcouru ainsi des nuits et des nuits à chercher des dix francs et des quinze à travers les courettes sans lune. (p 240 à 242)

Bardamu en vient même à regretter l'absence d'épidémies...

Une fois Robinson quitté Rancy, j'ai bien cru qu'elle allait démarrer la vie, qu'on aurait par exemple un peu plus de malades que d'habitude, et puis pas du tout. D'abord il est survenu du chômage, de la crise dans les environs et ça c'est le plus mauvais. Et puis le temps s'est mis, malgré l'hiver, au doux et au sec, tandis que c'est l'humide et le froid qu'il nous faut pour la médecine. Pas d'épidémies non plus, enfin une saison contraire, bien ratée.

J'ai même aperçu des confrères qui allaient faire leurs visites à pied, c'est tout dire, d'un petit air amusé par la promenade, mais en vérité bien vexés et uniquement pour ne pas sortir leurs autos, par économie. Moi, je n'avais qu'un imperméable pour sortir. (p 345)

4. LA CORPORATION MEDICALE

a. L'APPRENTISSAGE DE LA MEDECINE

- *La Faculté de médecine*

La plupart des auteurs font allusion, à un moment ou à un autre, au passage de leurs médecins sur les bancs de la Faculté. Les descriptions sont plus ou moins longues et détaillées, parfois empreintes d'une certaine nostalgie, parfois pas du tout.

Dans *Voyage au bout de la nuit*, Bardamu fait ses études de médecine pendant que l'histoire se déroule ; mais nous n'en aurons que de brefs aperçus, peu favorables. Ainsi, il dira poursuivre de « rigoureuses et interminables études (à cause des examens [qu'il] ratait » (p 102), et critique l'élitisme ambiant : « elle est bien défendue la Faculté, c'est une armoire bien fermée. Des pots en masse, peu de confiture. » (p 237).

De la même façon, le souvenir n'est pas bien positif dans les *Récits d'un jeune médecin* :

Je me rappelle le dernier examen d'Etat en médecine légale. Le professeur avait dit :

– *Parlez-moi des blessures à bout portant !*

Je m'étais mis à parler non sans désinvolture, et j'avais parlé longtemps, tandis que dans ma mémoire visuelle flottait quelque page d'un énorme manuel. Enfin ma verve avait tari, le professeur m'avait jeté un regard dégoûté et avait déclaré d'une voix grinçante :

– *Il n'y a rien dans les blessures à bout portant qui ressemble à ce que vous en avez dit.*
(p 82 à 83)

Certaines œuvres sont bien plus prolifiques dans leurs descriptions. Dans *Sous la lampe rouge*, de Doyle, deux nouvelles en particulier évoquent cette période première dans la vie d'un médecin. Dans « Le lot 249 », qui rapporte l'histoire d'une momie tueuse sur un campus, on suit le quotidien

d'un étudiant en médecine, Smith, qui combattrait vaillamment ladite momie. Même si l'action n'est pas centrée sur son apprentissage de l'art médical, il existe quelques références à son travail :

Un examen à venir avait déjà projeté sur lui son ombre et le maintenait au travail, sauf pendant les quelques heures par semaine qu'exigeait sa santé. Les livres de médecine éparpillés sur sa table en compagnie d'ossements, de maquettes et de planches anatomiques témoignaient de la portée comme de la nature de ses études. (p 244 à 245)

Smith est particulièrement assidu : « Pendant dix jours, l'étudiant en médecine se consacra si exclusivement à ses études qu'il n'entendit rien de ses deux voisins. » (p 273)

Ensuite, dans la bien-nommée « Sa première opération », Doyle raconte... la première opération à laquelle un jeune carabin assiste, soutenu par un de ses pairs, plus âgé :

« Nous allons assister à une opération, le saviez-vous ? »

Le novice redressa les épaules et tenta bravement de paraître indifférent.

« Rien de bien sérieux, hein ? »

– *Eh bien, si... assez sérieux.*

– *Une... une amputation ?*

– *Non. C'est plus grave que cela.*

– *Je crois que... Je crois qu'on m'attend à la maison.*

– *Pas la peine de vous défiler. Si vous n'y allez pas aujourd'hui, vous devrez y aller demain. Mieux vaut en passer par là tout de suite. Vous vous sentez en forme ?*

– *Oui, oui ; ça va ! » Le sourire n'était pas réussi.*

« Encore un sherry, alors ? Maintenant venez, ou nous serons en retard. Je veux que vous soyez bien placé, dans les premiers rangs.

– *Ce n'est sûrement pas nécessaire.*

– *Oh si, c'est bien mieux ! Quelle foule ! Il y a de nombreux nouveaux parmi ces étudiants. On les reconnaît sans peine, ne trouvez-vous pas ? S'ils allaient se faire opérer eux-mêmes, ils ne seraient pas plus livides.*

– *Je crois que je ne le serais pas autant.*

– *Eh bien, j'ai connu ça, moi aussi. Mais ce sentiment se dissipe bientôt. Vous voyez quelqu'un dont le visage serait de plâtre et avant que la semaine ne soit écoulée, il*

mange son déjeuner dans la salle de dissection. Je vous expliquerais le cas lorsque nous serons dans l'amphithéâtre. » (p18 à 19)

Tchekhov, quant à lui, s'est placé de l'autre côté de la barrière : du côté du professeur. Dans « Une histoire ennuyeuse », une de ses *Nouvelles*, il raconte la lente déchéance d'un professeur de médecine qui se sait condamné par la maladie. Celui-ci parle de la vie de l'Université :

Grâce aux relations étroites qui existent entre tous les concierges et les gardiens de l'Université, il n'ignore rien de ce qui se passe dans les quatre facultés, au secrétariat, dans le cabinet du recteur, à la bibliothèque. » (p 529)

Il évoque aussi ses cours en amphithéâtre :

Et nous formons une procession : Nikolaï s'avance le premier avec les préparations ou les planches, je le suis, et derrière moi, la tête modestement baissée, marche le cheval de trait ; ou, s'il le faut, on porte d'abord le cadavre sur un brancard, Nikolaï suit le cadavre, etc. Lorsque je parais, les étudiants se lèvent, puis se rassoient et le grondement de la mer s'apaise soudain. C'est la bonace. Je sais de quoi je vais parler, mais je ne sais pas comment je parlerai, par quoi je commencerai et par quoi je finirai. Dans ma tête pas une seule phrase n'est prête. Mais il me suffit de jeter un regard circulaire sur l'auditorium – le mien est construit en forme d'amphithéâtre – et de prononcer la formule stéréotypée « La dernière fois, nous en sommes restés à... » pour que les phrases s'envolent de mon âme en une longue file... et c'est parti ! (p 532)

Il raconte son travail personnel :

Je lis des revues, des thèses ou je prépare mon cours suivant, quelquefois j'écris quelque chose. Je travaille avec des interruptions, car je suis forcé d'accueillir des visiteurs. (p 535)

Ces visiteurs, ce sont parfois des collègues, mais souvent aussi des étudiants. Certains viennent quémander une bonne note :

« Pardonnez-moi, mon ami, dis-je à mon visiteur. Je ne peux pas vous mettre une note satisfaisante. Allez réviser vos cours et revenez. Alors nous verrons. »

Une pause. Je commence à avoir envie de faire souffrir l'étudiant pour le punir d'aimer la bière et l'opéra plus que la science, et je dis en soupirant :

– *A mon avis, ce que vous pourriez faire de mieux maintenant, c'est renoncer complètement à la médecine. Si, avec vos capacités, vous n'arrivez absolument pas à réussir un examen, c'est que, de toute évidence, vous n'avez ni le désir ni la vocation d'être médecin. (p 536 à 537)*

D'autres viennent demander autre chose :

Entre un jeune docteur. (...) Non sans émotion, ce jeune prêtre de la science commence m'expliquer que, cette année, il a réussi son examen de candidat au doctorat et qu'il ne lui reste plus que sa thèse à écrire. Il souhaiterait travailler chez moi, sous ma direction, et il me serait très obligé si je lui donnais un sujet de thèse.

- *Je serais ravi, collègue, de vous être utile, lui dis-je, mais, pour commencer, mettons-nous d'accord sur ce qu'est une thèse. On est convenu d'entendre par ce mot une composition constituant le fruit d'une activité créatrice personnelle. N'est-il pas vrai ? Une composition écrite sur un sujet donné par un autre et sous la direction d'autrui porte un autre nom...*

Le candidat se tait. Je rougis et je bondis de ma place en criant furieusement :

- *Qu'avez-vous tous à venir me voir ! Je ne comprends pas. Est-ce que je tiens une boutique ? Je ne fais pas commerce de sujets de thèse. (p 538)*

Reverzy fait d'abord allusion aux études médicales dans *La vraie vie*, à travers la scène où Dufourt est présenté comme cas clinique à l'Amphithéâtre :

Sur les gradins de l'amphithéâtre se pressaient des étudiants dont certains se tenaient accroupis sur les marches. (...) Avec des allures de gens de cirque entrant en piste, les infirmiers poussèrent le chariot [sur lequel se tenait Dufourt] à travers l'hémicycle. (...)

- *Monsieur le chef de clinique va nous lire l'observation concernant le malade, dit le Professeur.*

Des doigts tremblants de l'interne le médecin prit les feuillets roses tirés du carton :

- *Malade de quarante-cinq ans qui entre dans le service, envoyé par le Dr X... (...)*
- *Nous allons procéder à l'interrogatoire du sujet, dit le Professeur quittant la chaire quand fut achevée la lecture.*

Le professeur cumule alors deux fonctions : celle de soignant, et celle d'enseignant.

Comme la veille, glissant la main sous le drap et avec la même délicatesse, il saisit le poignet.

- *Cher Monsieur, voulez-vous me dire : depuis quand souffrez-vous ? demanda-t-il avec une sollicitude non feinte.*
- *Depuis deux ans.*

- *Depuis deux ans, répéta le Maître tourné vers ses élèves.*
- *Et pouvez-vous nous dire de quelle façon ont commencé ces troubles ?*
- *Par des vertiges.*

Se tournant vers les élèves le Maître répéta : « Des vertiges. » (...)

- *Eprouvez-vous une douleur où j'ai la main ?*

Mais l'apprentissage le plus réussi est celui où l'étudiant est actif et non simple observateur.
Le métier de médecin nécessite l'apprentissage de théories mais aussi de gestes :

Dufourt grimaça un peu et fit un signe de tête : d'une main le Professeur désigna un étudiant au premier rang.

- *Vous, venez par vous-même vous rendre compte ! Et après vous quelques-uns de vos camarades, mais pas trop...*

Visiblement intimidé le jeune homme s'approcha du chariot et commença de palper sous l'œil du Maître.

- *Palpez plus profondément, conseilla ce dernier, mais du bout des doigts, la main à plat sur la paroi. Vous sentez mieux ?*

Les étudiants ne sortent pas valorisés de cette description, perdus anonymement dans une foule de jeunes hommes peu enclins à montrer quelque signe d'intelligence :

Le visage du jeune homme, assez pâle, exprimait l'abrutissement et la crainte.

- *Prenez votre temps ! Apprenez à palper, lui commanda le Professeur qui lui prit la main, les doigts groupés, et l'appliqua fortement sur l'abdomen, un peu au-dessus de l'ombilic.*
- *Vous êtes dessus, mon vieux ! Vous sentez bien ?*
- *Oui monsieur, répondit l'étudiant d'une voix tremblante.*
- *C'est bien, au suivant !*

D'autres descendirent dans l'hémicycle et tour à tour palpèrent le ventre de Dufourt. Du premier coup certains tombèrent sur ce que le Professeur avait appelé « la masse » ; d'autres au contraire après un long tâtonnement, parfois avec l'aide du Professeur toujours attentif et leur prenant la main pour l'appliquer au bon endroit.

– *C'est assez pour aujourd'hui. (p 592 à 593)*

Enfin, Reverzy retrace de façon bien plus complète ses études de médecine dans *Place des Angoisses*. Il intronise sa description en parlant de sa vocation, née de la rencontre avec la figure d'un « grand médecin », le Professeur Joberton de Belleville, qui traversait quotidiennement la place en bas de chez lui, et se rappelle de son premier jour : « un matin d'octobre, je descendis l'escalier quatre à quatre, un cahier vierge roulé sous le bras (...). Ainsi je pénétrai non sans quelques regards en arrière, tous fixés sur le même être, dans l'univers inconnu des docteurs. » (p 186 à 187)

S'il évoque les cours en amphithéâtre dans *La vraie vie*, *Place des Angoisses* est plutôt centré sur la visite hospitalière, qu'il décrit de façon détaillée :

Une seconde religieuse s'approcha, chargée de vêtements blancs : officiant de conserve, les deux femmes procédèrent à l'habillement du Maître. (...) Revigoré et comme soutenu par la blanche carapace dans laquelle il était ficelé, en passant un stéthoscope à sa ceinture, le Maître leva enfin vers moi des yeux craintifs et murmura à l'une des religieuses : « Sœur, vous donnerez un sarrau à ce jeune homme ! » C'était certes là une bonne parole : le plus grand médecin de la ville m'admettait dans sa suite ; mais je n'eus pas le temps d'avaler mon orgueil. Rageusement, le Professeur avait contourné la table et, bousculant ses disciples, était sorti de la pièce. Surpris et serré contre le mur par les étudiants courant après lui, sans plus penser au sarrau promis, je fus l'un des derniers à me joindre au cortège grossi de ceux qui attendaient devant la porte : la colonne par deux ou trois, s'étirait déjà sur une trentaine de mètres. Une jeune fille me souffla que le mouvement se faisait en direction d'une salle de femmes, à l'autre bout de l'hôpital. (...)

Cohorte d'étudiants suivant le professeur, la visite représente alors un rite sacerdotal entourant les patients, avec toujours cette double mission de soigner et d'apprendre :

Cependant, à la sortie d'un défilé enjambé par des voûtes, la troupe s'engouffra dans une salle où quatre rangées de lits tendus de rideaux blancs s'étiraient jusqu'à de hautes fenêtres ouvertes sur le ciel vide. Une centaine de femmes y étaient couchées, dont seules les têtes émergeaient des draps. Le cortège, à même vitesse, défila entre les rangées centrales, puis, après une hésitation en tête, ralentit sa marche, se resserra et enfin s'aggloméra autour d'un lit au montant duquel le Professeur s'appuya des deux mains pendant qu'une religieuse poussait derrière lui une chaise où il se laissa tomber. Mal placé au départ, j'étais arrivé l'un des derniers ; quatre rangs de spectateurs se trouvaient devant moi, et je dus me dresser sur la pointe des pieds pour voir ce qui se passait près du lit. Aux mouvements de ses lèvres, je compris que le Professeur avait commencé sa leçon, mais d'une voix si basse que nul mot ne me parvint. Mes voisins, d'ailleurs, ne paraissaient pas curieux de l'entendre (...). Je m'aperçus que le Professeur n'était pas seul à parler, mais qu'il

conversait avec son interne. Près d'eux, la malade, femme rabougrie à chignon huileux, assise sur son lit, les dominait sans s'intéresser à leur discours. (p 190 à 191)

Mais les cours magistraux sont aussi dispensés à la Faculté :

L'après-midi, on écoutait des leçons de physique et de chimie, sciences saugrenues dont ne s'embarrassent pas longtemps les médecins. La Faculté, bloc d'architecture sommaire, de construction récente, blanche comme une mosquée, émergeait, aux confins de la ville, des terrains vagues et des jardins ouvriers. (...) Après la leçon, on passait dans un laboratoire où d'étranges chercheurs s'ennuyaient à côté d'un microscope rouillé ou fumaient la pipe derrière un journal. (p 221)

Et enfin arrive l'ultime étape, le Graal de l'étudiant en médecine...

Un mois plus tard, assis comme sur un banc d'infamie devant un jury glacé, je soutins une thèse de quarante-cinq pages. Le Professeur Joberton de Belleville, qui présidait, eut un mot d'éloge prudent. A mon retour, ma mère m'attendait à la fenêtre ; elle me fit signe ; je reconnus le geste du matin où j'étais parti à l'hôpital pour la première fois. J'étais quand même docteur.

Docteur, mot collé à mon nom, maintenant adhérent à ma substance et aussi inséparable que ma fatigue. (p 230)

- **La formation continue**

Il est surprenant de constater que sur l'ensemble des personnages de médecins décrits, seuls trois évoquent réellement l'idée de formation continue, d'apprentissage pratique ou théorique dispensé pendant l'exercice médical. Mais dans deux cas, cet apprentissage revêt une importance majeure.

Dans *Sous la lampe rouge*, tout d'abord, a déjà été abordé ce vieux médecin qui « se fait un devoir de lire son hebdomadaire médical » (p 13 dans « En retard sur son temps ») : mais considérant la science moderne comme « une expérience énorme et quelque peu risible », il n'applique pas du tout ses principes.

Par contre, dans la nouvelle « Les Docteurs de Hoyland », un tout autre personnage de médecin est décrit :

L'étude était pour lui une passion et il n'entendait pas se laisser gagner par la rouille qui affecte souvent les médecins de campagne. Il avait pour ambition que ses connaissances restent aussi claires et fraîches qu'au moment où il était sorti de la salle d'examen. (...) Après

une longue journée de labeur, il passait la moitié de la nuit à pratiquer des iridectomies et des extractions sur les yeux de mouton que lui envoyait le boucher du village. (p 321 à 322)

C'est exactement pour son amour des études qu'il ira rendre visite à un nouveau confrère installé à proximité, connu par ses publications médicales, et qui s'avérera être... une consœur, ce qui ne sera pas sans poser de problèmes pour lui.

Dans *Récits d'un jeune médecin*, enfin, les multiples difficultés auxquelles se heurte le héros ont été assez longuement décrites pour qu'il soit évident qu'une formation continue, via les manuels de référence ou l'aide de ses collègues sages-femmes, s'avère indispensable :

Je passais chaque soirée assis dans la même position, bien repu de thé ; sous mon bras gauche s'empilaient tous les manuels que j'avais d'obstétrique opératoire, avec au sommet de la pile le petit Döderlein. A gauche, je tenais dix volumes différents de chirurgie pratique agrémentés d'illustrations. (p 34 à 35)

Le temps presse parfois, et il ira jusqu'à consulter son manuel... juste avant un accouchement qui s'annonce difficile :

Or il est temps de prendre un parti.

- *Présentation transversale... présentation transversale... il va falloir, par conséquent... il va falloir tenter...*
- *Une version sur un pied, lâcha Anna Nikolaïevna malgré elle, comme si elle eût fait la remarque pour elle-même.*

Un vieux praticien expérimenté lui eût jeté un regard de travers pour s'être mêlée d'avancer ses propres conclusions. Mais quant à moi, je suis un être peu susceptible...

(...) Et devant mes yeux se mirent à défiler les pages du Döderlein. Version directe... version combinée... version externe... Des pages, des pages... et sur chacune des croquis. (...) Et dire que je lisais tout cela tout récemment encore. (...) Et à présent, de tout ce que j'avais lu, ne me revenait qu'une seule phrase : « ... les présentations transversales sont du nombre des présentations absolument défavorables. » Pour être vrai, c'est vrai. Absolument défavorables, aussi bien à la mère elle-même qu'au médecin diplômé depuis six mois. (...) Mais il faut quand même que je jette un coup d'œil dans le Döderlein... Et m'étant lavé les mains, je dis :

« Fort bien, parfait... vous la préparez pour l'anesthésie, vous la faites allonger, et moi je reviens tout de suite, le temps d'aller chez moi prendre des cigarettes. » (...)

Une fois dans mon cabinet, j'allumai la lampe et, sans penser à ôter mon bonnet de fourrure, je me précipitai sur l'armoire à livres. (p 27 à 29)

Mais rien ne vaut l'apprentissage par un professeur en chair et en os :

Sous les gémissements et les cris, Anna Nikolaïevna me raconta comment mon prédécesseur-chirurgien expérimenté – exécutait les versions. Je l'écoutais avec avidité, en m'appliquant à ne laisser échapper aucun mot. Et ces dix minutes m'apportèrent davantage que tout ce que j'avais pu lire en obstétrique en vue des examens d'Etat, examens au terme desquels j'avais reçu, justement en cette matière, la mention « très bien ». A partir de paroles fragmentaires, de phrases inachevées, d'allusions jetées au passage, je me formai au savoir indispensable qu'on ne trouve dans aucun livre. Et au moment où, au moyen de gaze stérile, j'essayai mes bras d'une propreté et d'une blancheur idéales, une ferme résolution me gouvernait, tandis que se dessinait dans ma tête un plan parfaitement défini et arrêté. Version combinée ou externe, je n'avais même plus besoin, à présent, d'y penser. (p 30 à 31)

b. LA CONFRATERNITE

Entre médecins, on se serre les coudes. Voilà un précepte bien partagé, et qui donne lieu à un échange de services souvent indispensables.

Dans *La Garde Blanche*, pour commencer, le médecin malade qu'est Alexis Tourbine se fait soigner par des confrères attentifs, discrets, qualité indispensable vu la situation difficile dans laquelle notre héros se trouve, et peu vénaux :

Dans le salon, Hélène tendit de l'argent au médecin. Celui-ci refusa d'un geste...

– *Mais non, voyons, dit-il, pas pour un confrère ! (p 321)*

Dans *Récits d'un jeune médecin*, le narrateur va porter secours à un confrère vénérologue bien embêté par une jeune accidentée :

Cher collègue (grand point d'exclamation). Je vous sup... (raturé). Je vous prie instamment de venir ici de toute urgence. A la suite d'un coup sur la tête, il y a ici une femme qui souffre d'une hémorragie des cavit... (raturé)... du nez et de la bouche. Sans connaissance. Je n'arrive pas à m'en sortir. Je vous en prie instamment. (...) Docteur (signature indéchiffrable). (p 48)

Dans *Morphine*, le psychiatre, au nom de la confraternité, n'avertira pas la hiérarchie du médecin qu'il est toxicomane...

Dans *Nord*, Céline, sa femme, son ami et son chat ne sont aidés que par un autre médecin, un nazi, qui leur fournira gîte, couvert et protection pendant toute la période où ils seront en Allemagne.

Dans *Sous la lampe rouge*, les histoires de confraternité sont nombreuses, et ont pour la plupart été déjà abordées : « En retard sur son temps » raconte les rapports parfois compliqués mais toujours cordiaux d'un vieux médecin et de deux de ses confrères, jeunes installées ; dans « Sa première opération », un carabin est accompagné par un étudiant plus âgé dans l'amphithéâtre... Dans « Un faux départ », le narrateur fait preuve de confraternité :

Le bruit parvint bientôt aux oreilles du Dr Mason que son jeune collègue s'était trouvé en mesure de lui ravir son principal client et s'en était abstenu. Il faut dire, à l'honneur de la profession, qu'une telle attitude est la règle plutôt que l'exception ; dans ce cas-ci, néanmoins, entre un praticien aussi jeune et un client aussi riche, la tentation était plus forte que d'habitude. Il y eut une lettre de remerciement, une visite, une amitié, et à présent le cabinet renommé de Mason et Wilkinson assure le plus gros de la médecine de famille à Sutton. (p 102).

Dans « Le lot 249 », enfin, Smith, poursuivi par la momie tueuse, trouve refuge chez un médecin senior... ce qui est une belle preuve de confraternité.

Il arrive que la confraternité aille encore plus loin. Dans *Cœur de chien*, il s'agit d'une véritable déclaration d'amour :

Le docteur Bormenthal, pâle, le regard très résolu, leva son verre à la taille de guêpe.

- *Philippe Philippovitch, s'écria-t-il tout ému, je n'oublierai jamais que je me suis présenté à vous, moi, étudiant mourant à moitié de faim, et que vous m'avez trouvé un refuge à l'ombre de votre chaire. Croyez-moi, Philippe Philippovitch, pour moi, vous êtes bien plus que mon professeur et mon maître... mon respect pour vous ne connaît pas de bornes... Cher Philippe Philippovitch, permettez-moi de vous embrasser.*
- *Oui, mon enfant, mugit Philippe Philippovitch désespéré, et il se leva à la rencontre de Bormenthal qui l'enlaça et baisa sa moustache duveteuse fortement imprégnée de tabac.*
- *Je vous le jure, Philippe Philipo...*
- *Vous m'avez bouleversé, bouleversé... Je vous remercie, disait Philippe Philippovitch. Mon enfant, il m'arrive de vous invectiver pendant les opérations. Pardonnez les emportements d'un vieillard. Dans le fond, je suis solitaire... (p 128)*

Mais certains médecins sont loin d'être confraternels. Il suffit parfois de quelques mots pour discréditer un confrère, pratique peu respectable quand elle ne concerne pas les qualités professionnelles, comme dans *Place des Angoisses*, où le Professeur Gerbelot remplace le Professeur Joberton de Belleville pendant que ce dernier est au front :

Je l'ai vu naître, votre Joberton, je l'ai même tenu sur les fonts baptismaux, avait-il dit dès les premiers jours. Et je l'ai connu à vingt ans, barbu et timide. On ne lui savait alors d'autre talent que le chant choral auquel il s'exerçait en qualité de figurant au Grand Théâtre. Et vous pouvez croire qu'il avait un joli filet de voix ! Son père, Antoine, mon camarade d'agrégation, voulait qu'il fit sa médecine... Bon Dieu ! Qui se serait douté de ses futuritions, comme écrit cet hurluberlu de vicomte Chateaubriand... En 1906 ou 1907, j'ai présidé le jury de son concours d'internat. En lisant sa question de pathologie, le petit malin se trouve mal ; on interrompt la séance, pendant que son oncle Philibert, professeur de clinique des maladies mentales et, qui mieux est, médecin ordinaire de l'Archevêché, court à la pharmacie, en revient avec un flacon d'Elixir de Garus, dont il administre une large ration à son foutriquet de neveu, qui reprend ses esprits... Joberton termine sa question, en passant d'ailleurs à côté du sujet, et, aux derniers mots, retombe en pâmoison. Cette fois on l'emporte sur une civière... Le lendemain, pendant la délibération, Antoine lui-même, le roublard, la larme à l'œil, vient nous supplier de ne pas coller son rejeton, qui se mourait d'une méningite tuberculeuse et à qui il voulait ménager une ultime satisfaction. Philibert, assis côté de moi, la tête dans ses mains, pleurait à chaudes larmes... Volens, nolens, je me suis laissé faire. Joberton le fils fut nommé... Et trois jours plus tard, il faisait le pitre sur les planches du théâtre... (p 227 à 228)

Le manque de confraternité est parfois dû à des raisons peu envisageables aujourd'hui, comme dans « Les Docteurs de Hoyland », issue de *Sous la lampe rouge* : ravi d'accueillir un nouveau collègue, un médecin de village déchantera vite, puisqu'il s'agit d'une femme...

Il n'avait encore jamais vu de femme docteur et son âme conservatrice se soulevait tout entière de révolte contre cette idée. Il n'aurait pu se rappeler la moindre injonction biblique en vertu de laquelle l'homme devait à jamais être le docteur et la femme l'infirmière, et pourtant il lui semblait qu'un blasphème venait d'être proféré. Son visage ne trahissait que clairement ce sentiment.

« Je regrette de vous décevoir, dit la dame d'un ton sec.

- Vous m'avez surpris, assurément, répondit-il en ramassant son chapeau.*
- Vous n'êtes pas de nos partisans, alors ?*
- Je ne peux pas dire que le mouvement suscite mon approbation. (...)*

- *Pourquoi une femme ne gagnerait-elle pas son pain grâce à son intelligence ? (...)*
- *Je préférerais de beaucoup ne pas être entraîné dans une discussion, Miss Smith.*
- *Dr Smith, interrompit-elle.*
- *Bon, Dr Smith ! Mais puisque vous exigez une réponse, je dois vous dire que je ne pense pas que la médecine soit une profession convenant aux femmes et que j'ai personnellement horreur des dames masculines. » (p 326 à 327)*

Enfin, cela peut aller jusqu'à une véritable guerre déclarée, comme entre Cullingworth et le narrateur dans *Les lettres de Stark Munro* (à propos d'argent), ou Chalgren et Rohner dans *Les Maîtres* (à propos de querelles scientifiques et de lutte de pouvoir).

c. L'ACCES AU SECRET

Par son statut, le médecin a souvent accès à des données sensibles, à des secrets ; il obtient des autorisations que seul son métier permet d'avoir. Nul n'est besoin que le secret soit très important ; il ne l'est parfois que pour une seule personne, son détenteur. On en trouve quelques exemples dans ce corpus.

Dans *Les Aventures de Sherlock Holmes*, la nouvelle « L'Homme à la lèvre tordue » commence par la demande d'une femme qui vient voir le Dr Watson, spécifiquement, parce que son mari a disparu : « ce n'était pas la première fois qu'elle nous parlait de ses déboires conjugaux : à moi qui étais médecin, et à ma femme qui était une ancienne camarade d'école, une vieille amie. » (p 316)

Dans *Récits d'un jeune médecin*, le narrateur a accès au registre de tous les malades et s'en sert pour rechercher tous les cas de syphilis, donnée sensible s'il en est...

Dans *Morphine*, le médecin va plus loin que ce que la loi l'autorise et se sert de son statut pour obtenir de la morphine :

J'ai encore réussi à me procurer quinze grammes de solution à un pour cent dans une pharmacie de banlieue – chose pour moi inutile et fastidieuse (je serai obligé de m'y reprendre à neuf fois pour me l'injecter !). Et j'ai encore dû m'humilier. Le pharmacien exigeait un tampon officiel, il me regardait d'un œil maussade et soupçonneux. Mais le lendemain, une fois revenu à la normale, j'ai obtenu sans aucun problème dans une autre pharmacie vingt grammes de cristaux : j'avais rédigé une ordonnance pour l'hôpital (en même temps, bien sûr, j'avais prescrit de la caféine et de l'aspirine). (p 133)

Enfin, c'est peut-être dans *Nord* que le secret le plus grand est dévoilé au médecin, secret qu'il promet justement de garder. Il va devoir soigner de mystérieux malades, que le lecteur soupçonnera d'avoir fomenté un attentat contre Hitler :

« Docteur, vous savez ce qui s'est passé ?

- Oh à peu près Monsieur le ministre... à peu près ?...*
- Oh non Docteur, vous ne savez pas !... vous allez savoir !... vous connaissez cet hôtel !... vous avez été partout ?...*
- Oui, à peu près... il me semble...*
- Alors, s'il vous plaît... si vous voulez bien... je vais vous faire accompagner par un homme à moi... il aura une clef spéciale... « passe-partout »... vous connaissez ! inutile de frapper aux portes... vous ouvrirez et vous trouverez des malades... si vous êtes assez aimable, prenez tout ce qu'il vous faut, vous savez, votre sacoche !... surtout ceux-là !... je vous donne les numéros !... »*

Il écrit...

« 113... 117... 82... entrez sans frapper !... ils pourraient ne pas vous ouvrir... ne leur dites pas que c'est de ma part...

- Oh, pas un mot, Monsieur le ministre !*
- Ensuite, lorsque vous aurez donné vos soins... revenez me voir !... vous ne parlerez à personne de ce que vous aurez observé... jamais !... jamais !...*
- La tombe, strict ! La tombe, Monsieur le Ministre ! » (p 39)*

d. LE SOIGNANT NON MEDECIN

- ***Les infirmiers***

Ces pauvres infirmiers sont des personnages bien négatifs chez Tchekhov, qui en décrit plusieurs. Dans les *Nouvelles*, on en retrouve un premier dans « Un désagrément » - sachant que le désagrément en question, c'est l'infirmier...

L'infirmier ne titubait pas, répondait aux questions de manière cohérente, mais son visage sombre et abruti, ses yeux ternes, les frissons qui lui parcouraient le cou et les mains, le désordre de ses vêtements, et surtout la tension de l'effort qu'il faisait sur lui-même et son

désir de masquer son état témoignaient qu'il venait de se lever, n'avait pas dormi son content et était saoul, péniblement saoul depuis la veille... Il était atteint d'une « gueule de bois » pénible, il souffrait, et était manifestement fort mécontent de lui-même. (p 504)

En conflit ouvert avec lui, le médecin cherche à le faire renvoyer, mais soutenu par un personnage haut placé, l'infirmier se défendra.

Dans « Le violon de Rotschild », l'infirmier refuse les soins à une vieille femme malade, malgré l'insistance de son mari, et finira par le chasser : « Eh bien alors ? Elle a vécu ? Il faut savoir s'arrêter. » (p 747).

Enfin, dans *Les contes humoristiques*, la nouvelle « Chirurgie » conte les déboires d'un infirmier aussi arrogant qu'incompétent avec une dent récalcitrante. L'opération s'annonce facile : « C'est un jeu d'enfant, dit l'infirmier-chef, qui feint la modestie tout en s'approchant de l'armoire et en farfouillant dans les instruments. La chirurgie ? un jeu d'enfant. Ce n'est qu'une affaire d'habitude, un tour de main. » (p 17). Mais reconnaît ensuite son erreur : « J'aurais dû prendre le pied-de-biche, marmotte l'infirmier. Quelle aventure ! » (p 19)

A noter que chez Boulgakov, on parle plutôt de « Feldscher », notamment dans *Les Récits d'un jeune médecin* : il s'agit de l'équivalent d'un infirmier, quoiqu'un peu plus formé.

- ***Les sages-femmes***

Déjà encensées un peu plus haut, les sages-femmes ont sauvé bien des fois la mise au pauvre héros des *Récits d'un jeune médecin*.

- ***Les religieux***

Les religieux ont une place de choix chez les soignants de l'époque. Soulignons d'abord que l'aidant de *Lenz* est un prêtre, pas un médecin, et qu'il tiendra la place de soutien durant toute son histoire.

Chez Reverzy, ce sont les sœurs qui s'occupent des patients et tiennent lieu d'infirmières. Elles sont plus attentives aux gestes de la vie quotidienne, au confort du malade, comme ici typiquement dans *Le passage* :

Revenue dans la chambre, la sœur avait jeté un coup d'œil pour voir si tout allait bien. Elle avait aidé Palabaud à s'installer plus confortablement et remonté son oreiller. Il avait du reste trouvé la position qui convenait à son corps affaibli : le thorax à plat sur le lit, la tête calée, les cuisses fléchies et largement écartées comme la femme qui accouche ou qui se prête au plaisir. (p 156)

Plus loin :

Il mangeait à la becquée. Une novice lui mettait dans la bouche des cuillerées d'une purée sans goût qu'il déglutissait avec peine. Immobile, les forces brisées, il voyait tout près de ses yeux la cuiller qui lui semblait gigantesque, prolongée par la main et le bras dont la longueur immense se poursuivait jusqu'à l'épaule et au visage diminués. Celle qui secourait Palabaud ne pouvait être qu'un ange de charité ; mais la charité brûle seulement l'âme de ceux et de celles dont elle est le délice ; qui la reçoit à ses dernières heures regarde en curieux la compassion qui luit dans les yeux des êtres qui pleurent et se penchent sur lui. (p 158)

Reverzy conclura ainsi *La vraie vie*, où Dufourt finit ses jours dans un établissement tenu par des religieux :

La religion guette les âmes et sait attendre ; apparemment, à ses entreprises la maladie offre un terrain favorable. Au grabataire, à l'agonisant, sans contrepartie elle promet pardon, rachat, vie éternelle, et il est temps d'exemples de conversions de la dernière heure que parfois l'incroyant, non sans raison, se demande si, quand le moment sera venu, il tiendra bon (p 606)

- **Les aidants naturels**

Un seul exemple d'aidant naturel a été retrouvé. Il s'agit de la femme de Laurent, qui recueille dans *La passion selon Joseph Pasquier* sa belle-mère et s'en occupe :

Ce n'est pas trois enfants que nous avons, Line et moi, mais quatre enfants. Matin et soir, Line la peigne, la lave et la poudre, lui fait toutes sortes de petits soins et de petits pansements avec une adresse allègre, avec beaucoup d'imagination dans la gentillesse et la simplicité. Hélène, qui assistait, un jour, par hasard, à l'une de ces séances a dit tout uniment : « On vous que vous aimez ça, ma chère ! Chez vous, c'est plus qu'une vocation, c'est une passion. » Hélène, ce jour-là, est partie tout à fait rassurée. Elle dit à qui veut l'entendre : « Les Laurent pourraient prendre une infirmière. Nous serions tous d'accord. Mais Jacqueline adore soigner les vieillards et les enfants. C'est son plaisir. D'ailleurs, elle s'y prend très bien. (p 791)

D. LE TRAITEMENT

*Tout acte thérapeutique (...) est une bataille et une bataille coûte cher, même à celui qui la gagne.
Pour détruire l'ennemi, c'est-à-dire le germe infectieux, il est parfois nécessaire de ravager le territoire envahi. La
plupart des médicaments actifs sont terribles : ils apportent le calme ou le salut, mais à quel prix ! Certains
réveillent toutes nos misères avant que de nous délivrer. Ils traversent l'organisme, à la poursuite de l'adversaire,
pillant, brûlant et dévorant tout sur leur passage, comme une troupe de soudards.*

Les Maîtres, Georges Duhamel

1. L'EFFICACITE DU TRAITEMENT

a. LES TRAITEMENTS EFFICACES

- *Les médicaments*

En ces temps reculés de la médecine moderne, les traitements efficaces n'étaient pas légion, et encore moins les médicaments efficaces. Mais en cherchant bien, il est certaines molécules parfois inconnues, parfois au contraire bien familières, qui apportaient leur contribution à l'amélioration de l'état des malades.

Dans *Place des Angoisses*, le Professeur Joberton de Belleville ne s'y trompe pas : « C'est avec la découverte de l'aspirine, à la fin du siècle dernier, qu'une nouvelle thérapeutique a vu le jour. Mon père saisit tout de suite l'importance de ce que nous appelons la chimiothérapie. » (p 201). La place des thérapeutiques chimiques est posée. Et c'est par la connaissance de ces traitements que Reverzy définit son narrateur comme médecin dans *Le passage* :

*J'étais un petit docteur attaché à une banlieue triste. Je savais un peu de médecine : la
digitale ranime les cœurs, la morphine endort les douleurs, la pénicilline modère les fièvres.
(...) Contre la toux et les rhumes je formulais des potions délicieuses. (p 29)*

Entrons maintenant dans le détail. Peu de substances ressortent du lot, peu de noms de molécules sont cités, et encore moins reviennent chez plusieurs auteurs. Néanmoins, on peut en retenir quelques-unes.

Dans *Féerie pour une autre fois*, Céline encense une certaine famille de thérapeutiques :

*Et pour un lavement ?... quand je suis resté quinze jours sans selle je donnerais le monde
moi pour un clystère ! ... (...) moi y a les lavements ! les nécessités ! au bout de quinze jours
sans lavement je voudrais bien mourir... et ils me le donnent si chaud que je crie... (p 100)*

Les traitements apaisants, calmants, sont également bien représentés. Dans *Cécile parmi nous*, Richard, le mari de Cécile, prend un cachet de véronal pour dormir. Et dans « Créature sans défense », du *Point d'exclamation et autres contes*, une agaçante rombière irrite des administratifs : « après son départ, Alexis-Nicolaëvitch envoya Nikita chercher un calmant et tous, ayant pris chacun vingt gouttes, se mirent au travail » (p 44).

Le camphre ou huile camphrée est également retrouvée dans plusieurs ouvrages. Dans *Nord*, Céline se plaint d'en être bientôt à court et se voit contraint d'utiliser du cardiazol :

Il savait que question « huile camphrée » je serais bientôt à court... ils n'en avaient plus en Allemagne, ni chez Athias à Moorsbug, ni à Berlin, mais lui avait du « cardiazol » dans sa réserve personnelle... le « cardiazol » est assez dangereux, toni-cardiaque certes, mais brutal... enfin à bout d'huile, le « cardiazol » valait mieux que rien... (p 504)

Dans *Récits d'un jeune médecin*, le héros utilise le camphre sur à peu près tous les patients. Enfin, dans *La Garde Blanche*, le médecin l'administre à Alexis Tourbine à dose apparemment élevée :

- *Camphre ? demanda Brodovitch à voix basse. (...)*
- *Par doses de trois grammes à la fois. Et souvent. (p 478)*

Chez ce même patient, la morphine fera des merveilles : « Il n'était pas loin de minuit quand, après une piqûre de morphine, Alexis s'endormit. » (p 382) La morphine est l'occasion d'un dithyrambique éloge de la part du narrateur de... *Morphine*, bien sûr :

Je ne puis que chanter louanges à celui qui le premier a extrait la morphine des fleurs de pavot. C'est un véritable bienfaiteur de l'humanité. Les douleurs ont cessé sept minutes après l'injection. (...) Après la piqûre, pour la première fois depuis ces derniers mois, j'ai dormi d'un sommeil profond et agréable. (p 120)

Selon certains auteurs, l'effet bénéfique du médicament est souvent lié à la façon de l'administrer, à son aura, ou à celle du médecin.

Le « vulnérable » bénéficie ainsi d'un statut de médicament miracle tel que tout le monde se met à sa recherche sous les bombardements dans *Féerie pour une autre fois*, dans le but de soigner et de sauver Delphine : « Ils le cherchaient tous, le vulnérable ! à dix-huit mains ! à soixante mains ! à tâtons ! sous tous les meubles... sous l'armoire ! sous les tapis... ils trouvaient rien... » (p 459)

Reverzy décrit l'importance du médecin dans les soins dans *Le Passage* :

Depuis quelques jours, il se sentait mieux. Les docteurs de l'hôpital connaissaient bien leur métier : c'était le miracle habituel de la médecine ; deux hommes s'étaient penchés un

instant sur lui puis s'en étaient allés ; une main avait déposé à son chevet une boîte de pilules qu'il avalait une à une ; l'organisme malade semblait revivre. (p 84)

Doyle ne dit pas autre chose dans *Les Lettres de Stark Munro*, lorsque le narrateur évoque la façon d'exercer de son ami Cullingworth :

Vous me demandez si ses cures sont vraiment remarquables, et en ce cas, en quoi consiste son système.

Je réponds sans l'ombre d'une hésitation, que ses cures sont, en effet, des plus remarquables, et que je le regarde en quelque sorte comme le Napoléon de la médecine.

Son opinion est que dans le plus grand nombre des cas, les doses pharmaceutiques sont trop faibles. Par suite d'une timidité excessive, on en est arrivé à réduire les doses au point qu'elles ont cessé de produire un effet sensible sur la maladie.

Selon lui, les médecins ont eu peur de déterminer des empoisonnements avec leurs remèdes, tandis que tout l'art de la médecine, tel qu'il le conçoit, consiste en un judicieux empoisonnement, et quand le cas est grave, il emploie des remèdes héroïques.

Dans l'épilepsie, alors que, moi, j'aurais ordonné trente gramme de bromure ou de chloral à prendre en quatre heures, il en donnerait deux drachmes toutes les trois heures. (...)

Je l'ai vu versé à un client dysentérique de l'opium en quantité telle que mes cheveux se hérissaient. Mais il s'en est tiré à force de science ou à force de chance.

Non seulement Cullingworth manipule les posologies à sa guise, mais il se sert également d'un autre ingrédient :

Puis il y a des cures d'un autre genre, celles qui, je crois, sont l'effet de son magnétisme personnel.

Il est si robuste, il a la voix si forte, si cordiale, qu'un malade nerveux et faible, en le quittant, est rechargé de fluide vital. Il est si parfaitement convaincu de son pouvoir de guérir qu'il leur inspire la confiance absolue dans la possibilité de la guérison et vous savez combien l'esprit réagit sur le corps dans les maladies nerveuses. (...)

Un de ses procédés favoris, quand il a affaire à des malades impressionnables, consiste à leur dire l'heure exacte où ils seront guéris. (...)

Il se peut que cela sente son charlatan, mais cela fait le plus grand bien au malade. (p 118 à 119)

- **La chirurgie**

Outre les thérapeutiques médicamenteuses, la chirurgie peut elle aussi soigner efficacement les patients qu'elle traite. Dans *Récits d'un jeune médecin*, le narrateur en fait un usage répété, qui a déjà été décrit, et qui se montre d'une profonde utilité : amputation ou trachéotomie, la chirurgie sauve des vies.

De la même façon, dans « Un nom de cheval », de ses *Nouvelles*, Tchekhov raconte l'histoire d'un général qui, ayant mal aux dents, essaie tous les traitements possibles et imaginables, jusqu'à appeler le médecin :

Un docteur vint. Il fourragea dans la dent, ordonna de la quinine, mais cela n'aida pas non plus. A la proposition d'arracher la dent malade le général opposa un refus. (p 112)

Mais rien n'y fait, la seule solution restait la chirurgie :

Le docteur vint et arracha la dent malade. Le mal cessa aussitôt et le général se calma. (p 115)

Enfin, Reverzy évoque dans *La vraie vie* l'opération chirurgicale « de la dernière chance » pour Dufourt, celle qui lui permettra de ne pas mourir immédiatement, sans lui éviter une lente agonie dans une maison de repos. Les chirurgiens y sont décrits avec une certaine admiration :

Les prestidigitateurs et les chirurgiens ont seuls les gestes pour retirer, du fond du chapeau ou des cratères bordés de linges sanglants et déprimés en éventail, la chose d'autant plus merveilleuse qu'ils semblent l'avoir créée à l'instant sous les doigts : jeu de cartes, lapin, colombes, viscère avec ses artères battantes, ses transparences et ses coloris sous-marins. (p 600)

b. LES TRAITEMENTS INEFFICACES

Bien que peu de traitements efficaces aient été rapportés, les traitements inefficaces ne sont pas nombreux non plus dans ce corpus. Il existe souvent une absence totale de possibilité thérapeutique pour le patient atteint de pathologie grave, avec plus prosaïquement et à défaut un accompagnement des souffrances, voire de la fin de vie.

Les attentes des patients ne sont ainsi parfois pas bien élevées, étant donné l'état des connaissances scientifiques à l'époque, comme pour Palabaud dans *Le passage* : « Il avait demandé à la médecine non la guérison, ni même un adoucissement de ses maux, mais une certitude et parfois

seulement une présence humaine. » (p 161). Et étant donnée l'efficacité de ses traitements précédents, on peut comprendre son point de vue :

Palabaud alla conter ses misères à un pharmacien (...) Il proposa à Palabaud un remède d'une efficacité certaine, une racine de mandragore (...). Palabaud l'acheta et l'essaya avec un léger espoir. Ce fut en vain : il allait la gorge serrée, retenant ses nausées, traqué par des odeurs atroces, titubant parmi des paysages déformés. Le résultat de l'examen sanguin arriva enfin : la syphilis régulièrement soignée et maintenant inactive n'était pas en cause.

« Je ne sais s'il faut s'en réjouir ou s'en alarmer, déclara le médecin. Votre foie est toujours aussi gros. Je vais vous donner un traitement. D'ici une quinzaine nous en verrons l'effet... »

Et sur trois pages, d'une écriture hésitante, il prescrivit des potions, des tisanes, des cachets, un régime. Palabaud prit les remèdes. Nulle amélioration ne se manifesta. (p 45).

Chez Tchekhov, dans une des *Nouvelles*, « Une histoire ennuyeuse », c'est le médecin même qui ne croit pas à l'efficacité des traitements, intrinsèquement ou liée à l'utilisation qui en est faite :

Mes collègues en thérapeutique, lorsqu'ils enseignent à soigner, conseillent d'« individualiser chaque cas ». En suivant ce conseil on s'assure que les moyens recommandés dans les manuels comme les meilleurs et les mieux adaptés aux cas standards se révèlent parfaitement inopérants dans des cas isolés. (p 568)

Chez Céline non plus, il ne fait pas bon être malade. Dans *Voyage au bout de la nuit*, à son amie Lola qui lui demande son avis à propos de sa mère malade, Bardamu ne laisse aucun espoir : « Non, répondis-je très nettement, très catégorique, les cancers du foie sont absolument inguérissables. » (p 221). Et le même Bardamu se sentira complètement impuissant devant la maladie de Bébert, comme déjà rapporté :

Il fallait pressentir que cette maladie tournerait mal. Une espèce de typhoïde maligne c'était, contre laquelle tout ce que je tentais venait buter, les bains, le sérum... le régime sec... les vaccins... Rien n'y faisait. J'avais beau me démener, tout était vain. (p 477)

L'inefficacité du traitement rejoint ainsi bien entendu l'impuissance du médecin, qui ne peut soigner ou soulager tous ses patients.

Enfin, il est une histoire toute entière tournée vers l'inexorable avancée de la maladie, en l'absence de traitement utile : dans *Mourir*, c'est bien sa mort prochaine, dont aucun traitement ne ralentit la survenue, qui conduit le personnage principal à vouloir entraîner sa fiancée avec lui...

2. LA DANGEROUSITE DU TRAITEMENT

a. *La dangerosité intrinsèque du traitement*

La dangerosité potentielle de toute thérapeutique peut tenir très simplement à son effet pharmacologique, dont certains aspects bénéfiques ont leurs équivalents malins. Le professeur Chalgrin, dans *Les Maîtres*, l'évoque de façon parfaitement claire :

M. Chalgrin dit que tout acte thérapeutique (...) est une bataille et qu'une bataille coûte cher, même à celui qui la gagne. Pour détruire l'ennemi, c'est-à-dire le germe infectieux, il est parfois nécessaire de ravager le territoire envahi. La plupart des médicaments actifs sont terribles : ils apportent le calme ou le salut, mais à quel prix ! Certains réveillent toutes nos misères avant que de nous délivrer. Ils traversent l'organisme, à la poursuite de l'adversaire, pillant, brûlant et dévorant tout sur leur passage, comme une troupe de soudards. (p 531)

Dans *Place des Angoisses*, le Professeur Joberton de Belleville partage probablement ce sage avis :

On ne se méfiera jamais trop des sulfamides ! Jusqu'à ce jour j'en ai prescrit à une douzaine de malades, dont quatre me sont revenus avec la jaunisse. (...) Les Parisiens prescrivent à tour de bras !... C'est bien leur droit ! Mais ici la prudence traditionnelle de notre vieille école, qui en a vu d'autres, est de mise jusqu'à plus ample informé. (p 202)

Les dangers d'un médicament peuvent enfin dépendre de leur dosage, comme lorsque Cullingworth, dans *Les lettres de Stark Munro*, prescrit « deux drachmes [de bromure ou de chloral] toutes les trois heures », et que le narrateur en vient « à craindre qu'une série d'enquêtes de coroners ne coupe court à la carrière de Cullingworth » (p 118).

b. *La dangerosité du traitement par détournement de son usage*

Le premier exemple de détournement de l'usage d'un médicament est de toute évidence celui des toxiques. La morphine a en effet une place de choix dans ce corpus. Sa dangerosité n'est plus à prouver dans le roman *Morphine*, puisqu'elle conduit le médecin atteint de dépendance à la déchéance, puis au suicide. Elle tient également un rôle de premier plan dans *Vue de la Terre Promise*, où l'un des personnages, Valdemar, devient morphinomane. Il commence par se faire surprendre par Laurent en train d'en voler dans la pharmacie de son père, et se montre bien conscient de l'interdiction d'en consommer :

Jure-moi que tu ne diras rien. D'abord, je n'en ai pris qu'une fois, rien qu'une petite fois. Jure, Laurent, jure ! Veux-tu que je me mette à genoux ? Veux-tu que je me traîne par terre ? Si tu dis quelque chose, on voudra me priver de tout, me coller dans une maison de santé, me guérir, enfin, je ne sais quoi. (p 477)

La descente aux Enfers de Valdemar est ensuite contée par ce même Laurent ; elle touche d'abord l'entourage du toxicomane, et notamment sa mère :

Mme Henningsen a eu les plus grands torts. (...) Certains jours, elle disait : « Je vais te faire enfermer ! » D'autres jours, elle gémissait : « Tu en auras, mon petit ! Je t'en trouverai. Quand je devrais en voler. Quand je devrais coucher avec le droguiste. Tu en auras, puisque tu aimes ça ! » (...)

Pendant la fin décembre, elle enfermait son fils à clé, soi-disant pour le guérir. S'il souffrait de la « disette », il devenait furieux. (...) (p 577)

Mais c'est surtout Valdemar lui-même que le lecteur voit sombrer :

Alors, Mme Henningsen a, comme on dit, coupé les vivres. Valdemar a volé de la drogue, d'abord dans l'officine de mon père, qui s'en est aperçu trop tard, puis chez un pharmacien qu'il a menacé d'abattre à coups de revolver et qui, terrorisé, n'a déposé plainte qu'après la catastrophe. (...)

Valdemar a crié tout de suite qu'il était invité, qu'il voulait sortir. Il a demandé de l'argent. Il devait être, depuis deux jours, dans un état de « privation » complète. Tu sais ce que je veux dire. Valdemar criait beaucoup. Les voisins, épouvantés par le ton de la dispute, sont sortis dans l'escalier. Et, tout de suite, ils ont entendu les coups de feu. Puis la porte s'est ouverte et Mme Henningsen est venue tomber sur le palier de son étage. Elle avait une balle dans le ventre. Pour Valdemar, il râlait quand on est entré chez eux et il est mort tout de suite. (p 578 à 580)

Parfois, le détournement part d'une intention plus mystérieuse. Ainsi, dans *Récits d'un jeune médecin*, une patiente cherche par tous les moyens à obtenir de la belladone, plante toxique s'il en est, alors qu'elle en a déjà reçu un plein flacon la veille : « C'est ainsi qu'ils font, docteur. Une artiste comme celle-ci va faire un tour à l'hôpital, on lui prescrit un médicament, et une fois rentrée au village, elle en sert à toutes les bonnes femmes. » (p 62)

Le détournement peut également être involontaire, lié à une certaine incompétence. Dans *Le combat contre les ombres*, Laurent se voit contraint de travailler avec un garçon de laboratoire loin d'avoir toutes les dispositions nécessaires à sa tâche, chargé de préparer des vaccins contre la méningite à pneumocoque. Laurent ne pourra que constater l'incompétence de son assistant : « Les

ampoules [de vaccin] que je vais faire détruire sans retard tuent la souris en quelques heures, car il s'agit d'un virus préalablement suractivé. » (p 306).

Enfin, plus grave encore, certains médicaments peuvent être utilisés dans un but sciemment néfaste. C'est bien sûr chez Doyle que l'on retrouve cet ultime détournement, puisque dans « Flamme-d'Argent », des *Mémoires de Sherlock Holmes*, un témoin gênant est endormi par « une appréciable quantité d'opium en poudre » (p 476), tandis que l'arme du crime est un « bistouri-cataracte » (p 481)...

3. LA MECONNAISSANCE DU TRAITEMENT

a. LES TRAITEMENTS EMPIRIQUES

- *L'alcool*

De nombreuses allusions évoquent le fait qu'à une certaine époque (et parfois encore de nos jours...), l'alcool était considéré comme le traitement de premier recours contre beaucoup de pathologies.

Dans *La Passion de Joseph Pasquier*, par exemple, le fait est résumé en une phrase : « Buvez de l'armagnac. Une bonne dose d'armagnac, c'est excellent pour la grippe. » (p 750). Un des personnages de *La Garde blanche* ne dit pas autre chose : « le cognac ne pouvait faire de mal absolument à personne et [on] en donnait même, dans du lait, aux anémiques » (p 420). Et même pour un étudiant en médecine, l'alcool est un remède souverain. Dans *Sous la lampe rouge*, le héros du « Lot 249 », appelé pour sauver un noyé, ne demande que du cognac...

Plus important encore, le héros d' « Encéphalite », nouvelle du recueil *La locomotive ivre*, l'utilise pour apaiser ses tumultueuses pensées, comme déjà rapporté dans la partie concernant les émotions et sensations ressenties par le patient :

On plaça devant moi une grosse chope de bière.

– *Faisons une expérience, dis-je à la chope, s'il ne ressuscite pas après la bière, ça signifie que c'est la fin. Il est mort, mon cerveau, victime de l'écriture de récits et il ne se réveillera plus. S'il en est ainsi, alors je mangerai les vingt roubles et je mourrai (...)*

L'idée me mit de bonne humeur et j'avalai une gorgée. Puis une autre. A la troisième gorgée, soudain, une force vive s'agita sous mes tempes, mes veines se regonflèrent et le jaune recroquevillé dans la boîte osseuse se détendit. (p 147)

- ***Superstitions et remèdes de bonne femme***

Médecine et croyances ne sont parfois pas si éloignées. L'importance du médecin dans la délivrance d'un traitement efficace a déjà été évoquée. Le patient peut n'avoir besoin que d'un geste, d'une thérapeutique dont il ne veut pas savoir la teneur mais qu'il croit efficace, comme Normance dans *Féerie pour une autre fois* :

– *Docteur ! docteur ! vite une piqûre !*

La Périchole en a marre que je reste là à rien faire... je suis médecin ou crotte ?

– *Piquez-les, voyons ! piquez-les !*

*Elles sont à l'envers toutes les deux, je vais pas les rehissier sur leur gros !... sur ses genoux !
et puis piqûres ? piqûres de quoi ? (p 417 à 418)*

Les traitements qui relèvent davantage de la superstition que de la logique sont légion dans *Récits d'un jeune médecin*, et ont déjà été abordés dans le chapitre évoquant « le patient benêt ». Ils sont complétés par Tchekhov qui s'attaque aux délicats problèmes dentaires, d'abord dans « Un nom de cheval », dans les *Nouvelles* :

Il se rinçait la bouche avec de la vodka, du cognac, il faisait à sa dent malade des compresses de suie de tabac, d'opium, d'essence de térébenthine, de pétrole, se badigeonnait la joue d'iode, se mettait de l'ouate imbibée d'alcool dans les oreilles, mais tout cela ne l'aidait pas, ou bien causait des nausées. (p 112).

Le patient de « Chirurgie », dans les *Contes humoristiques*, n'y va pas avec le dos de la cuillère non plus :

Le diacre m'a dit d'y mettre de l'eau-de-vie au raifort. Ça ne m'a rien fait. Mme Glycère (que Dieu l'ait en sa sainte garde !) m'a donné un petit fil du mont Athos à porter au poignet et on m'a ordonné de rincer la dent avec du lait chaud, mais je l'avoue, le fil, je l'ai mis, mais en ce qui concerne le lait, je n'ai rien fait : je crains Dieu, c'est le carême... (p 16)

Mais « remèdes de bonne femme » ne signifie pas inefficacité, et les choses les plus simples sont parfois les plus performantes. Dans *Le Passage* :

[Palabaud] avait trouvé un remède plus efficace que ceux des médecins : il suçait des pastilles de menthe dont la saveur glacée effaçait en sa bouche un goût brûlant et amer. Il regrettait de n'y avoir pas eu recours plus tôt et en vantait les bienfaits et la valeur nutritive. (p 140)

b. LE TRAITEMENT MYSTERIEUX

Peu de détails sont donnés sur les traitements administrés, nous l'avons déjà vu. Que ce soit pour le lecteur ou pour le patient, l'ordonnance est aussi souvent illisible que dans la vie réelle... La préparation des remèdes, jadis réservée au médecin, est à elle seule insondable. Laurent Pasquier, dans *Vue de la Terre Promise*, ne s'y trompe pas :

Notre père, à cette heure, devait être dans un réduit dépendant de son cabinet et qu'on appelait, pompeusement, le laboratoire. Il y passait de longues heures à manier des éprouvettes, des flacons, des tubes de verre. Il composait toutes sortes d'élixirs, des baumes, des embrocations qu'il essayait sur lui-même avec une belle témérité. (p 396 à 397).

Chez Reverzy, de nombreuses ordonnances sont proposées, jamais une seule n'est détaillée. Le patient prend ses pilules, avale ses potions, ne pose pas de question sur ce qui d'évidence n'est pas son domaine. Aucun patient n'interroge son médecin sur le traitement prescrit. Et c'est parfois ce qui peut poser problème. Dans *Récits d'un jeune médecin*, le patient atteint de syphilis ne comprend pas ce que vient faire pour son mal de gorge une crème au mercure, et ce traitement mystérieux ne sera probablement jamais appliqué.

Enfin, parfois même le médecin ne comprend pas les traitements... Nous sommes toujours dans les *Récits d'un jeune médecin* : « la destination de la plupart de ces instruments encore étincelants d'un éclat virginal, m'était absolument inconnue. » (p 11)

4. LA PREVENTION

a. Les vaccins

Très présents dans *Le Clan des Pasquier*, la fabrication de vaccins est de fait une des principales tâches du personnage principal, Laurent, dans le cadre de son travail à l'Institut de biologie. Fervent défenseur de ce mode de prévention par nature, il y a été préparé par son père, médecin lui aussi, qui ne tarissait pas d'éloges à leur sujet dans *Le jardin des bêtes sauvages* :

Père est ressaisi de la ferveur scientifique. Il est allé entendre une conférence de Maragliano sur le traitement de la phtisie par les vaccins. Il est revenu travaillé d'enthousiasme. Il nous en entretient chaque jour, non sans lyrisme. Il chante aussi la louange du sérum antidiphtérique. (p 352)

Plus tard, dans *Les Maîtres*, c'est le Pr Chalgrin qui « chante les louanges » des vaccins et de leur principe même de fonctionnement. Après avoir décrié les ravages pouvant être induits par les

médicaments communs, extrait rapporté dans la partie concernant la dangerosité du traitement, il insiste sur l'intérêt fondamental de la prévention en général, sous-entendant, en homme de laboratoire qu'il est, que les vaccins en sont les dignes représentants :

Le patron ne dit pas qu'il faut se détourner de la thérapeutique, certes non, car il y aura toujours des malades à soigner ; toutefois il pense que l'avenir des sciences médicales est dans la prévention des maladies, que la prévention ne tire aucune traite sur l'organisme, que c'est une victoire remportée hors des frontières, qu'elle satisfait en même temps la science et la morale, qu'elle représente la charité suprême, celle qui n'a pas lieu de racheter et de sauver, puisqu'elle anéantit le péril même avant l'offensive. (p 539)

Enfin, que dire de plus à propos de l'intérêt des vaccins sinon que Laurent Pasquier fera de leur fabrication une de ses principales missions dans *Le Combat contre les Ombres*, ce qui montre si besoin en était encore leur considérable importance.

b. La prévention des maladies vénériennes

Les autres éléments préventifs sont littéralement réduits à peau de chagrin, et ne concernent que les maladies vénériennes.

Dans *Voyage au bout de la nuit*, un extrait déjà cité évoque explicitement le fait que « les gars d'Auvergne qui (...) ne les fricotent qu'en capotes (...) ne tiennent pas à l'attraper deux fois ». (p 482).

Enfin, dans les *Récits d'un jeune médecin*, le médecin s'attaque à la syphilis par le biais d'une prévention secondaire : recevant un patient syphilitique, il lui demande de faire venir sa femme ; à l'inverse, il recherche toute trace de la maladie, heureusement en vain, chez l'épouse d'un autre homme atteint. Il épluchera alors le registre du dispensaire afin de comprendre pourquoi la syphilis est aussi présente dans sa campagne... « Ah, je pus me convaincre qu'en cet endroit la syphilis avait ceci d'effrayant qu'elle n'effrayait personne ! » (p 101). Sans mesures préventives, sans information, le médecin se retrouva donc bien dépourvu lorsque la vérole fût venue...

E. LA SCIENCE.

– *Tu manques de foi, dit-elle.*

– *J'ai foi en ces grandes forces évolutives qui entraînent la race humaine vers un but inconnu mais élevé.*

– *Tu ne crois à rien.*

– *Au contraire, ma chère Ada, je crois à la différenciation du protoplasme. »*

Sous la lampe rouge, Sir Arthur Conan Doyle

1. PENSER LA SCIENCE

a. LA SCIENCE POSITIVE : UN MODE DE PENSÉE DE RÉFÉRENCE

- *La science admirée*

Se référer à la science comme un paradigme directeur nécessite au préalable une acceptation de celle-ci comme un moyen, voire une fin, admirables en tous points. De multiples personnages de ce corpus, scientifiques ou non, restent béats devant les derniers progrès, et soutiennent de toute leur foi la science comme leur religion.

L'un des plus fervents défenseurs de la science est le Dr Pasquier père, contaminant rapidement son fils Laurent, qui dit de lui à son ami Justin dans *Le jardin des bêtes sauvages* :

- *Mon père, m'écriai-je (...), mon père affirme que le monde sera racheté – il ne dit pas racheté, mon père, il ne dit même pas sauvé, il dit perfectionné, mais au fond c'est la même chose – eh bien ! il explique très bien que le monde sera racheté – si tu aimes mieux – par la science. (...)*
- *Attends ! cria-t-il en retombant sur ses dix orteils. Attends ! La science, oui ! C'est une tout autre affaire. Ton père, en un sens, a parfaitement raison. Ça dépend du point de vue. La science, Laurent ! Tu sais que personne plus que moi ne respecte la science et le progrès... (p 211 à 212)*

Plus loin, son amour de la science est remis en exergue :

Notre père n'était, avec nous, ni très ouvert, ni très démonstratif ; mais il aimait, abeille enivrée, il aimait de nous offrir un peu du miel qu'il allait, non sans grand 'peine, butiner dans les écoles et les bibliothèques. Comme toutes les âmes novices, il subissait d'autant

plus volontiers la séduction des idées qu'elles ne sont pas, encore qu'il y paraisse, principes d'élan, instruments d'exploration, cimes périlleuses, mais bien, au contraire, résultats encombrants, jalons, citadelles, refuges. La connaissance des lois naturelles procure aux hommes de cette sorte une satisfaction sans ombre. Il avait bien assez d'apprendre ces lois et souffrait difficilement qu'elles pussent être affaiblies par de nombreuses corrections. (...) Venu tard au festin du savoir, il l'a quitté dans la conviction pieuse et non point sereine, mais péremptoire, mais agressive, que le monde était complètement déterminé par des lois sinon simples du moins simplifiables, du moins en voie de simplification et que l'homme allait, dans un délai fort bref, être maître de ses destinées et, bien entendu, de l'univers. (...) Il admirait sans réserve les arguments et les solutions de la science. (p 232 à 233)

La science est personnifiée par les scientifiques, grands hommes dignes eux aussi d'une admiration sincère :

Mon père se découvrit et dit :

– *Pasteur est mort. C'est une grande perte pour le monde.*

Nous prîmes notre dîner dans le recueillement. Puis père nous parla des microbes (...) :

– *Les travaux des grands savants comme Pasteur rendront l'humanité plus sage et plus heureuse. (...) Autrefois (...), la science travaillait à l'écart de la foule. Aujourd'hui, la terre entière suit avec attention l'œuvre des grands savants. Le gouvernement va faire à Pasteur des funérailles nationales. (p 361)*

Le modèle de son père inspirera beaucoup Laurent Pasquier. Devenu à son tour médecin, travaillant en laboratoire, il ne compte pas les savants dont il est admiratif. Dans *Vue de la Terre promise*, il évoque d'abord Léon Schleiter :

Nous admirions fort Schleiter. Il avait soutenu, l'année précédente, une thèse non pas brillante mais, exactement, monumentale sur la structure des graisses phosphorées dans les œufs d'oiseaux. A nos yeux, cet ouvrage, presque en son entier fait de chiffres et de formules chimiques, représentait la charte de notre science, la somme de toutes les idées raisonnables sur la vie. (...) Il était fils d'un petit tailleur de la rue d'Aboukir. (...) Le petit garçon du tailleur s'élevait, maintenant, très vite, dans la nouvelle gloire des temps, la gloire scientifique. (p 424)

Dans *Les Maîtres*, il évoquera de la même façon Messieurs Chalgrin et Rohner, qu'il admire beaucoup.

Aimer la science n'est pas tout ; parfois certains établissent une hiérarchie entre ses différentes branches. Dans « Une histoire ennuyeuse », des *Nouvelles*, Tchekhov dépeint ainsi l'assistant du professeur :

Autre trait : une foi fanatique dans l'infailibilité de la science. (...) Essayez donc de discuter avec un homme qui est profondément persuadé que la meilleure des sciences est la médecine, que les meilleurs gens sont les médecins, que les meilleures traditions sont les médicales. (p 531)

- **La science appliquée**

Une fois son éloge fait, la science a besoin d'être explorée, enrichie, honorée. Toujours dans *Le Clan Pasquier*, plusieurs scientifiques mettent en pratique ses principes, à un prix parfois déraisonnable. Dans *Vue de la Terre promise*, Laurent en parle en ces termes :

« Il aurait donné sa vie, soyez sûr, il la donnerait encore, avec élan, pour faire une grande, une véritable découverte. » (...) Cette passion des savants en quête d'illumination, je la connais, je l'éprouve, je l'ai durement éprouvée. Sa vie ! Qui de nous ne la donnerait pour arracher un fragment, un éclat, une parcelle au noir diamant de la connaissance. Créer, en définitive, est la seule joie digne de l'homme et cette joie coûte beaucoup de peine.

En effet, faire avancer la science n'est pas à la portée du premier venu, et demande un long travail :

Nous autres, gens de la recherche, nous souffrons à notre manière qui n'est pas trop romantique. Nous savons qu'il nous faut parfois séduire l'inspiration, lui tendre des pièges, lui montrer des lits « pleins d'odeurs légères ». Nous savons aussi que, parfois, la chance ne dédaigne pas l'homme endormi. Et nous nous assoupissons volontiers dans de petites besognes médiocres. Nous rampons sur notre chemin en espérant l'heure du bond, l'heure de l'envol surprenant. (...) Cette souffrance des savants stériles, on la connaît mal, hors de notre profession, et surtout on ne la prend guère en pitié. (p 463 à 464).

Un autre homme, Renaud Censier, a fait de la recherche son fil conducteur dans *La Nuit de la Saint-Jean* :

– *Que je trouve parfois une idée capable de servir à d'autres... comment dirai-je ? de marchepied ! Voilà ce que c'est que la science. Moi, (...) j'avance en franc-tireur. Je ne suis pas et ne veux pas être un chef d'école. Je vis et je travaille presque seul. (...) Je suis obscur, par vocation. Je ne serai jamais, malgré les publicistes, qu'un très obscur*

homme célèbre. (...) Mon cher, fit Renaud Censier, riant tout à fait, mon humble nom de paysan ne pourra jamais donner un bon adjectif.

Son interlocuteur a même fait un pas de plus en offrant son nom à la science :

[Blomberg] avait travaillé trente ans dans l'espoir d'accrocher son nom à quelque planche de salut. Il avait découvert, dans les cellules animales, et décrit interminablement des corpuscules protoplasmiques auxquels il attribuait un caractère parasitaire et qu'il appelait avec candeur, dans ses notes et communications : blombergias ou corpuscules de Blomberg. (Il avait beaucoup bataillé pour que le mot blombergia eût les honneurs de la minuscule.) De là, par la suite, à tirer une théorie, il n'y avait guère qu'un pas et Blomberg avait publié un gros mémoire sur ce qu'il appelait le « parasitisme universel » ou doctrine de Blomberg, non sans avoir tâtonné autour de blombergien... blombergisme. (p 45)

Enfin, comment ne pas évoquer le principal personnage du *Clan des Pasquier*, Laurent, qui, préparé par l'admiration sans bornes de son père pour la science, devient à son tour un grand scientifique ? C'est amoureuxment qu'il parlera à Justin de la science, et en particulier de la biologie, dans *Cécile parmi nous* :

Voilà les cellules qui se multiplient à partir de l'œuf. Et, toujours, elles vont pousser dans le même sens, se replier au même endroit. Toujours, en un point déterminé, les cellules, à un moment déterminé, vont engendrer quelque chose comme un poil ou comme un ongle, ou comme une glande. Pourquoi ? Et à telle place, dans le pelage ou le plumage, une tache du même rouge ou du même gris, toujours la même. Pourquoi ? Je le demande. Il est impossible d'expliquer ces choses, et ces choses sont l'essentiel, et ces choses sont les seules qu'on voudrait vraiment comprendre. Et quand les cellules se seront multipliées jusqu'à toucher certaines limites invisibles qui sont les limites de l'espèce, elles s'arrêteront, comme si, réellement, elles avaient rencontré un obstacle consistant. Et, ailleurs, elles ménageront une fossette, et ailleurs un petit canal. D'où vient cette propriété mystérieuse, inintelligible ? (p 184 à 185)

La science peut ensuite être appliquée différemment, loin de la recherche fondamentale prônée dans *Le Clan des Pasquier*. Le maître en ce domaine est sans conteste Sherlock Holmes, lui qui a fait de l'esprit scientifique une arme redoutable pour démasquer les pires criminels. Il le résume en un simple exemple, dans *Le Signe des Quatre* :

Ainsi, l'observation m'indique que vous vous êtes rendu à la poste de Wigmore Street ce matin : mais c'est par déduction que je sais que vous avez envoyé un télégramme. (...) Cet exemple peut servir à définir les limites de l'observation et de la déduction. Ainsi, j'observe

des traces de boue rougeâtre à votre chaussure. Hors, juste en face de la poste de Wigmore Street, la chaussée vient d'être défaite ; de la terre s'y trouve répandue de telle sorte qu'il est difficile de ne pas marcher dedans pour entrer dans le bureau. Enfin, cette terre est de cette singulière teinte rougeâtre qui, autant que je sache, ne se trouve nulle part ailleurs dans le voisinage. Tout ceci est observation. Le reste est déduction. (p 110 à 111)

Le raisonnement de Sherlock Holmes est toujours rigoureux, logique dans son approche, ne laissant (en théorie...) aucune place au hasard. Mais le détective utilisera également des sciences particulières. S'il tire parti des balbutiements de la médecine légale, comme nous le verrons plus loin, il utilise aussi la chimie, dans « Le traité naval », in *Les Mémoires de Sherlock Holmes* :

Holmes, vêtu d'une robe de chambre, était assis devant sa table et absorbé par une analyse chimique. Une grosse cornue bouillait furieusement sur la flamme bleue d'un bec de Bunsen, et les gouttes distillées se condensaient dans un récipient gradué de deux litres. (...) Il s'affaira avec divers flacons, aspira quelques gouttes de chaque au moyen d'une pipette, et finalement posa sur la table une éprouvette qui contenait une solution. Dans sa main droite il tenait une bande de tournesol :

– *Vous me trouvez en pleine crise, Watson ! Si ce papier reste bleu, tout va bien. S'il vire au rouge, un homme sera pendu !*

Il plongea le tournesol dans l'éprouvette ; aussitôt le papier prit une teinte cramoisie foncée et peu appétissante. (p 641)

Les médecins s'appuient bien évidemment beaucoup sur la science dans leur exercice quotidien, de façon plus ou moins fervente, à l'époque. Dans *Sous la lampe rouge*, Doyle l'évoque dans deux nouvelles. Dans « En retard sur son temps », il oppose le vieux médecin arriéré aux deux jeunes praticiens « avec nos instruments modernes et nos alcaloïdes dernier cri » (p 15) ; puis, dans « Les docteurs de Hoyland », il raconte l'installation d'un nouveau médecin femme :

[Quelques malades curieux] avaient été si impressionnés par la fermeté de son attitude et par les instruments étranges et nouveaux à l'aide desquels elle tapait, sondait et écoutait que cela avait formé pendant des semaines l'essentiel de leur conversation. (p 330)

Enfin, il est un homme qui a fait de la science son mode de vie. « Le physiologiste », toujours dans *Sous la lampe rouge*, a aboli toute émotion et ne raisonne et ne parle que sur un mode logique.

Lorsque les domestiques parlent trop fort, voilà ce qu'il en dit :

La première grande avancée de la race humaine, déclara le professeur, eut lieu lorsque, grâce au développement des circonvolutions frontales gauches, elle acquit la capacité de parler. La seconde, ce fut lorsqu'elle apprit à contrôler cette capacité. La femme n'a pas encore atteint ce deuxième stade. (p 139)

Lorsqu'il montre le signe d'une quelconque émotion, même sa sœur est surprise :

- *J'ai mal dormi. Légère congestion cérébrale, je suppose, due à une stimulation excessive des centres de la pensée. J'ai eu les idées un peu perturbées.*

Sa sœur le dévisagea avec stupeur. Les processus mentaux du professeur avaient été jusqu'alors aussi réguliers que ses habitudes. Douze années de cohabitation lui avaient appris qu'il vivait dans une atmosphère sereine et raréfiée de calme scientifique, loin au-dessus des misérables émotions qui affectent les cerveaux plus humbles. (p 140)

Tout est pour lui le fruit d'une réflexion intense :

J'ai accordé à la question toute la considération nécessaire. L'esprit scientifique est lent à élaborer des conclusions, mais dès lors qu'il les a atteintes, il n'est pas prompt à en changer. Le mariage est la condition naturelle de la race humaine. J'ai été, comme tu le sais, si occupé de mes travaux académiques et autres que je n'ai pas eu de temps à consacrer à des questions d'ordre simplement personnel. (p 141)

La science est finalement sa religion au sens propre du terme, comme il sera vu plus tard.

- ***La science défendue***

Mais lorsque l'on défend une cause, il faut s'attendre à ce qu'elle soit attaquée.

C'est probablement Joseph Pasquier qui se moque le plus de la science, défendue à la fois par son statut de personnage négatif, et à la fois par Laurent. Dans *Le Jardin des bêtes sauvages*, il se moque ainsi des aspirations de son frère :

- *Le paradis terrestre, avec les serpents qui caressent les petits agneaux. Et de beaux livres de latin et de grec pendus à l'arbre de science.*
- *Oui, fis-je, les dents serrées, avec le latin et le grec dont tu as bien tort de te moquer. (p 327)*

Et dans *La Nuit de la Saint-Jean*, il dénigre ouvertement le scientifique par rapport à l'homme d'affaires, dans un raisonnement que le lecteur interprète aussitôt comme fallacieux :

Je veux bien croire qu'il faut de la vertu pour découvrir un sérum. Papa nous racontait Pasteur, et l'expérience des moutons, du charbon, les heures d'attente. Qu'est-ce que c'est que ça, des heures ! Pour le monsieur dont je te parle, ce sont des semaines d'attente. (p 36)

Plus violent encore, dans « Une histoire ennuyeuse », des *Nouvelles*, un personnage pose la question de l'intérêt de la science pour le bonheur de l'humanité, position combattue par le narrateur :

– *La science, grâce au ciel, est dépassée, dit Mikhaïl posément. Elle a fini sa petite chanson. C'est comme ça. L'humanité commence déjà à sentir le besoin de la remplacer par quelque chose d'autre. Elle a crû sur le terrain des préjugés, elle a été nourrie de préjugés, et elle constitue maintenant une quintessence de préjugés au même titre que ses aïeules disparues : l'alchimie, la métaphysique et la philosophie. Et en effet, qu'a-t-elle fait pour les hommes ? Entre les Européens instruits et les Chinois qui ne connaissent aucune science, la différence n'est-elle pas insignifiante, tout extérieure ? Les Chinois n'ont pas connu la science, qu'y ont-ils perdu ?*

– *Les mouches non plus ne connaissent pas la science, dis-je. Et après ?*

(...) Toutes ces conversations sur la médiocrité croissante me font toujours l'effet d'avoir surpris une conversation insultant pour la vertu de ma fille. Je suis vexé de voir que ces accusations sont dépourvues de fondement et s'édifient à partir de lieux communs galvaudés, d'épouvantails comme l'avènement de la médiocrité ou l'absence d'idéaux, et de références à un passé admirable. (p 557 à 558)

b. LE QUESTIONNEMENT ETHIQUE

Penser la science n'est pas seulement l'adopter comme référence, et nécessite pour aller plus loin de la réfléchir comme un moyen susceptible de corruption et d'aliénation. Eviter cet écueil n'est pas chose aisée, et plusieurs auteurs ont donc, à défaut de trouver des réponses, décidé de poser certaines questions, premier pas vers une réflexion éthique digne de ce nom.

Céline, dans *Voyage au bout de la nuit*, effleure le sujet en niant son importance :

Un jour, Parapine, au temps où il lui parlait encore, lui avait déclaré tout cru à table qu'il manquait d'Ethique. D'abord, cette remarque ça l'avait froissé Baryton. Et puis tout s'était arrangé. On ne se fâche pas pour si peu. (p 417)

La majuscule est-elle respect ou ironie ? Quoi qu'il en soit, Bardamu ne s'interroge qu'une seule fois sur le bien-fondé de ses actes en tant que médecin, à propos de Robinson qu'il a envoyé au loin grâce à son statut :

Cette sarabande de la nuit précédente m'avait laissé comme un drôle de goût de remords. Le souvenir de Robinson revenait me tracasser. C'était vrai que je l'avais abandonné à son sort celui-là et pire encore, aux soins de l'abbé Protiste. C'était tout dire. (p 370)

Boulgakov, par contre, entame sérieusement la discussion. Dans *Cœur de chien*, d'abord, où le médecin expérimentateur fou – qui en opérant un chien l'a transformé en homme - semble se retourner sur son travail avec l'ébauche d'un esprit critique :

- *Que le diable m'emporte... Cela faisait cinq années que j'étais là, à extirper les hypophyses des cerveaux... Vous savez quel travail j'ai fait, c'est inconcevable pour l'intelligence. Et voilà que, maintenant, la question se pose : à quoi bon ? Pour transformer un beau jour le plus adorable des chiens en une ordure à vous faire dresser les cheveux sur la tête.*
- *C'est quelque chose d'extraordinaire.*
- *Entièrement d'accord avec vous. Voilà, docteur, ce qui arrive lorsque le chercheur, au lieu de suivre à tâtons un chemin parallèle à celui de la nature, viole la question et soulève le rideau : tiens, le voilà, ton Bouboulov, et bon appétit !*
- *Philippe Philippovitch, mais si c'était le cerveau de Spinoza ?*
- *Oui, jappa Philippe Philippovitch. Oui ! A condition que le chien n'ait pas la malchance de crever sous mon bistouri. Or, vous avez vu de quel genre d'opération il s'agissait. En un mot, moi, Philippe Transfigouratov, je n'ai jamais rien accompli de plus difficile de ma vie. Il est possible de greffer l'hypophyse de Spinoza ou de quelque autre farceur du même style et de concocter à partir d'un chien un être supérieur. Mais pourquoi diable ? Voilà la question. Expliquez-moi, je vous prie, pourquoi l'on devrait fabriquer artificiellement des Spinoza alors que n'importe quelle bonne femme peut en produire un n'importe quand. (...) Docteur, l'humanité s'en occupe elle-même, et du fait de l'évolution, produit obstinément chaque année, sur fond de toutes sortes d'ordures, des dizaines de génies transcendants, qui seront les ornements de la planète. Maintenant vous comprenez, docteur, pourquoi j'ai dénigré vos conclusions au sujet de l'histoire de la maladie de Bouboulov. Ma découverte, que vous admirez tant, ne vaut pas un sou... (...) D'un point de vue théorique, c'est intéressant. Bon, d'accord. Les physiologistes seront fous de joie. Moscou se déchaîne... Bon, mais pratiquement, quoi ? Qui se tient devant vous ? (p 132 à 133)*

La réflexion éthique de Boulgakov se poursuit dans *J'ai tué*, lorsque des médecins débattent à propos de la responsabilité médicale lors de la mort d'un patient :

- *Ils mettent tout sur le dos des médecins, ces sacripants, et surtout de nous autres chirurgiens. Réfléchissez un peu : vous faites cent appendicites et, à la cent unième, le patient vous meurt sur le billard. C'est vous qui l'avez supprimé, dites-moi ?*
- *On dira inmanquablement que oui, répliqua le docteur Hyns. (...)*
- *Je ne peux pas supporter, repris-je, ces expressions de contrition qui sonnent faux : « J'ai tué, ah ! je suis un assassin. » Personne, n'assassine personne, et si un malade est tué entre nos mains, c'est un hasard malheureux qui le tue. C'est risible à la fin ! Tuer ne relève pas de notre profession, quelle idée !... Ce que j'appelle tuer, c'est anéantir un être humain avec l'intention préméditée, ou à tout le moins avec le désir de tuer. (p 88 à 89)*

Mais l'un d'eux a tué : embrigadé de force pour soigner des militaires pendant une guerre, le docteur Iachvine est contraint de soigner des soldats en écoutant leurs prisonniers se faire torturer. Se protégeant lui-même, il ne pose qu'une question, « Pourquoi leur faire cela ? » (p 98) mais ne peut s'y opposer. C'est l'irruption de la femme d'un fusillé qui le déstabilise :

C'est alors qu'elle se tourna vers moi et me dit : « Et vous êtes docteur !... » Elle toucha du doigt ma manche, la croix rouge, et hocha la tête. « Ah ! misère, poursuivit-elle, les yeux brûlants, misère ! Quel salaud vous faites... avoir étudié à l'université – et être avec ces ordures... De leur côté, à leur faire des pansements ?! »

Tout se brouilla devant mes yeux, jusqu'à la nausée même, et je sentis qu'en cet instant précis venaient de commencer les événements les plus terribles et les plus étonnants de ma malheureuse vie de médecin.

« C'est à moi que vous dites cela ? » lui demandai-je en me sentant trembler. « A moi ?... mais savez-vous... »

Les quelques mots de la jeune femme ont-ils fait leur effet ? Lorsque le colonel ordonne qu'on lui donne « vingt-cinq coups de baguette », le jeune médecin désapprouve et s'attire une remarque assassine :

« Héhé... » dit-il en lançant sur moi un regard sinistre. « A présent, je vois quelle espèce d'oiseau on m'a donné en guise de docteur... » (p 101 à 102)

Probable conséquence de l'altercation et du questionnement induit par la femme, le docteur Iachvine tuera le colonel.

Dans *Le Clan Pasquier*, le questionnement éthique est introduit par l'un des professeurs de Laurent, M. Chalgrin, dans *Les Maîtres*. Déjà présenté comme grand scientifique, il cherche à garder un certain esprit critique :

Nous piétons, nous trébuchons, mais nous avançons quand même, la science avance, presque malgré elle. Un jour, on pourra non seulement guérir les maladies, mais encore bouleverser les règles normales de la vie, déterminer le sexe à volonté, créer des êtres asexués, des races de pygmées ou des races de géants. Quelle puissance ! Et qu'en fera-t-on ? Voilà ce que je me demande. Nous ne pouvons pas nous arrêter. La science est comme une maladie, une maladie qui progresse en transformant le monde et en le dévorant aussi.
(p 514)

Chalgrin s'appuie alors sur la morale judéo-chrétienne :

Je suis président de la Société des Etudes rationalistes. Cela ne signifie aucunement que j'oublie mes racines chrétiennes. Je ne crois pas en Dieu, Pasquier, mais le Christ est la plus belle œuvre de l'humanité. (...) Il faut sauver l'essentiel. Il faut sauver cette idée d'un dieu humain et charitable qui s'est cristallisée dans les âmes au prix de tant de souffrances. (p 543)

Plus tard, Laurent se rappellera des mots de son maître lorsque M. Rohner se réjouira de la maladie de sa laborantine, Catherine, maladie contractée justement au laboratoire :

Je commence à saisir les sentences mystérieuses de Chalgrin qui dit souvent : « La raison ne saurait tout expliquer... Il faut se servir de la raison avec prudence, comme d'un instrument admirable, mais exceptionnel dans la nature, et parfois même dangereux. » (...) Toute la position de M. Chalgrin s'explique en quelques mots : « La raison, instrument admirable, est-elle un instrument universel, est-elle notre seul instrument ? » (p 547 à 548).

L'autopsie de Catherine sera alors un moment très difficile pour Laurent, qui se posera beaucoup de questions à propos de la pertinence de cet acte, en complet désaccord avec son maître, M. Rohner.

Dans un autre registre, *Le Combat contre les Ombres* rapporte les difficultés de Laurent avec un auxiliaire de laboratoire incompetent mais soutenu dans les hautes sphères. Très irrité, Laurent publiera un article pour défendre l'indépendance de la science vis-à-vis de la politique :

Cette condition des auxiliaires (...) n'est pas un petit métier de hasard, c'est une véritable carrière. Cette carrière suppose, comme toutes les carrières, une vocation, le libre choix, de hautes vertus telles que l'obéissance, la patience, le dévouement, la fidélité. C'est pourquoi toutes les influences extérieures sont préjudiciables à l'accomplissement harmonieux du

travail scientifique. C'est pourquoi la politique et le favoritisme, par exemple, doivent suspendre leur activité déplorable au seuil du laboratoire comme au seuil de l'hôpital. C'est le bien de l'humanité qui est en jeu. Tolérer un mauvais serviteur dans le temple, c'est non seulement compromettre la recherche, mais encore c'est faire courir de réels dangers aux membres du corps social. (p 336)

Enthousiasmé par son succès auprès de ses collègues, Laurent voit alors plus grand :

Etre un serviteur de la science, tel était sans aucun doute le but unique de sa vie ; mais devenir aussi l'avocat de la science, son apôtre, son prophète, aborder sereinement les grands problèmes moraux et philosophiques de la science, les résoudre sans passion, avec noblesse et fermeté, telle était peut-être sa destinée à lui, Laurent Pasquier. Il avait déjà fait des travaux forts remarquables. Tout le monde s'accordait à lui prédire une carrière admirable. Cela ne lui suffisait pas. Ce qu'il pouvait souhaiter désormais n'était-ce pas beaucoup plus grand, beaucoup plus beau ? Devenir l'un des sages de la tribu, l'une des consciences de la corporation... (p 347)

c. SCIENCE ET RELIGION

- **La religion comme soin ?**

Entrez donc ! Vous n'êtes pas de trop du tout, monsieur l'Abbé ! Vous surprenez une pauvre famille dans le malheur voilà tout !... Le médecin et le prêtre !... N'est-ce pas ainsi toujours dans les moments douloureux de la vie ? (p 343)

Ainsi est résumé en quelques mots, par une patiente de Bardamu dans *Voyage au bout de la nuit*, le principe selon lequel la religion peut être d'un aussi grand secours que la médecine dans la maladie ou la mort. L'association entre médecine, discipline s'appuyant sur la science, et religion, qui en semble au premier abord complètement dépourvue, est approuvée par le prêtre en question, lors d'une rencontre avec Bardamu :

Avec d'infinies précautions [l'Abbé] aborda le sujet malin de ma réputation médicale dans les environs. Elle aurait pu être meilleure, me fit-il entendre, ma réputation, si j'avais procédé de tout autre manière en m'installant, et cela dès les premiers mois de ma pratique à Rancy. « Les malades, cher Docteur, ne l'oublions jamais, sont en principe des conservateurs... ils redoutent, cela se conçoit aisément, que la terre et le ciel viennent à leur manquer... »

Selon lui, j'aurais donc dû dès mes débuts me rapprocher de l'Eglise. Telle était sa conclusion d'ordre spirituel et pratique aussi. L'idée n'était pas mauvaise. (p 337)

Et s'il s'agit de conjuguer ses efforts pour un même objectif, médecine et religion peuvent faire bon ménage chez les croyants. Dans *La Garde Blanche*, plusieurs personnes prient pour hâter la guérison de leurs malades, ce qui implique parfois que la maladie est considérée comme la punition divine pour un pêché quelconque. L'homme souffrant de syphilis, pour commencer, supplie Dieu de le sauver :

Seigneur, par grâce, pardonne-moi d'avoir écrit ces mots infâmes. Mais pourquoi es-tu si cruel ? Pourquoi ? Je sais que c'était pour me punir. Mais comme ta punition est terrible ! Regarde, je t'en prie, regarde ma peau. (...) Je crois en toi (...) et si je m'adresse à toi, c'est parce que personne, personne au monde ne peut m'aider. Je n'ai d'espoir en personne qu'en toi. Pardonne-moi, et fais que les médicaments me guérissent ! (...) Seigneur, guéris-moi (...). Ne me laisse pas pourrir, et je te jure que je redeviendrai un homme. Redonne-moi des forces, délivre-moi de la cocaïne, délivre-moi de ma faiblesse morale ! (p 252)

Il viendra consulter Alexis Tourbine et lui tiendra un discours proche du délire mystique :

Jour et nuit je pense à Dieu et je le prie. Comme seul refuge et unique consolateur. (...) Je prie toutes les nuits. (...) J'ai déjà écarté les femmes et les poisons. J'ai aussi éloigné de moi les méchants, (...) et notamment le mauvais génie de la vie, le précurseur de l'Antéchrist, qui est parti pour la cité du Démon (...), afin de donner le signal et de conduire ici, dans la Ville, les hordes d'anges des ténèbres, en punition des péchés de ses habitants. (...) Combien prenez-vous docteur, pour votre saint labeur ? (p 488 à 490)

Hélène, quant à elle, priera pour la guérison de son frère:

Hélène (...) s'agenouilla. (...)

« Tu nous envoies trop de malheurs à la fois, Sainte Mère de l'Intercession. (...) Et maintenant, tu nous enlèves notre frère aîné. Pourquoi ?... Qu'allons-nous devenir, seuls, Nikolka et moi ?... Vois ce qui se passe, vois donc... Sainte Mère de l'Intercession, n'as-tu donc pas de pitié ?... Nous sommes peut-être de mauvaises gens, mais pourquoi nous punir de cette façon ? (...) Mon seul espoir est en toi, Vierge immaculée. En toi. Prie ton fils, prie Dieu Notre Seigneur de faire un miracle... » (p 481)

Chez Reverzy, par contre, la religion comme soin est plus ambivalent, parfois refusée. Dans *Le Passage*, le prêtre est décrié :

Les prêtres aussi s'intéressent à l'agonie, mais il ne faut pas trop croire à l'efficacité de leurs démarches. Plus que les autres hommes, le prêtre redoute et déteste la mort. Dans son esprit, c'est une obsession de tous les instants, comme l'eau claire, laveuse des crasses humaines, comme la nudité des corps, comme la spontanéité de l'amour. La sécurité d'une vie ultérieure et éternelle ne peut diminuer chez lui un insurmontable effroi. Et pour secourir les mourants, il ne faut pas craindre la mort ; peut-être même faut-il l'aimer ! D'ailleurs le prêtre, ministre de Dieu, convié aux agonies, n'est pas à sa place. Celui qui meurt a perçu l'écoulement, le passage, l'effacement total du passé et, dans la lucidité prémonitoire du vide future, n'a rien à demander à la philosophie ou à la religion ; il quitte ce monde sans appréhension de ce qui va survenir ou plus exactement de ce qui ne va pas survenir. (p 143)

Palabaud se montrera tout à fait conforme à ces idées :

Un jour, l'aumônier apparut dans le service ; bon prêtre, il voulait savoir s'il y avait des malades en danger de mort. (...)

Le prêtre alors s'approcha de la chambre à pas lents, ouvrit plus largement la porte et se pencha à l'intérieur. De son regard oblique, Palabaud aperçut la forme noire qui ne bougeait plus. L'aumônier et le malade furent ainsi à s'observer. Palabaud avec beaucoup de peine leva la main, ébauchant un geste vague parce qu'incomplet. Mais le prêtre en comprit le sens ; il se retira vivement de la pièce où il s'était à peine engagé et ferma la porte. (...)

Ce geste lent et pénible, écartant l'aumônier, n'étonnera pas de Palabaud dont l'attitude procédait d'une parfaite logique. Il avait accepté et même recherché les médecins, non sans profit pour sa quiétude finale, mais, malgré une enfance riche de souvenirs chrétiens, il refusait délibérément ce que l'on appelle les secours de la religion. (...) Un prêtre à bonnes paroles ne pouvait être qu'un intrus en sa vie finissante. (p 160 à 161)

Le discours de Reverzy devient plus ambivalent lorsque l'on examine le cas de Dufourt, dans *La Vraie Vie*. La religion est vue d'une manière différente, et il ne s'agit plus, comme pour Palabaud, de la repousser.

Dufourt oublia de nouveau son mal en même temps que tout ce qui l'avait choqué ou surpris : la brusque irruption du doigt dans ses entrailles, non moins insolite que le geste du vieux médecin se signant avant de rédiger son ordonnance. Ce dernier geste ne témoignait-il pas de la conscience d'un esprit connaissant ses faiblesses et appelant le secours du ciel pour l'aider dans l'accomplissement d'un acte d'importance ? C'est pourquoi Dufourt n'avait rien vu d'anormal dans ce signe de croix qui n'eût pas manqué d'étonner certains autres. (p 557 à 558)

Dufourt n'est donc pas hostile à la religion comme secours, contrairement à Palabaud. Il finira sa vie dans une maison de repos tenue par des sœurs, ce qui inspirera cette réflexion au narrateur :

Les civilisations mûrissantes, comme la nôtre, ménagent leurs malades, leurs infirmes et les font durer : à cette œuvre étrange de conservation d'êtres apparemment voués au rebut et qui, maintenus à l'écart grâce à la sollicitude, se prolongent durant des années et outrepassent parfois de beaucoup leurs dernières heures, la Religion prend sa part. Ce qui tout d'abord peut étonner de la part de l'entreprise multiséculaire bizarrement partagé entre des appétits terrestres immédiats et l'affirmation reprise à chaque instant du memento mori, ne paraît cependant à la réflexion que très naturel : l'Eglise, toujours sagace, sait ces délices, ces flammes dévorantes, ces soifs étanchées ; bref que cet autre monde dont elle tend à inspirer dans les âmes l'espérance et aussi la crainte, par la maladie déborde sur celui où elle paraît si bien implantée. D'où son affection pour l'aveugle, l'infirme, le paralytique, l'incurable en qui elle soupçonne ou reconnaît la vision d'un monde aussi singulier que celui qu'elle a promis à ses adeptes. Peu importe d'ailleurs l'explication ou l'intention quand les faits sont là : avec une abnégation sans égale, le frère soignant, le religieux, dans le silence des infirmeries et des lazarets de la mort douce, réalisent la plus haute des activités humaines. (p 604)

- **La compatibilité entre la religion et la science : controverse**

Certains ont des idées bien arrêtées sur l'incompatibilité entre science et religion, ou plutôt la science *en tant que* religion, comme « Le physiologiste » de *Sous la lampe rouge*, dont nous avons déjà parlé :

« Tu manques de foi, dit-elle.

- J'ai foi en ces grandes forces évolutionnaires qui entraînent la race humaine vers un but inconnu mais élevé.
- Tu ne crois à rien.
- Au contraire, ma chère Ada, je crois à la différenciation du protoplasme. » (p 142)

Mais les choses sont souvent plus nuancées. Dans *Les lettres de Stark Munro*, le narrateur dessine touche par touche une théorie bien personnelle sur les relations que peuvent entretenir science et religion, et les apports que l'une peut amener à l'autre. D'abord, il dénigre complètement les faits exposés par les religions, tout en leur reconnaissant un certain intérêt vis-à-vis de la construction d'une morale :

J'ai approfondi les principes de plusieurs religions. Toutes m'ont révolté par la violence que j'aurais été obligé de faire subir à ma raison pour lui imposer les dogmes de l'une d'elles, quelle qu'elle soit. Leurs morales sont généralement excellentes. C'est aussi ce qui caractérise la morale de la Loi commune en Angleterre. Mais le système de la création sur lequel sont construites ces morales ?

Eh bien ! une des choses qui m'ont le plus étonné dans mon court pèlerinage terrestre, c'est que tant d'hommes de valeur, philosophes profonds, légistes pénétrants, gens du monde aux idées claires, aient accepté une telle explication de la vie. (p 16 à 17)

Il appuie ses propos par la critique appuyée d'un homme d'Eglise :

[Le père Logan] avait les défauts aussi bien que les vertus de sa classe, car il était absolument réactionnaire dans ses vues.

Nous discutâmes religion avec ardeur et sa théologie remontait à peu près au pliocène inférieur. Il aurait pu bavarder sur ce sujet avec un prêtre de la cour de Charlemagne, et ils se seraient serré la main après chaque phrase. Il en convenait, il s'en faisait même un mérite. A ses yeux c'était être logique.

Si nos astronomes, nos inventeurs, nos législateurs avaient fait preuve d'égale logique, où serait la civilisation moderne ? La religion est-elle le seul terrain de l'intelligence inaccessible au progrès, et doit-elle se reporter sans cesse à un type qui a été fixé il y a deux mille ans ? (p 19 à 20)

Mais alors que le narrateur semble avoir donné le coup de grâce à cette religion qui ne raconte que des mensonges pour enfants sages :

Il n'est pas vrai que la Grande Intelligence centrale, qui a organisé toutes choses, soit capable de jalousie ou de vengeance, ni de cruauté ou d'injustice. Ce sont là des attributs humains, et le livre qui les donne à l'Infini doit également être une œuvre de l'homme.

Il n'est pas vrai que les lois de la Nature aient été dérangées par caprice, que des serpents aient parlé, que des femmes aient été changées en sel, que des verges aient fait jaillir de l'eau des rochers.

Vous devez reconnaître en toute honnêteté que si ces assertions nous avaient été présentées pour la première fois quand nous étions adultes, nous en aurions souri. (...)

Il pose les principes d'une Bible comme livre de contes, et voilà qu'il réussit à réconcilier la religion avec la science :

Mais je ne saurais concevoir un homme qui poursuit longuement l'étude de la Nature, et qui nie l'existence de lois dont l'action manifeste l'intelligence et la puissance.

La seule existence de l'Univers apporte avec elle la preuve qu'il existe un créateur de l'Univers, comme la table démontre la préexistence d'un menuisier. (...)

S'il est un homme qui observe les myriades d'étoiles, et qui remarque que ces astres et leurs innombrables satellites se meuvent avec un calme plein de sérénité à travers les cieux, sans jamais confondre leurs orbites, - si, dis-je, il est un homme qui voit cela et qui ne puisse se faire une idée des attributs du Créateur dans recourir au livre de Job, j'avoue que sa façon de considérer les choses échappe à mon intelligence. (p 35 à 36)

Il va encore plus loin dans un poème de sa composition :

[C'est par Dieu] que la sainteté endure le cœur du tronc ; par lui que la Peste et la Fièvre font des changements incessants dans le Tout.

Il sème les microbes dans le poumon, le caillot sanguin dans le cerveau (...).

Il ferme la gorge à l'enfant avec le mucus ; il met en liberté le ferment, il construit le léger tube de calcaire qui finit par obstruer l'antre. (p 76)

Avec un brin d'esprit critique, science et religion ne sont donc pas incompatibles, finalement :

Après tout, la véritable science doit être synonyme de véritable religion ; car la science consiste à acquérir des faits, et les faits sont la seule chose que nous ayons à notre portée pour en déduire ce que nous sommes, et pourquoi nous sommes ici-bas. Mais assurément plus nous mettons d'attention à examiner les méthodes au moyen desquelles on obtient des résultats, plus nous trouvons extraordinaire, merveilleuse, la grande puissance inconnue qui se cache derrière eux, la puissance qui fait circuler sans danger à travers l'espace le système solaire, et qui n'en est pas moins capable d'adapter la longueur de la trompe d'un insecte à la profondeur de la fleur qui produit le miel. (p 199)

2. LES ENFANTS DE LA SCIENCE

a. LA MEDECINE HYPOTHETICO-DEDUCTIVE

- **L'expérimentation**

Le raisonnement hypothético-déductif en médecine consiste à partir d'hypothèses et, par le raisonnement, à les infirmer ou à les confirmer. Pour faire avancer les connaissances en médecine, plusieurs possibilités s'offrent au chercheur : les études, les autopsies, les expérimentations...

L'éventail des possibilités est large. Dans *Place des Angoisses*, le Professeur Joberton de Belleville réalise ainsi des études en vue d'alimenter sa prose, articles ou livres :

Les malades voulaient bien ignorer qu'ils étaient essentiellement les sujets d'étude du Professeur Joberton de Belleville, qui avait hérité de son père des soucis de recherche et qui, s'il parlait peu, écrivait beaucoup. (...) En 1938, au moment où mes études tiraient à leur fin, j'eus le bonheur de participer à ses travaux sur l'infarctus du myocarde, qui durant un semestre secouèrent la poussière du service. Alors, les sujets intéressants eurent droit à des égards ; on exhuma des dossiers dormant sous un suaire de toiles d'araignée pour retrouver l'adresse des cardiaques hospitalisés vingt ans plus tôt, auxquels on écrivit fort poliment en leur demandant de se présenter à la consultation. Le Professeur, qui ne ménageait pas sa peine, avait réparti la besogne en se réservant la bonne part : ce qu'il appelait « les faits cliniques ». Il m'échut de traduire des revues américaines. Après les visites écourtées, se tenaient d'ineffables conciliabules. (p 208 à 209)

Dans *Les Maîtres*, Rohner n'hésite pas à autopsier sa propre laborantine pour valider son hypothèse de travail sur la maladie qu'elle a contractée. Mais son raisonnement scientifique, hypothético-déductif, est dans ce cas précis mis en doute par son élève devant l'obstination qu'il montre à vouloir prouver sa théorie :

J'ai cru, dès le début, qu'il chercherait du côté du système nerveux, puisque les accidents mortels ont été des accidents nerveux. Il n'a même pas eu l'air d'y songer. Et, soudain, j'ai compris qu'il était tout entier en proie à l'idée fixe, qu'il ne cherchait pas la vérité, mais seulement la confirmation de ses songeries et qu'il allait faire en sorte de trouver cette confirmation, coûte que coûte, qu'il allait interroger les tissus de telle manière que les tissus, tourmentés, répondraient n'importe quoi. (p 560)

Bien entendu, le modèle même de la recherche en médecine hypothético-déductive via l'expérimentation est *Cœur de chien*, puisque c'est bien pour prouver une pseudo-hypothèse scientifique que le médecin opère un chien :

Je suis l'homme des faits, je suis l'homme de l'observation. Je suis l'ennemi des hypothèses sans fondement. (...) Si je dis quelque chose, c'est qu'à la base repose un fait dont je tire une conclusion. (p 47)

Philippe Philippovitch va alors greffer une nouvelle hypophyse au chien, et son assistant tiendra un journal de bord pour observer les conséquences de l'opération et en tirer les conclusions qui s'imposent :

Philippe Philippovitch, en véritable savant, a reconnu son erreur : le remplacement de l'hypophyse provoque non pas le rajeunissement mais une hominisation complète (souligné trois fois). Sa stupéfiante, son époustouflante découverte n'en est nullement éliminée. (p 79)

Il a donc émis une hypothèse, proposé une expérience pour la valider, et l'a finalement invalidée. Il ne lui reste plus qu'à proposer une hypothèse physiopathologique pour expliquer ce qui s'est passé :

D'après mon hypothèse, voici ce qu'il en est : la greffe de l'hypophyse ayant pris, le centre du discours s'est ouvert dans la cervelle canine et les vocables se sont déversés comme un torrent. Selon moi, nous avons là un cerveau qui a repris vie et s'est déployé, et non pas un cerveau recréé. Ô divine confirmation de la théorie de l'évolution ! Ô chaîne interminable allant du canidé à Mendéléev le chimiste ! Voici encore une hypothèse que je fais : le cerveau de Bouboul, dans la période canine de sa vie, a accumulé une masse de concepts. Tous les vocables qu'il a commencé par utiliser sont des mots des rues, qu'il a entendus et rangés dans son cerveau. (p 83)

- **L'application**

Il s'agit ensuite d'appliquer à la pratique ce raisonnement... qui est typiquement celui qu'utilise Sherlock Holmes, comme déjà décrit.

Le raisonnement diagnostique n'est que peu, voire pas du tout décrit dans ce corpus. Il est donc difficile de déterminer quel médecin de papier l'applique ; néanmoins, un médecin y fait très vaguement allusion, dans la nouvelle « En retard sur son temps », de *Sous la lampe rouge*. Un jeune médecin y critique la méthode d'un plus ancien :

Passe encore pour les pauvres, disait Patterson. Mais, après tout, les classes éduquées ont le droit d'attendre de leur médecin qu'il connaisse la différence entre un souffle mitral et un râle bronchique. La pertinence du jugement est essentielle, plus que la sympathie. (p 16)

b. L'HÔPITAL

Le garçon de laboratoire entra, traînant des pantoufles. Il avait subi, jadis, dans l'hôpital même, une opération redoutable ; puis il s'était marié, pendant sa convalescence, avec son infirmière. Il vivait là, maintenant, dans ce monde retranché du monde, telle une plante effrayée qui ne peut plus quitter la serre. (p 77)

Si Pasquier décrit l'hôpital comme « un monde retranché du monde » dans *La Nuit de la Saint-Jean*, c'est bien qu'il s'agit d'une zone singulière, semblable à nulle autre. Chacun des auteurs le décrit à sa façon, et trace sa représentation propre de ce lieu de soins.

- ***L'hôpital de Boulgakov***

Dans *Les Récits d'un jeune médecin*, il est difficile de parler d'hôpital. L'établissement où le narrateur travaille mérite plutôt le nom de dispensaire, même s'il s'agit de « l'hôpital de Mourievo » (p 7) : un seul médecin, un feldscher (auxiliaire médical, entre l'infirmier et le médecin) et deux sages-femmes, voilà tout le personnel. Le matériel est là et les patients sont nombreux à consulter, mais peu d'entre eux sont admis sur les quelques lits disponibles. Le contraste en est alors d'autant plus grand avec l'hôpital de *Morphine* :

[L'hôpital] comportait un service de chirurgie, un service de médecine générale, un autre pour les maladies contagieuses, et une maternité. [Il] disposait d'une salle d'opération où resplendissait un autoclave, où les robinets brillaient de tout leur argent, et où les tables dévoilaient l'astuce de leurs pattes, de leurs dents, de d'autres vis compliquées. Il y avait un médecin chef, trois internes (en plus de moi), des feldschers, des sages-femmes, des infirmières, une pharmacie et un laboratoire. Un laboratoire, vous vous rendez compte ?! Avec un microscope Zeiss, et une merveilleuse provision de colorants. (...)

L'eau grondait et bouillonnait dans les baignoires, tandis qu'y plongeaient et flottaient des thermomètres de bois passablement crasseux. Toute la journée, des gémissements montaient du pavillon réservé aux enfants contagieux, quand ne s'entendait pas quelque sanglot à faire pitié, ou autre gargouillement rauque.

Les infirmières couraient, volaient... (...) Ô, quelle sublime machine, qu'un grand hôpital en marche, aux rouages bien réglés, bien huilés ! Telle une vis neuve répondant au diamètre voulu, j'avais été moi aussi incorporé à l'appareil où on m'avait confié le service de pédiatrie. (p 106 à 107)

- ***L'hôpital de Céline***

L'hôpital de Céline a le mérite d'être vu des deux côtés de la barrière ; dans *Voyage au bout de la nuit*, Bardamu y est en effet d'abord admis comme patient, puis, bien plus tard, s'occupera en tant que médecin de l'établissement particulier qu'est un asile d'aliénés. Il est d'abord décrit comme un havre de paix, à l'opposé du tumulte extérieur :

De bistrots en bastions, de mominettes en cafés crème, nous partîmes donc à six au hasard des mauvaises directions, à la recherche de ce nouvel abri qui paraissait spécialisé dans la guérison des incapables héros dans notre genre.

(...) Enfin, nous abordâmes, après bien des hésitations, vers le milieu de la nuit, aux remblais bouffis de ténèbres de ce bastion de Bicêtre, le « 43 » qu'il s'intitulait.

C'était le bon. On venait de le mettre à neuf pour recevoir des éclopés et des vieillards. Le jardin n'était même pas fini (...).

Dans ce même bastion séjournèrent par la suite avec nous des vieillards de l'Assistance publique. On avait construit pour eux, d'urgence, de nouveaux bâtiments garnis de kilomètres de vitrages, on les gardait là-dedans jusqu'à la fin des hostilités, comme des insectes. (...)

L'établissement semble propre et moderne, accentuant le contraste avec la guerre qui fait rage :

Notre hôpital était propre, comme il faut se dépêcher de voir ces choses-là, quelques semaines, tout à leur début, car pour l'entretien des choses chez nous, on a aucun goût, on est même à cet égard de francs dégueulasses. On s'est couchés, je dis donc, au petit bonheur des lits métalliques et à la lumière lunaire, c'était si neuf ces locaux que l'électricité n'y venait pas encore.

Le personnel de l'hôpital renforce cette idée d'abri en prenant soin des patients ; mais une arrière-pensée demeure, puisqu'il faut les préparer, ces patients, à retourner à la guerre...

Au réveil, notre nouveau médecin-chef est venu se faire connaître, tout content de nous voir, qu'il semblait, toute cordialité dehors. (...) Dès le premier contact, il se saisit de notre moral, comme il nous en prévint. Sans façon, empoignant familièrement l'épaule de l'un de nous, le secouant paternellement, la voix réconfortante, il nous traça les règles et le plus court chemin pour aller gaillardement et au plus tôt encore nous refaire casser la gueule. (...)

Les jeunes soldats devenus patients n'en ont donc pas pour autant perdu leur première identité, et une idée fixe commune au milieu hospitalier et au monde des batailles les hante :

Ici à l'hôpital, tout comme dans la nuit des Flandres la mort nous tracassait ; seulement ici, elle nous menaçait de plus loin la mort irrévocable tout comme là-bas, c'est vrai, une fois lancée sur votre tremblante carcasse par les soins de l'Administration. Ici, on ne nous engueulait pas, certes, on nous parlait même avec douceur, on nous parlait tout le temps d'autre chose que de la mort, mais notre condamnation figurait toutefois, bien nette au coin de chaque papier qu'on nous demandait de signer, dans chaque précaution qu'on prenait à

notre égard : médailles... Bracelets... La moindre permission... N'importe quel conseil... On se sentait comptés, guettés, numérotés dans la grande réserve des partants de demain.

La barrière est alors d'autant plus présente entre personnel médical et patients, entre ceux qui vivent et ceux qui vont mourir :

Alors forcément, tout ce monde civil et sanitaire ambiant avait l'air plus léger que nous, par comparaison. Les infirmières, ces garces, ne le partageaient pas, elles, notre destin, elles ne pensaient par contraste, qu'à vivre longtemps, et plus longtemps encore et à aimer c'était clair, à se promener et à mille et dix mille fois faire et refaire l'amour. Chacune de ces angéliques tenait à son petit plan dans le périnée, comme les forçats, pour plus tard, le petit plan d'amour, quand nous serions, nous, crevés dans une boue quelconque et Dieu sait comment. (...)

Mais l'hôpital est aussi un lieu de science, science qui apparaît un peu dérisoire dans ce monde en désordre :

Notre médecin-chef aux beaux yeux, le professeur Bestombes, avait fait installer pour nous redonner de l'âme, tout un appareillage très compliqué d'engins électriques étincelants dont nous subissions les décharges périodiques, effluves qu'il prétendait toniques et qu'il fallait accepter sous peine d'expulsion. Il était fort riche, semblait-il, Bestombes, il fallait l'être pour acheter tout ce coûteux bazar électrocuteur. (...) Il examinait notre système nerveux avec un soin extraordinaire, et nous interrogeait sur le ton d'une courtoise familiarité. (p 84 à 90)

Après la guerre, par contre, une fois diplômé, Bardamu devient médecin dans un asile d'aliénés. Comme pour le premier établissement, il s'agit avant tout d'un abri :

Nous n'étions dans son Asile qu'à peine rémunérés, c'était vrai, mais par contre nourris pas mal et couchés tout à fait bien. On pouvait s'envoyer aussi les infirmières. C'était permis et bien entendu tacitement. Baryton, le patron, n'y trouvait rien à redire à ces divertissements et il avait même remarqué que ces facilités érotiques attachaient le personnel à la maison. Pas bête, pas sévère. Et puis c'était pas le moment d'abord de poser des questions et des conditions quand on venait m'offrir un petit beefsteak, qui tombait plus qu'à pic. (...)

En y étant employé plutôt qu'hospitalisé, Bardamu met en exergue la vie quotidienne d'un hôpital, du côté soignant. Il évoque sa relation avec son patron, Baryton, et la vision de celui-ci à propos de son métier : ne pas mélanger vie professionnelle et vie personnelle en est un leitmotiv.

À la table de midi nous nous retrouvions, c'était l'usage, réunis tous autour de Baryton, notre patron, aliéniste chevronné, barbe en pointe, cuisses brèves et charnues, bien gentil,

question d'économie à part, chapitre sur lequel il se démontrait tout à fait écœurant chaque fois qu'on lui en fournissait le prétexte et l'occasion. (...)

À table, au début de mon stage, Baryton dégageait régulièrement les conclusions et la philosophie de nos propos décousus. Mais ayant passé sa vie au milieu des aliénés, à gagner sa croûte dans leur trafic, à partager leur soupe, à neutraliser tant bien que mal leurs insanités, rien ne lui semblait plus ennuyeux que d'avoir encore à parler parfois de leurs manies au cours de nos repas. « Ils ne doivent pas figurer dans la conversation des gens normaux ! » affirmait-il défensif et péremptoire. Il s'en tenait pour ce qui le concernait à cette hygiène mentale. Lui, il l'aimait la conversation et d'une façon presque inquiète, il l'aimait amusante et surtout rassurante et bien sensée. Sur le compte des tapés il désirait ne point s'appesantir. Une instinctive antipathie à leur égard lui suffisait une fois pour toutes (...).

La vie quotidienne dans un asile d'aliénés est quelque peu différente de celle d'un hôpital classique, surtout avant l'avènement des thérapeutiques médicamenteuses.

Nous ne recevions dans son Asile que les fous de surveillance facile et jamais les aliénés très méchants et nettement homicides. Son Asile n'était point un lieu absolument sinistre. Peu de grilles, quelques cachots seulement. (...)

Quelques hurlements, de temps à autre, nous parvenaient jusqu'à notre salle à manger, mais l'origine de ces cris était toujours assez futile. Ils duraient peu d'ailleurs. On observait encore de longues et brusques vagues de frénésie qui venaient secouer de temps à autre les groupes d'aliénés, à propos de rien, au cours de leurs vadrouilles interminables, entre la pompe, les bosquets et les bégonias en massifs. Tout cela finissait sans trop d'histoires et d'alarmes par des bains tièdes et des bonbonnes de sirop Thébaïque.

Aux quelques fenêtres des réfectoires qui donnaient sur la rue les fous venaient parfois hurler et amener le voisinage, mais l'horreur leur restait plutôt à l'intérieur. Ils s'en occupaient et la préservaient leur horreur, personnellement, contre nos entreprises thérapeutiques. Ça les passionnait cette résistance (...).

Certains malades sont privilégiés par rapport aux autres...

Des malades, nous en avons à l'Asile, à tous les prix, les plus opulents demeuraient en chambres fortement capitonnées Louis XV. À ceux-là, Baryton rendait chaque jour sa petite visite hautement tarifée. Eux l'attendaient. De temps à autre, il recevait une maîtresse paire de gifles, Baryton, formidable à vrai dire, longuement préméditée. Tout de suite il la portait sur la note au titre de traitement spécial. (...)

Etablissement privé, l'asile doit séduire les patients et surtout les familles, familles qui, on le verra, jouent un grand rôle dans l'hôpital. Et pour faire tourner « la petite entreprise », quoi de mieux que la haute technologie, à n'importe quel prix ?

Heureusement son Institut psychothérapique se défendait encore gentiment. Cependant pas sans mal. Les familles insatiables n'en finissaient pas de lui réclamer, d'exiger encore et toujours des plus nouveaux systèmes de cure, des plus électriques, des plus mystérieux, des plus tout... Des plus récents mécanismes surtout, des plus impressionnants appareils et tout de suite encore et sous peine d'être dépassé par la concurrence, il fallait qu'il s'y mette... Par ces maisons similaires embusquées dans les futaies voisines d'Asnières, de Passy, de Montretout, à l'affût, elles aussi de tous les gags de luxe.

Il s'empressait Baryton, guidé par Parapine, de se mettre au goût du jour, au meilleur compte bien sûr, au rabais, d'occasion, en solde, mais sans désespérer, à coups de nouveaux engins électriques, pneumatiques, hydrauliques, sembler ainsi toujours mieux équipé pour courir après les lubies des petits pensionnaires vétilleux et fortunés. Il en gémissait d'être contraint aux inutiles appareils... d'être obligé de se concilier la faveur des fous mêmes... (...)

Les familles sont parfois un élément imprévisible et difficile à gérer au quotidien :

Depuis plus de vingt ans Baryton n'en finissait jamais de les satisfaire dans leurs vanités pointilleuses les familles. Elles lui faisaient la vie dure les familles. Bien patient et bien équilibré tel que je l'ai connu, il gardait cependant sur le cœur un vieux reliquat de haine bien rance à l'égard des familles... (...)

Mais l'hôpital est surtout affaire de routine, et obéit à un schéma régulier source de soins en lui-même :

Au crépuscule, nous rentrions tout notre monde après avoir fait l'appel longuement, et nous passions encore par les chambres surtout pour les empêcher les excités de se toucher trop frénétiquement avant de s'endormir. Le samedi soir c'est bien important de les modérer et d'y faire bien attention, parce que le dimanche quand les parents viennent, c'est très mauvais pour la maison quand ils les trouvent masturbés à blanc, les pensionnaires. (p 415 à 432)

- **L'hôpital de Reverzy**

L'hôpital est très longuement décrit dans l'œuvre de Reverzy. Dans *Le passage*, il s'agit d'abord d'un labyrinthe mystérieux, plein d'énigmes et empreint d'Histoire :

L'hôpital se dressait sur une colline, parmi des immeubles vétustes, à demi ruinés, que dominait un clocheton fluet. Ces bâtisses, vestiges des temps anciens, assemblage d'architectures diverses, ravaudées, unies les unes aux autres par des ouvrages de maçonnerie informes, noirci, grisonnants, se tassaient en une masse indistincte dont le volume intriguait, au-dessus de murs de pisé, d'enclos abandonnés, de toits croulants. Dans l'hôpital même, les salles disposées au hasard, parfois éloignées les unes des autres de plusieurs centaines de mètres, communiquaient par de couloirs sans fin, véritables labyrinthes entrecoupés de passages aériens ou souterrains, de courettes intérieures où s'élevaient, hors des graviers noirs, des arbres malingres, pétrifiés. (...)

Il semble hostile au malade, lui refuse ses secrets :

Quelle course vertigineuse et folle ! Palabaud cherchait à travers un dédale le service du professeur Joberton de Belleville ; il se traînait sous des arcades, traversait des cours à péristyles ressemblant à celles d'une mosquée, se heurtait à des murs énormes au fond des passages sans issue, rebroussait chemin. (...)

Mais le personnel de l'hôpital, les gardiens du temple, sont là pour guider le patient et lui ouvrir les portes nécessaires à sa guérison :

Il trouva enfin ce qu'il cherchait, poussa une porte vitrée et se laissa tomber sur un banc ; les dernières réserves de l'organisme étaient consumées ; plus jamais, il n'aurait la force de se tenir debout et de marcher. Une vieille religieuse s'approcha et retira de ses mains crispées le billet d'hôpital qu'il tenait, tel un sauf-conduit pour des lieux inconnus et périlleux.

« Vous êtes un malade personnel du patron, dit-elle. Remettez-vous, mon brave. On va vous préparer une chambre. »

Porteurs de la connaissance et des clefs du lieu, les religieuses, prédécesseurs naturels des infirmiers, sont des figures protectrices, inquisitrices mais également bienveillantes :

D'un regard investigateur, elle explora l'individu squelettique à pardessus beige et à sombrero, puis s'éloigna. Un quart d'heure plus tard, elle revint accompagnée d'une femme de service. La chambre était prête. La religieuse et son aide installèrent Palabaud sur une petite chaise roulante ; il circula un moment dans de nouveaux couloirs et se sentit mieux ; la chaise avançait sans bruit ; il aurait voulu que cette promenade durât longtemps. A regret, il arriva à destination.

Les deux femmes commencèrent à le dévêtir ; il fut séparé de son chapeau et de son pardessus. Il se laissa faire mais soudain, d'un geste brusque, retira de la poche de son veston un gros sac de pastilles, viatique qu'il jugeait nécessaire au passage de ses instants

derniers. Il serrât le paquet contre sa poitrine et fixa la religieuse, craignant qu'elle ne s'en emparât. Mais celle-ci, d'un geste doux qui le désarma, prit de ses mains le sac et le déposa sur la table de chevet.

« Vos bonbons seront à côté de vous et vous aurez ici tout ce que vous voudrez », dit-elle.

Elle déchaussa Palabaud et, montrant les pieds nus à la femme de service, ajouta :

« Ce n'est pas la peine de le baigner, il est propre. »

Palabaud, fardeau léger, fut enlevé par des bras charitables et couché dans un lit un peu dur.

« L'un de ces messieurs, dit enfin la sœur, viendra vous examiner au milieu de la matinée. »

Puis, les bras chargés de vêtements, elle s'en alla suivie de son aide. (...)

Une fois introduit dans le milieu de l'hôpital, le patient y trouve sa place, remplit son rôle de malade :

Après que le choc de la première commotion eut été amorti, Palabaud s'était promené à l'aise dans l'univers des mourants. (...)

Toutes les chambres d'hôpital se ressemblent ; celle-ci ne différait guère de la pièce qu'il avait occupée un mois durant à Papeete, avec son lavabo blanc, sa glace scellée au mur, sa chaise métallique et sa table de chevet. (...)

Revenue dans la chambre, la sœur avait jeté un coup d'œil pour voir si tout allait bien. Elle avait aidé Palabaud à s'installer plus confortablement et remonté son oreiller. Il avait du reste trouvé la position qui convenait à son corps affaibli : le thorax à plat sur le lit, la tête calée, les cuisses fléchies et largement écartées comme la femme qui accouche ou qui se prête au plaisir.

Tout le décorum de l'hôpital ne sert pourtant finalement qu'à une seule chose : préparer la venue sanctifiée du médecin, ou de l'un de ses représentants – l'interne :

Lorsque l'interne, dont la sœur avait annoncé la visite, fut à son chevet, Palabaud inerte et si faible que tout mouvement devenait à peu près impossible, ne broncha pas. Il put seulement répondre aux questions du long jeune homme qui s'était assis près de lui, et pour la dernière fois lui redire son histoire. (...)

Par la porte entrouverte, Palabaud observa les allées et venues dans le couloir d'êtres en blouse blanche, qui passaient, isolés ou en groupe. Il vit aussi des formes étendues sur des chariots, roulant sans bruit, que poussaient des infirmières. Tous ces gens parlaient à voix

basse. Au milieu de la matinée, la porte s'ouvrit toute grande : le professeur Joberton de Belleville parut, suivi d'une blanche cohorte. (p 153 à 157)

Ainsi a lieu la grande « visite », déjà décrite dans ces pages et sur laquelle nous ne reviendrons donc pas. La vie à l'hôpital se poursuit donc pour Palabaud, dans un quotidien en déclin permanent, peuplé par le personnel bienveillant :

Et le temps continua encore. Palabaud revit l'alternance du jour aux splendeurs hivernales et des longues nuits incertaines d'hôpital avec leurs lumières bleutées, leurs chuchotements, leurs soupirs, et les pas feutrés des veilleuses. (...) Souvent la vieille sœur qui l'avait accueilli venait l'aider à bien mourir. Sachant qu'il convient de ne pas parler aux moribonds, jamais elle ne lui dit un mot, mais jusqu'au bout prévint ses besoins et ses désirs. Hormis un peu d'eau et des pastilles, il ne voulait maintenant plus rien, mais le professeur avait demandé qu'il s'alimentât : il obéit et ce fût sa dernière soumission aux volontés des médecins. (...)

Le professeur et son interne apparurent quelquefois ; de leurs visites Palabaud ne retenait que le mot « Ami. » La vieille sœur, inlassable et vigilante, revint souvent : elle remontait le buste du malade, tirait les couvertures jusqu'à son cou ou lui tendait un verre d'eau. De sa sollicitude, Palabaud la remerciait d'une voix cassée.

Parfois, ce quotidien quelque peu monotone est brisé par un évènement porteur d'espoir et de lien, avec la vie d'avant, avec le monde extérieur ; les visites aux malades représentent un moment intense.

Un après-midi, à l'heure où les visiteurs ont accès aux salles des malades et créent par leur afflux un tumulte léger, de nouveaux venus pénétrèrent dans la chambre. Palabaud ne les reconnut pas tout de suite ; IL fit un effort pour les fixer et les vit plus distinctement lorsqu'ils furent près de son lit : c'était M. Lucien et Mme Thérèse. A leurs vêtements s'accrochait un peu de l'air de l'après-midi glacial qu'ils avaient traversé. Mme Thérèse tira d'un filet trois grosses oranges qu'elle posa sur la table de chevet ; Palabaud avec délice huma l'odeur des fruits.

Le but des visites ? Réconforter le patient, le soutenir dans l'épreuve que sont, indifféremment, la maladie et le séjour à l'hôpital :

Les hôteliers paraissaient décontenancés ; l'émotion qui brisait leur voix, un obscur instinct dictèrent à ces néophytes des choses mortelles une attitude décente et les mots simples qui convenaient :

« Ça ne va pas plus mal ?

- Vous avez une très belle chambre...
- Je ne savais pas que les hôpitaux étaient si confortables...
- Vous avez une jolie vue sur la colline...
- On construit beaucoup de ce côté-là... »

Tout cela fut chuchoté, les mots glissèrent sur Palabaud. Les visiteurs perçurent sans bien comprendre que leur présence pouvait être bienfaisante ou qu'elle ne serait pas néfaste si elle ne dépassait pas ce délai mystérieux que réclament les relations harmonieuses des êtres. Quand il le fallut, ils franchirent à reculons le court espace qui les séparait de la porte, en gardant les yeux tournés vers Palabaud dont la main, au dernier moment, avant qu'ils fissent demi-tour, quitta le plan du lit et s'éleva un peu pour retomber, en guise d'adieu. (p 158 à 159)

Dans *La vraie vie*, le schéma est le même : la chambre est un « habitacle (...) net : murs ripolinés, draps immaculés, casiers luisants » (p 580). La journée est rythmée par les repas, apportés par les femmes de charge ; parfois s'annonce la visite de l'interne. Reverzy y décrit également les voisins de chambrée, compagnons d'infortune avec qui Dufourt peut jouer aux cartes, sans jamais aller plus loin dans l'intimité.

Dans *Place des Angoisses*, enfin, l'hôpital est présenté surtout comme un lieu d'apprentissage avant d'être un lieu de soin, puisqu'on y retrouve comme narrateur un étudiant en médecine, qui fait la découverte de ce lieu. Le sujet a donc été plus amplement abordé au niveau du paragraphe concernant les études de médecine.

c. LES THEORIES SCIENTIFIQUES

De nombreuses théories scientifiques existantes sont évoquées, souvent vaguement, parfois même indirectement. Mais par leur lien avec le réel, n'apportent-elles pas quelque chose comme un crédit scientifique aux textes qu'elles agrémentent ?

- **Les microbes**

Si une théorie scientifique à application médicale directe doit être personnifiée, c'est bien celle de la découverte des microbes, dont la paternité revient sans conteste à Louis Pasteur. Et le moins que l'on puisse dire est que ce dernier est très présent dans ce corpus. Chez Duhamel, nous l'avons déjà vu en partie, son nom est invoqué plus qu'évoqué par tous les amoureux de la science. Dans *Les Maîtres*, Laurent dira : « Pasteur, dont mon père parle avec tant de lyrisme, est sans doute une figure pour les

Plutarque de l'avenir » (p 425). Son maître, M. Chalgrin, en parle avec autant de foi : « Avez-vous jamais réfléchi, mon ami, à ceci que Pasteur, ce vrai croyant, cette âme religieuse, a été l'un des plus puissants agents du rationalisme ? Pasteur est la logique rationaliste en personne, dans le moindre de ses ouvrages. » (p 434) Laurent n'oublie pas que sa théorie s'est basée sur une expérience fondatrice :

*Je me rappelais soudain que Pasteur aussi fut un entêté, un illuminé, un possédé.
L'expérience fondamentale sur laquelle repose tout le traitement de la rage, tu ne sais peut-être pas qu'on n'a jamais pu, qu'on n'a peut-être jamais osé la refaire. (p 560)*

Enfin, dans *Le Combat contre les Ombres*, Laurent prépare lui-même les vaccins, qui sont le couronnement de la théorie de Pasteur.

Chez Doyle, les allusions sont plus discrètes. Le narrateur d'« En retard sur son temps », dans *Sous la lampe rouge*, parle de vaccination ; tandis que Cullingworth, dans *Les lettres de Stark Munro*, pense qu'une des pièces de sa maison est « un foyer de maladies » (p 12).

- **La théorie de l'hérédité**

Doyle évoque dans de multiples livres la théorie selon laquelle certains caractères se transmettent de génération en génération. D'abord, dans *Les Lettres de Stark Munro*, le père d'un malade explique au médecin qu'« il y a une tare de cette sorte du côté de ma femme (...). Les symptômes étaient les mêmes chez son oncle. Le docteur Peterson dit que le coup de soleil n'a été que la cause occasionnelle. La prédisposition existait déjà. » (p 53) Cette épouse est décrite comme « un mince tuyau par lequel une maladie passait d'une génération à une autre »... (p 56). Le narrateur résumera alors cette théorie :

La postérité de l'ivrogne et du débauché, affaiblie physiquement aussi bien que moralement, est éteinte ou en voie d'extinction. La scrofule, la tuberculose, une maladie nerveuse, tout cela a concouru à retrancher cette branche pourrie et la moyenne de la race en est élevée. D'après le peu que j'ai vu de la vie, je crois qu'il y a une loi qui agit avec une célérité étonnante, et qui fait que la majorité des ivrognes n'arrivent point à se perpétuer, et que quand la malédiction est héréditaire, dès la seconde génération, l'on en voit la fin. (p 74 à 75)

C'est Sherlock Holmes qui entamera le débat éternel de l'inné et de l'acquis, à travers une conversation avec le Dr Watson dans la nouvelle « L'interprète grec » de ses *Mémoires* :

– *Dans votre propre cas, lui dis-je, il me semble évident d'après tout ce que vous m'avez dit que votre faculté d'observation et votre capacité déductive résultent de l'éducation*

systématique à laquelle vous vous êtes astreint. (...) Mais comment savez-vous que ces qualités sont héréditaires ?

- *Parce que mon frère Mycroft les possède à un degré bien supérieur au mien. (p 622 à 623)*

- **La psychanalyse**

Deux auteurs font allusion à la théorie de la psychanalyse. Céline, tout d'abord, la dénigre par la bouche de l'un de ses personnages dans *Voyage au bout de la nuit* :

Ah on s'ennuyait paraît-il dans le conscient ! On ne s'ennuiera plus ! On a commencé par s'enculer, pour changer... Et alors on s'est mis du coup à les éprouver les « impressions » et les « intuitions »... Comme des femmes !... Est-il d'ailleurs nécessaire encore au point où nous en sommes, de s'encombrer d'un traître mot de logique ?... Bien sûr que non ! Ce serait plutôt une espèce de gêne la logique en présence de savants psychologues infiniment subtils comme notre temps les façonne, réellement progressistes... (p 425 à 426)

Mais c'est Schnitzler qui en parle le plus, puisqu'il s'est servi de la théorie de la psychanalyse pour écrire, notamment, *La Nouvelle rêvée* ; les faits sont patents lorsque, par exemple, la femme de Fridolin raconte en détail un de ses rêves, rêve qui sera interprété par la suite.

- **Autres théories**

Plusieurs autres théories sont effleurées dans ce corpus.

Dans *Une étude en rouge*, Sherlock Holmes, se raccrochant à l'ancienne théorie des humeurs, précise que « c'est en général chez les tempéraments sanguins qu'une violente colère provoque [un saignement de nez] » (p 101)

Dans *Cécile parmi nous*, on parle anaphylaxie : « Richard souffrait de suffocations que certains médecins attribuaient à l'asthme, d'autres à l'emphysème, et qu'il expliquait volontiers, pour ses amis et ses élèves, en les imputant à ce qu'il appelait des phénomènes de l'ordre anaphylactique... » (p 62)

Et il reste également une théorie complètement farfelue, développée dans *Cœur de chien*, et déjà décrite ici, selon laquelle, *grosso modo*, l'hypophyse serait le cœur de la jeunesse éternelle...

d. LA MEDECINE LEGALE

Lorsque l'on parle littérature et médecine légale, il est difficile de ne pas penser aux romans policiers. C'est donc tout naturellement que Sherlock Holmes arrive en tête de ce chapitre.

Evidemment, même un simple inspecteur peut d'un coup d'œil déterminer de façon grossière la temporalité et la cause de la mort lors de la découverte d'un cadavre, comme dans *Une étude en rouge* : « Il était bel et bien mort, et il l'était depuis assez longtemps : ses membres étaient rigides et glacés. (...) Sa mort avait été causée par une entaille profonde au côté gauche. Le cœur a dû être atteint. » (p 52)

Le Docteur Watson se révèle plus précis dans ses déductions, dans « Le Mystère du Val Boscombe », des *Aventures de Sherlock Holmes* :

La déposition du chirurgien établissait que le tiers postérieur de l'os pariétal gauche et que la moitié gauche de l'os occipital avaient été fracassés par un coup violent porté par un instrument contondant. Je précisai l'endroit sur ma propre tête. De toute évidence le coup n'avait pu être assené que par derrière. (p 284 à 285)

Mais lorsque Sherlock Holmes et le Docteur Watson s'associent dans l'analyse, comme dans *Le Signe des Quatre*, la cause de la mort d'une victime peut être facilement déterminée, d'un simple examen superficiel :

- *Que sentez-vous ?*
- *Les muscles sont aussi durs que du bois, répondis-je.*
- *Tout à fait. Ils sont dans un état d'extrême contraction qui dépasse de beaucoup l'ordinaire rigor mortis. Ajoutez à cela la distorsion du visage, ce sourire d'Hippocrate, ou risus sardonicus, comme l'appelaient les Anciens. Quelle conclusion, docteur ?*
- *Mort provoquée par un alcaloïde végétal très puissant, répondis-je sans hésiter. Une substance comme la strychnine, qui provoquerait le tétanos. (p 141)*

La médecine légale ne s'applique néanmoins pas qu'aux victimes mortes, comme dans « Le ruban moucheté », des *Aventures de Sherlock Holmes* :

- *Non, mademoiselle Stoner, vous ne m'avez pas tout dit. Vous couvrez votre beau-père.*
- *Quoi ! Que voulez-vous dire ?*

Pour toute réponse, Holmes releva le petit volant de dentelle noire qui recouvrait le poignet de notre visiteuse. Cinq petites taches livides s'y étalaient : indubitablement les marques de quatre doigts et d'un pouce. (p 365)

Cependant, certaines morts demeurent inexpliquées même après un examen minutieux. Ainsi, toujours dans la même nouvelle, le coroner « a été incapable de trouver une cause plausible du décès » (p 364) de la sœur de Mlle Stoner. Et dans « Le Rituel des Musgrave », des *Mémoires de Sherlock*

Holmes, c'est le grand détective en personne qui est mis en échec : « sa mort remontait à quelques jours, mais rien sur sa personne, ni blessure ni contusions, ne révéla comment il avait trouvé cette fin affreuse » (p 565).

De façon plus surprenante, c'est Céline qui est obligé de pratiquer, bien malgré lui, la médecine légale. Dans *Féerie pour une autre fois*, le corps d'une jeune femme est découvert dans une baignoire :

Elle est couchée au fond de l'eau... j'ai fait des « constats » un petit peu !... c'est une noyée... d'y a pas longtemps ! quelques heures !... (...)

– *Tu crois Ferdinand, qu'elle est morte ?*

– *Je crois ! je suis sûr ! je te certifie qu'elle est morte !*

J'aime pas qu'on doute de ma parole !... surtout quand je « certifie » !... là je suis, je peux dire, implacable... !

– *Elle est morte des bombes, tu crois ? ou elle dort ?...*

Tout ce qu'est idiot ! (...) y a pas de sang, l'eau est pas teinte !... (p 585)

Puis un autre cadavre est découvert :

Et sous tout ça y a un corps !... oui ! un corps ! la tête qui dépasse ! je vois la tête !... l'autre côté, les jambes !... une tête bouffie, congestionnée... à lèvres énormes... une fille jeune... morte par congestion, je dirais... elle a étouffé sous le tas ? je sais pas... (p 587)

Dans *Nord*, on lui demande d'abord « d'autopsier » un chien, par peur de la contagion :

Sur le flanc, il est... pas de bave... pas de vomissements... les quatre pattes raides... le corps encore tiède... je demande, il est mort il y a deux heures environ... (...) pas eu de convulsions, rien du tout !... bien !... je peux conclure : le cœur... le cœur a cédé, l'âge et le surmenage... rien de contagieux !... (p 423)

Et plus tard, ce sont deux cadavres humains que le narrateur va analyser :

Il vit plus, il a bu la tasse et pas que ça !... étranglé qu'ils l'ont, en plus !... on lui dénoue la corde du cou... (...) d'abord, ils l'ont assommé... il a une plaie... profonde, bien saignante encore... en plein crâne... je dirais un coup de pioche... au-dessus de la tempe droite... ils l'ont garrotté, et puis étranglé... mais le coup de pioche d'abord, sans doute... ils enquêteront... ils l'ont mis à l'eau après, sous les algues... (p 531 à 532)

L'autre cadavre lui posera plus de difficultés :

Il avait pas de cordon au cou comme l'autre, ils l'avaient pas étranglé, lui... (...) je tâte, j'ausculte... (...) l'avant-bras est raide... il est mort subit... peut-être d'abord une syncope ?
(p 538)

3. LA SCIENCE ET SES LIMITES

a. UNE DISCIPLINE ELITISTE

« Elle est bien défendue la Science, je vous le dis, la Faculté, c'est une armoire bien fermée. Des pots en masse, peu de confiture. » (p 237)

L'opinion bien marquée de Bardamu dans *Voyage au bout de la nuit* est pour le moins bien partagée : la Science en général, et la médecine en particulier sont des branches réservées et farouchement défendues par une certaine catégorie sociale.

- *L'hermétisme*

Qui dit élitisme dit nécessité de trouver des moyens pour mettre à l'écart le reste de la population : d'où l'implication du langage. Utiliser des mots savants fait de vous un savant, et repousse tous ceux qui ne vous comprennent pas.

Il serait illusoire de reproduire ici toutes les terminologies scientifiques utilisées par les médecins ou les scientifiques de ce corpus, mais l'un d'eux est néanmoins emblématique de ce langage hermétique qui se ferme aux autres : « Le physiologiste », dans *Sous la lampe rouge*, déjà évoqué à de nombreuses reprises. Ce qui fait son caractère si particulier, c'est qu'au lieu de réserver ces mots scientifiques au seul milieu professionnel, il s'en sert également dans sa vie quotidienne, ce qui, soit dit en passant, déroule un effet comique des plus heureux... Ainsi, pour signifier à sa sœur qu'il la trouve bien émotive, il lui dira « mais tu es pâle. Ton système vasomoteur est excité. Tes artérioles se sont contractées » (p 144). Il évoquera même l'amour en des termes similaires :

L'amour a été repris aux poètes et ramené dans le domaine de la science véritable. Il peut s'avérer que c'est l'une des grandes forces cosmiques élémentaires. Quand l'atome d'hydrogène attire à lui l'atome de chlore pour former la molécule parfaite d'acide chlorhydrique, la force qu'il exerce pourrait bien être intrinsèquement similaire à celle qui m'attire vers vous. (p 151 à 152)

Mais le terme « hermétisme » peut également s'entendre comme la fermeture imperméable et impénétrable d'un monde refermé sur lui-même. Les symptômes en sont patents dans *Les Maîtres*, lorsque la querelle entre deux scientifiques inspire à Laurent cette réflexion :

Ce qui m'afflige, c'est de sentir qu'il se forme secrètement deux partis adverses, dans le monde scientifique. Je sens bien que j'exagère et qu'il faudrait dire dans le petit monde fermé des sciences biologiques. Le monde scientifique ! Il est divisé, comme toute société, par maintes cloisons étanches. (p 508)

Et dans *Le Combat contre les ombres*, un collègue de Laurent lui reprochera d'avoir cassé une de ces « cloisons étanches » en vidant une querelle dans un journal généraliste : « Je crois que vous avez eu tort de recourir à la grande presse. Le monde scientifique n'aime pas cela. » (p 399)

- **L'héritage**

La notion d'élitisme peut impliquer en sus une notion de transmission exclusive de ces pleins pouvoirs d'une génération à une autre. Cette théorie est développée par Reverzy, dans *Le passage*, et qui concerne les « grands médecins », ces « docteurs au diagnostic infailible », (p 141) et dont le Professeur Joberton de Beleville est un exemple fameux. « Il est né à l'époque où la médecine encore informe, imprégnée de sorcellerie et de merveilleux, semblait appartenir à quelques hommes étonnamment doués, marqués par un génie mystérieux » (p 141). Mais on ne devient pas « grand médecin » par hasard :

Les charges de médecin se transmettent de père à fils, de beau-père à gendre, d'oncle à neveu et nul ne se hasarde à les vouloir disputer s'il n'est destiné par l'hérédité ou les alliances. Il ne serait d'ailleurs pas sage de se révolter contre cet usage. (p 141)

Dans *Place des Angoisses*, le même thème est repris :

Au premier, un pédiatre et un phtisiologue ; au second, un cardiologue connu, disait-on, du monde entier ; au-dessus de nos têtes, un spécialiste des maladies mentales. (...) Nous vivions un peu en intrus à côté des savants et de leur famille. Selon une tradition séculaire, tous les grands médecins de la ville logeaient aux alentours : et près d'eux, leurs fils, leurs gendres, leurs neveux, praticiens de moindre renom, mais qui hériteraient un jour de leur titre, de leur tristesse et de leur gloire. (p 183)

Duhamel parlera lui aussi de cette notion d'héritage, dans *Les Maîtres* :

Le fils est encore ce que l'on appelle en médecine un fils de patron. Il connaît tout le monde, appelle familièrement les vieillards par leur prénom, possède un effrayant arsenal d'anecdotes et se présente sans détour comme un spécialiste du scandale. (p 509)

- **Les honneurs**

La recherche de la reconnaissance peut également être une marque d'élitisme : récompenses, décorations, gloire éternelle sont les satisfecit des scientifiques cherchant à marquer leur temps.

Dans *Nord*, par exemple, le Docteur Harras, médecin nazi, propose au narrateur, médecin français, une collaboration sur un article car « le moment est venu, je crois, pour nous, pour l'Europe nouvelle, de bien faire connaître, pas seulement au monde savant, au grand public, l'ancienneté de la collaboration de nos deux nations dans tous les domaines, philosophique, littéraire, scientifique, et médical ! médical ! le nôtre, cher Céline !... » (p 193)

Chez Duhamel, être récompensé est chose courante, puisque Laurent recevra la Légion d'Honneur dans *Le Désert de Bièvres* pour avoir « éprouvé sur [lui-même], au péril de [sa] vie, le vaccin antipneumococcique » (p 343), et plusieurs de ses collègues et supérieurs l'envieront beaucoup pour cela.

Il existe cependant une certaine critique de ce mode de pensée : la recherche de la reconnaissance peut être vue d'une toute autre façon par les scientifiques eux-mêmes, comme par M. Chagrín, dans *Les Maîtres* :

Travailler est la seule manière de rendre la vie supportable. Il n'y a pas de repos. Les esprits de bonne étoffe se reposent en travaillant. Le péril, pour les hommes de notre état, c'est l'administration. Vous ne comprenez pas bien, mon ami, parce que vous êtes encore trop jeune. Vous allez avancer dans la vie et on va commencer à vous pousser à des places dont certaines sont honorifiques et d'autres matériellement avantageuses. Vous serez conduit à prendre des directions, des présidences... La science a besoin d'être administrée, je le sais ; mais l'administration étouffe le génie créateur. Voyez monsieur Roux, il ne fait plus rien et c'est un grand malheur. Il dirige une maison illustre, il mène, dans les champs de la connaissance, paître un troupeau de chercheurs, mais il n'est plus un chercheur. (p 540)

- **L'altérité**

L'accumulation de ces diverses caractéristiques conduit le scientifique, le médecin, à acquérir cette qualité qui fait de lui un « autre », une figure particulière, parfois même un stéréotype. Cette volonté, consciente ou non, de se distinguer du commun des mortels est en outre distinguée pour elle-même dans *Le Clan des Pasquier*, et sera le centre de la narration dans *Le Combat contre les Ombres*.

Cette notion est résumée en quelques lignes, négatives mais aussi lourdes de sens, dans *Les Maîtres*, par la bouche de Joseph Pasquier :

Toi, ma chère, qui es ce qu'on appelle une femme instruite, en comme, tu ne sais presque rien d'utilisable. Tu as une licence de chimie, de physiologie, je ne sais même plus, et tu serais embarrassée pour faire cuire un œuf sur le plat. (...)

L'altérité est ici méprisable, parce qu'inutile et distinguant des qualités qui n'en sont pas :

Tout cet enseignement de la Sorbonne, c'est pure vanité. Les licenciés connaissent des formules et des chiffres. Mais quand il s'agit de préparer par exemple l'aspirine ou le sulfate de soude pour la consommation véritable, on s'adresse à de braves bougres de manœuvres que l'on instruit sagement dans des écoles spéciales, qui savent très bien, eux, comment se cuit la popote et qui mènent tout le travail. Vous autres, vous êtes des objets de luxe, des personnages représentatifs, des manieurs d'idées, des symboles de la science, rien d'autre. (...)

En opposition avec les hommes « pratiques », les scientifiques n'ont finalement d'utilité que pour préparer des concepts, qui seront appliqués par d'autres :

D'ailleurs, vous, les savants, vous travaillez toujours pour nous autres, les hommes d'affaires. Oui, vous, tous autant que vous êtes, même les astronomes. Toi, tu coupes des pattes de mouche en rondelles microscopiques et tu dis : la science pure ! Mais tout cela se terminera par un produit chimique, des usines et des actions que nous serons chargés, nous autres, d'acheter et de vendre et qui donneront une existence réelle à toutes vos bonnes blagues. (p 440 à 442)

Le directeur de l'Institut de Biologie, où travaille Laurent, est du même avis, dans *Le Combat contre les Ombres* : les scientifiques sont différents des autres hommes et ne brillent que dans leur domaine.

Il disait, il écrivait et surtout il faisait écrire que les savants ne sont jamais que des administrateurs médiocres et que, pour un piètre résultat, ils désertent leur génie et manquent à leurs promesses essentielles. (...) Il jugeait [l'Institut Pasteur] (...) abandonné « aux mains de savants assurément admirables, mais sans grandes vues pratiques ». (...) Le directeur de l'Institut national avait sous ses ordres une trentaine d'hommes remarquables, chercheurs et professeurs, pour lesquels il nourrissait un mépris tout semblable à la rancune. Il disait avec des sourires et des mines apitoyées : « Ce sont de grands enfants, de lamentables enfants. (...) Ils ont, soufflait-il, du talent, peut-être même du génie, je ne dis

pas le contraire : mais ils ne comprennent jamais rien, ils ne savent rien ou pas grand 'chose, ce qui signifie, plus justement, qu'ils ne savent pas ce qu'ils savent. » (p 248 à 249)

Laurent est bien conscient de cet état de fait, et défend le scientifique coupé du monde réel devant son ami Justin, dans *Cécile parmi nous* :

Quand je ne travaille pas, cela ne se voit pas. Je te répète que j'expédie de petites besognes, je remue, je change les objets de place. Mais l'esprit ne bouge pas, il attend. (...) Voilà, dit-il, ce que nous ne pourrons jamais, ce que nous n'oserons jamais faire entendre aux autres, aux travailleurs manuels. A leurs yeux, nous aurions l'air de paresseux. Un savant, un vrai savant, pour les pauvres gens de l'usine, de la terre ou de l'atelier, c'est un monsieur qui passe sa vie à consulter des appareils, à regarder dans le microscope, à disséquer des animaux, à exécuter toutes sortes d'opérations délicates et compliquées. Un savant légendaire, pour l'ouvrier, pour l'employé, c'est un personnage qui fait des découvertes considérables, patiemment, depuis le matin jusqu'au soir et parfois même du soir jusqu'au matin.

Laurent saisit bien la difficulté de faire comprendre au reste du monde que le scientifique ne peut pas travailler comme les autres, qu'il ne peut comme le boulanger produire son pain tous les matins, découvrir un nouveau bacille tous les soirs :

Comment nous y prendre pour expliquer à ces braves gens, si confiants et si naïfs, à ces braves gens qui travaillent si durement, eux, huit, dix, douze heures par jour, que la découverte, à proprement parler, c'est une minute, une seconde, même pas, le temps d'un éclair, et qu'un savant n'est pas ébloui par cet éclair toutes les semaines, mais trois ou quatre fois dans sa vie, et que, le reste du temps, il travaille, assurément, et de manière assidue, et en appliquant toutes ses facultés, et que, pourtant, il lui faut souvent attendre la visitation, il lui faut attendre que le vent de l'esprit se lève et qu'il est impossible de déterminer cette brise quand elle ne veut pas souffler. Nous n'oserons jamais expliquer aux travailleurs manuels que perdre du temps, cela fait partie de notre tâche, à nous autres, et que c'est une occupation très nécessaire et très pénible. (p 78 à 79)

Lorsqu'une catégorie de personnes partage de telles particularités, qui semblent incompréhensibles pour le reste de la société, les attaques ne se font pas attendre. Dans *Le Combat contre les Ombres*, Laurent se retrouve face à un garçon de laboratoire qu'il ne peut pas licencier malgré son incompetence manifeste, à cause du soutien haut placé dont l'employé bénéficie. Le scientifique décide alors de publier une lettre ouverte dans un journal, où il déplore la dépendance de la science à la politique, dépendance qui selon lui n'a pas lieu d'être. La réponse des médias n'est pas

tendre, et le soutien initial de ses collègues se délite face à la force des attaques : pour qui se prennent ces scientifiques qui ne veulent pas partager le lot commun et se pensent au-dessus de tous ?

Le thème est toujours le même et il est abominable : « Je fais, avec mes vaccins et mes sérums, des expériences aventureuses, scabreuses, cyniques et j'essaye de rejeter la responsabilité des résultats sur mes plus modestes collaborateurs... » (p 409)

Les titres se font encore plus agressifs :

Le ton de la presse changeait insensiblement. Laurent n'était plus, ainsi que les premiers jours, l'insulteur des humbles, il devenait, petit à petit, « cet expérimentateur sans scrupule qui traite l'humanité comme un simple cochon d'Inde et s'imagine sans doute qu'on le laissera longtemps poursuivre son impudente besogne. » (p 420)

Même les hommes politiques s'en mêlent :

[Bellec], le leader socialiste, après avoir longuement parlé de la politique européenne, faisait un tableau de la France bourgeoise, (...) puis en venait à ce qu'on appelait depuis peu, dans son journal, « la défection des intellectuels ». Pour finir, il insistait sur le cas de ce jeune savant qui, saisi d'une ambition folle et peut-être criminelle, semblait oublier que la science n'est pas le privilège d'une classe, qu'elle est le patrimoine des masses. (p 449)

b. LA SCIENCE INUTILE

Il se fait un devoir de lire son hebdomadaire médical, et il a donc une idée générale des progrès de la science moderne. Il s'obstine à la considérer comme une expérience énorme et quelque peu risible. La théorie de la propagation des maladies par les microbes l'a longtemps fait glousser, et sa plaisanterie favorite dans une chambre de malade consistait à dire : « Fermez la porte ou bien les microbes vont entrer. » Quant à la théorie de Darwin, il y voyait la farce suprême du siècle. « Les enfants dans la nursery et les ancêtres à l'étable », disait-il, et il en pleurait de rire. (p 13)

Cette vision de la science, inutile et risible, est celle du vieux médecin dans « En retard sur son temps », de *Sous la lampe rouge*. Elle est tout à fait discutable, surtout à la lumière de l'état actuel des connaissances, mais est également tout à fait partagée par nombre de personnages de ce corpus. L'inutilité de la science a déjà été abordée, en négatif ; d'abord dans la partie « La science positive », puisqu'une science défendue est d'abord... une science attaquée ; puis dans le chapitre précédent concernant un certain élitisme parfois source d'inefficacité. Il est possible d'aller encore plus loin.

Bardamu, dans *Voyage au bout de la nuit*, est tout à fait critique à ce niveau. Parti chercher conseil à « l'Institut Bioduret Joseph », à propos du cas difficile de Bébert, il commence par donner l'image de scientifiques absents, désorganisés, désordonnés :

On me fit d'abord promener à travers des laboratoires et des laboratoires à la recherche d'un savant. Il ne s'y trouvait encore personne dans ces laboratoires, pas plus de savants que de public, rien que des objets bousculés en grand désordre, des petits cadavres d'animaux éventrés, des bouts de mégots, des becs de gaz ébréchés, des cages et des bocaux avec des souris dedans en train d'étouffer, des cornues, des vessies à la traîne, des tabourets défoncés, des livres et de la poussière, encore et toujours des mégots, leur odeur et celle de pissotière, dominantes.

Concernant les grands noms de la science, Bardamu n'est pas plus tendre : faisant montre d'une vanité peu adéquate, ils attirent les vocations inutiles...

Puisque j'étais bien en avance, je décidai d'aller faire un tour, pendant que j'y étais, jusqu'à la tombe du grand savant Bioduret Joseph qui se trouvait dans les caves mêmes de l'Institut parmi les ors et les marbres. Fantaisie bourgeoise-byzantine de haut goût. (...) C'est à cause de ce Bioduret que nombre de jeunes gens optèrent depuis un demi-siècle pour la carrière scientifique. Il en advint autant de ratés qu'à la sortie du Conservatoire. (...)

Lorsque les scientifiques arrivent enfin, ils se montrent à la hauteur de la description de leurs laboratoires : fatigués, ternes et sans génie.

Et puis, les savants franchirent à leur tour la grille, plus traînants encore, plus réticents que leurs modestes subalternes, par petits groupes mal rasés et chuchoteurs. Ils allaient se disperser au long des couloirs en lissant les peintures. Rentrée de vieux écoliers grisonnants, à parapluie, stupéfiés par la routine méticuleuse, les manipulations désespérément dégoûtantes, soudés pour des salaires de disette et à longueur de maturité dans ces petites cuisines à microbes, à réchauffer cet interminable mijotage de raclures de légumes, de cobayes asphyxiques et d'autres incertaines pourritures.

Les scientifiques ne sont désormais plus que des créatures avides de la gloire et des richesses qu'il pourrait leur apporter, bien loin de l'amour de la science que l'on aimerait leur attribuer.

Ils n'étaient plus en fin de compte eux-mêmes que de vieux rongeurs domestiques, monstrueux, en pardessus. La gloire de nos jours ne sourit guère qu'aux riches, savants ou non. Les plébéïens de la Recherche ne pouvaient compter pour les maintenir en haleine que sur leur propre peur de perdre leur place dans cette boîte à ordures chaude, illustre et compartimentée. C'était au Titre de savant officiel qu'ils tenaient essentiellement. (...)

Mais ce titre doit être justifié, et le scientifique de Bardamu consacre tout de même une partie de son temps à d'obscuras expériences, absurdes et infructueuses :

Dès son arrivée, le chercheur méthodique allait se pencher rituellement pendant quelques minutes au-dessus des tripes bilieuses et corrompues du lapin de l'autre semaine, celui qu'on exposait classiquement à demeure, dans un coin de la pièce, bénitier d'immondice. Lorsque l'odeur en devenait véritablement intenable, on en sacrifiait un autre de lapin, mais pas avant, à cause des économies auxquelles le Professeur Jaunisset, grand secrétaire de l'Institut, tenait en ce temps-là une main fanatique.

Dénaturant la science à leur propre profit, ils arrivent même à la rendre risible :

Certaines pourritures animales subissaient de ce fait, par économie, d'invraisemblables dégradations et prolongations. Tout est question d'habitude. Certains garçons des laboratoires bien entraînés eussent fort bien cuisiné dans un cercueil en activité tellement la putréfaction et ses relents ne les gênaient plus. Ces modestes auxiliaires de la grande recherche scientifique arrivaient même à cet égard à surpasser en économie le Professeur Jaunisset lui-même, pourtant fameusement sordide, et le battaient à son propre jeu, profitant du gaz de ses étuves par exemple pour se confectionner de nombreux pot-au-feu personnels et bien d'autres lentes ratatouilles, plus périlleuses encore.

Mais le temps de la science est ridiculement court, ne sert qu'à justifier leur position, et ne peut donc être productif. Les scientifiques ont mieux à faire...

Lorsque les savants avaient achevé de procéder à l'examen distrait des boyaux du cobaye et du lapin rituels, ils étaient parvenus doucement au deuxième acte de leur vie scientifique quotidienne, celui de la cigarette. Essai de neutralisation des puanteurs ambiantes et de l'ennui par la fumée du tabac. De mégot en mégot, les savants venaient tout de même à bout de leur journée, sur les cinq heures. On remettait alors doucement les putréfactions à tiédir dans l'étuve branlante. Octave, le garçon, dissimulait ses haricots fin cuits en un journal pour mieux les passer impunément devant la concierge. Feintes. Tout prêt le dîner qu'il emportait à Gargan. Le savant, son maître, déposait encore un petit quelque chose d'écrit dans un coin du livret d'expériences, timidement, comme un doute, en vue d'une communication prochaine pleinement oiseuse, mais justificative de sa présence à l'Institut et des chétifs avantages qu'elle comportait, corvée qu'il faudrait bien se décider à effectuer tout de même avant longtemps devant quelque Académie infiniment impartiale et désintéressée.

Evidemment, certains se distinguent ; mais leur grandeur ainsi mise en avant ne sert qu'à faire ressortir la médiocrité de leurs congénères.

Le véritable savant met vingt bonnes années en moyenne à effectuer la grande découverte, celle qui consiste à se convaincre que le délire des uns ne fait pas du tout le bonheur des autres et que chacun ici-bas se trouve indisposé par la marotte du voisin (...).

Et Parapine, l'homme que Bardamu est venu interroger pour son cas de fièvre typhoïde, n'est malheureusement pas de ceux-là... Ayant bénéficié une fois de l'étincelle de la découverte, il en tirera profit jusqu'à la lie, ne jugeant pas nécessaire, en scientifique typique qu'il est, de continuer son travail une fois la gloire atteinte :

On lui accordait à ce Parapine, dans son milieu spécialisé, la plus haute compétence. Tout ce qui concernait les maladies typhoïdes lui était familier, soit animales, soit humaines. Sa notoriété datait de vingt ans déjà, de l'époque où certains auteurs allemands prétendirent un beau jour avoir isolé des vibrions eberthiens vivants dans l'excrétat vaginal d'une petite fille de dix-huit mois. Ce fut un beau tapage dans le domaine de la vérité. Heureux, Parapine riposta dans le moindre délai au nom de l'Institut national et surpassa d'emblée ce fanfaron teuton en cultivant lui, Parapine, le même germe mais à l'état pur et dans le sperme d'un invalide de soixante et douze ans. Célèbre d'emblée, il ne lui restait plus jusqu'à sa mort, qu'à noircir régulièrement quelques colonnes illisibles dans divers périodiques spécialisés pour se maintenir en vedette. Ce qu'il fit sans mal d'ailleurs depuis ce jour d'audace et de chance.

Le public scientifique sérieux lui faisait à présent crédit et confiance. Cela dispensait le public sérieux de le lire. (p 279 à 282)

Dans un autre extrait déjà évoqué du *Voyage*, c'est un aliéniste qui se plaint de l'évolution de la psychiatrie. Une des missions de la science, en particulier en médecine, est d'améliorer les choses. Alors, quand elles empirent à cause de théories malhabiles...

Au temps de mes débuts donc les médecins français, Ferdinand, se respectaient encore ! Ils ne se croyaient pas contraints de battre la campagne en même temps que leurs malades... Histoire de se mettre au diapason sans doute ?... Que sais-je moi ? De leur faire plaisir ! Où cela nous conduira-t-il ?... Je vous le demande ?... À force d'être plus astucieux, plus morbides, plus pervers que les persécutés les plus détraqués de nos Asiles, de nous vautrer avec une sorte de nouvel orgueil fangeux dans toutes les insanités qu'ils nous présentent, où allons-nous ?... Êtes-vous en mesure de me rassurer Ferdinand, sur le sort de notre raison ?... Et même du simple bon sens ?... A ce train que va-t-il nous en demeurer du bon sens ? Rien ! C'est à prévoir ! Absolument rien ! Je puis vous le prédire... C'est évident...

Sur le thème de « c'était mieux avant », l'aliéniste récuse l'utilité de la science qui n'a servi qu'à empirer une situation dont tout le monde s'était accommodé, pointant par là-même l'inutilité d'une science ignorant son application pratique :

D'abord Ferdinand tout n'arrive-t-il pas à se valoir en présence d'une intelligence réellement moderne ? Plus de blanc ! Plus de noir non plus ! Tout s'effiloche !... C'est le nouveau genre ! C'est la mode ! Pourquoi dès lors ne pas devenir fous nous-mêmes ?... Tout de suite ! Pour commencer ! Et nous en vanter encore ! Proclamer la grande pagaie spirituelle ! Nous faire de la réclame avec notre démente ! Qui peut nous retenir ? Je vous le demande Ferdinand ? Quelques suprêmes et superflus scrupules humains ?... Quelles insipides timidités encore ? Hein ?...Tenez, il m'arrive Ferdinand, quand j'écoute certains de nos confrères, et ceux-ci remarquez-le, parmi les plus estimés, les plus recherchés par la clientèle et les Académies, de me demander où ils nous mènent !... (p 423 à 424)

Dans « Une histoire ennuyeuse », des *Nouvelles* de Tchekhov, plusieurs personnages sont tout à fait critiques envers l'utilité de la science. Katia, pour commencer :

[L'Université] ne vous sert à rien de toute façon. Cela fait trente ans que vous enseignez, et où sont vos disciples ? Avez-vous beaucoup de savants célèbres ? Comptez-les ! Quant à multiplier des docteurs qui accumulent des centaines de milliers de roubles en exploitant l'ignorance, on n'a pas besoin pour cela d'être un homme bon et plein de talent. Vous ne servez à rien. (p 553)

Piotr Ignatévitch, un autre personnage, n'est pas tendre non plus :

Toutes [les] nouvelles se ressemblent et se ramènent au type suivant ; un Français a fait une découverte ; un Allemand l'a démasqué en démontrant que cette découverte avait déjà été faite en 1870 par un Américain ; un autre Allemand les a eus tous les deux en démontrant qu'ils s'étaient ridiculisés en prenant dans leur microscope des bulles d'air pour un pigment foncé. (p 565)

Enfin, c'est chez Duhamel, grand défenseur de la science s'il en est, que l'on retrouve aussi les plus solides attaques. Dans *Le Jardin des bêtes sauvages*, Laurent doute de son intérêt et est conforté dans cette idée par son ami Valdemar, qui la traite comme une chose risible :

– *Crois-tu, repris-je, que les hommes seront sauvés par la science ? Je dis « sauvés ». Tu comprends... enfin, crois-tu qu'ils deviendront meilleurs ? (...)*

Valdemar secoua la rampe avec une joviale furie.

- *Tu me fais rire. Ah ! tu me fais rire. Tu parles comme un journaliste, comme un député, comme je ne sais pas qui. Mais, mon garçon, la science est une chose très intéressante, assurément. Les tours de physique, moi, j'aime beaucoup ça.*
- *Ils disent, fis-je avec amertume, que la science élève l'homme. Je peux t'affirmer que non. Je ne t'expliquerai pas pourquoi, mais je peux t'affirmer que non. (p 364)*

Sénac, un ami de Laurent, a le même avis dans *Les Maîtres* :

En somme qu'est-ce que vous cherchez, vous autres ? Vous cherchez à empêcher les hommes de mourir. Quelle sale blague ! Si la science empêche les hommes de mourir, on ne saura plus que leur donner à manger. Ils seront obligés de se faire la guerre et de s'entretuer. Ce sera du propre. (...) Toutes ces belles découvertes seront exploitées par des ambitieux et des détraqués. En somme, vous, les savants, vous êtes les principaux instruments du désordre universel. (p 430)

Enfin, dans *Cécile parmi nous*, Laurent, désormais scientifique chevronné, se prend encore et toujours à douter de tout l'intérêt de la science :

Ne crois pas que nous autres, les hommes de la recherche, nous soyons sûrs d'un ordre. Celui qui demande un ordre est sûrement très malheureux chez nous. (...) La plupart des plantes grimpantes s'enroulent vers la gauche, en sens inverse des aiguilles d'une montre ; mais beaucoup de plantes s'enroulent en sens opposé. Pourquoi ? Oui, pourquoi ? Chaque espèce a son sens habituel, mais il y a des individus qui font exception. Pourquoi encore ? (...) J'ai cru que [le scientifique qui les étudiait] en deviendrait enragé. Lui, il cherchait un ordre, il voulait trouver une loi. Mais le monde vivant n'a ni sens, ni loi ! (p 132)

c. LA SCIENCE DEVIANTE

Lorsque l'on détourne des connaissances, des substances, des actes scientifiques, les problématiques éthiques ne sont jamais loin, mais ne sont parfois jamais évoquées. La science, aussi respectable soit-elle, n'est jamais à l'abri de tomber entre des mains malhabiles ou pire, mal intentionnées...

- *L'utilisation discutable de certaines substances*

De façon surprenante, c'est Sherlock Holmes qui, le premier, entre dans cette catégorie. S'il cherche la plupart du temps à utiliser ses connaissances scientifiques dans l'objectif estimable de résoudre des crimes, il le fait parfois de manière plus que douteuse. Dans *Une étude en rouge*, il est

présenté au Dr Holmes comme ayant « des idées spéciales » (p 9), qui lui font « parfois pousser les choses un peu loin » (p 10). Selon son ami :

Il administrerait à un ami une petite pincée de l'alcaloïde le plus récent, non pas, bien entendu, par malveillance, mais simplement par esprit scientifique, pour connaître exactement les effets du poison ! (...) Il en absorberait lui-même, toujours dans l'intérêt de la science ! (p 10)

Le grand détective utilise également des médicaments couramment prescrits à son époque, la cocaïne et l'héroïne, dans le but de décupler ses facultés intellectuelles, au grand dam de son ami le Dr Watson :

- *Peut-être avez-vous raison, Watson, dit-il. Peut-être cette drogue a-t-elle une influence néfaste sur mon corps. Mais je la trouve si stimulante pour la clarification de mon esprit, que les effets secondaires me paraissent d'une importance négligeable.*
- *Mais considérez la chose dans son ensemble ! m'écriai-je avec chaleur. Votre cerveau peut, en effet, connaître une acuité extraordinaire ; mais à quel prix ! C'est un processus pathologique et morbide qui provoque un renouvellement accéléré des tissus, qui peut donc entraîner un affaiblissement permanent. Vous connaissez aussi la noire dépression qui s'ensuit : le jeu en vaut-il la chandelle ? (p 108)*

- ***L'utilisation discutable du corps humain***

Autopsies et examen de pièces opératoires n'ont pas toujours fait partie de la médecine ; ils sont néanmoins depuis quelques siècles monnaie courante, et utilisés dans le noble but de faire avancer notre connaissance du corps humain et de son fonctionnement, ou de connaître les dysfonctionnements particuliers à un individu. Mais parfois, les conditions dans lesquelles ils sont pratiqués sont tout à fait douteuses... C'est le cas dans *Les Lettres de Stark Munro*, où Cullingworth, alors étudiant, vole un foie humain en cours de pathologie afin de prouver la théorie toute personnelle que « la matière cireuse était en réalité identique à la substance glycogène que le foie sécrète normalement » (p 14). Mais...

Nos expériences exigeaient qu'il fût soumis à une forte chaleur, afin d'arriver par là à séparer la substance cellulaire azotée d'avec la matière cireuse non azotée. Etant donné notre pauvreté en appareils, il ne nous restait qu'un moyen, c'était de le couper en tranches très minces, et de le faire cuire dans la poêle à frire. (p 14)

Palabaud, dans *Le Passage*, bénéficie quant à lui d'une autopsie qui, si elle est peut être tout à fait justifiée en soi, et classique quant à son déroulement, pose deux interrogations. Le premier élément qui pose question est l'attitude de l'employé de la morgue, à qui le narrateur dit que le cadavre qu'il venait de sortir était un de ses amis :

Eugène eut un petit mouvement de surprise, suivi d'un hochement de la tête qui pouvait signifier : « Vous auriez dû le dire plus tôt ; je l'aurais porté avec plus de douceur. » (p 166)

Le deuxième, naturellement, est le fait que le narrateur y assiste en tant que médecin, alors qu'il est, justement l'ami de celui qui fût Palabaud. Le malaise est palpable, et sobrement résumé en une phrase : « Et ainsi Palabaud m'apparut sous un nouvel aspect ». (p 169)

Enfin, bien entendu, une autopsie cette fois bien discutable quant à son indication et son déroulement est celle de Catherine, la laborantine atteinte du même mal qu'elle étudiait, et dont son patron fera ses choux gras dans *Les Maîtres* :

Je me suis pris à penser à Catherine, à mon amie, la pauvre Catherine Houdoire, qui est morte obscurément, sans Marseillaise et sans discours. Oh ! Je ne formulais pas une revendication pour la très humble servante de la science ; mais j'ai pensé qu'il ne fallait quand même pas l'oublier. (p 580)

- ***La science expérimentale : gare au « syndrome Frankenstein »***

Les expériences sont là pour faire avancer la science, certes. Mais *quid* de leur encadrement, de leur potentiel délétère, de la détermination de leurs limites ? Plusieurs d'entre elles peuvent poser question.

Dans *Le Désert de Bièvres*, Laurent manque de mourir suite à l'injection d'un vaccin expérimental, étudié par l'un de ses maîtres ; il s'en sortira avec la Légion d'Honneur.

Dans *Sous la lampe rouge*, la nouvelle « Propos d'un chirurgien » nous parle d'opération expérimentale :

Walker avait une marotte concernant la portio dura – le muscle facial, vous savez -, il pensait que sa paralysie était due à un dysfonctionnement de l'irrigation sanguine. Quelque chose qui contrebalancerait ce dysfonctionnement pourrait, pensait-il, rétablir la situation. Nous avions dans les salles un cas très obstiné de paralysie de Bell et nous avons tenté tous les moyens imaginables, cautérisation, toniques, étirements nerveux, galvanisme, aiguilles, le tout sans résultat. Walker s'était mis en tête que l'amputation de l'oreille augmenterait l'irrigation sanguine de la zone et il obtint bientôt le consentement de son patient à cette opération. (p 347)

Mais l'opération tournera mal : sous chloroforme, le patient est pris de convulsions et, dans la confusion, un des aides-opérateurs est plaqué sur la table à sa place, et... amputé d'une oreille. L'opération aurait été, on le sait désormais, un échec même si elle avait été pratiquée sur le bon patient, mais là la peine est double...

Le cas qui se rapproche le plus de celui de la créature sombre du Dr Frankenstein est bien évidemment celui de *Cœur de chien*, où un grand professeur opère un chien dans le but de découvrir le secret de la jeunesse éternelle... et se retrouve avec un canidé transformé en simulacre d'humain. Echec considérable de l'éthique et de la science...

- *La science au service du crime*

Enfin, quelle déviation plus grande est-il possible d'imaginer que celle qui consiste à se servir de la science pour commettre un meurtre, concept totalement opposé au principe même de la science en général, et de la médecine en particulier ?

Dans *Une étude en rouge*, le meurtrier explique ainsi son mode opératoire :

Pendant quelques temps, j'avais été concierge et balayeur au laboratoire de York College. Un jour, le professeur faisait un cours sur les poisons ; il montra aux étudiants un alcaloïde – c'est son mot – ça sert à empoisonner les flèches en Amérique du Sud ; son effet est violent. Il en faut moins que rien pour provoquer une mort immédiate. Je remarquai bien la fiole ; une fois seul, j'en soutirai un tout petit peu. J'étais un préparateur assez adroit ; avec cet alcaloïde, je fabriquai deux petites pilules solubles dans l'eau. (p 95)

Enfin, c'est dans « Le dernier Problème », des *Mémoires de Sherlock Holmes*, nouvelle passée à la postérité puisque tragique pour le grand détective, que l'un des plus grands criminels, le Professeur Moriarty, est décrit en ces termes par Sherlock Holmes :

C'est un homme d'une bonne extraction, très cultivé, doté par la nature de dons phénoménaux en mathématiques. A vingt et un ans, il écrivait sur le binôme de Newton un traité qui avait aussitôt un retentissement européen et qui lui valait la chaire de mathématiques dans l'une de nos universités secondaires ; selon toutes les apparences, son avenir s'annonçait extrêmement brillant. Mais son sang charriait des instincts diaboliques, criminels. Au lieu de les combattre, il leur a permis de s'épanouir, et son extraordinaire puissance mentale s'est mise à leur service. (...) Il est le Napoléon du crime, Watson. Il est l'organisateur de tous les forfaits, ou presque, qui restent impunis dans cette grande ville. C'est un génie, un philosophe, un penseur de l'abstrait. Il possède un cerveau de premier ordre. (p 673 à 674)

IV. DISCUSSION

Sus à la douleur ! aux microbes ! à la fatigue ! à la mort ! à vingt-cinq formes de désespoir au moins !

Féerie pour une autre fois, Céline

A. INTRODUCTION

Vouloir peindre en quelques pages l'image de la médecine à travers les œuvres de médecins romanciers du XIXe et du XXe siècles ressemble assez à vouloir esquisser un paysage pointilliste. De multiples coups de pinceau forment autant de détails ne possédant que le sens de leur couleur propre ; mais reculez-vous d'un pas, et ils composeront un tableau représentant exactement le sujet que le peintre avait en tête.

Chacun des auteurs étudiés a porté son propre regard sur la médecine, parfois tendre, parfois rude, toujours partial : l'image de la médecine qui en ressort n'en est que plus riche et contrastée, loin des stéréotypes que les livres d'histoire nous dessinent forcément, soumis à l'obligation d'une certaine objectivité.

Nous disposons maintenant des éléments qui vont nous permettre de coucher sur la toile l'image de la médecine de l'époque, berceau de la nôtre. Comme toute œuvre, certaines dimensions sont éminemment subjectives, et dépendent des choix qui ont été faits, obligatoirement restreints ; du recueil des résultats, toujours soumis à caution ; et de l'interprétation qui en a été donnée, en partie personnelle.

Les choix des auteurs se sont basés sur des critères objectifs : il est apparu que Anton Tchekhov, Arthur Schnitzler, Jean Reverzy, Georges Duhamel, Sir Arthur Conan Doyle, Céline, Georg Büchner et Mikhaïl Boulgakov présentaient une assez grande diversité de nationalités, caractères et modes d'exercice pour être les plus représentatifs possibles de la médecine de leur temps. Notons tout de même la déplorable absence de femmes, malgré tout compréhensible étant donné l'époque choisie.

Les choix des romans et nouvelles ont été pratiqués de manière à être caractéristiques des œuvres de chacun de leurs auteurs, tout en répondant là encore à des critères objectifs ayant pour but de sélectionner les ouvrages les plus à même de répondre à la problématique.

Les résultats de l'analyse de chaque œuvre ont été classés dans cinq catégories : la maladie et la mort, le patient, le médecin, le traitement et la science. Maintenant armés de notre palette pleine de couleurs, nous pouvons peindre la médecine du XIXe et du début du XXe siècles, telle que les

médecins romanciers la voyaient, et surtout comme un tremplin permettant à notre médecine de naître et de se développer.

L'analyse du corpus se construit autour d'une finalité centrale, perçue en filigrane dans l'ensemble du corpus, et qui peut être considérée comme l'objectif principal, sinon le seul, de la médecine dans son ensemble : la guérison. Nous emprunterons quelques mots à Dominique Lecourt pour expliciter ce principe : « guérir », c'est « l'art de rétablir la santé et la grâce de la recouvrer ». (4) La connaissance de la physiopathologie, l'établissement d'un diagnostic, d'un pronostic, la recherche médicale, tout le reste n'est qu'accessoire face à ce but ultime – qui peut évidemment être nuancé dans certaines circonstances particulières par les principes également fondamentaux de soulagement et de soins.

Tournés vers ce but ultime, deux grands axes évolutifs se sont dégagés.

D'abord, nous verrons l'aspect technique de la médecine : comment la science a-t-elle permis à « l'art de soigner » de commencer à guérir ? Quels sont les moyens qui ont été employés ? Comment a-t-on pu guider et superviser le tout grâce aux balbutiements d'un certain questionnement éthique ?

Ensuite, c'est l'aspect humain que nous peindrons à grands traits. La relation médecin-malade représente en effet une grande partie de la médecine, et en est pour beaucoup le centre. La rencontre de ces deux personnes au statut différent invite à l'analyse, et nous verrons donc quelle est la figure type du médecin, si tant est qu'il y en est une ; quel homme est donc le patient, et comment ils agissent l'un sur l'autre. Enfin, deux personnages particuliers méritent une place à part, puisqu'ils réunissent les deux partis en un seul : d'une part, le médecin malade, et d'autre part, le médecin écrivain, qui par son statut unique a tous les droits, et en particulier celui de se mettre à la place du patient.

B. L'EVOLUTION DE LA SCIENCE : L'ASPECT TECHNIQUE

1. LE BUT : DU TRAITEMENT INEFFICACE AU TRAITEMENT EFFICACE

En médecine comme ailleurs, il est difficile de déterminer le moment exact où l'évolution a pris corps : comme pour tout processus de cette ampleur, le passage d'une médecine archaïque fondée sur le passé à une médecine moderne basée sur des preuves s'est fait progressivement. De la même façon, en matière de traitement, par exemple, nous ne sommes pas passés du « rien » au « tout » : quelques traitements anciens sont toujours utilisés aujourd'hui, et certaines substances actuelles ne méritent probablement pas leur place dans notre pharmacopée (et il suffit de lire un numéro de la revue *Prescrire* pour s'en rendre compte).

Au cours du XIXe siècle, les connaissances théoriques progressent beaucoup plus rapidement que les découvertes thérapeutiques, ce qui donne naissance au concept de « nihilisme

thérapeutique » : « le nihilisme thérapeutique a représenté, expliquent Giovanni Federpsil et Tito Berti, un « moment de transition dans l'évolution de la médecine : le traitement traditionnel n'était plus digne de confiance, tandis que la médecine nouvelle n'était pas encore capable d'obtenir des résultats thérapeutiques incontestables. » » (5). Entre « chercher scientifiquement et soulager empiriquement », cette mouvance, contestée par bien des médecins de l'époque, avait choisi : il devenait inconcevable de continuer à soigner des patients alors que l'on ne comprenait pas comment les remèdes agissaient. Ce principe est à la base de la médecine scientifique, puisqu'il interdit un traitement non validé (par la physiopathologie, par des études...), et implique une connaissance parfaite des mécanismes physiopathologiques puis thérapeutiques avant de proposer une thérapie précise... au prix parfois d'une certaine indifférence face à la souffrance du malade. (6) (7)

Cette opposition se fait ici évidente. Mais l'art de soigner tendant toujours à devenir l'art de guérir, la thérapeutique représente tout de même le but ultime en médecine. Ainsi, même si la division entre inefficacité et efficacité semble arbitraire, elle n'en reste pas moins nécessaire.

a. LES TRAITEMENTS INEFFICACES

- *La fatalité*

Lorsque l'on ne sait pas à quoi est due la maladie, à quoi bon se battre contre ? Comment trouver l'angle d'approche adéquat ?

La médecine consiste à interroger et examiner le malade, parfois à s'appuyer sur des examens complémentaires, puis à poser un diagnostic, éventuellement un pronostic, pour finir par proposer un traitement efficace. Dans le meilleur des cas, ces étapes s'enchaînent logiquement vers la guérison. Mais *quid* de ce processus si la première phase est déjà bancal ?

Dans ce corpus, nombreux sont les malades, les blessés, les morts ; parfois plus nombreux que les vivants. L'impression de masse est en soi décourageante, comme si la Maladie avec un M majuscule écrasait le médecin de son incommensurable force d'inertie. Le prisme de la littérature peut probablement expliquer en partie cette surabondance d'éclopés, chez Céline ou chez Boulgakov, par exemple, mais il est certain que ce fourmillement de malades est bien moins ostensible aujourd'hui, au moins dans notre monde occidental.

Attribuer à la fatalité, à Dieu ou au sort commun de l'humanité tout ce qui peut frapper l'homme n'aide pas à trouver un traitement efficace à ce qui ne peut pas être expliqué. C'est probablement la raison pour laquelle les mêmes traitements sont retrouvés de façon systématique, un peu comme si le camphre et la morphine représentaient un remède universel, à l'image du vulnérable de Céline.

- *La superstition : les mystères du traitement, les traitements empiriques et la religion*

Lorsqu'on ne sait pas vraiment où l'on met les pieds, on tâtonne, on essaye, on y va littéralement « à l'aveugle ». C'est là tout ce qui fait le lit des traitements empiriques. La première chose à faire est de copier ses aînés : si l'on apprend à la Faculté de médecine qu'un peu de lait dans du cognac peut soigner l'anémie, même si aucune étude multicentrique de forte puissance ne l'a jamais démontré, tout médecin un tant soit peu consciencieux prescrira du lait dans du cognac à ses patients anémiques.

L'alcool est un excellent exemple de l'utilisation de traitements empiriques : voilà une substance qui, à nos yeux du XXI^e siècle, est auréolée d'une réputation tout à fait néfaste, à juste titre, et qui dans le corpus étudié est utilisée pour soigner en vrac les noyés chez Doyle, l'anémie ou l'encéphalite chez Boulgakov et la grippe chez Duhamel. Le raisonnement est simple : l'alcool fait un bien immédiat à ceux qui en boivent – la plupart du temps – et ne peut donc être dommageable. Néanmoins, ses effets délétères à long terme sont tout de même bien connus, même à l'époque – il suffit d'étudier *La locomotive ivre*, par exemple.

De multiples autres traitements empiriques ont été décrits, et relèvent du même mécanisme : on a toujours fait ainsi, pourquoi changer ? Les médecins comme les patients utilisent ce qui est reconnu comme traitement, et non pas ce qui est reconnu comme efficace. Les problèmes dentaires en sont un exemple fourni : toutes les techniques ont été utilisées chez Tchekhov, y compris un « fil du mont Athos », ce qui n'est pas rien, mais sans succès... Il a bien fallu finir par l'arracher, cette dent malade.

Entre le III^e et le XV^e siècles, en Occident, la médecine est à cette image : l'héritage d'Hippocrate ou de Galien, à quelques exceptions près, a été oublié, et la science stagne. Il faut répéter les mêmes gestes appris auprès d'un Maître, sans jamais chercher à innover. Le progrès attendra la fin du Moyen Âge... (8)

Quand ils ne sont pas empiriques, le mystère entoure la plupart des traitements de l'époque. Le médecin de Reverzy, par exemple, celui qui sait, celui qui ordonne, prescrit toute une litanie de substances inconnues qui pourraient tout aussi bien être des potions magiques ou des élixirs de Jouvence, et est le seul gardien des clefs de son traitement. Le patient ne peut qu'acquiescer et avaler. Dans ces conditions de secret partagé par toute une confrérie, à l'abri des regards d'autrui, pourquoi se remettre en cause ? Le mystère n'est-il pas une partie du pouvoir des médecins de l'époque ? A quoi bon chercher de nouveaux traitements ?

Enfin, une dernière dimension, très importante, doit être prise en compte pour comprendre pourquoi, pendant si longtemps, la plupart des traitements était inefficaces : la religion. Bien sûr, il y a d'abord le fait que certains patients comptent beaucoup sur leurs prières pour soigner un proche malade ou blessé ; de multiples exemples en ont été donnés, notamment dans *La Garde Blanche*. Il est difficile d'évaluer l'efficacité d'une telle attitude - qui n'est peut-être pas nulle, si l'on prend en compte l'effet placebo.

Mais le raisonnement tout entier peut conduire à l'inefficacité de la même façon que la méconnaissance des causes. En effet, certaines personnes, comme ce patient syphilitique de *La garde blanche*, sont persuadés que le mal physique est une punition divine, et qu'il ne faut donc pas le combattre. Les traitements seront inefficaces *de facto*, puisque s'attaquant à Dieu lui-même ; et il ne faudrait en vérité même pas les prendre, par peur d'encourir le courroux divin...

Médecine et religion ont toujours été sœurs, parfois amies, parfois ennemies. Dans l'Antiquité, les Dieux grecs, égyptiens ou mésopotamiens sont responsables des maladies, et peuvent aussi aider les hommes à en guérir. En Grèce, on implore Arthémis ou Asclépios, un demi-Dieu fils d'Apollon, élevé par Chiron, qui lui enseigne l'art de guérir par la parole, les herbes et le couteau - un bon résumé de la médecine de l'époque. Son symbole ? Une couleuvre enroulée autour d'un bâton, symbolisant par ses mues le renouveau de la vie...

Arrive alors Hippocrate, qui au Ve siècle avant notre ère débarrasse la médecine de la religion pour la tourner vers les lois de la nature. Sa vision des choses prédominera jusqu'au Moyen Âge, où le christianisme engendre une médecine dite "compassionnelle", tournée cette fois vers un seul Dieu, et comme nous l'avons déjà évoqué, sans recherche du progrès. On reprochera au malade d'être responsable de la genèse de sa maladie, via des notions de pureté ou de péché. Certaines communautés sont par exemple accusées d'engendrer des épidémies (les Juifs pour la Peste Noire, les lépreux, voire les sorcières...).

On peut noter que la médecine arabe est quant à elle marquée par une science florissante avant d'être elle aussi étouffée par la religion vers le XIe siècle.

La religion et la science s'allient et se détachent ainsi l'une de l'autre au gré des paradigmes dominants, dans une valse sans fin qui dans ce corpus oscille toujours entre rapprochement et éloignement... (8) (6)

- ***La science limitée : la science inutile, la science déviante, l'élitisme***

L'image du scientifique n'est parfois pas bien brillante. Loin de Pasteur, encensé par les Pasquier, l'homme de laboratoire de Céline ou de Boulgakov est, au mieux, inutile, au pire, délétère.

C'est pourtant bien au milieu scientifique que revient la difficile tâche d'améliorer la partie technique de la médecine, notamment au niveau des traitements.

L'élitisme, tout d'abord, défavorise grandement la poursuite de la rentabilité. Ces grands médecins de Reverzy, qui ont hérité leur charge de leurs pères et la transmettront à leurs fils, empêchent *de facto* les esprits les plus brillants de parvenir aux postes les plus hauts, et maintiennent la médecine dans une médiocrité de mauvais aloi. A quoi bon chercher à améliorer les choses si la place est assurée ?

Le scientifique de papier est parfois plus à la recherche des récompenses que de la connaissance, même si, bien évidemment, certains font honneur à leur profession. Le petit monde de la science, chez Duhamel, par exemple, paraît renfermé sur lui-même, hermétique dans tous les sens du terme : difficile à aborder puis difficile à comprendre. Il devient alors inutile, tournant en rond, ne produisant plus que des administratifs assoiffés de pouvoir. Chez Céline, la science est dépravée, trainante, et ne propose rien de neuf. A-t-il été défavorablement impressionné par le sort réservé à Semmelweis, ce médecin autrichien ayant voulu imposer à ses pairs le lavage des mains avant tout accouchement, décrié et hué en son temps ? Ayant fait de l'histoire de cet échec sa thèse, l'écrivain ne pouvait être qu'impressionné par la bêtise ayant environné le génial scientifique... Ainsi, la description horrifiée de l'Institut Bioduret dans le *Voyage* se rapporte, selon la biographie de Céline, à sa courte expérience d'un mois au sein de l'Institut Pasteur, sous les ordres d'Emile Roux. La description était semble-t-il historiquement assez juste (9). Chez Duhamel, les bons éléments sont masqués par les mauvais qui, comme Rohner, cherchent à adapter la réalité à leurs théories, et non l'inverse.

Parfois, même, la science est malveillante : les patients ou les cadavres sont utilisés sans aucun questionnement éthique, les substances issues du génie scientifique sont détournées à des fins peu avouables, et des expériences sont menées hors de tout contrôle.

Historiquement, les premières connaissances anatomiques étaient détenues par les embaumeurs égyptiens, qui n'en avaient à priori guère l'utilité. En 331 avant Jésus Christ a lieu la première autopsie reconnue, à Alexandrie ; une longue période d'interdiction d'ordre religieux - la religion, encore elle - empêche ensuite toute avancée au niveau de la connaissance du corps humain. A partir du XIII^e siècle, le pouvoir ecclésiastique lève progressivement l'obstacle, ouvrant la voie à des médecins qui, certes, cherchent la voie de la science, mais pour ce faire, passent par les corps de condamnés à mort ou encore déterrent de nuit des cadavres fraîchement inhumés dans les cimetières... (8)

Comment, dans de telles conditions, la science peut-elle faire avancer le progrès et jouer son rôle ?

Avec autant de facteurs limitants – l’acceptation de la fatalité, la superstition et une science guère à la hauteur –, il n’est pas étonnant que l’impression générale donnée par ce corpus est que la médecine de l’époque était globalement inefficace.

Etait-ce réellement le cas ? La réponse importe peu : l’image de la médecine dépeinte par ces médecins romanciers le laisse fortement croire.

b. LES TRAITEMENTS EFFICACES

- *L’amélioration des connaissances des étiologies : la genèse par l’environnement*

Pour arriver à passer d’une pharmacopée éculée basée sur le camphre au Vidal d’aujourd’hui, sans même parler des techniques chirurgicales et autres moyens thérapeutiques, il faut commencer par le début : l’amélioration des connaissances, en particulier étiologiques.

Cet état d’esprit est largement en cours dans le corpus, via la prise en compte des facteurs environnementaux. La guerre, la précarité, la vie moderne, le stress et la médecine : autant de causes de maladies et de blessures qui résonnent de manière furieusement moderne à nos oreilles, quoique dans des proportions très différentes. Loin de la théorie de la génération spontanée, en vogue pendant des centaines d’années (8), les médecins se rendent compte que certaines causes extérieures, et souvent propres à l’homme, sont aisément décelables, et pourraient être combattues si les responsables, au sens large du terme, le souhaitaient réellement. Qui est responsable ? « Pour Thomas Mann », romancier allemand du début du XXe siècle, « l’époque retentit sur la structure physique de l’individu au point de le rendre malade. » (6) : tout est dit.

Ce chapitre prend une autre dimension de nos jours. Si la guerre est heureusement le plus souvent loin de nous, il n’en est pas de même dans d’autres parties du monde. La précarité, par contre, est encore aujourd’hui source de nombreuses pathologies, qui ont changé mais qui parfois reviennent à la surface : les patients misérables de Céline et Reverzy se rencontrent tous les jours. Le stress de la vie moderne est accusé aujourd’hui, probablement souvent à juste titre, d’être à l’origine de multiples maux, qu’ils soient physiques ou psychiques. Rien n’a donc changé sur ce plan-là.

Enfin, la iatrogénie prend une place de plus en plus importante, puisque traitements plus efficaces signifient aussi traitements plus actifs et donc potentiellement plus délétères – ce qui sera revu dans le chapitre des traitements dangereux.

Pourtant, la partie était loin d’être gagnée. Après une phase tournée vers le divin, les Grecs développèrent la théorie des miasmes. Hippocrate attribue ainsi à ces émanations morbides peu définies les fièvres et autres épidémies, et Avicenne, plus tard, leur concède l’origine de la variole, de

la rage, de la lèpre ou encore de la tuberculose. Un élément extérieur est donc bien la cause de certaines pathologies. Mais la théorie de la génération spontanée, développée par Aristote au même moment, décrit les êtres vivants comme naissant parfois à partir d'éléments inanimés, réveillés par le soleil et la chaleur de l'air : cette idée freinera considérablement l'intérêt pour la recherche des causes des épidémies, par exemple. Il faudra attendre l'arrivée de Pasteur, qui a son importance dans certains des livres du corpus, pour combattre définitivement cette théorie. A l'époque, l'invention du microscope avait entraîné la découverte de ce que l'on nommait alors "animalcules", de petits éléments vivants dont on ignorait tout : plusieurs scientifiques montreront le lien entre certains de ces curieux petits êtres et les maladies (Bonomo et la gale, Pacini et le choléra). Mais le monde scientifique reste persuadé que les germes naissent d'eux-mêmes : c'est Pasteur qui prouvera que les germes viennent de l'air contaminé, et qui incriminera donc enfin de façon scientifique l'environnement dans la genèse notamment des épidémies. (8)

- *Exemples*

Des traitements efficaces existent déjà dans le corpus : notre propos est d'affirmer que c'est vers ces thérapeutiques là que la médecine s'est dirigée, accentuant un mouvement déjà initié un peu plus tôt. Plusieurs molécules sont citées, par Duhamel, Boulgakov ou Céline, par exemple, et sont toujours d'actualité : l'aspirine, la morphine, les sulfamides... Les médicaments utiles ne sont pas complètement absents.

Mais c'est peut-être vers la chirurgie qu'il faut se tourner pour accéder à une thérapeutique vraiment efficace : version, trachéotomie et amputation sont des techniques tout à fait modernes. Depuis la reprise des autopsies, au XIII^e siècle, la connaissance du corps humain s'affine et permet de proposer des actes réfléchis et profitables. L'invention de l'antisepsie par Semmelweis en 1847 (voir à ce propos, comme déjà cité, la fabuleuse thèse de Céline) et celle de l'anesthésie par l'éther en 1842 (8) ont également permis d'améliorer l'efficacité de la chirurgie. Dans le corpus, plusieurs opérations chirurgicales, notamment chez Boulgakov, par exemple, se montreront un franc succès.

Les vaccins sont également un bon exemple de tous les bienfaits qu'une théorie appliquée à la médecine peut apporter. Abondamment encensés chez Duhamel, ils font l'objet d'une réelle adoration par Chalgrin, l'un des personnages des *Maîtres*, et ont prouvé depuis leur efficacité sans pareille. Rappelons toutefois que les premiers principes de la vaccination ont été posés non par Pasteur, mais par Jenner en 1796, avec l'inoculation du germe du cow-pox, pathologie des vaches, protégeant de la variole (8).

Il est à noter qu'ils font aujourd'hui l'objet de polémiques plus ou moins récentes, pour l'instant jamais réellement fondées sur des preuves telles que l'Evidence Based Medicine (EBM : la médecine basée sur les preuves) en demande désormais. Récemment, une diminution de la couverture vaccinale a été constatée, aggravée par de nombreuses pénuries : l'image d'un traitement est probablement tout aussi importante que son efficacité propre...

La prévention des maladies vénériennes, initiée littérairement par Boulgakov avec la syphilis, a elle aussi beaucoup progressé : si la vérole est encore présente de nos jours, et en augmentation, le SIDA a probablement pris sa place dans l'imaginaire collectif et l'ensemble des Infections Sexuellement Transmissibles (IST) fait l'objet de campagnes de prévention régulières, ainsi que d'une amélioration notable du traitement. Mais la syphilis reste l'une des grandes maladies « historiques », avec la peste, le choléra ou la lèpre, et selon un livre d'histoire de la médecine, elle « dominera tout un pan de la vie médicale jusqu'au milieu du XXe siècle. » (10) Il n'est donc pas étonnant de la retrouver aussi souvent dans ce corpus...

Enfin, il est une partie du traitement dont nous n'avons pas parlé : la relation médecin-malade, elle aussi thérapeutique par essence – ou néfaste, dans certains cas qui sortent du domaine de cette étude - a également été amenée à beaucoup évoluer. Elle fera l'objet de la deuxième partie de cette discussion, et n'est pas moins importante que tous les antibiotiques et autres antalgiques réunis.

c. UNE CONSTANTE : LA DANGEROUSITE DU TRAITEMENT

Les traitements ont donc évolué, depuis le camphre de Boulgakov : mais s'il est bien une chose qui ne s'est pas améliorée, et qui a peut-être même empiré, c'est leurs effets indésirables. Deux grands mécanismes sont à l'origine des effets indésirables des thérapeutiques, hier comme aujourd'hui : leurs effets intrinsèques et leur mésusage.

La diatribe de M. Chalgrin chez Duhamel est à cet égard exemplaire et intemporelle : s'il veut être efficace, le traitement médicamenteux doit parfois ravager le territoire sur lequel il se bat, et les dégâts peuvent être considérables. Il en est bien sûr de même pour les techniques chirurgicales. Ce qui a changé ? L'étendue des dommages, qui étant donnée la forte activité de certaines molécules peut être considérable – pensons aux chimiothérapies, par exemple, ou aux molécules ayant fait l'objet d'un retrait d'AMM (Autorisation de Mise sur le Marché) pour des effets indésirables trop importants. Heureusement, la prise en compte du danger par le calcul de la balance bénéfices-risques tend désormais à chercher à corriger cet effet pervers des traitements.

Le mésusage, quant à lui, est encore bien présent. L'opium et la morphine sont toujours d'actualité, et ont été rejoints dans une moindre mesure par les traitements substitutifs aux opiacés, les somnifères, les benzodiazépines, ou encore simplement par les antalgiques, responsables par exemple d'aggravation de certains types de douleurs lorsqu'ils sont pris en trop grandes quantités. Combien de médicaments devons-nous désormais prescrire sur des ordonnances sécurisées pour éviter l'approvisionnement d'un marché parallèle ?

2. LES MOYENS : LA SCIENCE AU SERVICE DE LA MEDECINE

a. LA SCIENCE POSITIVE

Nous avons vu en quoi une partie de l'image de la médecine de ce corpus est constituée par une médecine archaïque, appelée à évoluer ; et quels sont les éléments qui l'ont maintenue jusque-là dans cet état de fait. Il est temps d'aller de l'avant et de déterminer quels ont été les moyens utilisables à l'époque, moyens toujours d'actualité, pour cheminer vers une médecine moderne et efficace.

Les savants mous de Céline ou plus attirés par les rosettes que par les microscopes de Duhamel représentent une partie de l'image des scientifiques de l'époque ; mais heureusement, ce ne sont pas les seuls sur lesquels il faut compter pour faire progresser les connaissances. De ce corpus se dégage une grande admiration pour la science : Duhamel, Boulgakov, Tchekhov, Doyle dessinent une science enthousiasmante, utile, parfois porteuse de génie, et cherchant toujours à faire avancer l'espèce humaine sur le chemin souvent caillouteux de la connaissance. De l'amour de la science naît la volonté de l'appliquer, et ils sont nombreux à le faire, comme une fin – augmenter les connaissances – mais aussi comme un moyen privilégié d'atteindre le but ultime d'une technique médicale parfaite.

b. LES THEORIES SCIENTIFIQUES

Application immédiate de la science, les diverses théories que l'on retrouve au fil des pages sont directement issues des recherches effectuées dans le secret des laboratoires. Pasteur et ses microbes, la théorie de l'hérédité ou encore la psychanalyse, qu'elles soient ou non encore d'actualité, permettent de comprendre les pathologies, et font donc le lit de leurs traitements.

Certaines ont été révolutionnaires : les concepts que Pasteur a développés et qui sont évoqués ou décrits chez Duhamel, par exemple, ont été fondateurs de la médecine moderne. Leur importance a été plus que soulignée par le *Clan des Pasquier*, et reflète leur portée réelle.

D'autres ont été transformées au cours du temps mais portaient d'une idée forte : *De l'origine des espèces*, de Charles Darwin, paraît en 1859, et pose les bases d'une théorie de l'hérédité impliquant

la transmission de certains caractères d'un individu à sa descendance. Arthur Conan Doyle ne fait qu'utiliser cette théorie dans plusieurs nouvelles. Le débat entre l'inné et l'acquis est alors à son point culminant, et se complexifiera encore des dizaines d'années plus tard, lors de la découverte d'une certaine double hélice, dépositaire de notre génome et mère de tous les fantasmes... (11)

Enfin, d'autres encore sont controversées, comme la psychanalyse. Longtemps utilisée, mise en images par Arthur Schnitzler, qui avait entretenu avec Freud une courte correspondance, elle jouit désormais d'une réputation plus mitigée, et on lui conteste facilement une parenté scientifique. Mais le fait est qu'on retrouve certains concepts dans l'œuvre de l'écrivain autrichien. Dans *Mourir*, par exemple, ne peut-on attacher au héros qui attend sa mort le concept tout freudien de « résistance à la guérison » ? (6) Le premier des analystes dira dans *Résultats, idées, problèmes II*, p 258 : « au cours du travail analytique, rien ne nous donne plus l'impression d'une résistance que cette force qui s'agrippe entièrement à la maladie et aux souffrances. » (5) N'est-ce pas exactement l'impression que donne Félix, qui refuse de se battre contre sa maladie et attend avec délices, semble-t-il, sa fin prochaine ? L'utilisation du rêve est également patente dans *La Nouvelle rêvée*. Mais à l'inverse, on peut noter que Freud retenait également la littérature comme partenaire de la science : « Les écrivains étaient « de précieux alliés », écrivait Freud, « et il faut placer bien haut leur témoignage car ils connaissent d'ordinaire une foule de choses entre le ciel et la terre dont notre sagesse d'école n'a pas la moindre idée » (5)

Les théories scientifiques dans ce corpus dessinent l'image d'une médecine structurée, pleine d'idées et porteuse d'élan et de concepts pour des applications pratiques, même si ça et là émergent encore des idées d'un autre temps.

c. LA MEDECINE HYPOTHETICO-DEDUCTIVE

Le raisonnement scientifique appliqué à la médecine n'est autre que cette médecine hypothético-déductive qui a fait le lit de notre EBM. La SFMG (Société Française de Médecine Générale) définit le raisonnement hypothético-déductif comme « une démarche analytique de vérification systématique des hypothèses diagnostiques (souvent générées intuitivement par processus non analytiques). Le praticien recherche consciemment (par l'interrogatoire, l'examen clinique et les examens complémentaires) à confirmer ou à rejeter les hypothèses diagnostiques envisagées. »(12)

Ce mode de raisonnement est logique et méthodique, enfant de la science en tant que système de pensée de référence. Associé à de multiples autres types de raisonnement décrits par la SFMG (intuitif ou probabiliste, par exemple), moins retrouvés dans ce corpus, il permet aujourd'hui au

médecin d'aborder chaque cas avec un œil objectif et impartial, et d'aboutir au diagnostic de la façon la plus scrupuleuse possible.

Dans ce corpus, il s'applique plus à la recherche, avec *Cœur de chien*, par exemple, ou l'autopsie de Catherine dans *Les Maîtres*, qu'à la clinique : mais l'essentiel est que la médecine se fait scientifique, et commence à ne plus admettre que ce qui est prouvé.

d. L'HÔPITAL

L'hôpital a ici la triple casquette qui lui est propre à partir du début du XXe siècle (10) : lieu de science, lieu de soin et lieu d'enseignement. S'il est bien un endroit au service des avancées de la science dans ce corpus, c'est l'hôpital. Il est en même temps très particulier à chacun des auteurs qui l'ont décrit en détail, comme chez Céline ou Reverzy.

Chez Céline, c'est un cocon qui protège du monde extérieur, mais aussi un endroit où les techniques les plus avancées – ou les moins chères, parfois... - ont toute leur place pour apporter guérison ou soulagement aux patients qu'il abrite. Même l'asile d'aliénés, qu'on appellerait aujourd'hui un hôpital ou une clinique psychiatriques, est un refuge pour ses protégés, et son directeur recherche les meilleurs soins, selon ses critères, pour eux. Ce directeur rejette le progrès ; mais il le fait au nom d'une absence de bénéfices pour les patients. Le texte est trop flou pour savoir de quelles techniques il est exactement question, mais on peut souligner que pour ce personnage, il ne faut pas soutenir le progrès pour le progrès, mais bien pour les avantages qu'il peut procurer. D'autres exemples historiques de théories progressistes pourtant complètement farfelues appuient sa position : le magnétisme animal de Mesmer ou la phrénologie de Gall en sont de bonnes illustrations...

Chez Reverzy, l'hôpital est d'abord un lieu de soins et d'enseignement, décrits par le menu dans son œuvre. Mais un passage rapporte une étude rétrospective du Professeur Joberton de Belleville, dont la description succincte laisse à penser qu'il pourrait tout à fait s'agir de la préparation d'un article moderne, tant sur le contenu que sur la forme. Les études telles que nous les rapportent les journaux médicaux modernes n'ont rien à lui envier, et il s'agit une fois de plus d'un élément qui pose les jalons de la médecine moderne.

e. LA CONFRERIE MEDICALE : APPRENTISSAGE, CONFRATERNITE ET ACCES AU SECRET

La médecine aurait-elle progressé aussi vite si chacun était resté dans son coin ? Non, il s'agit bien d'une affaire collective, et si les grands hommes de la première ère (Hippocrate, Galien, Vésale...)

sont connus par tous et se comptent sur les doigts d'une –ou de deux – mains, l'évolution va dans le sens du groupe, ce que l'on retrouve tout à fait ici.

Dans le sens vertical, d'abord, l'apprentissage de la médecine auprès des anciens, par une méthode proche du compagnonnage, permet de sceller un esprit de corps. Aujourd'hui, l'apprentissage d'un langage particulier, le côtoiement quotidien de la maladie et de la mort, les rites de passage forment autant de pierres d'achoppement pour une intégration sociale réussie du jeune étudiant en médecine. Mais au Moyen Âge, la plupart des médecins ou autres barbiers exerçant en campagne n'ont jamais suivi de cursus universitaire ; l'apprentissage s'effectue directement de la bouche d'un maître à l'oreille d'un élève, et les diplômes n'existent pas. Si les bizutages et autres chansons paillardes ont servi à renforcer très tôt l'adhésion au groupe (13), ils ne sont pas décrits ici – mais le sont probablement ailleurs... C'est dans ce cadre que s'inscrit le secret professionnel : enseigné dès la Faculté par des professeurs qui connaissent son importance, il s'impose aux médecins dans leur ensemble et fait partie des privilèges et des devoirs qui lient la collectivité médicale. Travailler ensemble permet d'augmenter exponentiellement son efficacité, puisqu'on sait bien que souvent, le tout est plus grand que la somme de ses parties (et c'est Aristote qui le dit)...

Dans une acceptation plus horizontale, la confraternité a également une importance capitale. S'entraider dans l'adversité, comme ces nombreux médecins qui ont aidé leurs confrères malades, parfois en prenant de grands risques, ou plus simplement se conseiller les uns les autres : l'héritage de l'apprentissage en un groupe soudé participe à l'importante portée de la confrérie médicale. (7)

Mais l'écrivain brise cette apparence de confrérie secrète et unie : si le médecin est garant du secret, le rôle du romancier est de le révéler, non seulement dans ses aspects les plus respectables, mais aussi parfois sous des angles plus sombres. Soulever le voile est particulièrement prisé par Reverzy. L'un des biais notablement employés est le langage qui, source de cohésion comme dans toute corporation de métiers, peut être dévoilé dans la littérature par les initiés, fissurant l'aura impénétrable construite par les médecins eux-mêmes. Ces dernières années, le langage médical a sans aucun doute effectué une large percée dans la langue courante, ouvrant peu à peu les portes du savoir médical au profane, et attirant de plus en plus le lecteur vers les romans traitant de sujets médicaux (14). L'écrivain peut aussi décider de révéler les failles de cette image collective, comme dans *Les Maîtres*, où une bataille rangée entre deux scientifiques fait rage, ou dans « Les médecins de Hoyland », de *Sous la lampe rouge*, où un jeune médecin en rejette un autre parce que c'est une femme. Mais la dénonciation de ces situations désastreuses ne participe-t-elle pas encore plus à l'idée qu'en médecine, il est important de « jouer collectif » ? (7)

3. LA BOUSSOLE : LE QUESTIONNEMENT ETHIQUE

La maladie et la mort sont souvent utilisées dans les œuvres littéraires comme des éléments narratifs. Pourquoi ? Parce qu'elles recèlent un potentiel émotionnel intense, une fréquente identification du lecteur au sujet souffrant, une peur face au destin immuable qui nous est, à tous, réservé, et que nous ne pouvons qu'observer avec crainte chez les autres avant de le subir nous-mêmes. Face à de telles forces, l'homme ne peut que se poser de multiples questions, souvent sans réponse définitive : c'est là tout le champ de recherche des sciences philosophiques. Mais qu'arrive-t-il lorsque nous ne voulons pas seulement contempler, mais aussi agir sur cette destinée ? D'autres questions apparaissent, d'autres réponses se dessinent : l'éthique est une boussole dans un voyage semé d'embûches. Supervisant l'ensemble des avancées techniques – et participant de façon intrinsèque à l'aspect humain de la médecine –, le questionnement éthique a toujours guidé le médecin, selon des principes évidemment variables selon l'époque et le lieu d'exercice.

Deux auteurs abordent le sujet de façon frontale. Boulgakov d'abord, dans *Cœur de chien*, met en scène un scientifique qui agit d'abord et réfléchit ensuite. Par cette satire d'un médecin si imbu de lui-même que tout ce qu'il a envie d'entreprendre lui paraît indiscutablement à faire, l'auteur souligne le danger d'une science livrée à elle-même, sans réflexion minimale sur son but et les chemins qu'elle prend pour y parvenir.

Duhamel, ensuite, est plus subtil. L'autopsie de Catherine fait frémir tout lecteur doté d'un minimum de sensibilité. Mais elle s'inscrit tout à fait dans le nihilisme médical né au XIXe siècle, qui veut que le patient est « considéré comme un corps objet en attente... de l'autopsie. » (5) (15) La question est posée et reste sans réponse : peut-on tout faire au nom de la science ? Et *a contrario*, est-il juste vis-à-vis des malades de ne pas faire cette autopsie, qui pourrait faire avancer les connaissances médicales, au prétexte que la patiente était une femme de science ?

Le combat contre les ombres rapporte une autre problématique, plus générale celle-ci, qui est celle de l'indépendance de la science par rapport au monde politique. Laurent y apportera une réponse franche, corroborant le principe de séparation et d'autonomie, mais le lecteur n'est pas obligé de se soumettre à cette idée, et certains arguments comme l'arrogance supposée des scientifiques par rapport au reste de la population, qui n'aurait pas droit de regard sur ce qui pourtant la regarde au premier plan, sont tout à fait admissibles. L'indépendance de la médecine est un sujet brûlant, et se joue désormais face à de multiples instances : la politique de santé, certes, mais aussi les grandes entreprises pharmaceutiques, la Sécurité Sociale ou encore les mutuelles.

C. L'EVOLUTION DE LA RELATION MEDECIN-MALADE : L'ASPECT HUMAIN

1. LA FIGURE DU MEDECIN

a. UNE PERSONNALITE MULTIPLE

Dans *Le corps souffrant*, Gérard Danou rapporte les propos de Kafka dans *Le médecin de campagne* : « s'il est aisé d'écrire des ordonnances, (...), c'est un travail difficile que de s'entendre avec les gens. » En précisant que « ce que le malade recherche c'est avant tout un médecin, secondairement une médecine », le même Gérard Danou souligne le fait qu'une grande partie des patients semble attendre autant du lien humain avec le médecin que de la science médicale. D'aucuns vont même plus loin, en évoquant un rapport de séduction : Barthes, homme de lettres du XXe siècle, établit ainsi un parallèle entre l'écrivain qui doit « draguer » le lecteur, et le médecin qui doit faire la même chose avec son patient... C'est dire l'importance de la relation médecin-malade ! (6)

Nous ne reprendrons pas ici en détail les multiples caractéristiques du médecin, dessinées à larges coups de pinceaux par des écrivains eux-mêmes hommes de l'art, et qui rendent compte d'un praticien aussi pluriel et nuancé que l'homme en lui-même peut l'être. Mais certaines grandes tendances se dégagent néanmoins.

L'image du médecin chez les médecins romanciers du XIXe et du début du XXe siècles est très contrastée, mais globalement positive : il s'agit d'un professionnel, qui agira toujours en tant que soignant, quelle que soit la situation et les moyens dont il dispose, et qui le fera avec bienveillance.

Le paternalisme, quasiment universel dans ce corpus, est connoté négativement aujourd'hui, mais ne l'est pas forcément à l'époque : il s'agit d'une attitude choisie, correspondant aux principes de l'époque, et aussi peut-être à une médecine encore peu performante et qui offrait donc un éventail de possibilités assez limité au praticien et à son patient.

Mais le médecin n'est qu'un être humain : loin d'être cette figure divinisée dont nous reparlerons plus tard, il peut être fatigué, chez Reverzy, dépassé par les événements, chez Boulgakov, amoureux, chez Doyle, redoutant sa propre mortalité, chez Schnitzler. La mort du patient peut ainsi être ambivalente pour le médecin : mise à distance ou avant-goût de la sienne propre... (6) En tant qu'être humain lambda, il peut également être mis en difficulté. Parfois, son activité est très précaire, et les soucis d'argent ne l'épargnent pas – thème récurrent chez Arthur C. Doyle. Rappelons que dans la Rome Antique, la plupart des médecins étaient des esclaves grecs... (8) Il peut se sentir impuissant, lorsque le refus d'un patient, l'état de la science ou le manque de moyens l'empêchent de venir en

aide à un malade. Il éprouve parfois des difficultés plus personnelles face à la maladie, ou la mort. Le médecin n'est ni omniscient, ni omnipotent : ce n'est qu'un homme ou une femme comme les autres...

Et comme tout être humain, il peut aussi présenter des parts d'ombre : incompetent, cupide, dépravé (selon les critères de l'époque...), parfois criminel, il n'est à l'abri d'aucune des multiples faiblesses de notre espèce. La situation a-t-elle vraiment beaucoup changé depuis ?

Le médecin décrit dans ces pages ressemble furieusement à celui d'aujourd'hui, à quelques détails près : le paternalisme a fortement reculé, et la précarité ne touche que très peu de praticiens, pour ne pas dire aucun (à noter que, contrairement à l'argument principal expliquant cette pauvreté développé par les auteurs, à savoir un nombre trop important de médecins, la démographie médicale s'est améliorée, au moins en France : pour un médecin pour 2282 habitants en 1900, comptez en un pour 308 habitants en 2010) (16). Mais la quintessence du médecin moderne est là...

b. LE SOIGNANT NON MEDECIN

En ce qui concerne les autres soignants, la situation a par contre évolué. Dans ce corpus sont décrites plusieurs fonctions : infirmiers, ou Feldschers en Russie Eternelle, religieuses, sages-femmes prêtent main-forte aux médecins. Les infirmiers et les sages-femmes sont évidemment toujours bien présents, mais les religieuses ont quasiment disparu des hôpitaux – bien qu'on en retrouve encore parfois dans certaines maisons de convalescence ou de retraite. Les aides-soignantes ne sont par contre pas du tout décrites, et les quelques filles de salle présentes notamment chez Reverzy ne peuvent leur correspondre totalement.

Les aidants naturels, par contre, ont probablement une place bien plus importante à l'époque de Duhamel qu'ils n'en ont dans son œuvre, puisque seul l'un d'entre eux est décrit ; et qu'on n'en retrouve aucun autre dans le reste du corpus. Cette fonction était-elle considérée comme si évidente qu'il n'était pas besoin de l'évoquer ? Il est difficile de connaître l'évolution notamment du nombre et du type de travail des aidants, cette notion ayant beaucoup évolué dans le temps, et l'étude des aidants naturels n'ayant commencé que dans les années 80. (17)

2. LA FIGURE DU PATIENT

a. LE PATIENT SUBISSANT : ENTRE DESHUMANISATION ET HUMANISATION

Le patient devant le médecin est avant tout un corps à soigner : descriptions anatomiques et corps martyrisés sont là pour nous le signifier. Les blessures, les maladies obligent la transition entre le corps physiologique, celui que l'on étudie en cours d'anatomie, et le corps pathologique, qui au sens

large regroupe tout ce qui n'est pas sain, propre, normal. Gérard Danou l'appelle « corps souffrant, éprouvé et éprouvant, [non pas] pure anatomie, mais pluriel. » (6) Mais ce corps-là, décrit dans la littérature, n'est pas seulement "anormal", il est aussi dérangeant. Il recouvre finalement un corps délabré qui nous rappelle que, contrairement à la vie réelle où la réification du patient est parfois aisée, sous la plume subjective de l'écrivain, le malade est une personne et non simplement un corps-objet.

Le corps souffrant n'est ainsi que la première étape de la reconnaissance de l'homme souffrant, qui caractérise le patient que le médecin aura à soigner. Et peut-être est-ce précisément là que le recours à la littérature pour expliquer la médecine prend tout son sens : quel meilleur instrument que la plume d'un écrivain médecin pour décrire l'indicible et transcrire les sensations et émotions d'un patient muet ?

L'homme souffrant peut être vieux, malade ou blessé, parfois mourant ; la douleur est toujours universelle et toujours singulière. Métaphores, personnifications, hyperboles, litotes permettent au lecteur, et en particulier au lecteur médecin, de ressentir dans leur chair ce qu'ils ne demandent qu'à objectiver comme symptômes froids et précis dans leur exercice quotidien.

Face à cet homme souffrant, qu'il soit réel ou de papier, il est souvent inévitable d'éprouver certains sentiments, médecin ou pas. Ils peuvent être nombreux et de toute nature, mais celui qui demeure le principal dans ce corpus, à la fois pour le nombre de fois où il a été observé et pour son importance dans les récits, est la compassion. Détrônée de nos jours par l'empathie, notion plus subtile entre le sentiment et l'attitude, la compassion reste à l'époque la norme vis-à-vis d'un patient souffrant. Evidemment, bien d'autres avaient cours, surtout en rapport avec les aspects négatifs de certains malades.

Tous ces éléments sont autant d'arguments qui permettent de faire basculer le patient entre deux extrêmes : le patient humanisé et le patient déshumanisé. Ne traiter qu'un corps souffrant permet de réduire la personne à une chose, et ainsi de diminuer les affects, qui peuvent être considérés parfois comme source de confusion. Le corps malade peut ainsi être manipulé sans crainte, examiné d'un œil froid et objectif, mais aussi exploité ou dévalorisé comme une machine qui ne fonctionnerait plus. Le patient est réduit à sa maladie, et c'est la maladie qu'il faut soigner. Ainsi déshumanisé, il est peut-être plus facile pour certains de traiter un corps ou une pathologie, concepts insensibles, plutôt qu'un homme.

Ressentir de la compassion et pouvoir se mettre à la place d'une personne souffrante exposent le médecin, le rendent vulnérable. Mais pour un malade humanisé, les soins ne sont-ils pas d'autant plus complets, et donc efficaces ? Partager avec Palabaud la douleur d'une hémoptysie en se mettant

à sa place quelques minutes ne nous empêche-t-il pas de jamais plus considérer un malade comme un simple porteur de maladie ?

La balance entre les deux doit être juste et équilibrée ; aussi attirante que soit l'humanisation complète de chacun des patients, ce n'est pas les aider que d'aller pleurer avec eux sur leur triste sort. Le risque est ici de confondre sympathie et empathie, la première entraînant le médecin dans la souffrance avec le patient, et la seconde lui permettant de l'accompagner avec sensibilité mais aussi professionnalisme.

b. LE PATIENT AGISSANT

Le patient n'est pas une simple poupée de chiffon, dont le médecin ferait ce qu'il veut. Aussi pluriel et variable que peut l'être le médecin, il montre dans ce corpus une grande variété d'attitudes.

Face à la maladie, d'abord, il n'existe pas une réponse standard : elle est propre à chaque patient. Néanmoins, elle varie elle aussi entre deux extrêmes : d'un côté, le patient de Boulgakov, combatif, courageux, qui considère la maladie comme une bataille dont il doit revenir victorieux, et de l'autre le patient plaintif, faible, attirant en général regards courroucés et exaspération, tel Ferdinand chez Duhamel. Entre les deux, tout est possible !

Face au médecin, ensuite, le patient peut également osciller entre deux extrêmes, décrits parfois jusqu'à la caricature par certains auteurs. La réponse naturelle au paternalisme est d'abord la soumission à ses ordres, qui se caractérise par une attitude rappelant étrangement celle d'un croyant en face de son dieu, comme chez Reverzy : suppliques, obéissance, reconnaissance, voilà des mots consacrés... Et c'est bien naturel face à un homme qui en sait plus que vous sur vous-même, dont le but avoué est de vous sauver d'un ennemi invisible, et qui attend de vous que vous appliquiez ses ordres sans mot dire.

Evidemment, les choses ne sont pas aussi simples ; et nombreux sont les exemples de patients se rebellant contre leurs soignants. Parfois, ils n'ont pas confiance en leur médecin, comme la mère refusant la trachéotomie à sa fille atteinte de croup diphtérique dans *Les Récits d'un jeune médecin*, de Boulgakov ; parfois, c'est au principe même du paternalisme qu'ils s'attaquent, comme Dufourt dans *La Vraie Vie*, de Reverzy, qui éconduit les chirurgiens qui veulent l'hospitaliser de force ; parfois encore, la rébellion contre le médecin se fait pour de mauvaises raisons, comme ce mari qui refuse que le jeune Dr Wilkinson aille examiner sa femme dans *Sous la lampe rouge*, de Doyle.

La réponse à cette problématique a beaucoup changé, rééquilibrant peut-être un peu les choses, de nos jours : il devient de plus en plus rare de voir un patient obéir les yeux fermés à son

médecin, et les malades actifs dans la prise en charge de leur maladie, posant des questions et prenant les décisions avec le médecin, sont de plus en plus nombreux.

Le médecin est un homme, avec toutes les faiblesses que cela implique ; le patient a lui aussi ses imperfections, et n'est pas qu'une pauvre victime sans défense. La recherche des bénéfices secondaires en est peut-être la principale, et si elle est parfois inconsciente, elle peut également être totalement volontaire, comme chez Tchekhov. Certains patients manquent de jugeote, d'autres sont tout à fait cruels avec leur entourage, comme le jeune héros de *Mourir*, de Schnitzler. Enfin, certains patients n'en sont pas, et cherchent à obtenir les avantages du « statut » de malade, sans en subir les inconvénients...

c. LES PARTICULARITES DU PATIENT ATTEINT D'UNE PATHOLOGIE PSYCHIQUE

Certaines pathologies placent les patients qui en sont atteints dans une catégorie à part : les maladies psychiques, et en particulier psychiatriques, modifient quelque peu le rapport que le médecin a avec le patient qui en est atteint.

La somatisation représente probablement la première rencontre du médecin avec une pathologie d'ordre psychique. Courante, voire quotidienne, elle appelle toujours à la réflexion sur l'influence que peut avoir la tête –ou le cœur, si le romantisme s'invite à la fête – sur le corps. La somatisation n'est jamais que supposée et dépend de l'interprétation que le médecin – ou le patient - en fait. Mais elle a quelque chose, dans ce corpus, d'éminemment moderne, puisque ce sont maintenant les patients qui viennent dire au médecin qu'ils « somatisent »...

Ensuite arrivent les maladies psychiatriques à proprement parler, fortement représentées dans les œuvres étudiées, peut-être en partie grâce à leur grand potentiel narratif, peut-être pour la fascination qu'elles peuvent exercer... La plupart des différents types de pathologies est représentée, même s'il serait compliqué de les classer dans le DSM-V (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*, soit le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, cinquième version*). On parle psychose, addictions, suicides et tentatives de suicide ; Sherlock Holmes est susceptible de souffrir d'un trouble bipolaire et Fridolin raconte ses rêves de névrosé freudien dans *La Nouvelle Rêvée*.

Les pathologies psychiatriques sont décrites par les écrivains avec l'œil de leur époque : des hurlements, des délires sans fin, aucune thérapeutique efficace. Il n'est donc pas étonnant que la souffrance de ces patients transpire dans ces pages, et le but est également de nous la faire partager. Lenz, le premier d'entre eux, nous fait vivre les durs moments qu'il traverse lors de l'installation de cette psychose qui ne dit pas son nom, et nous la fait vivre au plus près de ses émotions et de ses

sensations. De la même façon, le médecin morphinomane de Boulgakov nous entraîne dans une compassion qui n'est pas forcément la règle en face de ce type de pathologie.

Si les patients nous invitent à ressentir ce qu'ils vivent, ce n'est pas simplement pour comprendre la pathologie, mais aussi les difficultés qu'elle entraîne. Le rejet des patients psychiatriques, par exemple, est surtout marqué chez Céline, où la Mère Henrouille ou les « fous » du *Voyage au bout de la nuit* restent des êtres à part, qu'il faut parquer, enfermer, mettre à l'écart.

Mais même la littérature a ses limites. Aussi poussée que puisse être l'incursion de l'écrivain dans la peau du malade, a fortiori dans celle du malade psychiatrique, les mots ne seront jamais le vécu. « « ... J'aurai beau répéter « sang » du haut en bas de la page, elle n'en sera pas tachée, ni moi blessé », écrit le poète Jaccottet. » (6)

3. A LA CROISEE DES CHEMINS

a. LE MEDECIN MALADE

« La mort des médecins est plus triste que celle des autres hommes »... Cette phrase lapidaire de la femme du Professeur Joberton de Belleville, dans *Place des Angoisses*, représente probablement la synthèse de la vision du médecin malade par des médecins écrivains. Il faut d'abord souligner le nombre de médecins malades, important, que l'on retrouve chez Céline, Boulgakov, Tchekhov, Reverzy ou encore Doyle. Cette figure fascine-t-elle l'écrivain, qui a peut-être plus qu'un autre conscience de sa mortalité ? Elle est abordée en tout cas avec humanité par les auteurs, à l'image de Reverzy, qui en fait un des thèmes centraux de *Place des Angoisses*.

Le médecin malade est une figure particulière, puisqu'il réunit en une seule personne, bien malgré lui, l'expertise et les connaissances du médecin à la vulnérabilité du malade. Son rapport avec son propre corps, sa relation avec les soignants ne peuvent qu'en être modifiés : « la maladie grave (...) dépossède le médecin de son initiation et de son statut social » (6), et le ramène aux yeux des soignants au niveau de l'homme de la rue... Comme le dit Canguilhem, dans des propos rapportés par Gérard Danou, « [le médecin] n'est pas mieux assuré que ses patients le jour venu de substituer ses connaissances à son angoisse. » (7) Reverzy rapporte ainsi le cas de ce médecin souffrant d'un cancer mais refusant de le voir, et se montrant très agressif avec ses confrères – confrères tout aussi mal à l'aise que lui...

Le médecin toxicomane de Boulgakov constitue quant à lui une figure plus dérangeante, quoiqu'appelant malgré tout la compassion : cédant à l'appel pharmacologique de la morphine, il nous

rappelle s'il en était besoin que oui, définitivement, le médecin n'est qu'un homme et n'est pas à l'abri des tentations de ce monde.

b. LE MEDECIN ECRIVAIN

Nombreux sont les médecins ayant écrit, pour une raison ou une autre, des ouvrages de médecine, de science, des romans, des pièces de théâtre ou de la poésie. Louis-Paul Fischer, dans son anthologie des médecins écrivains, *Le bistouri et la plume*, nous dit qu'avant le XVI^e siècle, en Occident, « les médecins ont écrit surtout sur la médecine. (...) Il est cependant faux de penser que les premiers écrivains médecins, auteurs d'œuvres non médicales, apparaissent seulement au XVI^e siècle avec Jacques Grévin (...), Nostradamus [ou] Rabelais. De nombreux médecins grecs et romains ont écrit sur l'âme ou sur leur conception de l'univers (...), Luc médecin a écrit un *Evangile* et *Les Actes des Apôtres*. » (18)

Par une mise en abyme relevant parfois du clin d'œil, le lien entre médecine et art, et en particulier entre médecine et littérature, a été plusieurs fois souligné dans ce corpus. L'intérêt du médecin romancier est d'abord l'omnipotence et l'omniscience qu'il acquiert à cette place ; si en tant que médecin il n'est qu'un homme, comme nous l'avons dit et répété maintes fois, en tant qu'écrivain il sait exactement ce que pense et ce que ressent chacun de ses personnages, médecin ou malade, et peut donc se mettre à la place de chacun, médecin ou malade... Gérard Danou soulignera que « l'intérêt particulier des écrivains médecins (...) tient à leur capacité de dire ce que la médecine ne peut penser. » (5)

Le romancier a également une particularité que le médecin n'a pas : un écrivain a bien entendu pouvoir de vie et de mort sur chacun de ses personnages, et peut décider à n'importe quel moment de tuer, de sauver, de faire souffrir ou de guérir. Quel médecin ne souhaiterait obtenir ces facultés-là ? L'impuissance qui le caractérise parfois serait alors réduite à néant ; est-ce ce que nos romanciers médecins rechercheraient, au moins en partie, dans l'écriture ? (4). Jean Reverzy en étant probablement l'archétype, « un romancier qui réussit [y relaierait-il] un médecin qui échoue ? » (19)

L'étude des biographies de chacun des auteurs apporte sans conteste un éclairage particulier à cette association particulière. Tchekhov ou Céline se voyaient médecin et écrivaient pour vivre ; Duhamel, au contraire, considérait la médecine comme un moyen lui permettant d'avoir assez de sécurité matérielle pour écrire ; Doyle a vite vu son succès en librairies prendre le pas sur son exercice médical ; Büchner mène de front des activités littéraires et universitaires ; Reverzy est avant tout médecin généraliste, mais hésitera à abandonner son exercice devant l'accueil fait à son premier livre, *Le Passage* ; Schnitzler, tout comme Boulgakov, renoncent à la médecine par amour de l'écriture.

A la lumière de ces vies consacrées à ces deux arts complémentaires, force est de constater que l'un nourrit l'autre. Pour l'écrivain, l'exercice médical fournit de façon incontestable une matière première profuse et de première qualité – ce que nous avons vu tout au long de ce travail. En retour, le romancier apporte un œil aiguisé et sans complaisance sur une pratique qu'il connaît par cœur, et invite à la réflexion à travers des exemples concrets et mis en valeur. L'apprentissage de la médecine ne peut qu'être incomplet dans le cadre scientifique de la Faculté : il se doit d'être enrichi par d'autres regards, bien moins objectifs, qui peuvent être ceux de nos malades, de nos confrères, de nos collaborateurs, mais aussi de nos écrivains, qui sans complaisance nous font pénétrer au cœur de la médecine, dans l'intimité des malades. (4) (20)

Ecrire sur sa médecine, ou lire ceux qui l'ont fait change-t-il notre façon d'exercer ? La réponse est probablement multiple et personnelle, mais à la lumière de ce travail, nous pouvons gager que oui...

D. CONCLUSION

Vous découvrirez qu'il y a tant de tragédie dans une vie de médecin, mon garçon, qu'on ne pourrait pas la supporter sans la touche de comédie qui vient de temps à autre l'alléger. Et puis un docteur a aussi de multiples causes de reconnaissance. Ne l'oubliez jamais. C'est un tel plaisir de faire un peu de bien qu'il devrait payer pour ce privilège au lieu de se faire payer pour lui. Quoique, bien sûr, il ait sa maison à entretenir et doive subvenir aux besoins de sa femme et de ses enfants. Mais ses patients sont ses amis – ou ils devraient l'être. Il va de maison en maison et, dans chacune, son pas comme sa voix sont aimés et accueillis avec joie. Que pourrait-on demander de mieux ? Et d'ailleurs il est obligé d'être un homme bon. Il lui est impossible d'être autre chose. Comment pourrait-on passer sa vie entière à voir la souffrance supportée avec courage et rester néanmoins un homme dur ou mauvais ? C'est une profession noble, généreuse, bienveillante, et c'est à vous, les jeunes, de veiller à ce qu'elle le demeure.

Sous la lampe rouge, Sir Arthur Conan Doyle

A travers l'œil de l'écrivain, la médecine se dessine plus proche et plus saisissable. La période charnière pour la science – et pour la littérature – du XIXe et du début du XXe siècles a permis à plusieurs grands médecins romanciers de peindre une image de la médecine détaillée, invitant le lecteur à les suivre au cœur de l'art de soigner.

La médecine y est plurielle. La maladie et la mort semblent omniprésentes, générées par la fatalité ou l'environnement, et dessinent un corps souffrant intensément vécu. Le patient peut se montrer soumis ou rebelle, combatif ou plaintif ; ses émotions et sensations, dépeintes par l'écrivain, entraînent le lecteur à ses côtés. Le médecin, à l'image du patient, se révèle humain avant tout, dans ses qualités, ses défauts et ses contradictions. Le traitement, encore peu efficace en général, pose les bases d'une pharmacopée moderne. La science, enfin, en plein développement, se montre pleine d'allant mais aussi de mystères, et parfois gangrénée de défaillances...

L'analyse de ces trente-trois ouvrages de huit écrivains médecins retrouve donc deux principaux axes construits autour de l'image de la médecine – et non de la médecine elle-même, faut-il le rappeler... L'aspect technique regroupe toute l'évolution de la science, dont le but ici est principalement d'améliorer la thérapeutique – laquelle amélioration passe bien entendu par une progression importante dans le diagnostic et la connaissance des étiologies. Le questionnement éthique qui la supervise y trouve également une place importante. Enfin, l'aspect humain est principalement représenté par la relation médecin-malade, dont les caractéristiques préfigurent de manière péremptoire celle qui aura cours aujourd'hui.

V. CONCLUSION

Scruter à la loupe l'image de la médecine et son évolution peut se faire à travers les livres d'histoire ; mais accomplir ce dessein grâce à l'œil acéré des écrivains permet de s'immerger dans un art subjectif que des pages et des pages de description désincarnée n'égaleront jamais. Le pinceau du romancier se teinte alors de toutes les nuances propres à l'humain, et si l'auteur est en plus médecin, s'y ajoute la toile de fond de la réalité... La période fondatrice du XIXe et du début du XXe siècles se prête particulièrement à l'exercice, puisqu'elle est le théâtre à la fois d'une littérature foisonnante mais également d'une médecine en plein bouleversement. Celle-ci jette les bases de la médecine actuelle, en dessine les contours, et en crée les principaux axes de réflexion. Afin d'appréhender le plus rigoureusement possible l'image de la médecine d'aujourd'hui, il est parfois judicieux de jeter un regard en arrière, et de nous appuyer sur nos illustres prédécesseurs, qui pour certains avaient la plume aussi acérée que le bistouri : le but de ce travail a donc été de dessiner l'image de la médecine du XIXe et du début du XXe siècles à travers les œuvres des médecins romanciers.

Pour atteindre ce but, des critères de sélection ont été rigoureusement appliqués à la longue liste des médecins écrivains qui, notons-le, ne cesse de s'allonger, puis à leurs œuvres. Ont été sélectionnés les auteurs ayant vécu entre 1800 et 1970, et ayant réellement exercé la médecine. Huit écrivains correspondaient à ces critères : Mikhaïl Boulgakov, Georg Büchner, Céline, Arthur C. Doyle, Georges Duhamel, Jean Reverzy, Arthur Schnitzler et Anton Tchekhov. Pour chacun d'entre eux, une sélection d'ouvrages dont au moins l'un des personnages principaux était médecin ou malade a été établie. Trente-trois œuvres ont donc été choisies et analysées, grâce à une grille prédéfinie comportant cinq thèmes : la maladie et la mort, le patient, le médecin, le traitement et la science.

Les résultats de cette analyse systématique ont été prolifiques et substantiels, parfois prévisibles, parfois extrêmement surprenants. La maladie et la mort sont très souvent placés par les médecins romanciers comme des éléments narratifs, perturbateurs, qui permettent de faire avancer l'histoire – comme dans la réalité, la maladie et la mort constituent de forts événements de vie. Si certaines pathologies, comme les maladies vénériennes et les troubles psychiatriques, sont mises en exergue, c'est peut-être le corps souffrant qui est retrouvé de la façon la plus péremptoire et visible. Enfin, les différents mécanismes étiologiques, parfois balbutiants, sont également largement abordés.

Le patient et sa représentation sont étudiés sous toutes les coutures. Plusieurs figures fortes de malades sont retrouvées dans le corpus, et analysées via leurs attitudes face à la maladie ou à la mort, mais aussi à travers leurs émotions et les émotions qu'ils ont suscitées. Le patient apparaît non

pas comme un personnage figé dans une représentation précise, mais multiple dans ses particularités et en constante évolution.

Le médecin est lui aussi protéiforme : s'il est globalement dans ce corpus un personnage très positif, il peut également présenter de nombreuses zones d'ombres, voire de francs travers, et n'est pas épargné par ces romanciers qui exercent la même profession que lui. Ses attitudes, les éléments de son identité sont décortiqués pour en dessiner toutes les nuances. Et si la confraternité ne permet pas aux auteurs de fermer les yeux sur les défaillances de leurs collègues, elle est elle-même abordée via le principe de la confrérie, le secret professionnel ou encore les études de médecine.

Le traitement, encore globalement peu efficace, est jugé à l'aune de son action, mais aussi de ses risques, et peut être considéré comme parfois empirique, ou mystérieux, mais aussi inutile ou carrément dangereux. La prévention échappe à peine à ces difficiles considérations...

Enfin, la science constitue un thème privilégié pour les auteurs médecins : source de bienfaits, elle engendre la médecine hypothético-déductive, de multiples théories à application directe ou indirecte ou encore la médecine légale. Elle fait partie de l'identité de l'hôpital, concept très présent dans ce corpus. Mais elle a également ses limites : selon certains points de vue, elle est élitiste, inutile, ou même déviante... Et c'est pour cela que la nécessité de la réfléchir est devenue prégnante.

L'analyse transversale des résultats extraits de ce corpus permettent de dégager deux axes, qui tendent tous deux vers un même dessein : l'amélioration de la médecine, et donc de sa finalité ultime, qui est la guérison et le soulagement.

Le premier axe s'appuie sur la science, et permet à l'art médical d'entrer dans le rationnel, la logique, l'Evidence Based Medicine. Les théories scientifiques, l'hôpital, la recherche cherchent à améliorer les traitements, qu'ils soient médicamenteux ou chirurgicaux. Mais les risques de déviance ne sont pas oubliés, et les grandes lignes de l'éthique comme concept cadrant sont alors esquissées.

Le deuxième axe, loin de l'objectivité scientifique, se centre sur les rapports inter-humains, et en particulier sur cette relation fondamentale qui s'établit entre le médecin et le malade, et qui permet à la médecine scientifique de s'épanouir sur un terreau fertile. Le médecin et le patient décrits comme pluriels et changeants forment les deux pôles d'une entité souple, et doivent avancer dans la même direction pour parvenir au même but, qui est toujours et encore la guérison du patient.



A travers les yeux de Céline, de Doyle ou de Reverzy, la médecine d'hier, d'aujourd'hui et de demain se révèle contrastée et en constante évolution. Pouvoir s'identifier aux malades aussi bien qu'aux médecins permet d'entrer dans une certaine subjectivité qui manque parfois aux scientifiques que sont –heureusement ! -devenus les médecins.

Exercer comme médecin a-t-il encouragé Doyle à placer le Dr Watson aux côtés de Sherlock Holmes ? Reverzy serait-il devenu écrivain sans la puissance littéraire des grands médecins et des grands patients qu'il a rencontrés au cours de sa carrière ? Tchekhov tuberculeux a-t-il un regard particulier sur les malades qu'il décrit ? L'influence du médecin sur le romancier est probablement fondamentale, tout autant que l'empreinte du romancier sur le médecin. L'art si particulier de soigner entraîne un rapport au monde aussi complexe qu'unique, et le besoin de l'exposer et d'en débattre est probablement extrêmement pressant pour certains d'entre nous ; gageons que le coucher sur le papier apporte en retour une vision décalée sur notre pratique, contribuant, souhaitons-le, à son élévation constante.

VU :
Le Doyen de la Faculté de Médecine
Lyon-Est


Professeur Jérôme ETIENNE

Le Président de la thèse,
Nom et Prénom du Président
Signature

Pr Nicolas FRANCK
Centre de Réhabilitation
« CH LE VINATIER »
98 rue Boileau - 69006 LYON

Vu et permis d'imprimer le 04 26 23 76 11
Lyon, le

10 SEP. 2013

Finess : 690780101
RPPS : 1003074241

VU :
Pour Le Président de l'Université
Le Président du Comité de Coordination
des Etudes Médicales


Professeur François-Noël GILLY

LISTE DES ŒUVRES ETUDIEES

MIKHAÏL BOULGAKOV

Boulgakov M., Cœur de chien, Biblio, 2013, 157 p.

Boulgakov M., La garde blanche, Robert Laffont, 1993, 512 p.

Boulgakov M., Les récits d'un jeune médecin, suivi de Morphine et des Aventures singulières d'un docteur, Biblio, 2008, 158 p.

Boulgakov M., J'ai tué, Folio, 2011, 104 p.

Boulgakov M., La locomotive ivre, Ginkgo éditeur, 2009, 191 p.

GEORG BÜCHNER

Büchner G., Lenz, Points, 2007, 80 p.

LOUIS FERDINAND CELINE

Céline, Voyage au bout de la nuit, Folio, 2005, 505 p.

Céline, Nord, Folio, 2008, 628 p.

Céline, Féerie pour une autre fois, 2011, 633 p.

SIR ARTHUR CONAN DOYLE

Doyle A. C., Sherlock Holmes, Robert Laffont, 2012, 1029 p. (1^{er} tome)

Doyle A. C., Les Lettres De Stark Munro, Editions du Jasmin, 2009, 244 p.

Doyle A. C., Sous la lampe rouge. Contes et récits de la vie médicale, Actes Sud, 2006, 376 p.

GEORGES DUHAMEL

Duhamel G., Le Clan Pasquier, Flammarion, 2012, 595 p. (1^{er} tome)

Duhamel G., Le Clan Pasquier, Flammarion, 2013, 617 p. (2^e tome)

Duhamel G., Le Clan Pasquier, Flammarion, 2013, 924 p. (3^e tome)

JEAN REVERZY

Reverzy J., Œuvres complètes, Flammarion, 2002, 919 p.

ARTHUR SCHNITZLER

Schnitzler A., Mourir, Stock, 2010, 154 p.

Schnitzler A., La nouvelle rêvée, Biblio, 2012, 190 p.

ANTON TCHEKHOV

Tchekhov A., Contes humoristiques, Le Temps des Cerises, 2010, 257 p.

Tchekhov A., Nouvelles, Le Livre de Poche, 2010, 987 p.

Tchekhov A., Le point d'exclamation et autres contes, La Nerthe Editions, 2014, 72 p.

BIBLIOGRAPHIE

1. Auel JM. Les Enfants de la Terre. Pocket;
2. Frappé P. Initiation à la recherche. CNGE; 2011.
3. Catégorie:Écrivain et médecin [Internet]. Wikipédia. 2015 [cité 9 août 2015]. Disponible sur: https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Cat%C3%A9gorie:%C3%89crivain_et_m%C3%A9decin&oldid=114665031
4. Danou G, Olivier A, Bagros P. Littérature et médecine. Ellipses; 1998.
5. Danou G. Résistances. Littératures, médecines, sciences humaines. Lambert-Lucas; 2011.
6. Danou G. Le corps souffrant. Champ Vallon;
7. Danou G. Langue, récit, littérature dans l'éducation médicale. Lambert-Lucas; 2007.
8. Ameisen JC, Berche P, Brohard Y. Une histoire de la médecine ou le souffle d'Hippocrate. La Martinière; 2011.
9. Buin Y. Céline. In folio biographies; 2009.
10. Dachez R. Histoire de la médecine. De l'Antiquité à nos jours. Texto; 2012.
11. Encyclopédie Larousse en ligne - Charles Darwin [Internet]. [cité 5 août 2015]. Disponible sur: http://www.larousse.fr/encyclopedia/personnage/Charles_Darwin/115722
12. modèle pour PDF - fichier_modes_raisonnement_diagnostique-36916.pdf [Internet]. [cité 7 juill 2015]. Disponible sur: http://www.sfm.org/data/generateur/generateur_fiche/828/fichier_modes_raisonnement_diagnostique-36916.pdf
13. Crouzet-Pavan E, Verger J. La dérision au Moyen Age. Presses Paris Sorbonne; 2007. 312 p.
14. Ulmann J-M. Être médecin écrivain en 2009. Trib Santé. 9 juill 2009;23(2):21-8.
15. Baltassat J-D. Romans et médecins, la fiction des vérités. Trib Santé. 9 juill 2009;23(2):29-36.
16. CD2046_fehap.indd - demographie_medicale.pdf [Internet]. [cité 8 juill 2015]. Disponible sur: http://www.fehap.fr/upload/docs/application/pdf/2013-01/demographie_medicale.pdf
17. Microsoft PowerPoint - L'aide aux aidants (A. COMBERIEU).ppt [Lecture seule] [Mode de compatibilité] - aideauxaidantsA.COMBERIEU.pdf [Internet]. [cité 8 juill 2015]. Disponible sur: <http://www.chups.jussieu.fr/polys/capacites/capagerontodocs/annee1psyetdemence/aideauxaidantsA.COMBERIEU.pdf>
18. Fischer L-P. Le bistouri et la plume. Les médecins écrivains. L'Harmattan; 2003.
19. Martin-Scherrer F. Lire Reverzy. Presses Universitaires de Lyon; 1997.
20. Winckler M. Le patient, le récit et le soignant : littérature et formation médicale. Trib Santé. 9 juill 2009;23(2):37-42.

21. Gourg M. Mikhaïl Boulgakov. Un maître et son destin. Robert Laffont; 1992.
22. Duvignaud J. Büchner. L'Arche éditeur; 1954.
23. Buin Y. Céline. Folio; 2013.
24. Stjepanovic-Pauly M. Arthur Conan Doyle. Sherlock Holmes et au-delà. Editions du Jasmin; 2008.
25. Danset F, Maunoury P, Lafay A. Georges Duhamel parmi nous. Editions du Valhermeil; 2000.
26. Sauvat C. Arthur Schnitzler. Fayard; 2007.
27. Tanase V. Tchekhov. Folio; 2012.

ANNEXES

I. BIOGRAPHIES

A. MIKHAÏL BOULGAKOV : 1891 (Kiev) – 1940 (Moscou)(21)



<http://www.babelio.com/auteur/Mikhail-Boulgakov/2260>

Mikhaïl Boulgakov naît le 3 mai 1891 à Kiev, aîné d'une fratrie de sept. Sa mère, issue d'une famille de médecins, est institutrice, et son père, qui décèdera très tôt, en 1907, enseigne la théologie. Les soirées sont rythmées par les lectures des grands auteurs russes, et le jeune garçon apprend rapidement plusieurs langues étrangères. Chez les Boulgakov, on fait de la musique et du théâtre, et Mikhaïl développe très tôt un goût prononcé pour l'Opéra.

Malgré tout, il ne se distingue pas de ses condisciples, et après avoir obtenu son baccalauréat opte pour la faculté de médecine : il en sortira en 1916 avec la mention très bien. Durant ses études, et malgré l'agitation politique qui marquera ces années, il ne s'intéresse pas le moins du monde au désordre ambiant. Par contre, il s'oppose rapidement et fermement à l'embrigadement religieux de règle à cette époque, et le confronte aux données de la science.

En 1913, il épouse une camarade d'école, Tatiana Lappa, et avec elle brûle la vie par les deux bouts, dépensant au théâtre ou au restaurant le moindre rouble gagné. Mais la guerre éclate, et le jeune couple passe tout l'été 1914 à panser des blessés dans un hôpital de campagne. L'année suivante, un ami proche se suicide d'une balle dans la tête, ce qui marquera à vie le jeune homme. Celui-ci décroche alors rapidement son diplôme, les examens ayant été accélérés afin de compenser le départ des médecins chevronnés pour les champs de bataille. Il exerce pendant quelques mois comme chirurgien dans divers hôpitaux puis est affecté comme médecin dans un village du fin fond de

la campagne russe. Pendant un an, il se débat entre les accouchements, les amputations, les trachéotomies, et verra officiellement 15 381 malades : ce seront les *Récits d'un jeune médecin*.

Il est ensuite affecté à un hôpital de plus grande envergure, et s'installe avec sa femme à Viazma. C'est là que sa morphinomanie, contée dans *Morphine*, apparaît au grand jour. Dépressif, agressif, il mettra plusieurs années avant de réussir à se débarrasser de son addiction.

A la fin de la guerre, enfin démobilisé, Mikhaïl ouvre avec l'aide de son épouse un cabinet médical à Kiev, et se spécialise dans le traitement des maladies vénériennes. Les temps sont durs pour les médecins puisqu'ils le sont pour leurs patients, et la période est troublée : révolutions, coups d'Etat et invasions feront naître *La Garde Blanche*. Mobilisé par une armée de résistants à l'invasion allemande, il passera deux jours à soigner les combattants, assistera à un meurtre antisémite et, après s'être enfui, souffrira longtemps d'un stress post-traumatique. L'épisode inspirera le récit *J'ai tué*, où son double, lui, se défend contre son agresseur. Menacé par son statut social dans la Russie Rouge, haïssant les communistes, il s'enfuit avec l'armée blanche dans le Caucase, où il restera comme médecin jusqu'en 1921.

En 1919, le médecin Boulgakov commence enfin à écrire. Il publie ses courts récits dans des revues, notamment médicales. « Le 15 février 1920 a eu lieu une cassure dans ma vie et dans mon âme, et j'ai abandonné la médecine pour me consacrer à la littérature », déclare-t-il à un ami dans les années 30. Il écrit des pièces de théâtre, dont plusieurs ont brûlé depuis, participe à des conférences littéraires, à des débats.

Boulgakov arrive en 1921 à Moscou, où il tire un trait définitif sur sa carrière de médecin. Il trouve un travail alimentaire de secrétaire, puis de journaliste, et s'attelle à l'écriture, publiant de nombreux romans, nouvelles, essais... La vie est rude, les époux Boulgakov ont du mal à joindre les deux bouts. Mais les choses s'améliorent progressivement : Mikhaïl obtient un emploi fixe chez les cheminots, et collabore de façon régulière avec des revues. En 1924, il divorce pourtant, se remariant aussitôt avec Lioubov Evguénievna Bielozerskaïa, une jeune femme brillante et indépendante qui convenait mieux que la naïve Tatiana au nouvel écrivain à la mode.

Boulgakov devient un homme de scène, et écrit des pièces pour le Théâtre d'Art de Moscou, à la suite de Tchekhov. Il obtient un bon succès public initial, mais beaucoup de mauvaises critiques ; et après une période faste, la censure a raison de ses pièces et il sombre doucement dans l'oubli. En 1929, plus aucune des œuvres de Boulgakov ne peut être jouée en URSS.

Boulgakov est désespéré par la situation : le voyant comme son seul recours, il adresse une lettre à Staline. Se décrivant lui-même comme hostile au régime, il demande au dictateur de faire un choix : soit lui permettre de quitter le pays, sa présence n'étant de toute évidence pas désirée et lui n'étant pas prêt à changer d'opinion sur la Révolution, soit lui fournir un emploi au Théâtre d'Art de Moscou, seul endroit où il pourra employer ses talents sans risquer la censure. Dans une conversation

téléphonique restée célèbre, Staline appellera l'écrivain pour lui signifier son accord pour la deuxième solution envisagée. Ce choix lui sauvera la vie, au contraire de plusieurs autres écrivains arrêtés et condamnés dans ces mêmes circonstances.

Il se partage donc désormais entre cet emploi ingrat et l'écriture, et s'éloigne progressivement de son épouse, qui ne comprend pas ses états d'âme. Il rencontre celle qui deviendra sa troisième femme en 1932, Elena Serguéevna, et c'est dans cette période troublée qu'il commence à écrire ce qui restera son chef-d'œuvre, *Le Maître et Marguerite*. Mais il n'est toujours pas en odeur de sainteté, et son entourage lui reproche de camper sur ses positions, de ne pas donner au régime l'aval artistique que celui-ci est en droit de recevoir d'un si grand écrivain ; sa biographie tendancieuse de Molière, par exemple, sera comme d'habitude censurée.

Mikhaïl Boulgakov est épuisé par cette situation : il souffre de crises d'angoisse à répétition, fait des malaises, qu'il ira soigner par électrothérapie à Leningrad. Il réitère sa demande de quitter le pays, pour un voyage en Europe en compagnie de sa femme ; une nouvelle lettre à Staline essuiera un nouveau refus. Il poursuit alors son travail de metteur en scène, d'écrivain dont les pièces sont sans cesse acceptées puis refusées, au gré du régime, qui commence à procéder en 1937 à de nombreuses arrestations parmi les artistes.

En 1938, il termine d'écrire *Le Maître et Marguerite*. Pressé par son entourage, il décide à contrecœur d'écrire une pièce sur Staline lui-même, espérant ainsi retrouver une vie et une carrière plus florissantes. Mais *Batoum* n'a pas l'heur de plaire au dictateur, et sera elle aussi soumise aux feux de la censure.

Une année plus tard, souffrant de violents maux de tête et de troubles de la vision, Boulgakov apprend lors d'un séjour à Leningrad qu'il souffre de néphrosclérose, la maladie qui a déjà emporté son père. Son état s'aggrave, et dans une lettre à un ami, il se plaint des médecins, qu'il traite « d'amateurs, de nullités et d'imposteurs », ne s'incluant plus du tout dans la confrérie médicale. Il se convertit donc à l'homéopathie, mais rien n'y fait. Il décède le 10 mars 1940, à 49 ans.

B. GEORG BÜCHNER : 1813 (Riedstadt) – 1837 (Zurich) (22)



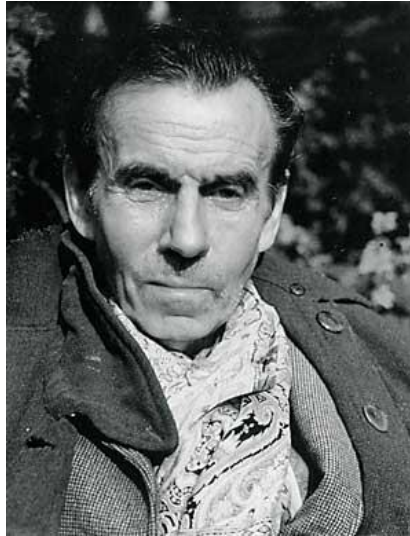
<http://www.britannica.com/biography/Georg-Buchner>

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Georg Büchner est né, le 17 octobre 1813, dans la médecine : son père est chirurgien, et ses grands-pères, tous deux parrains de l'enfant, sont respectivement Directeur de l'Hôpital local, et médecin et chirurgien à Reinheim. Après des études brillantes, il devient étudiant en médecine à Strasbourg, suivant la voie de ses aînés. Fasciné par la Révolution Française, il milite activement au sein de La Société des Amis du Peuple, un club d'opposition républicaine. A Strasbourg, il rencontre le biographe du Pasteur Oberlin, et apprend l'histoire de Lenz, un jeune poète ami de Goethe, qui le fascine et dont il voulait initialement faire le sujet d'un essai.

A son retour en Allemagne, fiancé avec une fille de pasteur, il lance un nouveau club clandestin dont l'un des membres se fait arrêter et torturer... Büchner échappe de peu à la prison. Il s'enfuit et retourne à Strasbourg, où il décide de vivre de sa plume. Et en effet, il écrira plusieurs pièces, mais aussi de nombreux articles scientifiques, portant notamment sur la neurologie.

En 1836, il est engagé par l'Université de Zürich comme professeur adjoint, et enseigne l'anatomie comparée. Mais une année plus tard, il contracte le typhus et décède avec comme seul héritage littéraire quelques pièces, *La Mort de Danton*, *Woyzeck* et *Léonce et Léna*, et un roman, *Lenz*.

C. CELINE : 1894 (Courbevoie) – 1961 (Meudon) (23)



<http://www.celineenphrases.fr/>

Louis-Ferdinand Destouches naît en 1894 en Seine-et-Oise, dans une famille qui compte déjà quelques médecins. Son père est employé dans une compagnie d'assurances. Sa mère, Marguerite, tient un magasin de dentelle légué par sa propre mère, dont Céline empruntera le prénom pour en faire son pseudonyme. Elle souffre des séquelles d'une poliomyélite, et se croit tuberculeuse. L'enfant passera donc ses deux premières années en nourrice à la campagne, pour y profiter de l'air pur...

Elève moyen, sans histoire et sans amis, il obtient le certificat d'études en 1907 ; une carrière d'employé de magasins est alors tracée pour lui par ses parents. Dans l'optique de parfaire son apprentissage des langues étrangères, il part en pension en Allemagne jusqu'en 1909, puis en Angleterre pendant plusieurs mois. En 1910, revenu en France, il commence ses stages auprès de grands magasins. Deux ans plus tard, il est muté par son employeur à Nice, où il mène une vie plus fantasque, dépensière, avant de revenir dans le giron parental cinq mois plus tard. Il a 18 ans, nous sommes en 1912 : il est temps qu'il commence son service militaire. Il fait ses armes dans la cavalerie, et sera nommé en 1914 maréchal des logis.

A l'été, Louis-Ferdinand part à la guerre. Certain comme tous ses camarades qu'elle ne va pas durer, il suit son escadron dans la campagne française ; le quotidien y est rude mais la rencontre, sanglante, avec les Allemands, ne se fera réellement que quelques mois plus tard. En octobre, il est blessé au bras lors d'une mission de liaison. Soigné sommairement, il en gardera des séquelles. Pour l'heure, il est évacué à l'Hôpital du Val-de-Grâce, grâce à l'intercession de son oncle, secrétaire de la Faculté de Médecine. D'hôpital en hôpital, il finit par accepter l'opération chirurgicale qu'il a toujours refusée, et qui n'améliorera pas ses douleurs et perte de force musculaire. Il souffre également de céphalées et de vertiges chroniques, probablement liés aux obus et autres schrapnells.

Il est alors physiquement incapable de retourner au front. Il sera donc envoyé à Londres, comme « délégué du consulat », chargé d'examiner les demandes de visas vers la France. Il en profitera, pendant six mois, pour lire, et découvrir la vie nocturne de Soho... En 1916, il est démobilisé, mais reste à Londres. Il contracte un mariage blanc, qui ne sera jamais reconnu ; puis part en Afrique pour un an, où il connaîtra, malgré son obsession de l'hygiène, paludisme et dysenterie. A noter qu'il s'initie aux premiers soins en suturant, incisant et pratique l'automédication. Il est malgré tout rapatrié rapidement en France.

Il s'initie alors à la science par un biais inhabituel : il travaille pendant quatre mois au sein d'un magazine scientifique tenu par un excentrique. Grâce à cet emploi, il participe ensuite à une série de conférences sur la tuberculose, où il rencontre une certaine Edith Follet, fille d'un grand professeur de l'hôpital de Rennes. Dans le but d'obtenir l'accord de ses parents pour se marier avec elle, il passe son baccalauréat en 1919 et épouse Edith dans la foulée.

A vingt-six ans, installé à Rennes avec sa femme, il décide de commencer ses études de médecine, et bénéficie pour cela de conditions spéciales pour les anciens combattants. Louis-Ferdinand est diplômé en juin 1923, et soutient l'année suivante sa remarquable thèse sur Semmelweis. Il commence à remplacer des médecins bretons, et sa très bonne relation avec les patients est vite soulignée. Mais il n'est pas fait pour le libéral : il travaille un mois seulement à l'Institut Pasteur, avant d'en partir, puis devient fonctionnaire détaché à Genève pour le compte du Bureau d'hygiène, au sein de la Société des Nations (SDN).

Sa femme et sa fille, née en 1920, ne l'y rejoindront jamais. De façon prévisible, Edith demande et obtient le divorce en 1926. Lui profite de la vie, mène une existence mondaine peuplée de femmes faciles, et part en 1925 en mission d'étude aux USA, à Cuba et au Canada, puis dans toute l'Europe. Le but de cette expédition ? Etudier les différents systèmes de santé et les systèmes sanitaires de tous ces pays. Il réitère l'expérience un an plus tard, cette fois en Afrique.

Il commence alors à écrire, mais ses deux pièces de théâtre n'attirent pas les louanges. En 1927, il rentre à Paris et ramène Elizabeth Craig, une danseuse américaine rencontrée à Genève. Ils vivront ensemble plusieurs années en couple libertin, fréquentant les bordels. A ce moment-là, en congé maladie de la SDN, il reprend contact avec les patients.

Le médecin qu'il est devenu est décrit comme très à l'écoute de ses patients : il aime soigner les enfants, et il songera un moment à devenir psychiatre. Mais son activité est peu rentable : ses consultations sont longues et attentives, et il oublie souvent de faire payer le patient. Il est très axé sur la tuberculose et l'alcoolisme, et prescrit surtout des remèdes « paysans », des régimes, des soins d'hygiène. Il a rencontré Alexis Carrel et défend les théories racistes qui décrivent le métissage comme un affaiblissement de l'espèce.

Fin 1928, il ferme son cabinet et devient rédacteur de notices médicales. Il publiera des articles scientifiques, fera aussi quelques travaux de recherche et met au point la Basedowine, un médicament conçu pour l'hyperthyroïdie et les règles douloureuses, ainsi qu'un somnifère et un antitussif. Depuis 1929 et pendant neuf ans, il exerce également dans un dispensaire. Il s'intéressera à la psychanalyse.

En 1929, il commence à écrire *Le Voyage*. Jusqu'en 1933, année où elle le quitte pour rentrer aux USA, Elizabeth sera sa muse, et le témoin de la transformation de Louis-Ferdinand en Céline. Il rate le Goncourt, mais devient célèbre grâce à ses œuvres, qui commencent à fleurir dans les librairies. Il continue à écrire, publie *Mort à Crédit*, qui à l'époque fait scandale pour sa liberté de ton, et quelques autres ouvrages – pamphlets, romans, ballet. Politiquement parlant, il est marqué par un antisémitisme gravé dans *Bagatelles pour un massacre*, et revient déçu d'un voyage en URSS et à New York.

En 1939 éclate la seconde guerre qu'aura à vivre Louis-Ferdinand. Il exerce de façon sporadique, a quitté le dispensaire à cause des remous qu'ont suscités certains de ses pamphlets. Il aspire à se faire recruter, n'obtiendra qu'une mission peu glorieuse : transporter des blessés dans le Cher, avant de rentrer à Paris. Il est ensuite nommé à la tête d'un nouveau dispensaire jusqu'en 1944, et recourt à la délation pour essayer d'écarter ses concurrents médecins juifs...

Il vit alors avec Lucette, une danseuse qu'il a rencontrée en 1935, sa future troisième épouse, dernière en date d'une longue série de femmes qu'il a fréquentées, et Bébert, le chat offert par son ami Le Vigan. Il fréquente les milieux allemands et collaborationnistes, écrit plusieurs lettres et articles ouvertement racistes et antisémites pour des journaux peu recommandables ; mais certains témoignages rapportent également qu'il établit des certificats de complaisance pour des Résistants, et qu'il soigne des déserteurs.

En 1944, plusieurs fois menacé de mort et fort d'un passeport délivré par les Allemands, Céline s'enfuit à Baden-Baden, accompagné par sa femme et son chat. Dans la station thermale allemande, il vit dans un hôtel luxueux et attend le moment propice pour rejoindre le Danemark, où il a préparé avant la guerre son repli. Céline, sa femme et leur ami Le Vigan, qui les a rejoint, partent pour Berlin à la fin de l'été, puis sont hébergés dans une propriété agricole voisine – tout cet épisode sera raconté dans *D'un château l'autre* et *Nord*. Ils se rendent ensuite à Sigmaringen, où vivent déjà plusieurs centaines de Français, dont Pétain et d'autres membres du gouvernement de Vichy, et où Céline reprend sa casquette de médecin. Mais il n'oublie pas son but, et en mars 1945, Céline, sa femme et Bébert arrivent enfin par train à Copenhague.

Ils s'installent dans l'appartement d'une ami, régularisent leur situation, et Céline se remet à écrire. Mais le répit est de courte durée : sous le coup d'un mandat d'arrêt français pour trahison depuis avril 1945, il est arrêté par la police danoise en décembre de la même année. Il restera en prison plusieurs mois, les autorités hésitant à l'extrader pour des faits qui relèvent plus du délit d'opinion que

du crime : il tirera de ce séjour une partie de *Féerie pour une autre fois*. Son état de santé se dégrade : de novembre 1946 à janvier 1947, il est hospitalisé. En juin 1947, il sort enfin de prison.

Il restera au Danemark jusqu'en 1951, organisant sa défense française à la fois devant les tribunaux via ses avocats, et à la fois devant l'opinion publique en envoyant aux journaux de nombreuses lettres où il essaye de se justifier et de s'innocenter. Finalement, il est condamné par contumace à un an d'emprisonnement, peine déjà purgée au Danemark, et à 50 000 francs d'amende. En juin 1951, Céline rentre en France.

Après avoir vécu dans leur famille et chez des amis, Céline et Lucette achètent une villa dans la région parisienne en 1953, où sa dernière plaque de médecin est posée. La patientèle se fait rare, sa réputation de collaborateur l'ayant précédée ; il cessera toute activité médicale en 1959, à 65 ans. Il continue à écrire, et renoue très doucement avec le succès, notamment avec *Nord*.

Après dix années de difficile renaissance, Céline s'éteint le 1^{er} juillet 1961, chez lui, d'une rupture d'anévrisme.

D. ARTHUR CONAN DOYLE : 1859 (Edimbourg) – 1930 (Crowborough)

(24)



<http://www.theguardian.com/theguardian/2013/jul/08/sherlock-holmes-conan-doyle>

Si la famille Doyle, nid d'artistes, est d'origine Irlandaise, c'est bien à Edimbourg que naît, un certain 22 mai 1859, Arthur, fils de Mary et Charles. Le père d'Arthur est un alcoolique patenté ayant un certain don pour le dessin, sa mère est énergique, volontaire, et passionnée de littérature. Arthur sera un petit garçon turbulent, sportif, animé du même intérêt que sa mère pour les romans. Il part rapidement faire ses études dans une école stricte en Angleterre, où il s'épanouit malgré tout sous la fêrule bienveillante d'un professeur, le Père Cassidy. Horrifié par un discours moralisateur de l'un des prêtres, il commence à marquer un éloignement de plus en plus franc avec la religion en général.

Accepté à l'Université, il se rend d'abord un an en Autriche pour perfectionner son Allemand et son Français. A son retour, Arthur passe par Paris, où vit un grand-oncle, Michaël Conan, enthousiasmé par le style des lettres que le jeune homme lui a envoyées. Mais Arthur a d'autres ambitions : influencé par un ami de ses parents, qui les aide matériellement, il choisit d'embrasser la même carrière que lui. Ce sera donc la médecine.

A la Faculté, il rencontre deux professeurs qui deviendront des modèles pour deux de ses plus fameux personnages : le Pr Rutherford pour le Pr Challenger, et le Pr Bell pour Sherlock Holmes. Il devient assistant pour gagner un peu d'argent, et en sauvant un patient blessé affirme sa vocation médicale. Il obtient un à un tous ses examens et les certificats nécessaires à l'obtention de son diplôme de médecin, et publie de façon totalement accessoire quelques nouvelles dans des revues. Il part alors pour six mois comme médecin de bord sur un baleinier, en Arctique, et obtient son diplôme à son retour, en 1881. Mais sans fortune, impossible de s'installer : il voyage quelques temps comme médecin de bord en Afrique, et fort de son expérience, se fixe enfin comme généraliste en 1882, auprès d'un de ses amis (qui inspirera le personnage de Cullingworth dans *Les lettres de Stark Munro*). Le

caractère difficile de ce dernier conduira à rompre rapidement l'association ; Arthur part s'installer seul, mais vivra plus de ses nouvelles que de sa patientèle, qui peine à se constituer.

Il s'intègre progressivement dans la société de Portsmouth, en tant que médecin, écrivain et sportif. Il croit en la science, au progrès, et écrit parfois dans le journal local sur ces sujets. En 1885, son père est interné ; la même année, Arthur Doyle rencontre Louise, sa future épouse, dans des circonstances dramatiques. Un de ses amis, le Dr Pike, lui a en effet demandé d'héberger la jeune femme, son frère et leur mère, pour surveiller le jeune homme qui se meurt de méningite. Arthur accepte sans hésiter. Après la mort de l'infortuné, il épouse donc Louise.

Touche-à-tout, le jeune médecin, en plus d'écrire, s'occupe de politique et s'intéresse au spiritisme, alors en vogue. Il écrit la première des aventures de Sherlock Holmes, *Une étude en rouge*, qu'il a du mal à faire publier mais qui voit finalement le jour en 1887 : après des débuts poussifs, le succès arrive enfin. Entretemps, une petite fille est née, ajoutant encore une casquette à Arthur.

Il continue à publier des aventures de Sherlock Holmes, ainsi que d'autres histoires, et commence à devenir célèbre. Secrétaire honoraire de la Portsmouth Literary et Scientific Society, il en ouvre les portes aux femmes... Il n'oublie pas son métier de médecin, et se spécialise en ophtalmologie en partant en Autriche. Il s'installe à Londres à son retour, mais n'aura que très peu de patients. Après une grave grippe, il réfléchit et décide de se consacrer entièrement à l'écriture. Fort de son succès, il alterne les récits contant les exploits de son détective et ceux se rapportant à la vie médicale.

Après lui avoir donné un fils, son épouse apprend qu'elle souffre de tuberculose, et son état de santé s'aggrave. Doyle l'emmène à Davos, en Suisse, dans le but d'améliorer son état. Il fait bien de s'éloigner de Londres : la nouvelle où il tue Sherlock Holmes vient de paraître, et la foule des lecteurs est en colère. Bien à l'abri, il rédige *Les Lettres de Stark Munro*, d'inspiration autobiographique.

Toujours homme à multiples facettes, il alterne voyage aux Etats-Unis pour la promotion de ses livres, séjours à Davos auprès de son épouse, semaines sportives avec ses amis, et un voyage en Afrique. De retour en Angleterre, il fait construire une villa pour lui et toute sa famille, et rencontre de façon totalement imprévue celle qui sera la femme de sa vie, Miss Jean Leckie. Homme marié, il entretient pour l'instant avec elle une relation platonique mais intense.

En 1899 éclate la guerre des Boers. Doyle, à 40 ans, ne peut prétendre à s'engager comme il le souhaiterait : il part donc comme médecin en Afrique du Sud. La situation y est dramatique, et les médecins sans matériel ne peuvent guère améliorer les choses. L'écrivain tirera deux essais de cette malheureuse expérience.

En 1900, une autre aventure l'attend : il se présente aux élections pour le parti libéral. Ce sera un échec ; contrairement au succès d'une nouvelle aventure de Sherlock Holmes, *Le chien des Baskerville*, censée se dérouler avant sa mort.

En 1902, Arthur Conan Doyle est fait chevalier au titre des services rendus lors de la guerre. Il pensait d'abord refuser, puisque pour lui le titre de « docteur » est pour lui le seul qui en vaille la peine, mais finit par accepter devant l'insistance de sa mère. Il reprend alors contact avec Sherlock Holmes, pour treize nouvelles payées rubis sur l'ongle. Mais tout ne va pas pour le mieux : il connaît à nouveau quelques déboires en politique, et sa femme contracte une tumeur au cerveau, qui la tue en 1906. Un an plus tard, il se remarie avec Jean, qui lui donnera trois enfants.

Comme père de Sherlock Holmes, il est très sollicité, et apportera son concours à plusieurs victimes d'erreurs judiciaires. Il plaidera également pour la facilitation du divorce, s'indignera ensuite pour le sort des Congolais sous le règne belge ; et prend en général la défense des opprimés.

En 1914, la guerre éclate. Une nouvelle fois refoulé, il est cette fois engagé comme écrivain, comme il avait été engagé comme médecin pour la guerre des Boers. Avec d'autres, comme J. M. Barrie (l'auteur de Peter Pan) ou H. G. Wells, on lui demande d'écrire des articles pour motiver les troupes. En 1916, il se rend sur le front italien pour en rendre compte par écrit. Perdant de nombreux membres de sa famille, il sortira de la Grande Guerre très marqué, et se réfugie dans le spiritisme, qui pour lui s'inscrit dans un esprit scientifique. Il rencontre le magicien Houdini, et c'est lui qui publiera les fameuses photographies de fées de Elsie Wright et Frances Griffiths, un photomontage auquel il croira sincèrement jusqu'à sa mort. Infatigablement, il défendra le spiritisme dans ses livres et ses conférences, décrié et moqué par la critique, et ira jusqu'à ouvrir une librairie spirite.

Affaibli par une angine de poitrine, il décèdera dans son lit, en 1930... et dira ensuite quelques mots à sa veuve, lors d'une dernière séance spirite.

E. GEORGES DUHAMEL : 1884 (Paris) – 1966 (Valmondois) (25)



<http://www.nndb.com/people/384/000104072/>

Georges Duhamel naît à Paris en 1884. Il est l'avant-dernier d'une fratrie de huit enfants, dont quatre mourront en bas âge. Son père, pauvre, fut successivement herboriste, pharmacien, puis enfin docteur en médecine à l'âge de 51 ans. Duhamel évoque un désir de devenir médecin suite à plusieurs opérations de la gorge, pratiquées, à l'âge de dix ou onze ans, et à la grande admiration qu'il vouait à son père.

En 1902, il commence le PCN (sciences Physiques, Chimiques et Naturelles), qui est à l'époque une année préparatoire à la Faculté de Médecine. Son idée, partagée avec plusieurs de ses camarades (dont Jules Romains), est d'avoir un « vrai » métier, alimentaire, afin de se consacrer entièrement à l'écriture. Une utopie est en marche : en 1905 et 1906, la petite bande s'installe dans une maison à la campagne pour écrire, tout en tenant une imprimerie pour publier leurs ouvrages. Duhamel poursuit pendant ce temps ses études, remplace, rédige des ouvrages savants pour d'autres. En 1909, il est enfin reçu docteur en médecine (grâce à une thèse sur la « thérapeutique des maladies goutteuses »), et se marie pour faire bonne mesure. Il aura trois fils. Il gagne sa vie en travaillant dans des laboratoires, ce qui lui permet de proposer de nombreuses publications aux sociétés savantes, et continue à écrire.

Pendant la Première Guerre Mondiale, il est mobilisé comme chirurgien et soigne plus de quatre mille blessés. Il en ressort marqué, et en tirera deux ouvrages sur les blessés de guerre, dont l'un – *Civilisation* - obtiendra le Prix Goncourt 1918. Il n'exercera plus dans son laboratoire que quelques mois après la fin de son engagement militaire.

Il écrira quelques pièces, dont certaines seront jouées par sa femme, Blanche ; et de nombreux romans, s'inspirant parfois de ses études en médecine comme *La Pierre d'Horeb*, ou de son expérience d'homme de laboratoire comme *La nuit d'orage*. Il voyage aussi beaucoup, se rendant aux USA, en URSS, et critiquant également les deux blocs.

A partir de 1933, il commence à rédiger *Le Cycle des Pasquier*, d'inspiration largement autobiographique, et fait paraître un essai sur l'affrontement entre l'homme et la machine, *L'humaniste et l'automate*. En 1935, il est élu à l'Académie Française, et commence en ces temps

troubles à dénoncer le nazisme. Il n'oublie pas son métier de médecin, est élu à l'Académie de médecine en 1937 et à celle de chirurgie en 1940. Sa célébrité est désormais installée.

Pendant la Seconde Guerre Mondiale, il est contraint de rester chez lui et continue à écrire des romans et des articles hostiles à l'occupant. Ses livres sont saisis, brûlés, interdits. Mais le chirurgien est toujours compétent, et s'occupe des victimes civiles.

Après la guerre, il reprend ses publications et entreprend un travail de missionnaire, défenseur de la langue française. Il voyage, écrit. En 1946 paraît *Paroles de médecin*, inspiré comme *Lettres sur les malades* (1926) de son expérience médicale. Il s'éteint en 1966, écrivant et voyageant pour porter la bonne parole française à travers le monde jusqu'au bout.

F. JEAN REVERZY : 1914 (Balan) – 1959 (France) (19)



<http://www.frenchpeterpan.com/article-5449251.html>

Jean Reverzy naît le 10 juin 1914 dans l'Ain, deuxième et dernier enfant d'un père officier, qui mourra un an plus tard sur les champs de bataille, et d'une mère irlandaise. Le jeune Jean Reverzy est fasciné par l'Océan, par la littérature et par la philosophie – Schopenhauer, les textes bouddhiques, la psychanalyse.... Après avoir usé les bancs du collège des Chartreux, il obtient son baccalauréat à 17 ans et prépare au Lycée du Parc, à Lyon, son entrée à l'Ecole Navale. Il y est refusé pour raisons de santé – il a contracté la tuberculose. Déçu, il s'inscrit alors en Faculté de Médecine.

Il habite à cette époque avec sa mère Place Bellecour, à Lyon, place importante dans son œuvre littéraire future. Il est brillamment reçu au concours d'externat de Lyon en 1936, et devient interne provisoire deux ans plus tard : il est donc admis à faire des remplacements d'internes titulaire, ce qu'il fera pendant un an à l'hôpital de la Croix-Rousse. A cause de la guerre, il est rapidement titularisé, puis réformé militairement ; passe sa thèse en 1939 sur des « Considérations anatomo-cliniques sur l'épithélioma du rein chez l'enfant », et est nommé médecin sous-lieutenant.

Au début de la guerre, sa position est ambivalente : il méprise le gouvernement de Vichy, mais n'adhère pas forcément aux idées gaullistes. Il effectue alors des remplacements, mais s'engageant finalement dans la Résistance, il évite à de nombreux Français le Travail Obligatoire Allemand grâce à de faux certificats. Il est arrêté en 1943 par la Gestapo lyonnaise, mais relâché, et part alors pour le Bourbonnais, afin de devenir médecin-chef d'un maquis.

Sa vie personnelle est marquée par plusieurs femmes, mais c'est Noémie Henriette B. qu'il épouse, un peu rapidement, en 1942. Ils auront une fille ensemble ; mais Jean Reverzy la quitte au bout de quelques mois seulement. Catholique extrémiste, elle le poursuivra de sa rancune jusqu'à sa mort.

Après la guerre, il s'installe comme médecin généraliste à Lyon, dans le quartier ouvrier dit Sans-Souci (place des Soupirs, devenue depuis square Reverzy), et y rencontre la misère et la maladie, terreau de son œuvre. En 1952, Reverzy passe plusieurs mois à Tahiti, et en rapportera le décor acteur

du *Passage* ; il le publie en 1954 et reçoit le Prix Renaudot, prix prestigieux qui lui assura une gloire immédiate.

Mais il continue sa carrière médicale, et ne publiera, outre de nombreux articles, que deux autres romans de son vivant : *Place des Angoisses* en 1956 et *Corridor* en 1958. Le reste de son œuvre est posthume, puisqu'il décède d'un cancer en 1959.

G. ARTHUR SCHNITZLER : 1862 (Vienne) – 1931 (Vienne) (26)



http://www.kleinezeitung.at/k/kultur/4643054/ArthurSchnitzlerNachlass_SchnitzlerArchiv_Enkel-will-Dialog-statt

Arthur Schnitzler naît en 1862 à Vienne, au sein de la bourgeoisie juive mais dans une famille non pratiquante. Son père est un laryngologue réputé, et son frère deviendra un chirurgien fameux, lui aussi. Le jeune Arthur aime la musique, qu'il joue avec sa mère, et passe son temps dans les cafés, les théâtres, l'Opéra et les salles de jeux. Il lit beaucoup, et écrit ses premiers poèmes à l'âge de dix ans, suivis rapidement par des pièces de théâtre. A 16 ans, il commence à envoyer ses textes à différentes revues. A l'école, c'est un élève moyen, mais qui commence à subir les premiers affronts antisémites de la part de ses camarades mais aussi professeurs. En 1879, il obtient son baccalauréat, et suit sans joie mais sans discuter les traces de son père à la Faculté de Médecine de Vienne.

Mais Arthur est avant tout écrivain : non seulement il écrit des dizaines de pièces et de nouvelles, mais il a également commencé un riche journal intime. Il ne s'intéresse pas beaucoup à ses études, leur préférant de beaucoup la compagnie des théâtres, de ses amis et des jolies femmes, avec qui il a de nombreuses aventures. Il réussit tout de même ses examens, mais la médecine lui ouvre alors une voie inattendue : celle de l'hypocondrie. Toute sa vie, il se pensera atteint de mille maux sans remède, et souffrira beaucoup d'acouphènes, de céphalées, d'insomnie.

En 1882, à vingt ans, il entre pour un an dans un hôpital de garnison afin d'y effectuer son service militaire, et y retrouve à nouveau un violent antisémitisme. Trois ans plus tard, il est docteur en médecine. Il exerce en médecine interne et remplace parfois son père. Lors d'un séjour en montagne, il rencontre Olga, une femme mariée qui deviendra son premier grand amour. Il ne cesse de chercher à la voir, éveillant la jalousie du mari et débutant avec elle une longue correspondance. Mais il l'oublie rapidement dans les bras d'autres femmes, comme Jeanette, rencontrée dans l'omnibus, ou Marie, une comédienne, Jenny, ou encore Dilly...

En 1886, il entre dans le service psychiatrique où Freud a fait ses armes, trois ans plus tôt, puis passe dans les services de dermatologie et enfin de chirurgie. Toujours aussi peu passionné par la médecine, il voyage, se perd dans les bras de multiples maîtresses, qu'il refuse de façon contradictoire d'épouser - elles ne sont plus vierges... Il continue d'écrire, s'inspire souvent de sa vie, de ses passions et de ses troubles.

En 1893, alors qu'il vient d'écrire *Mourir*, son père décède, le libérant de ses obligations filiales d'assiduité médicale. Il quitte la polyclinique où il exerçait et ouvre un cabinet privé dans l'idée de se dégager du temps pour l'écriture : il exerce tous les jours... de 15h à 17h. Au cours de son exercice, il se lie avec l'une de ses patientes, Marie, avec qui il aura une longue liaison, mais qui accouchera d'un enfant mort-né et décèdera d'une septicémie quelques années plus tard.

Il fait désormais partie d'un petit groupe littéraire, le Jung-Wien, et se tourne entièrement vers son art. Ses premières pièces sont montées, rencontrant parfois le scandale, parfois le succès. Ses œuvres ne sont pas complètement détachées de la médecine : il écrit notamment *La Compagne*, qui évoque la vie d'un professeur de médecine, et une pièce sur la vie de Paracelse. La critique et la censure ne sont jamais loin : une de ses nouvelles, *Le sous-lieutenant Gustel*, qui évoque un militaire lâche et stupide, lui vaut d'être radié de l'armée.

En 1899, il rencontre Olga, de vingt ans sa cadette. Quatre ans plus tard, après leur premier enfant, Heinrich, il l'épouse. Ils auront une autre petite fille, Lili, mais se sépareront quelques vingt années plus tard.

L'écrivain Schnitzler a de plus en plus de succès : ses pièces sont montées dans toute l'Europe germanophone, et même s'il fait face à la censure et aux critiques parfois très mauvaises, il devient incontournable. L'amour, la trahison, le mariage, la médecine, les rêves, l'identité juive et l'antisémitisme ; ses sujets sont multiples mais redondants. Des films basés sur ses œuvres, et dont il écrit parfois le scénario, sortent en salles.

En 1914, la guerre éclate, chose pour lui vaine et incompréhensible. Son silence artistique à ce sujet est un motif de désaccord de plus entre sa femme et lui. Elle ne réussit pas à faire décoller sa carrière de chanteuse et jalouse la réussite de son mari. Après maintes tergiversations, Olga le quittera pour son amant et demandera le divorce en 1921.

Professionnellement, Arthur Schnitzler continue pendant la guerre de publier des pièces de théâtre et des nouvelles. Son ami Stefan Zweig le convainc d'écrire une autobiographie, qui deviendra *Une jeunesse à Vienne*, inspirée de la partie de son journal qui couvre ses vingt-sept premières années. L'ensemble de son journal, qu'il considère comme son œuvre la plus aboutie, sera publiée dans son intégralité dans les années 80, conformément à son souhait.

Après la Grande Guerre, l'une de ses pièces les plus connues, *Le Professeur Bernhadi*, échappe enfin à la censure et est montée. Elle raconte l'histoire d'un médecin juif qui refuse à un prêtre l'accès d'une mourante, parce qu'elle ignore que sa dernière heure approche. Mais les choses ne deviennent pas toutes aussi simples : d'autres pièces sont elles interdites, notamment pour pornographie - des scènes de sexe sont évoquées, mais l'antisémitisme n'est jamais loin.

Pour ses 60 ans, en 1922, il reçoit une carte de Sigmund Freud, qui lui avoue le voir comme une sorte de double. De son côté, Schnitzler est un parfait connaisseur de l'œuvre du psychanalyste,

en particulier de *L'interprétation des rêves* -dans son Journal, il raconte chacun de ses songes en détail. Ils se voient enfin lors d'un dîner, premier d'une série de rencontres, prolifiques sur le plan intellectuel. Il publie tour à tour *Mademoiselle Else* et *La Nouvelle Rêvée*, deux de ses nouvelles les plus emblématiques. Certains de ses récits sont adaptés au cinéma ; Schnitzler est au sommet de sa gloire.

Une fois divorcé, il reprend sa vie de célibataire et entame plusieurs liaisons. Mais il a désormais deux enfants à charge, cette fois, et Lili, la cadette, lui causera bien des soucis par sa manie de mentir et son exubérance. En 1927, elle épouse une jeune Italien, mais se suicide après une dispute, ce qui marquera son père à jamais. En 1931, après une courte liaison - platonique ? - avec sa traductrice française, Arthur Schnitzler est retrouvé mort chez lui par sa secrétaire.

H. ANTON TCHEKHOV : 1860 (Taganrog) – 1904 (Badenweiler) (27)



<http://www.babelio.com/auteur/Anton-Pavlovitch-Tchekhov/3971/photos>

Anton Tchekhov naît troisième d'une fratrie de sept le 17 janvier 1860 à Taganrog, une ville portuaire du sud-ouest de la Russie actuelle. Son père, Pavel Egorovitch, est un petit commerçant, autoritaire et violent, tandis que sa mère, Evguenia, est d'une nature plus douce et conciliante. Après des études médiocres dans une école peuplée de professeurs incompetents, où seul le professeur de religion parviendra à le toucher quelque peu avec Molière, Swift ou Chateaubriand, Anton entre en apprentissage pour devenir tailleur. Mais suite à une péritonite soignée par le bon Dr Schrenpf, il décide de changer de voie : il sera médecin.

Pendant ce temps, son père fait faillite et est obligé de s'enfuir à Moscou pour éviter la prison pour dettes ; il est bientôt rejoint par le reste de la famille, à part Anton, qui reste à Taganrog pour obtenir son certificat d'études, dans l'espoir de suivre ensuite des études de médecine. Seul soutien financier de sa famille, il connaît alors le dénuement le plus total. Il découvre à cette époque le théâtre, et commence à écrire de petites saynètes pour son propre amusement.

Son ambition initiale est de soulager la souffrance des gens, bien en accord avec le paradigme du moment qui s'occupe de plus en plus des pauvres et des précaires. Il écrit quelques histoires pour des journaux, dans un but unique de profit pécuniaire. C'est sur lui que repose toute la famille, et l'argent est une obsession majeure : le métier de médecin est rémunérateur, et de toute façon si quelqu'un dans la famille a un talent littéraire, quoique noyé dans l'alcool puis la morphine, c'est son frère Alexandre.

Une fois son certificat en poche, Tchekhov quitte Taganrog pour enfin débiter ses études de médecine à Moscou, où vit désormais toute sa famille. Tout en étudiant l'anatomie et la physiologie, il continue à envoyer des nouvelles aux journaux, et dans un milieu bohème fréquente assidument les bordels. Il commence à acquérir une petite notoriété et devient collaborateur régulier par l'entremise de son frère, toujours éthylique notoire. Celui-ci contracte la tuberculose, tandis qu'Anton souffre

d'hémorroïdes très handicapantes. Alors épuisé, il déclare "je me consacrerai à la médecine, ma seule planche de salut".

Ayant obtenu son diplôme, il commence à exercer d'abord en remplaçant, puis en s'installant à Moscou. Il soigne surtout des amis et connaissances, gratuitement, et parvient difficilement à joindre les deux bouts. Il commence à cracher du sang : Tchekhov a contracté la tuberculose, mais refuse de l'admettre. Il se rend à Pétersbourg, où ses nouvelles sont connues ; tant et si bien qu'il signe un nouveau contrat avec le journal "Temps nouveaux", et se lie d'amitié avec son directeur. Toujours insatisfait de son travail d'écriture, il dit dans une de ses lettres : "La littérature, la littérature authentique, peint la vie telle qu'elle est. Elle a pour mission la vérité absolue, sans fard... L'homme de lettres doit être aussi objectif qu'un chimiste, laisser de côté ses opinions personnelles...".

Les épidémies font rage autour de lui, et n'épargnent ni sa famille, ni ses amis : typhus, choléra et tuberculose sont alors monnaie courante. Il recommence à écrire des pièces de théâtres et de courts romans, et reconnaît sa double casquette : "La médecine est ma femme légitime, la littérature ma maîtresse. Quand je me fatigue de l'une, je passe la nuit avec l'autre". Il s'inspire pour écrire de son entourage, des drames qui se jouent entre ses amis, des personnes qu'il côtoie.

Après quelques déboires professionnels – des pièces qui n'ont pas marché, de mauvaises critiques -, il part plusieurs mois sur l'île de Sakhaline, siège d'une énorme prison, et en tire une de ses œuvres majeures, description de la rude existence de forçat et plaidoyer pour une amélioration de leurs conditions de vie.

Il rentre ensuite à Moscou et reprend son exercice de médecin. Il a 30 ans, nous sommes en 1891. Il part ensuite en Europe quelques mois, visite la France, l'Italie, mais revient malade. Il achète alors une grande propriété à la campagne, Melikhovo, où il continuera de soigner les paysans du coin, souvent gratuitement (on évoque environ un millier de consultations par an), et gère les épidémies de choléra qui atteignent la région. Accablé de responsabilités, cumulant toujours sa double casquette de médecin et d'écrivain, son état de santé se dégrade et le diagnostic de tuberculose ne peut plus être ignoré par l'homme de l'art qu'il est.

Tchekhov est comme toujours entouré de femmes, toutes amoureuses de lui mais sans être payées de retour. Il aura beaucoup d'aventures, notamment avec des comédiennes. Sa notoriété grandit encore, et il rencontre un jour de 1895 le grand Léon Tolstoï, qu'il admire beaucoup ; dans les mois qui suivent, il écrira *La mouette*, toujours inspirée par son entourage, mais très mal accueillie par ses amis et dénigrée par son auteur lui-même. Il la révisera donc, et la pièce sera jouée, conspuée par la critique, qui ne la comprend pas, mais encensée par le public. Tchekhov se décourage complètement, et déclarera arrêter le théâtre.

Sa tuberculose reprend à nouveau : il est hospitalisé après deux hémoptysies abondantes. Sorti affaibli, il voyage, écrit pour gagner sa vie. *La Mouette* est à nouveau montée, et la pièce connaît enfin

le succès qu'elle mérite. Il rencontre à cette occasion l'actrice Olga Knipper, qu'il épousera en 1901, trois ans plus tard. Il écrira *Oncle Vania* et *Les Trois sœurs*, à chaque fois un succès public. Entretemps, son état de santé s'aggrave, et la maladie touche le système digestif. Vivant séparés pour qu'il puisse profiter de l'air propice à sa guérison de Yalta et elle de l'air plus propice à son exercice professionnel à Moscou, le couple ne parvient pas à avoir d'enfant.

Mais les médecins ne parviennent pas à se mettre d'accord sur l'endroit où l'air serait le plus salubre pour l'évolution de sa maladie : Yalta ? Moscou ? le Sud de la France ? Pour l'heure, l'écrivain reste à Yalta, où il termine d'écrire *La Cerisaie*, sa dernière pièce. Lors de la première, Tchekhov est là, toujours malade mais heureux de voir du monde. Lorsqu'il rentre à Yalta, son médecin traitant et ami, le Dr Altschuler, le trouve amoindri et lui prescrit du bismuth pour ses troubles intestinaux et de la morphine pour des douleurs thoraciques. Un autre médecin, allemand, trouvé par sa femme, émet un avis contraire à toutes les recommandations préconisées par le Dr Altschuler, et envoie Tchekhov se faire soigner à Badenweiler, en Allemagne. Régime drastique, aspirine, quinine, morphine et arsenic n'y font rien ; Anton part en cure en 1904. Malgré le traitement à base d'oxygène et de camphre, l'écrivain fait un malaise en juin, et décède quelques jours plus tard, en juillet 1904. Il sera enterré à Moscou.

II. RESUMES DES ŒUVRES

A. MIKHAÏL BOULGAKOV

1. Cœur de chien

A un chien errant brûlé par un cuisinier peu aimable, il suffit au grand chirurgien Philippe Philippovitch d'offrir un bout de saucisson pour se l'attacher définitivement. Rebaptisé Bouboul, l'animal ravi de pouvoir trouver une pitance abondante et savoureuse observe son maître proposer de drôles d'expériences à ses patients - comme une greffe d'ovaires de guenon.

Mais ce qu'il ignore, c'est que le médecin lui réserve un sort particulier : après l'avoir endormi par surprise, il lui greffe les organes génitaux et l'hypophyse d'un jeune délinquant mort quelques heures auparavant. Le chien opéré, au lieu de mourir comme attendu lors de cette expérience visant à montrer le rôle de l'hypophyse dans le rajeunissement, va rapidement se transformer en homme, un homme mal adapté à sa nouvelle vie, et qui garde de son ancienne existence une haine des chats et des difficultés à tenir une fourchette.

Rebaptisé Bouboulov, il apprend vite et devient une gêne pour son créateur. Violent, présentant un comportement tout à fait inadapté, tenant un langage ordurier, il tient pourtant à rester chez son créateur et y parvient en se rapprochant du Comité d'immeuble, le pire ennemi de celui-ci. Il finit par trouver un emploi : récupérer et tuer les chats errants... Philippe Phillipovitch se rend bien compte que son expérience est un échec, et cherche à y mettre un terme. Comment, on ne le saura pas, mais le fait est que le chien retrouve peu à peu son apparence originelle, au grand dam du Comité d'immeuble, persuadé que Bouboulov a été tué par son maître.

2. J'ai tué

Russie, début du XXe siècle. Lors du tour du service, un médecin pose une question à ses collègues : peut-on dire qu'un médecin ou un chirurgien a tué lorsqu'un patient est mort après ses soins ? Le Dr Iachvine évoque alors sa propre expérience, lorsqu'un jour il a volontairement tué un patient.

Lors d'affrontements entre Bolcheviks et Ukrainiens, il est réquisitionné par le colonel Lechtchenko pour exercer ses talents médicaux vis-à-vis des soldats. Il tente de désertir, mais se fait rattraper et se voit obligé de soigner les engelures des cavaliers tout en subissant les cris des prisonniers torturés juste à côté. C'est alors que le colonel Lechtchenko se fait blesser par un de ces pauvres hères, et demande à Iachvine de le soigner. Celui-ci n'hésite pas longtemps : seul avec le bourreau, il le tue de plusieurs balles au lieu de le traiter, et s'enfuit.

3. La garde blanche

1918, Kiev, Ukraine.

Dans les derniers soubresauts de la Première Guerre Mondiale, la guerre civile commence pour la famille Tourbine. Les Rouges attaquent par la Russie, tandis que les Allemands soutiennent le pouvoir en place, peu populaire, alors que les nationalistes ukrainiens antisémites sont menés par Petlioura. Les trois enfants Tourbine, Alexis, Hélène et Nikolka, subissent de plein fouet la tourmente : le mari d'Hélène part en exil avec le hetman, détenteur théorique du pouvoir, tandis que son frère Alexis, médecin vénérologue, s'engage dans l'armée régulière.

Les nationalistes attaquent la ville, et s'ensuivent des escarmouches, des assassinats, des patrouilles perdues. Les héros et les lâches se réveillent, les batailles commencent.

Pendant ce temps, Nikolka Tourbine, le troisième enfant, se retrouve seul gradé à la tête de sa troupe, puisque son capitaine, parti un peu plus tôt, n'est jamais revenu. Il est envoyé au front. Mais l'ennemi est bien supérieur en nombre, et c'est la débandade ; son propre colonel donne l'ordre de la fuite, et demande même à ses soldats d'arracher leurs épaulettes et de rentrer chez eux en essayant de ne pas être reconnus comme soldats du pouvoir. Mais le gradé meurt dans les bras de Nikolka, et c'est complètement désespéré que celui-ci erre dans la ville, jusqu'à retrouver le chemin de la maison.

Là, il attend avec sa sœur le retour d'Alexis, qui finit par revenir, sans un mot et blessé au bras. Le médecin vient rapidement le soigner, mais Alexis devient fiévreux et commence à délirer. Inquiet pour son frère, Nikolka cache tous les éléments compromettants de la maison.

Ce que ne savent pas son frère et sa sœur, c'est qu'Alexis a été victime des hommes de Petlioura qui, reconnaissant en lui un officier, l'ont poursuivi à travers les rues de Kiev en le blessant au bras. Il n'a pu être sauvé que grâce à l'aide de Julia, une jeune femme qui en assistant à la scène l'a conduit chez elle à travers un labyrinthe de jardins. Soigné par elle, Alexis lui en a été très reconnaissant et un baiser a été échangé... avant qu'il ne rentre chez lui. Alexis combat la maladie : en plus de sa blessure, il souffre d'un typhus exanthématique, et après une période très difficile pendant laquelle son frère est sur le point d'appeler le prêtre, il se remet progressivement.

Toute la vie des Tourbine est bouleversée : assistant impuissants aux défilés des vainqueurs, ils ne peuvent qu'attendre la suite des événements.

4. La locomotive ivre

a. *La couronne rouge*

Le narrateur, qui se présente comme « malade », sans plus de précision, est hanté par Kolia. Kolia, c'est son frère ; et sa mère le supplie de le lui ramener, ne serait-ce que pour une journée,

puisqu'il s'est engagé dans la cavalerie, et qu'elle est persuadée qu'il va mourir bientôt. Le narrateur se rend donc à l'endroit de la bataille, et retrouve son petit frère, qui doit justement partir se battre et lui promet de revenir juste après. Mais lorsqu'il revient effectivement, une heure plus tard, il est soutenu par ses compagnons et porte au front « une couronne rouge » : un obus l'a scalpé et rendu aveugle... Il ne survivra pas à ses blessures et, traumatisé, son frère finit en hôpital psychiatrique, d'où il rédige cet étrange récit décousu...

b. De l'utilité de l'alcoolisme

La foule veut voir Mikoula, un de ses représentants, jeté dehors : il est ivre. Mais le Président s'y oppose : l'alcoolisme est une maladie sociale non répréhensible, et même à encourager devant les bienfaits qu'elle apporte...

c. Comment, en éradiquant l'alcoolisme, le Président extermina les travailleurs du transport

L'alcoolisme est un fléau qui décime la discipline des travailleurs du transport. Aussi, le Président du comité des chemins de fer décida de frapper un grand coup : il fit afficher dans tous les troquets du coin une affiche expliquant qu'il ne fallait plus servir les travailleurs du transport, ceux-ci étant insolvable... Mais l'effet fut bien plus important qu'escompté : plus personne ne voulut vendre quoi que ce soit aux travailleurs, et les affiches durent être retirées...

d. Encéphalite

Dans ce récit décousu, le narrateur jette ses dernières pièces dans le caniveau, va se plaindre à un policier du vol de sa montre et imagine l'arrivée d'un directeur d'orphelinat pour échapper à un jeune vagabond... Il finit par arriver au sein de la rédaction pour laquelle il écrit des histoires et leur promet un récit qu'il n'a pas commencé. Touchant une avance sur son salaire, il part la boire aussitôt... et reprend immédiatement ses esprits.

5. Les aventures singulières d'un docteur

Sa valise, c'est tout ce qu'il reste du narrateur, médecin en Russie. Le manuscrit trouvé à l'intérieur est envoyé par sa sœur à un ami du présumé défunt, qui accepte de le publier.

Le récit, décousu, évoque la mobilisation bien malgré lui de ce médecin, dans la guerre entre les Cosaques et les Tchétchènes. Désabusé, il soigne les blessés quand il le faut, fait des cauchemars,

finit par s'égarer dans tous les sens du terme. La guerre se termine, le laissant meurtri et farouchement opposé aux combats.

6. Les récits d'un jeune médecin

A 23 ans, le narrateur sort tout juste de la faculté de médecine. Fraîchement diplômé, il est nommé à la tête d'une toute petite équipe au cœur de la campagne russe. Pétri d'incertitudes et d'angoisse quant à ses compétences, il débute dans sa profession avec quelques heurts mais aussi quelques succès, racontés un à un.

Sa première patiente gravement atteinte est une magnifique jeune fille dont les jambes ont été broyées par une machine agricole, et qu'il sauvera contre toute attente en réussissant brillamment sa première amputation.

La deuxième patiente est là pour son accouchement, qui se présente mal : aidé par les deux sages-femmes et par son Döderlein (manuel d'obstétrique de l'époque), il parvient également à sauver la mère et l'enfant.

Il parviendra également à empêcher le décès d'une petite fille atteinte d'un croup diphtérique en pratiquant une trachéotomie sur les seuls conseils de son manuel ; mais la série heureuse s'arrête avec une patiente traumatisée crânienne, prise en charge initialement par un confrère, et auprès de laquelle il arrivera trop tard.

Il se heurte également à l'ignorance de ses patients : ainsi, ce vaillant gaillard atteint de paludisme, et qui prendra tout son traitement de la semaine en une seule fois, ou cette femme sur le point d'accoucher envoyée faire les 5 kms qui la séparent de l'hôpital à pied...

Mais le jeune médecin prodige fait tout de même des erreurs, qui suscitent chez lui un très fort sentiment de culpabilité : il rate un arrachage de dent, ne parvient pas à faire le diagnostic d'un abcès de la paupière chez un jeune enfant et manque de lui arracher l'œil...

Finalement, c'est chez un patient refusant de l'écouter qu'il trouve sa voie : il diagnostique une syphilis chez un homme venu pour un mal de gorge, qui ne le croit pas et refuse de suivre le traitement prescrit. Impuissant, il s'intéresse de plus en plus au mal napolitain et découvre une épidémie en épiluchant les registres. Frappé par le fait qu'une seule de ses patientes, qui pensait à tort l'avoir attrapée, ressentait de la peur face à cette maladie, il en fait son combat et monte une unité spécifique dans son hôpital, avant de partir vers d'autres cieux.

7. Morphine

Après un an passé seul à gérer un hôpital au fond de la campagne russe, Bomgard est soulagé de ne plus s'occuper que du service de pédiatrie à l'hôpital du chef-lieu du district. Quel ne fut pas son étonnement de recevoir d'abord une lettre de son successeur, le Dr Poliakov, qui se dit gravement

malade et le prie de bien vouloir lui rendre visite, puis, le lendemain, le Dr Poliakov lui-même, qui meurt dans ses bras après s'être suicidé avec un revolver ?

Mais le journal intime du médecin décédé révèle tous ses secrets. Après une innocente injection de morphine pour des douleurs épigastriques insupportables, celui-ci est tombé dans une dépendance aux opiacés incoercible. Volant, rusant, utilisant son statut pour s'en procurer, même un séjour en hôpital psychiatrique n'a pas eu raison de la morphinomanie du Dr Poliakov. Et malheureusement, celui-ci n'a pas vu d'autre solution à son problème qu'une issue fatale...

B. GEORG BÜCHNER

Lenz

Un soir d'hiver arrive chez le pasteur Oberlin, dans la vallée de la Bruche, un jeune homme tourmenté, un dramaturge nommé Lenz. Venu chercher un certain réconfort, celui-ci présente des accès de folie, angoisse ou délire, qui ne sont apaisés que par le bon pasteur. Mais las, la parole divine ne suffit plus, et rapidement, Lenz en arrive à commettre des violences sur lui-même, jusqu'à chercher à attenter à sa vie. Oberlin, impuissant, n'a d'autre ressource que de le ramener sur Strasbourg, où des mains secourables pourront le remplacer auprès du malade.

C. CELINE

1. Féerie pour une autre fois

Foisonnement d'anecdotes, d'interpellations et de ces points de suspension chers à l'auteur, il est impossible de résumer l'histoire de « Féerie pour une autre fois », qui contient le tome 1 et le tome 2, intitulé dans l'édition originale « Rigodon ou féerie pour une autre fois 2 ».

On devine que le narrateur, Céline lui-même, se trouve en prison, où il est malade et souffre de mauvais traitements. Entre descriptions de son état de santé précaire (il souffre de pellagre et d'un névrome) et appels à acheter son livre, il se plaint du procès qu'on lui intente pour collaboration et craint une condamnation à mort. Il proteste, bougonne, se vante de ses talents de médecin, maugrée contre son état de malade, défie ses contradicteurs.

Il évoque ensuite longuement Jules, un ami peintre cul-de-jatte, alcoolique mais débonnaire... Erotomane patenté, celui-ci tombe amoureux de la femme de Céline, Arlette, dite Lili. Céline est ambivalent, provoque une bagarre, l'aide à se relever ; pousse Lili à poser nue pour lui et se met en colère...

La deuxième partie est plus linéaire, quoiqu'empreinte de descriptions délirantes mettant à mal la frontière entre réalité et divagations du narrateur.

Furieux de voir Lili poser pour une sculpture de Jules, Céline est victime d'un accident d'ascenseur et blessé, rentre chez lui au milieu des bombardements de la Seconde Guerre Mondiale. Lili est aux petits soins pour lui mais estime ne rien avoir à se faire pardonner. Mais dehors, tout n'est plus que feu et destruction : les bombes pleuvent, les immeubles s'écroulent. En face, Jules, cul-de-jatte, est posté sur une petite plate-forme, perdu. Sous le choc de ses blessures, Céline divague, raconte les hurlements et le vacarme, et imagine Jules en chef d'orchestre des bombardements. L'immeuble commence à s'effondrer et Céline et Lili parviennent à descendre au milieu des meubles et de l'argenterie qui valdinguent à travers les étages. Avec leurs voisins de palier, ils sont prisonniers au premier étage, se cachant sous les meubles et attendant une accalmie... Au milieu du chaos, un voisin ronfle : Normance dort tranquillement, entouré de sa femme et de sa belle-sœur ; un chiot, Piram erre près de sa maîtresse ; et Lili et Céline patientent et se demandent où se trouve leur chat, Bébert. Dehors, les bombardements se poursuivent, racontés sur un mode complètement délirant par Céline, qui voit les monuments parisiens se faire assassiner et Jules en organisateur de la tuerie.

Soudain, les deux femmes assises sur les genoux de Normance qui ronflent tombent : elles se sont évanouies. La chute réveille le dormeur, qui s'affole complètement et supplie Céline de sauver sa femme par n'importe quel « piqûre », l'agressant physiquement dans sa panique. Céline est impuissant, ne disposant d'aucune thérapeutique dans cet appartement en ruine... Finalement, avec

l'aide de tous les voisins, la porte d'un appartement est enfoncée et on y trouve un vulnérable, sorte de remède universel, accompagné de montagnes de bouteilles d'alcool fort. Mais entretemps s'est ouverte dans le couloir une crevasse, séparant Céline de sa malade. Le vulnérable passe de main en main, n'arrive pas à la victime ; Céline impuissant ne sait plus quoi faire. Enfin il se décide à sauter, va voir la patiente, Delphine, toujours inconsciente. Pendant ce temps, les bombardements continuent, une femme escalade l'immeuble d'en face pour donner à boire et tous ses vêtements à Jules, dans une description délirante et décousue. Quand il va revoir Delphine, elle est mourante, tandis que son mari est gravement blessé à la tête.

Mais il doit se alors se préoccuper de lui-même : tiraillé par son névrome, il se sent pourchassé par les autres voisins, qui le considèrent comme un traître. Acculé, il essaye de se dissimuler tant bien que mal, se couvre du sang de Normance pour faire croire qu'il est mort. Deux femmes le découvrent et le rouent de coups, puis il réussit à s'échapper. Par la fenêtre, il aperçoit la population qui, croit-il, en a après lui ; mais il se rend soudain compte qu'elle transporte un corps, celui de Normance, qui va être balancé sans ménagements dans un puits sans fond. Arrive alors un ami, Ottave, qui va l'aider à remonter dans son appartement, où il retrouve sa femme et son chat. Mais l'appartement est dévasté, et à travers un des murs éventré, le petit groupe se rend chez le voisin, Norbert, un comédien qu'ils trouvent assis tranquillement devant sa table mise. Celui-ci ne bouge pas, ne réagit à aucune stimulation ; découragés, Céline, Lili et Ottave se mettent à la recherche d'eau. Ils trouveront successivement une baignoire pleine, dans laquelle se rafraichissent des bouteilles de champagne et le corps d'une noyée, puis le cadavre de la bonne, coincée sous des gravats. Prudemment, ils rebroussement chemin et quittent l'immeuble, laissant Norbert là.

Une vieille femme arrive alors pour rendre à Céline des liasses de papiers lui appartenant, ayant volé dans la rue suite aux bombardements. Epuisé, délirant, Céline erre avec Lili, ne sachant que faire de ces manuscrits, qui seront rapidement rejoints par une pluie de papiers s'envolant de l'immeuble.

2. Nord

Seconde Guerre Mondiale, Baden-Baden, Allemagne.

Céline, sa femme Lili, son ami Le Vigan et son chat Bébert attendent que le conflit cesse dans un hôtel de luxe, environnés de vieilles rombières. Lui s'occupe des malades éventuels, et apprend le jour de l'attentat manqué contre Hitler que plusieurs des comploteurs vivent à l'hôtel... Sentant le vent tourné, il s'en va avec ses compagnons de voyage. Il arrive alors à Berlin, frappé en chemin par des troubles de la marche qu'il ne s'explique pas et qu'il ne cherche pas à comprendre, mais l'obligeant à aller acheter une paire de cannes anglaises. Il découvre alors une ville dévastée, saccagée, ruinée par

les bombardements. Etrangers en terre allemande, le petit groupe cherche à obtenir des papiers mais se heurte à une administration récalcitrante et obscure et atterrit finalement dans un petit hôtel miteux et à moitié détruit.

Céline se résout alors à utiliser un de ses contacts, un médecin SS. Celui-ci, installé comme un pacha au milieu d'un nid d'espions, les accueille à bras ouverts. Au cours de leur séjour, deux jeunes filles polonaises en haillons se présentent, à la recherche de tout travail qu'on voudrait bien leur procurer. Pris de pitié, Harras, le médecin SS, accepte de les embaucher. Mais le comportement quelque peu explicite de Le Vigan avec les deux jeunes travailleuses fait rapidement jaser, et Harras est obligé de demander à Céline, Lili et Le Vigan de partir dans une ferme amie des alentours. Ils y rencontreront le propriétaire cul-de-jatte et sa femme, deux Français prisonniers, un vieux militaire paraphile qui se fait fesser par des petites filles, mais n'y trouveront pas par contre une alimentation bien conséquente, puisque les propriétaires gardent leurs victuailles bien à l'abri, en cachette. Se nourrir devient une obsession, et tout est bon pour obtenir une boule de pain, de la soupe, un peu de miel.

Après un encart où on retrouve Céline après la guerre, haï de tous ses contemporains, ne vendant plus un seul livre, cherchant à se renouveler, digression qui reviendra plusieurs fois au cours du roman, le narrateur revient sur sa vie à la ferme. Le quotidien est quelque peu égayé par l'arrivée d'une troupe de romanichels, diseuses de bonne aventure, danseuses, réparateurs de chaises, mais sombre dans le chaos lorsqu'une des habitantes présente une « crise d'hystérie » et se moque ouvertement d'Hitler. Céline, comme médecin, est appelé à rédiger un certificat affirmant qu'il s'agit d'une patiente malade mentale, non responsable de ce qu'elle a dit, ce qu'il fait bien volontiers pour éviter les ennuis que cet épisode pourrait leur apporter à tous.

Les semaines passent, Céline et ses amis vivent d'expédients, piochent dans une armoire à provisions dissimulée par leur bienfaiteur Harras, rendent de menus services à leurs hôtes mais s'en méfient comme la peste. C'est alors que deux « Bibel », des témoins de Jéhovah, prisonniers politiques et haïssant donc Céline, le collaborateur, cherchent à les piéger en leur demandant de cacher des armes puis en les dénonçant... Il est temps de partir, mais la tâche est ardue. D'autant plus que c'est le branle-bas de combat : le vieux maître, sénile, a décidé de partir à la guerre sur son cheval et tout le village part à sa recherche. Il est rapidement retrouvé en compagnie d'un gendarme, tous deux gravement blessés par une meute de prostituées vérolées qui se sont révoltées contre le traitement qu'on leur infligeait. Elles seront mises en fuite par le village, mais les blessés sont bien mal en point et Céline est obligé de s'occuper d'eux avant de songer à partir. Même lors d'un spectacle donné par les bohémiens, Céline se rend juste avant l'entracte auprès de ses deux patients. Entretemps, malheureusement, l'un d'eux est mort... Et deux autres cadavres sont retrouvés aux alentours, l'un

dans un étang et l'autre dans la fosse à purin. Tous deux assassinés, selon Céline, qui s'improvise médecin légiste.

L'enquête est aussitôt avortée faute de moyens – dehors, la Seconde Guerre Mondiale fait rage -, et Céline ne s'occupe plus que d'un seul blessé, tout en songeant toujours à s'enfuir vers le Danemark. Un nouvel incident émaille le quotidien déjà plus que perturbé : deux des femmes de la ferme tentent d'y mettre le feu, et sont presque lynchées par les domestiques qui les ont stoppées en pleine action. Les faits deviennent trop graves : Harras finit par revenir, emmenant un médecin général avec lui pour remettre de l'ordre. Céline obtient enfin son laissez-passer pour fuir : direction, le Danemark.

3. Voyage au bout de la nuit

Voyage au bout de la nuit, c'est l'histoire d'un homme qui fuit, qui erre, qui recherche quelque chose sans jamais le trouver.

Bardamu, étudiant en médecine peu assidu, s'engage en 1914 dans l'armée. Parti combattre les Allemands, il rencontre la boue, la hiérarchie, les combats, la mort, et Robinson, un déserteur qu'il recroisera bien des fois. Blessé, il est rapatrié à Paris et passe son temps entre ses conquêtes féminines, notamment Lola, qui va le quitter pour l'Amérique, et l'hôpital psychiatrique, où il fait des séjours avec d'autres soldats marqués par la guerre toujours en cours. A sa sortie, il tente de poursuivre ses études de médecine tant bien que mal, mais reprend rapidement un petit boulot.

Les temps sont difficiles, et il finit par embarquer à bord d'un bateau qui vogue en direction de l'Afrique. La traversée est rude, il devient le bouc-émissaire de tous les autres passagers, équipage compris. Il finit par s'enfuir et débarque sur le continent noir, seul et démuné. La chaleur écrasante, les maladies tropicales omniprésentes rendent le séjour pénible ; il vit d'expédients, finissant par décrocher un poste au fin fond de la jungle, rencontrant lors de son périple de multiples figures coloniales, profiteurs, saignant le pays et ses habitants.

Le paludisme aura raison de sa résistance, et il est rapatrié par un curé bienveillant à bord d'une galère : but final, New York. Il s'enfuit à nouveau, de la mise en quarantaine, cette fois, et se fait engager comme compteur de puces pour les émigrants. Rapidement, il se retrouve isolé dans cette grande ville impersonnelle qu'est New York, et retrouve Robinson, le déserteur, et Lola, son amante de Paris. Mais celle-ci a bien changé, et après lui avoir fait l'aumône de quelques billets, elle le chasse, ce qui l'oblige à chercher un travail. C'est dans une grande usine impersonnelle de Ford qu'il se rend, se consolant de ce métier bien loin de ses études de médecine dans les bras d'une prostituée, Molly. Le mal du pays le gagne peu à peu, et c'est avec une pointe d'amertume, et surtout quelques remords vis-à-vis de Molly qu'il retourne en France. Là, il termine rapidement ses études de médecine, cumulant

les petits boulots pour survivre entretemps. Une fois diplômé, il accroche sa plaque et attend le client, qui se fait plutôt rare... Il vivote, parfois ne fait pas payer ses services, ce qui lui vaut une réputation de médecin médiocre. Mais bientôt tombe malade Bébert, un jeune voisin et ami. Malgré tous ses efforts, Bardamu ne parvient pas à le sauver, et Bébert meurt de la typhoïde. C'est le début d'une longue série de patients, dont Robinson, qui finit aveugle suite à une tentative d'assassinat qu'il a mal préparée... Bardamu se laisse corrompre par l'entourage de Robinson et use de son pouvoir de médecin pour l'envoyer au loin, à Toulouse, effectuer un travail qu'un aveugle est capable de faire.

Mais bientôt, acculé par sa pauvreté liée au faible nombre de patients qui vient le consulter, il finit, une fois de plus, par quitter le quartier. Il trouve un travail de figurant dans un théâtre, mais rongé par le remords, il retourne prendre des nouvelles de Robinson. Celui-ci voit son état s'améliorer, et s'est même trouvé une fiancée. Après quelques jours de vacances, pendant lesquelles Bardamu en profite pour avoir une liaison avec elle, il s'en va en refusant d'aller soigner une femme blessée.

De retour à Paris, il trouve un poste dans un asile d'aliénés, d'abord comme médecin collaborateur, puis comme dirigeant, après le départ précipité du propriétaire, parti voyager et fuyant la médecine. Bardamu s'installe dans sa routine de médecin aliéniste, ponctuée par les amours qui se font et se défont entre Robinson et sa fiancée, Madelon. Robinson est rentré à Paris, fuyant Toulouse après avoir assassiné une vieille femme pour de l'argent. Madelon le poursuit, le rejoint. Bardamu, bien embarrassé, tente finalement de réconcilier tout le monde en organisant une soirée à la fête foraine. S'y retrouvent donc Bardamu, son amie Sophie, Robinson et Madelon. Mais la soirée tourne court, et dans le taxi qui les ramène chez eux, Madelon et Robinson ont une ultime dispute et la jeune femme finit par sortir un revolver et tue Robinson de deux balles dans le ventre, avant de s'enfuir, cette fois définitivement.

D. ARTHUR CONAN DOYLE

1. Une étude en rouge

Médecin militaire blessé en Afghanistan, le Dr Watson se voit bientôt contraindre, en cette fin de 19^e siècle, à retourner vivre dans sa ville natale de Londres. Sans le sou, il rencontre rapidement par le biais d'un ami un étrange individu disponible pour une colocation. Sherlock Holmes est en fait un détective consultant, qui aide Scotland Yard sur ses enquêtes les plus ardues via un sens de l'observation et de la déduction extrêmement développé et des connaissances scientifiques innombrables.

Rapidement, le Dr Watson va accompagner le détective sur une première enquête : le meurtre d'un inconnu, retrouvé empoisonné dans une maison abandonnée. Examinant les traces de pas et de véhicules devant la scène du crime, analysant le cadavre et les indices disposés autour, Sherlock Holmes parvient à décrire physiquement le meurtrier, et la découverte du cadavre du secrétaire particulier de la victime, quelques jours plus tard, lui permet de résoudre le crime et d'arrêter le meurtrier. Il s'agissait en fait d'une très ancienne querelle entre les deux victimes et leur assassin, puisque la jeune fille dont était amoureuse le tueur avait été enlevée par les premières, et en était morte. Il les poursuivit à travers le monde, jusqu'à les tenir à sa merci et à forcer le premier à un macabre chantage : la victime devait choisir entre deux comprimés, l'un mortel et l'autre inoffensif, tandis que son bourreau, qui se savait de toute façon condamné par un anévrisme abdominal évolué, s'engageait à absorber l'autre. Si la manœuvre réussit la première fois, la deuxième victime résista et l'assassin tua l'homme d'un coup de couteau. Mais si Sherlock Holmes parvint à arrêter le coupable, celui-ci mourut avant son procès d'une rupture de son anévrisme.

2. Le signe des quatre

L'enquête de Sherlock Holmes débute avec une jeune femme, Mary, qui vient lui demander conseil. En effet, elle n'a plus de nouvelles de son père depuis une dizaine années : il a mystérieusement disparu d'une chambre d'hôtel, en laissant un plan marqué d'un symbole et de quatre noms. Mais depuis 6 ans, un inconnu lui envoie chaque année une magnifique perle ; et cette année-là, elle reçoit en plus une lettre anonyme l'invitant à une rencontre afin d'éclaircir cette histoire.

Engagés par Mary, Sherlock Holmes et le Dr Watson vont l'accompagner au rendez-vous. Le mystérieux interlocuteur en question n'est autre que le fils du meilleur ami du père de la jeune femme, et leur fait un troublant récit : le père de Mary et son ami, le major Sholto, auraient découvert aux Indes, où ils étaient postés, un trésor, dont le major aurait dépossédé son compagnon. Le père de Mary aurait succombé à une crise cardiaque lors d'une dispute avec le major, qui a eu peur d'être accusé de

meurtre et a donc tout dissimulé. Sur son lit de mort, le major aurait révélé à ses deux fils l'existence et les droits de Mary sur le trésor, mais est décédé sans avoir pu leur en révéler l'emplacement. Le lendemain, sur son corps, est retrouvé un bout de papier avec le même symbole que celui présent sur le plan.

Rongé par la culpabilité, un des frères se met à envoyer une perle par an à Mary, en attendant de remettre la main sur le reste du magot. Et justement, l'autre frère vient de le retrouver, dissimulé dans une pièce secrète au-dessus de sa chambre de la maison familiale. C'est pourquoi Mary avait été contactée. Tous ensemble, ils se rendent donc dans cette maison afin de convaincre le deuxième frère de remettre une partie du trésor à Mary. Mais lorsqu'ils arrivent, ils ne retrouvent qu'un cadavre, une fléchette empoisonnée dans le cou. Le coffre a disparu.

Sherlock Holmes traque alors le meurtrier, et reconstitue l'histoire : le trésor avait d'autres propriétaires, quatre hommes, dont un au moins est parvenu à quitter les Indes pour remettre la main dessus. Dès qu'il sût que le trésor avait été retrouvé, et aidé par un compagnon indigène, petit et très souple, il monta dans la chambre dans l'idée de récupérer son dû. Mais les choses tournèrent mal, et son complice tua le fils du major Sholto. Sur ses traces et après une fabuleuse course-poursuite sur la Tamise, Sherlock Holmes parvient à le retrouver. L'homme peut alors compléter le récit : lors d'émeutes en Inde, où il travaillait, il avait mis la main sur le trésor d'un rajah en fuite, à l'aide de trois Sikhs, en tuant un serviteur. Il avait néanmoins été appréhendé pour le meurtre, mais avait eu le temps de dissimuler le trésor. Après plusieurs années au bagne, les quatre compagnons passèrent un marché avec le père de Mary et le major Sholto, alors en fonction dans la prison : un cinquième du trésor contre leur liberté. Mais le major Sholto les trahit tous, et a quitté le continent seul avec le magot. Et il fallût au forçat attendre plusieurs années avant de pouvoir rejoindre Londres pour se venger.

Le trésor finit au fond de la Tamise, ce qui permit au Dr Watson de trouver assez de courage pour demander sa main à Mary, qui accepta avec joie...

3. Les aventures de Sherlock Holmes

a. *Un scandale en Bohême*

Sollicité par le roi de Bohême lui-même, Sherlock Holmes doit cette fois récupérer auprès d'une de ses anciennes maitresses, Irène Adler, une photographie compromettante demeurant introuvable. S'introduisant par un subterfuge dans la maison de la jeune femme, il provoque une fausse alerte au feu, ce qui incite celle-ci à révéler la cachette du document, celui-ci étant ce qu'elle a de plus précieux au monde. Mais lorsque Sherlock Holmes et son client retourneront à la villa, le lendemain,

pour récupérer la photographie, Irène Adler est déjà partie, mariée à un autre homme, et ayant découvert la supercherie...

b. La ligue des Rouquins

C'est une étrange affaire qu'apporte à Sherlock Holmes Mr Wilson, prêteur sur gages. D'un roux flamboyant, il a été récemment engagé, suite à une petite annonce que son commis lui avait dégoté, par la Ligue des Rouquins. Son travail : recopier quatre heures par jour l'Encyclopédie, pour la somme mirobolante de quatre livres par semaine. Mais après deux mois de cette juteuse activité, Mr Wilson a la surprise de découvrir un matin que la Ligue des Rouquins a mis la clef sous la porte sans plus de cérémonie. Après une courte visite sur les lieux, Sherlock Holmes découvre le pot aux roses : en fait, le commis cherchait à éloigner son patron plusieurs heures par jour afin de creuser un tunnel menant à la banque mitoyenne. Pris sur le fait, le bandit notoirement connu pour ses faits d'armes sera arrêté rapidement par le grand détective.

c. Une affaire d'identité

Mlle Sutherland est une femme inquiète : l'homme qu'elle devait épouser seulement quelques semaines après l'avoir rencontré a disparu sur le chemin de l'église. C'est pour le retrouver qu'elle se rend chez Sherlock Holmes.

Celui-ci apprend qu'elle est rentière et vit chez sa mère et son beau-père. Contre sa volonté à lui, elle s'est rendue dans un bal où elle a rencontré ce fameux prétendant, M. Hosmer Angel. Après un échange enflammé de lettres, les deux tourtereaux avaient décidé de convoler en justes noces, sans le dire au beau-père, qui s'y serait opposé. Mais le fiacre du fiancé était arrivé vide à l'église.

Le détective résoudra rapidement l'affaire : inquiet quant à la perspective de perdre la rente de la jeune fille, qui dépendait de son célibat, le beau-père n'a trouvé d'autre solution que de se faire passer pour un amoureux éperdu afin de créer chez Mlle Sutherland un chagrin d'amour tel qu'elle ne pourrait quitter la maison de sitôt...

d. Le mystère du Val Boscombe

Quelque part dans la campagne anglaise, un homme meurt, assassiné par de violents coups à la tête. Son fils, vu en train de se disputer avec lui quelques minutes avant le drame, est accusé du meurtre. Mais c'est sans compter Sherlock Holmes qui, appelé par la future fiancée du jeune homme,

va devoir prouver son innocence. Se basant sur les traces de semelles, un mégot de cigare et les derniers mots de la victime, il découvre que le père de la jeune fille, riche propriétaire terrien, semblait sous la coupe du mort, et que c'est en fait lui qui a tué : il cherchait à échapper à des révélations sur son passé de voleur de grand chemin, révélations qui auraient pu le disqualifier à tout jamais aux yeux de sa fille. Grand prince, Sherlock Holmes parvient à faire acquitter le jeune homme sans faire condamner son beau-père...

e. L'Homme à la lèvre tordue

Lorsqu'un ami du Dr Watson, opiomane notoire, disparaît pendant deux jours, c'est vers lui que se tourne l'épouse inquiète : le compagnon de Sherlock Holmes part alors à sa recherche et le retrouve facilement dans un repaire bien connu de drogués. Mais ce à quoi il ne s'attendait pas, c'est d'y retrouver également le grand détective, grimé en junkie. Celui-ci est en effet sur une enquête un peu particulière : Mme Saint-Clair aurait en se promenant aperçu à la fenêtre du bouge le visage de son mari. En entrant à l'intérieur, elle n'y a trouvé pourtant que le patron de l'établissement, un mendiant aussi laid que sale résidant là mais également quelques traces de sang sur la fenêtre... Son mari n'étant pas reparu, Madame s'inquiète à juste titre...

Les premières perquisitions permettent aux policiers de retrouver les affaires de Monsieur Saint-Clair, puis son costume, alourdi de centaines de piécettes, dans la rivière en contrebas. Par contre, nul corps n'est découvert ; mais le mendiant, suspect numéro 1, est tout de même emprisonné. Et le mystère s'épaissit encore lorsque la cliente reçoit une lettre de son mari, lui demandant de ne pas s'inquiéter.

Une nuit de réflexion aura suffi à Sherlock Holmes pour résoudre le mystère : accompagné du Dr Watson, il se rend en prison, où il démasque le mendiant, qui n'est autre que Monsieur Saint-Clair déguisé... Frappé de honte, celui-ci avoue tout : initialement grimé pour les besoins d'un article, il s'est aperçu qu'avec un peu de maquillage et beaucoup de répartie, il gagnait autant comme mendiant que comme travailleur. Il a donc persisté dans la voie de la mendicité, sans le révéler à sa famille. Découvert inopinément par sa femme, il n'a eu d'autre choix que de jouer le jeu jusqu'au bout pour ne pas être déshonoré !

f. L'escarboucle bleue

Sherlock Holmes ne résout pas que les grands crimes : parfois, il ne s'agit que de petits mystères. Ainsi, un de ses amis lui rapporte un chapeau, qu'il a récupéré après avoir sauvé un inconnu

d'une bande de malfrats. Mais l'inconnu est parti, laissant donc son chapeau, et une oie entière qu'il réservait probablement à un repas de fête. Sherlock Holmes se penche donc sur l'affaire, tentant de le retrouver à partir de ces maigres indices, jusqu'à ce que son ami découvre, en mangeant l'oie, qu'un joyau incomparable et surtout récemment dérobé se trouvait à l'intérieur. Le détective passe alors une annonce, retrouve l'inconnu, et remonte toute la filière jusqu'à l'éleveuse, dont le frère est le voleur recherché.

g. Le ruban moucheté

C'est une jeune fille désespérée qui vient rendre visite à Sherlock Holmes. Vivant avec son beau-père, épousé en secondes noces par sa mère, elle craint pour sa vie. En effet, sa mère morte leur avait laissé, à elle et à sa sœur jumelle Julie, un pécule conséquent qu'elles ne devaient toucher qu'à leur mariage, la gestion en étant assurée en attendant par leur beau-père, médecin ayant longtemps vécu aux Indes. Mais à quelques mois du mariage de Julie, deux ans plus tôt, celle-ci meurt inexplicablement : en pleine nuit, elle hurle, évoque dans la panique la plus totale un « ruban moucheté » puis s'éteint. Or, sa sœur doit bientôt se marier...

Sherlock Holmes et le Dr Watson se rendent sur place : au nez et à la barbe du beau-père, ils prennent la place de la jeune fille dans sa chambre, où plusieurs anomalies, dont une bouche d'aération donnant sur la chambre du meurtrier supposé et un cordon de sonnette non fonctionnel, ont été notées par le détective. Et en pleine nuit, le drame se produit : du bruit se fait entendre, et Sherlock Holmes frappe de toutes ses forces sur le cordon de la sonnette. En fait, le bon docteur envoyait un serpent venimeux - ressemblant à un ruban moucheté - à travers la bouche d'aération : l'animal qui descendait le long de la cordelette et était allé mordre Julie. Las, renvoyé par les soins du détective, le serpent est allé mordre son propriétaire... permettant à la jeune fille de se marier tranquillement.

h. Le pouce de l'ingénieur

Ce matin-là, le Docteur Watson accueille à sa consultation un étrange patient : il s'agit d'un ingénieur hydraulique dont le pouce vient d'être sectionné... Evidemment, c'est auprès de Sherlock Holmes que le médecin amène son malade, afin que celui-ci puisse lui raconter son histoire.

La veille, un homme était venu le trouver à son bureau pour lui proposer une forte somme d'argent en échange d'un travail dont la première qualité devait être la discrétion. Il possédait une presse hydraulique destinée selon lui à l'extraction de la terre à foulon, presse actuellement en panne

et qui nécessitait donc le diagnostic d'un ingénieur en hydraulique. Mais ceci devait se faire en pleine nuit, afin de cacher la présence de cette riche terre à foulon aux voisins. Appâté par le gain, l'ingénieur se rend donc selon les instructions de son client à la gare, où il prend le train jusqu'à une petite ville de campagne. Là, on vient le chercher et lui faire parcourir en voiture à cheval une vingtaine de kilomètres. Arrivé devant la presse, et malgré les avertissements d'une femme de la maison, qui le presse de partir sans attendre, il détecte immédiatement le problème, mais se rend compte qu'il s'agit probablement d'un outil destiné à fabriquer de la fausse monnaie.

Découverts, les truands essaient de le tuer en l'écrasant avec la machine même qu'il venait de réparer, mais il est sauvé par la femme. Il perd son pouce en partant, mais réussit à s'enfuir. Il s'évanouit et se retrouve près de la gare, d'où il rentre à pied. Le lieu du crime, inconnu, est rapidement retrouvé par Sherlock Holmes : en réalité, la voiture n'a fait qu'un aller-retour à partir de la gare...

i. Un aristocrate célibataire

Les journaux en font leurs gorges chaudes : la jeune femme de Lord Saint-Simon, grand aristocrate, disparaît le matin même des noces, à priori de façon volontaire. Pour la retrouver, qui de plus qualifié que Sherlock Holmes ?

Il s'agit d'une jeune Américaine, fille d'un millionnaire qui a fait fortune quelques années plus tôt dans les mines d'or. Le mariage, s'étant tenu en comité restreint, n'a été marqué que par la chute du bouquet, que la mariée a aussitôt récupéré des mains d'un inconnu, ce qui a semblé la contrarier. Au petit déjeuner prévu juste après, la jeune épouse a prétexté une indisposition pour monter dans sa chambre ; mais elle en serait d'après les domestiques aussitôt ressortie pour ne plus jamais reparaitre. L'énigme est aisément résolue par le détective, et racontée par la disparue rapidement retrouvée : elle était déjà mariée à un Américain qu'elle croyait mort, mais qui en fait s'est présenté à l'église dans la plus grande discrétion. Par l'intermédiaire du bouquet, il a pu lui donner rendez-vous, et elle l'a donc rejoint. La disparition était effectivement volontaire...

j. Le diadème de bérlys

Le diadème de bérlys est un des bijoux les plus connus de l'Angleterre. Aussi, Mr Holder choisit-il de le garder en sécurité chez lui lorsqu'un Lord le lui remet en gage quelques jours contre une somme de 50 000 livres. Il ne peut s'empêcher de le montrer à son fils, joueur notoire, endetté jusqu'au cou, et à sa nièce, jeune fille calme et rangée qui vit avec eux. Mais au beau milieu de la nuit, Mr Holder est réveillé par un grand bruit et retrouve son fils, le diadème cassé avec trois pierres manquantes dans

les mains. Celui-ci nie le vol et refuse de donner une explication. Après quelques investigations, Sherlock Holmes parvient à retracer toute la scène et à retrouver les pierres volées : c'est la nièce qui a commis le forfait, afin de contenter son amant, un ami du fils. Celui-ci a tout entendu, et s'est battu avec le voleur, brisant le diadème lors du combat. L'amant s'est enfui avec les trois pierres, et Sherlock Holmes n'a plus eu qu'à les récupérer.

k. Les Hêtres Rouges

Cette fois-ci, c'est un conseil qu'une cliente vient chercher chez Sherlock Holmes. En effet, on lui propose une place en or de gouvernante, payée plus du double du salaire habituel, mais à certaines conditions étranges dont elle ne sait que penser : on lui demande de ne s'occuper que d'un seul enfant, mais de se couper les cheveux et d'accepter au bon vouloir de ses nouveaux patrons de mettre une robe particulière et de s'installer quand on le lui demandera à une place particulière. Sans indice plus précis, le détective propose à Mlle Hunter de prendre la place et de l'appeler si elle suspecte des ennuis.

Deux semaines plus tard, Sherlock Holmes et le Dr Watson sont appelés à la rescousse. Effectivement, on demande régulièrement à la nouvelle gouvernante de mettre une robe ayant appartenu à la fille issue d'un premier mariage de son patron, actuellement en Amérique, et de se positionner devant la fenêtre, dans le but évident de se faire passer pour elle aux yeux d'un homme qui surveille la maison. Elle a également retrouvé une tresse de cheveux exactement semblable aux siens dans un tiroir fermé, et découvert qu'on tenait prisonnier quelqu'un dans une aile abandonnée...

Sherlock Holmes découvre qu'il s'agit en fait de la fille aînée, Alice, qui en souhaitant se marier privait son père d'une partie de l'argent laissée par sa mère décédée. La nouvelle gouvernante, de par sa ressemblance avec Alice, devait faire croire bien malgré elle au fiancé que la jeune fille allait bien...

4. Les Mémoires de Sherlock Holmes

a. Flamme-d'argent

Cette fois, Sherlock Holmes se penche sur un double crime : un entraîneur de chevaux a été retrouvé mort, et le cheval favori de la prochaine course a disparu. Un suspect est rapidement arrêté : un peu plus tôt dans la soirée, il avait proposé au valet qui surveillait les chevaux un billet en échange d'informations, et a été aussi mal reçu que possible. Le valet en question avait été drogué par de l'opium versé dans son poulet au curry, et n'avait donc rien pu faire pour empêcher le drame. Sur le corps du défunt, une note de tailleur au nom d'un étranger, et un couteau chirurgical avaient été

trouvés. Après enquête, il s'est avéré que l'entraîneur avait des dettes si importantes vis-à-vis du train de vie de sa maîtresse qu'il avait été obligé de parier contre son propre cheval ; afin de rendre celui-ci impotent, il avait décidé de lui sectionner un ligament. Le soir venu, il avait drogué le valet, mais le cheval s'était rebellé et l'avait tué dans sa fureur. S'étant enfui dans la lande, il avait été récupéré puis maquillé par un voisin lui aussi coureur...

b. L'Employé de l'agent de change

Après une courte période de chômage, Mr Pycroft est ravi de se faire embaucher par une grosse entreprise de la City. Mais juste avant de commencer son travail, il est abordé par un inconnu qui pour le double du salaire habituel lui propose un emploi chez un fabricant de quincaillerie, inconnu au bataillon. Alléché par la proposition, Mr Pycroft accepte, mais à son grand désarroi, les locaux semblent vétustes et déserts, et on lui fait faire un travail absolument inutile. Intrigué par la situation, il demande conseil à Sherlock Holmes, qui propose d'aller rencontrer son nouveau patron.

A proximité du bureau en question, le détective, son client et le Dr Watson aperçoivent le suspect acheter le journal, et le suivent dans l'immeuble. Arrivés dans le bureau, celui-ci est de toute évidence marqué par l'émotion, et demande à s'isoler quelques minutes. Rapidement, Sherlock Holmes se rend compte que quelque chose ne va pas, et effectivement le patron est en train de se pendre....

Le Dr Watson le sauve in extremis, et l'affaire se trouve résolue : le frère du patron avait besoin d'usurper l'identité de Mr Pycroft afin de prendre sa place et de pouvoir réaliser un cambriolage dans l'entreprise. Mais dans le journal du jour, on apprend qu'il a été pris la main dans le sac et qu'il encourt la peine de mort, ce qui a poussé par désespoir son frère à recourir au suicide...

c. Le « Gloria-Scott »

L'affaire du « Gloria-Scott » se révèle en fait être la première affaire de Sherlock Holmes. Dans sa prime jeunesse, le détective, qui n'en était pas encore un, avait comme seul ami un jeune homme aussi solitaire que lui, M. Trevor. Invité chez le père de celui-ci, un juge, Sherlock Holmes avait fait montre de ses talents en devenir en devinant plusieurs choses chez son hôte ; il avait notamment repéré des initiales tatouées puis à moitié effacées sur le bras de celui-ci. Un jour, un marin qui semblait bien connaître le juge arriva ; d'après M. Trevor, son père se mit en quatre pour lui et lui procura travail et salaire alors que l'homme était manifestement alcoolique et non qualifié. La situation inquiéta beaucoup son fils, qui se décida à consulter son ami.

Malheureusement, M. Trevor arriva chez Sherlock Holmes trop tard : son père était mort d'apoplexie, affection causée par un grand choc, sous la forme d'un télégramme incompréhensible qu'il venait de recevoir. Il ne fallut que quelques minutes au futur détective pour déchiffrer le code : le marin avait révélé le sombre secret qui le liait au juge, ce qui avait causé la mort de ce dernier. Mais celui-ci voulait que son fils soit au courant de son déshonneur par lui-même ; aussi lui avait-il laissé une lettre. Celle-ci expliquait que le pauvre homme était né sous un autre nom ; avait été condamné aux galères pour vol ; et qu'il avait participé à une mutinerie sanglante pour s'en échapper. Le marin était présent sur le bateau, et avait donc tout révélé...

d. Le rituel des Musgrave

Encore jeune détective « consultant », Sherlock Holmes est appelé à l'aide par un vieux camarade d'Université. Issu d'une vieille famille de l'aristocratie anglaise, celui-ci a vu son majordome et sa femme de chambre disparaître sans laisser de traces. Quelques jours plus tôt, il avait surpris son domestique en train de fouiller dans son bureau et de consulter « le rituel des Musgrave », une série de questions et de réponses incohérentes que tout jeune homme de sa famille doit réciter à sa majorité depuis plusieurs siècles. Arrivé sur place, Sherlock Holmes se rend rapidement compte que cette tradition cache en fait une carte au trésor. Il retrouve rapidement l'emplacement déjà marqué par le majordome, qui avait lui aussi compris la signification du rituel. Sous une dalle, dans une cave du château familial sont découverts un vieux coffre contenant quelques piécettes, mais surtout le corps du majordome. Selon toute évidence, la femme de chambre, ancienne maîtresse du domestique, l'a initialement aidé à trouver le trésor, puis s'est vengé de lui et a jeté dans l'étang du domaine le trésor en question, défiguré par les années mais constitué en réalité de la couronne de Charles Ier...

e. Les propriétaires de Reigate

Après une affaire particulièrement éprouvante, Sherlock Holmes est souffrant. Accompagné par le Dr Watson, il part se reposer quelques temps à la campagne chez un ami de ce dernier. Mais un cambriolage bien étrange a été commis dans le voisinage, où seuls des objets disparates et sans aucune valeur ont été dérobés ; et lorsqu'un meurtre survient quelques jours plus tard, le grand détective ne peut faire autrement que se mettre à l'ouvrage. La victime est le domestique des Cunningham père et fils ; sur le témoignage de ses maîtres, il aurait été tué par balle d'un cambrioleur qu'il aurait voulu empêcher de sévir. Un petit bout de papier indiquant une heure de rendez-vous et retrouvé dans la main du mort est le seul indice. Mais l'art de la calligraphie et des déductions, ainsi que la simulation

d'un malaise permettront à Sherlock Holmes de rétablir la vérité : les Cunnigham, ayant des différents avec la victime du cambriolage, en étaient en réalité les auteurs... Suivis par leur domestique lors de leur tentative ratée de mettre la main sur un papier décisif, ils ont alors été victimes d'un chantage de sa part, et l'ont tué en lui donnant rendez-vous à l'aide du papier retrouvé dans la main du mort.

f. Le Tordu

Sherlock Holmes emmène cette fois son ami le Dr Watson découvrir le meurtrier du colonel Barclay, qui a été retrouvé mort avec une large entaille dans la nuque pendant une dispute avec son épouse. Avec l'aide d'une amie de celle-ci, il détermine rapidement le motif de la querelle : un ancien amant de Mrs Barclay est récemment revenu en ville, et lui a raconté de quelle façon son mari, militaire comme lui, l'avait trahi et vendu aux Indes autrefois pour s'assurer de son amour. Défiguré et tordu par les tortures, il s'était enfin résolu à revenir au pays. Devant les reproches de son épouse, le colonel Barclay n'a pu se défendre, et l'arrivée de l'ancien rival a simplement provoqué une apoplexie, dont il est mort avant de tomber sur les chenets, provoquant la mystérieuse blessure.

g. Le pensionnaire en traitement

Le Dr Trevelyan, spécialisé dans les maladies nerveuses, vient consulter Sherlock Holmes pour un problème épineux. Il s'est installé une dizaine d'années plus tôt grâce à l'aide financière d'un certain Mr Blessington, qui en échange d'une avance de capitaux, bénéficie d'une partie des honoraires et loge au-dessus du cabinet. Quelques jours auparavant, il recevait un vieux noble russe atteint de catalepsie, ainsi que son fils. Lors d'une absence du médecin, ceux-ci ont brutalement disparu, mais sont revenus le lendemain en expliquant que le patient ayant eu une attaque, il était sorti du cabinet sans s'en rendre compte et que son fils l'avait suivi. La deuxième consultation se déroule normalement. Mais Mr Blessington découvrit brusquement qu'on était entré dans sa chambre, sans rien voler. Seuls les deux Russes en avaient eu l'occasion.

Le lendemain, Mr Blessington est retrouvé pendu dans sa chambre... Le mystère est vite résolu par le grand détective, grâce aux menus indices présents dans la chambre : la malheureuse victime et les deux prétendus Russes appartenaient à la même bande de malfaiteurs, mais les deux derniers sortaient tout juste de prison, où ils avaient passé un temps considérable à cause de la délation de Mr Blessington. Enfin libres, ils s'étaient empressés de venir se venger...

h. L'interprète grec

Une fois n'est pas coutume, Sherlock Holmes présente au Dr Watson un membre de sa famille : il s'agit de Mycroft, son frère, que le grand détective estime supérieur à lui en terme d'intelligence... Mycroft va alors lui fournir une nouvelle affaire. Un de ses amis, interprète grec, s'est retrouvé embarqué bien malgré lui par un client dans une sombre histoire : il a été obligé de traduire les propos d'un homme manifestement retenu contre son gré et affamé par ses gardiens, qui refusait de signer un papier. Soudain, une jeune femme est arrivée, semblant reconnaître le prisonnier, mais ils ont été aussitôt séparés et l'interprète a été ramené non loin de chez lui non sans avoir été menacé de représailles s'il parlait.

Une annonce passée dans le journal aura suffi à Mycroft pour retrouver le lieu de détention du prisonnier ; mais l'interprète y avait déjà été ramené, et laissé mourant avec le prisonnier près d'une source de monoxyde de carbone. Seul le premier sera sauvé, et l'affaire sera alors débrouillée : la jeune femme était la sœur de la victime, et a été forcée d'épouser son bourreau, tandis que son frère refusait de renoncer à sa fortune...

i. Le traité naval

L'affaire dont Sherlock Holmes va s'occuper ici est d'une importance internationale, puisqu'il s'agit du vol d'un traité naval ultrasecret, fait aux dépens d'un jeune homme, politicien à qui son oncle avait confié la délicate tâche d'en faire une copie. Volé dans son bureau, alors qu'il était descendu chercher une tasse de café, le précieux document reste introuvable depuis huit semaines, pendant lesquelles Phelps, la victime, avait été obligé de garder la chambre en raison d'une fièvre cérébrale liée au vol. Se basant notamment sur le fait que depuis tout ce temps, le traité n'avait manifestement pas été monnayé, et sur une tentative de cambriolage de la chambre de Phelps, Sherlock Holmes en déduit avec justesse que le coupable n'est autre que son beau-frère, qui ayant des soucis d'argent, avait volé le document et l'avait caché dans le plancher de sa chambre... qui entretemps était devenue l'infirmerie où la victime avait passé les huit dernières semaines !

j. Le dernier problème

Sherlock Holmes est satisfait : après des années de lutte contre le crime, il a enfin découvert l'homme qui dirige les malfrats londoniens. Il s'agit du professeur Moriarty, et le grand détective le reconnaît lui-même, son adversaire est intellectuellement à la hauteur. Mais le dénouement est proche, et Sherlock Holmes a tout organisé pour que le grand criminel et tous ses subordonnés soient

arrêtés d'ici quelques jours. En attendant, il est la proie de plusieurs tentatives de meurtre, et se résout à fuir sur le continent avec le Dr Watson afin d'échapper à la mort.

Arrivés à Meiringen, en Suisse, les deux amis se rendent aux chutes du Reichenbach, où le bon docteur est éloigné par un jeune guide sous le prétexte fallacieux d'une dame anglaise à aller soigner. Lorsque Watson se rend compte de la supercherie, il ne retrouve sur les lieux que le bâton de marche de Sherlock Holmes, ainsi qu'un mot signé de sa main, où il annonce que ses comptes vont enfin être réglés avec le Pr Moriarty. Nul corps ne sera jamais retrouvé.

5. Les lettres de Stark Munro

Stark Munro est un jeune homme tout juste diplômé de la faculté de médecine, et qui cherche désormais à s'installer en plein cœur de l'Angleterre de la fin du XIXe siècle. A travers les lettres qu'il écrit à un de ses amis, Herbert Swanborough, il décrit les multiples essais qu'il effectue pour établir sa situation. Ainsi, il s'associe deux fois à un autre de ses amis, M. Cullingworth, échouant d'abord par manque de patientèle puis par suite d'un conflit avec son collègue ; il pratique la médecine dans une région pauvre et minière sous la direction d'un autre confrère ; il tente enfin de s'installer, seul, à son compte. Les difficultés sont légion pour un jeune médecin, et le Dr Munro connaîtra les privations et même la faim avant d'être finalement bien installé. Il n'épargne aucun détail et ponctue son récit de multiples considérations scientifiques, religieuses ou philosophiques qui dénotent un esprit clair et attentif au monde qui l'entoure.

6. Sous la lampe rouge. Contes et récits de la vie médicale.

a. *En retard sur son temps*

Médecin de la vieille école, le Dr Winter a suivi le narrateur depuis sa naissance jusqu'à ce que ce dernier devienne lui-même homme de l'art. Avec le Dr Patterson, aussi jeune et éveillé aux dernières avancées de la science que lui, les deux jeunes praticiens considèrent le Dr Winter comme attendrissant mais un peu dépassé. Jusqu'à ce qu'ils tombent eux aussi malades lors d'une épidémie de grippe... et qu'ils fassent tous deux appel à leur aîné par désir d'obtenir de la compassion plutôt que de la science !

b. *Sa première opération*

Lorsqu'un étudiant en médecine de troisième année accompagne un première année à l'amphithéâtre pour qu'il assiste à sa première opération chirurgicale, il commence par lui faire boire

un ou deux verres de sherry. Mais le lieu est impressionnant, et les préparatifs encore plus. Ce jour-là, une tumeur de la parotide doit être enlevée chez une jeune femme par l'illustre Pr Archer. La simple anesthésie au chloroforme suffit au jeune homme, et il détourne les yeux pour ne pas assister à l'opération en elle-même. Mais le son est toujours là, et le malheureux première année finit par s'évanouir sous les regards narquois... puisque finalement l'ablation de la parotide n'a pas eu lieu.

c. Un traînard de 1815

Le vieux Brewster est un vieillard dont personne ne veut plus s'occuper ; mais sa petite nièce est envoyée pour prendre soin de lui. Elle découvre un ancien héros de guerre, médaillé, et qui va bientôt recevoir de nombreuses visites de soldats impressionnés par ses faits d'armes. Mais son âge le rattrape, et il mourra tranquillement dans son lit, sur un dernier cri de guerre.

d. La troisième génération

Dix heures du soir, une rue sombre, un homme attend devant la porte du cabinet du Dr Selby. Rapidement, il se fait introduire et rencontre l'éminent spécialiste. Spécialiste de quoi ? Nous ne le saurons pas ; mais le diagnostic est immédiat. Sir Francis Norton souffre d'une mystérieuse pathologie héréditaire dont l'étiologie trouve sa source dans les péchés de son grand-père, débauché notoire. Son père souffrait du même mal, et sa gravité est telle que le Dr Selby lui interdit formellement d'avoir des enfants dans les années qui viennent. Or le patient doit se marier dans moins d'une semaine... Déchiré par ce dilemme, il quitte le cabinet sans l'avoir résolu ; mais le médecin découvrira sa mort à priori accidentelle dans le journal le lendemain matin.

e. Un faux départ

Le Dr Wilkinson, récemment diplômé, vient de s'installer et attend son premier patient. Mais il va de déconvenue en déconvenue : le gros homme rougeaud qui sonne chez lui vient percevoir la note du gaz, et les bohémiens qui lui emmènent leur bébé atteint de la rougeole ont fait leur diagnostic, ne demandent pas de traitement et n'ont pas de quoi payer... Aussi, il se méfie lorsqu'il est appelé au chevet de Lady Millbank, dont le médecin référent est le Dr Mason. Néanmoins, il se rend au chevet de la patiente et rencontre alors son mari, un rien brusque, qui souhaite un traitement sans examen clinique. Le Dr Wilkinson ne se laisse pas faire et gagne le respect de son client. Mais après l'examen arrive le Dr Mason... accompagné d'un autre Dr Wilkinson, pneumologue renommé. L'erreur agace

Lord Millbank, qui ne souhaite désormais plus faire confiance qu'au jeune médecin. Mais celui-ci, pétri de confraternité, refuse de « voler » une patientèle aussi aisée à son collègue, et s'en va sans le moindre sou !

Impressionné par l'esprit du jeune homme, le Dr Mason lui proposera alors une association qui fera enfin la fortune du pauvre jeune médecin.

f. La malédiction d'Eve

Robert Johnson, tailleur sans grande envergure, va être papa pour la première fois. Et lorsque le travail commence, on l'envoie chercher le Dr Miles. Mais celui-ci est introuvable, et commence alors une course folle jusqu'à le rejoindre chez lui où, malgré la panique du futur père, il préfère dîner d'abord avant de courir chez la parturiente.

Mais l'affaire se présente mal, et le médecin demande à Johnson, de plus en plus affolé, d'aller chercher un de ses confrères. Celui-ci accepte de le suivre, et débute alors une longue attente pour le futur père : tournant en rond dans son atelier, il écoute le murmure des médecins, le premier cri, un peu faible, du nouveau-né, et attend avec angoisse les premières nouvelles... Sa femme et l'enfant vont bien.

g. Deux amoureux

Il est difficile pour un médecin généraliste de s'échapper un peu de son exercice : aussi le narrateur fait-il des promenades très matinales sur le front de mer. Un jour, il y rencontre un beau vieillard, dont les lèvres bleuies par l'insuffisance cardiaque le font s'asseoir à côté du praticien. Peu bavard, il lit une lettre écrite de toute évidence par une femme et suscite la curiosité de son voisin, curiosité qui restera insatisfaite. Mais le lendemain, la même scène se reproduit : le beau vieillard est seulement plus voûté et plus dyspnéique que la veille. Le troisième jour, il est au bord du malaise...

Le narrateur craint pour sa santé et s'attend à ne plus le revoir : mais le quatrième jour voit arriver le mourant en pleine forme ! En fait, le vieillard attend depuis quatre jours son épouse partie en voyage sans lui : elle revient aujourd'hui...

h. L'épouse du physiologiste

Le Professeur Grey est un scientifique modèle : toute sa vie est consacrée à ses recherches et à l'enseignement, et même dans le cadre privé, il use d'un langage raisonné jusqu'à l'hermétisme. Mais

il estime raisonnable que de se plier aux exigences des us et coutumes de son temps, et projette de se marier avec une jeune veuve aussi jolie qu'intelligente.

Pendant ce temps, sa sœur est courtisée par un de ses élèves, le Dr O'Brien. Le scientifique ne voit que des avantages à cette union, mais la jeune femme est hésitante et décide d'attendre la fin d'un voyage de son soupirant avant de donner sa réponse.

Pendant ce temps, le professeur convole en justes noces et part en lune de miel, à faire le tour des bibliothèques et des laboratoires du pays...

Lorsqu'il revient, le Dr O'Brien est lui aussi rentré de voyage. Il réitère son désir d'épouser sa sœur, et lui avoue, pour que les choses soient bien claires entre eux, qu'il est veuf. Son épouse s'était enfui avec son amant, et tous deux ont péri dans un naufrage. Mais quelle n'est pas sa surprise lorsqu'il rencontre la nouvelle épouse du professeur... qui n'est autre que sa femme prétendument défunte ? Après une longue conversation, les deux époux décident de repartir ensemble, laissant le professeur et sa sœur seuls à nouveau...

Le professeur ne change rien à ses habitudes, et paraît complètement insensible au drame qui vient de le toucher. Mais lentement, son état physique se dégrade, jusqu'à ce qu'il meurt de cause inconnue... alors que son confrère, chargé d'établir le certificat de décès, songe à ce que la seule cause possible pour lui est un cœur brisé.

i. L'histoire de Lady Sannox

Douglas Stone est le meilleur chirurgien du moment ; mais esthète invétéré, il mène une liaison au grand jour avec Lady Sannox, une ravissante jeune femme mariée à un Lord sans saveur, épris de jardinage plus que de son épouse.

Un soir, un étrange personnage vient quérir ses services, contre espèces sonnantes et trébuchantes. Il s'agit d'un antiquaire turc dont l'épouse s'est blessé la lèvre avec un poignard enduit de poison. Le seul moyen de sauver sa vie est d'exciser la plaie avant que la substance ne pénètre les chairs plus avant. Stimulé par l'intérêt du cas, Stone accepte et se rend au chevet de la jeune femme, voilée à la turque. D'un coup de bistouri, il découpe sa lèvre alors qu'elle est supposée être sous opium : mais elle bondit sous la douleur, arrachant son voile... Il s'agit de sa maîtresse, Lady Sannox ; son mari, déguisé en Turc, a ainsi voulu se venger des deux amants...

j. Une question de diplomatie

A son grand désespoir, le Ministre des Affaires Etrangères est cloué chez lui par une abominable crise de goutte. Mais il est plus préoccupé par sa famille, qui s'est entiché d'un jeune Lord ruiné, Lord Arthur, que des problèmes avec l'Afghanistan ou la Grèce. Aussi, lorsque le Premier Ministre lui apprend qu'une place d'ambassadeur est libre à Tanger, et que Lord Arthur s'est porté candidat, il y voit la fabuleuse opportunité d'en éloigner sa fille.

Mais c'est sans compter sur son épouse, Lady Clara. Apprenant la nouvelle, elle manipule le médecin de famille pour que celui-ci soit convaincu qu'un séjour dans un endroit chaud et sec, comme Tanger, est indispensable à la bonne santé de sa fille. Le médecin transmet la nouvelle au père, qui ne peut que s'incliner devant l'avis médical...

k. Un document médical

Lorsqu'un médecin généraliste, un psychiatre et un chirurgien discutent au coin du feu, il est heureux qu'un quatrième homme, ici un juriste, prenne des notes. Chacun y va de son anecdote, de son « cas », niant l'intérêt de ces exposés malgré l'évidence...

l. Le lot 249

Smith est un jeune étudiant en médecine prometteur, qui vit dans une petite tour à Oxford avec deux autres jeunes hommes comme voisins. Un jour, un cri retentit chez l'un d'entre eux : Monkhouse, l'un de ses voisins, vient le chercher affolé, convaincu que le troisième, Bellingham, est mort. Heureusement, il n'est qu'évanoui : étudiant en sciences orientales, il vient de recevoir une effrayante momie, dont le seul nom est « lot 249 », et dont la vue l'a apparemment mis dans cet état.

A la suite de cet incident, Smith sympathise avec Bellingham, malgré les mises en garde d'un autre de ses amis. Mais il est intrigué par les bruits de pas et de voix qui lui font soupçonner que Bellingham abrite quelqu'un chez lui. Il devient encore plus suspicieux à son égard lorsque l'un des ennemis bien connu de Bellingham se fait agresser par un mystérieux individu qui tiendrait plus du singe que de l'homme. Il coupe alors toute liaison avec l'étudiant en sciences orientales.

Smith assiste quelques jours plus tard à une violente dispute entre ses deux voisins ; mais se montre néanmoins surpris lorsque Monkhouse lui recommande de déménager au plus vite devant le danger que pourrait représenter Bellingham. D'abord sceptique, Smith ne peut que réviser son jugement lorsque Monkhouse est à son tour victime d'une tentative de meurtre heureusement avortée.

Il se rend alors chez Bellingham et comprend que la momie est l'instrument de vengeance de son propriétaire. Il se rend chez son voisin et le menace de le dénoncer si un nouvel incident avait lieu. Malheureusement, il est victime d'une attaque de la momie lors d'une promenade vespérale...

Son sang ne fait alors qu'un tour : il s'équipe d'un revolver et sous la menace, contraint Bellingham à enfin détruire la momie.

m. Les docteurs de Hoyland

Le Dr James Ripley exerce son activité en quasi monopole dans son village de Hoyland. Quelques concurrents ont bien essayé de s'installer, mais sans succès. Grand adepte de la formation continue, il passe ses soirées à lire des magazines médicaux et, célibataire impénitent, néglige tout à fait sa vie personnelle.

Aussi, lorsque le Dr Verrinder Smith vient s'installer non loin de son cabinet, il se montre curieux : son nom est connu dans le monde scientifique pour plusieurs bons articles, et il se réjouit de rencontrer un collègue avec qui il pourra partager sa passion de la médecine. Mais en lui rendant visite, il est loin de se douter qu'en fait, le Dr Verrinder Smith... est une femme. Abasourdi, il ne comprend pas comment de telles choses peuvent être permises et cesse aussitôt tout rapport avec elle.

Mais le Dr Smith se montre extrêmement compétente, et ravit bientôt la moitié de sa clientèle au Dr Ripley. Aussi il se montre un jour très pressé d'arriver plus vite qu'elle sur le lieu d'un accident domestique où on les a appelés tous les deux. Dans sa précipitation, la voiture verse et le Dr Ripley se casse la jambe. Il est alors bien entendu soigné par le Dr Smith, qui se montre non seulement experte dans ses soins, mais aussi de très agréable compagnie. Revenant sur ses préjugés et au fur et à mesure de sa convalescence, le Dr Ripley tombe lentement amoureux... mais sans retour, puisque le Dr Smith n'est amoureuse que de la médecine et repart bientôt prendre un poste hospitalier.

n. Propos d'un chirurgien

A l'image de la nouvelle « un document médical », un chirurgien fait part de ses souvenirs médicaux en racontant quelques anecdotes riches en enseignement.

E. GEORGES DUHAMEL

1. Le notaire du Havre (texte non étudié mais nécessaire à la bonne compréhension de l'œuvre)

La famille Pasquier vit paisiblement à Paris lorsque la nouvelle d'un possible héritage survient : on n'attend plus pour le toucher entièrement que les certificats de décès des sœurs de madame, qui doivent arriver d'Amérique du Sud via un notaire du Havre. Mais le père, Raymond, ne l'entend pas de cette oreille : avec les quelques liquidités et meubles déjà reçus, il monte des plans et prépare le déménagement vers un appartement plus grand.

La vie s'écoule pour les parents et leurs cinq enfants : Ferdinand, Joseph, Laurent, le narrateur, Cécile et la petite dernière, Suzanne, qui naîtra entre les deux premiers tomes. L'héritage reste suspendu comme une promesse, induisant des espoirs démesurés pour tous, et conduisant Raymond à reprendre ses études.

Laurent, accompagné de son fidèle ami et voisin Wasselin, battu par son père, pose sur son histoire son regard d'enfant, et nous rapporte toutes les menues aventures qu'une famille peut vivre à cette époque. Mais un drame survient ; le père de Wasselin est arrêté pour vol, et son fils se suicide, ravagé par le déshonneur. Ce jour-là arrive enfin la lettre du Havre, tant attendue...

Entre tristesse et bonheur, la famille touchera enfin une partie au moins de l'héritage.

2. Le jardin des bêtes sauvages

Raymond a décidé de se consacrer, malgré son âge relativement avancé, à la médecine ; les examens ne sont pas loin. Pendant ce temps, après un dernier déménagement, Laurent continue à raconter la vie de sa famille.

Cécile devient une excellente pianiste, avec l'aide d'un voisin, Valdemar, dont elle va tomber amoureuse. La petite Suzanne vagabonde dans les jupes de sa mère. Joseph se révèle complètement obsédé par l'argent.

Mais un nuage sombre plane sur le couple des parents Pasquier : la mère montre à Laurent une lettre incompréhensible écrite à son père, mais libellée à une adresse différente de la maison familiale. Que trame donc Raymond ? Laurent décide de le suivre, et découvre une charmante jeune femme blonde qui lui avoue à demi-mot être la maîtresse de son père ; mais elle accepte de tout arrêter devant les supplications de l'adolescent, qui ne supporte pas de voir sa mère souffrir. C'est sans compter sur Joseph, qui annonce à Laurent que son père a eu quantité de liaisons et n'est probablement pas prêt de changer...

Les faits lui donneront raison, et malgré une confrontation entre Laurent et son père, celui-ci continue à s'intéresser de la façon la plus intense qui soit à la fois à la science et au beau sexe.

3. Vue de la Terre Promise

Raymond Pasquier a enfin terminé ses études et est désormais médecin. Toute la famille l'a suivi pour un énième déménagement, à Créteil cette fois, dans une maison bien plus grande que tous les appartements précédents. Une cousine éloignée, Paula, est même venue s'installer pour aider la mère aux soins du ménage. La vie continue pour les Pasquier...

Laurent poursuit des études scientifiques brillantes, et se confronte sans cesse à son frère, Joseph, pour qui seul l'argent compte. Outré par son attitude, le premier va respecter alors une promesse qu'il s'était faite, et ce devant son frère : détruire le premier billet de mille francs qu'il aurait entre les mains. Mais il avouera bientôt à son ami Weill ce qui le ronge : il n'a détruit qu'un billet de cinq cents francs, gardant le deuxième, et a peur de devenir comme Joseph...

Pendant ce temps, Cécile est devenue une pianiste reconnue, et s'apprête à épouser comme on accomplit un devoir Valdemar, son mentor. Mais celui-ci sombre dans l'addiction à la morphine, et finit par mettre fin à ses jours, après avoir tiré sur sa mère. Ferdinand, un peu en retrait, va se marier avec Claire ; tandis que Joseph annonce son mariage avec Hélène, une collègue de Laurent, que celui-ci appréciait particulièrement.

Mais un drame se noue chez les Pasquier : Paula tombe enceinte, et le père n'est autre que Raymond, qui n'a pas perdu ses mauvaises habitudes... Joseph prend les choses en main et décide de l'éloigner, par égard pour sa mère et surtout pour ses affaires, qui pourraient pâtir du scandale. Mais le Dr Pasquier ne fait que l'installer dans le voisinage et continue à aller la voir. Au grand soulagement de tous, elle accouche d'un enfant mort-né...

Etouffant sous le poids des tragédies de sa famille, Laurent décide de s'émanciper et, à 20 ans, trouve un travail alimentaire et un logement bien à lui.

4. La Nuit de la Saint-Jean

Les enfants Pasquier ont maintenant bien grandi. Joseph a fait fortune dans l'immobilier et a acheté une immense propriété en banlieue. Cécile, toujours célibataire, continue ses tournées de pianiste internationale, tandis que Julien Weill, l'ami d'enfance, n'a d'yeux que pour elle. La petite Suzanne devient de plus en plus belle, tandis que Ferdinand s'enfonce dans la médiocrité.

Laurent est un scientifique reconnu, qui travaille sous les ordres du Pr Censier ; il tombe rapidement amoureux d'une de ses collègues, Laure. Mais ce qu'il ignore, c'est que son maître lui a déjà fait des avances et qu'elle semble y répondre positivement...

Tout ce petit monde est réuni pour un week-end dans la propriété de Joseph, et drames et tragédies s'y nouent comme à l'ordinaire chez les Pasquier. Le père, féru d'inventions, a fait venir sa maîtresse, Paula ; un peintre court après Suzanne, au grand dam de Mme Pasquier ; Justin est rejeté par Cécile. Mais surtout, le Pr Censier se rend compte que malgré l'accord de Laure, il est bien trop âgé pour elle, et finit par s'enfuir, en la confiant aux bons soins de Laurent...

5. Le désert de Bièvres

Laurent poursuit désormais des études de médecine. Mais un projet bien plus audacieux le détourne de cette voie avant qu'il ait pu les finir. Avec plusieurs amis artistes, dont le fidèle Justin, il monte une sorte de communauté qui compte vivre à l'écart « du siècle » débutant – nous sommes en 1907. Une grande maison à Bièvres est achetée : les jeunes hommes et les deux épouses qui les accompagnent comptent pouvoir exercer leurs arts – la peinture, la poésie, le piano – en vivant sur une activité d'imprimeur. Pendant que le projet se monte, Laurent tombe brutalement malade : il vient de tester sur lui-même le premier vaccin anti pneumococcique et a un peu de mal à s'en remettre.

Mais finalement, le déménagement arrive et les artistes s'installent dans la maison. Un quotidien fait d'apprentissage de leur nouveau métier d'imprimeur, de relations compliquées avec des mécènes et de tracasseries pour la viabilité financière du projet commence doucement. Des heurts entre les habitants surviennent bientôt, mais pour l'instant Justin parvient à assurer la cohésion du groupe.

Une grande fête est organisée, pendant laquelle les Pasquier font leur réapparition : Suzanne embellit de jour en jour, Cécile se désespère de son célibat, Joseph est égal à lui-même, hautain et obsédé par l'argent et le pouvoir. Le père a ramené une de ses maîtresses, Paula... Bientôt, cependant, le petit groupe se délite et les artistes partent les uns après les autres... C'est ce moment que choisit le père Pasquier pour être blessé lors d'une rixe avec un policier. Joseph parvient à le faire sortir de prison, mais Laurent, en tant que futur médecin, doit s'en occuper ; heureusement, il se remettra de ses blessures, malgré le pronostic défavorable de ses confrères.

Quand Laurent revient à Bièvre, Justin est seul dans la grande maison : tout le monde est parti. C'est la fin de l'utopie.

6. Les Maîtres

Après l'aventure utopique à Bièvre, Laurent retrouve son laboratoire, sous l'égide de M. Chalgrin. Il prépare sa thèse de médecine tout en aidant son maître sur ses propres recherches. Afin d'avancer dans sa carrière, il décide de postuler comme laborantin à mi-temps chez M. Rohner, un autre scientifique de renom. Il obtient le poste, à sa grande joie.

Débute alors la découverte progressive d'une querelle aussi ancienne que profonde entre les deux maîtres qu'il sert avec autant d'admiration : à coup d'articles, de communiqués, de postes usurpés, Chalgrin et Rohner font montre d'une importante agressivité dans leur guerre interne. Entre les deux, Laurent, terriblement déçu, ne peut que compter les points et se rend rapidement compte que si Rohner semble très intelligent, il fait aussi preuve d'une grande froideur dans ses rapports humains et d'un mépris souverain pour tous ceux qui ne peuvent le servir dans ses desseins de grandeur.

Ainsi, lorsque Catherine, une laborantine, est atteinte par le germe même que l'équipe étudiait, il montre une grande curiosité pour le cas, qui peut le faire avancer dans ses recherches, mais aucune compassion pour la malheureuse jeune femme. Et quand l'évolution de la pathologie n'est pas conforme à ce qu'il attendait, il accueille avec intérêt le décès de sa collègue, amenant la possibilité d'une autopsie... Il force Laurent à l'y assister, nonobstant ses liens affectifs avec la morte.

La famille Pasquier reste ici à l'arrière-plan : Joseph réussit à emprunter de l'argent à ses frères et sœurs sous le prétexte d'une ruine qu'il exagère à dessein ; Cécile travaille avec un ami de Laurent sur une thèse portant sur l'effet de la musique sur les micro-organismes, et le mariage est bientôt prévu ; Suzanne brise des cœurs. Sénac, un compagnon de Bièvre, finit par se suicider.

Après un congrès où Rohner s'est montré particulièrement odieux, Chalgrin décide d'en finir une bonne fois pour toutes et d'aller voir son adversaire pour une franche poignée de main. Mais cette poignée lui est refusée et le soir même, le vieux maître fait une attaque cérébrale grave, qui scellera définitivement la querelle.

7. Cécile parmi nous

Cécile s'est enfin mariée avec Richard, le jeune médecin qu'elle avait aidé pour sa thèse. Ensemble, ils ont un enfant, Alexandre, qu'elle chérit comme la prunelle de ses yeux. Mais de sombres nuages planent sur leur couple.

D'abord, son mari est dans le camp adverse de Joseph, sans même le savoir, à propos d'une sombre histoire de munitions explosives dans la guerre des Balkans qui fait alors rage. Les manœuvres du frère Pasquier pour rafler le marché des balles aux Anglais sont en effet mises à mal par des articles de Richard.

Mais le plus grave est que le mari est volage, et s'approche dangereusement d'une proie que Cécile ne saurait tolérer : Richard commence à courtiser Suzanne au vu et au su de tous, au grand désespoir de Cécile, qui se réfugie dans la religion et la musique. Mais quand le soir d'un récital, la pianiste voit de la scène son mari se tenir de façon tout à fait déplacée auprès de sa sœur, elle n'y tient plus et stoppe le concert. Justin, l'amoureux malheureux, n'a pas laissé la manœuvre lui échapper et a

gifié Richard lors du récital. Alors que Cécile s'enferme dans sa chambre, un duel a lieu pour laver l'affront, et tandis que Justin, à qui la mort semble indifférente, tire au ciel, Richard blesse sérieusement son adversaire à la hanche. Cécile se résout à rester avec son mari, puisque la séparation lui est interdite par un prêtre qu'elle a consulté.

C'est alors qu'Alexandre tombe gravement malade : pris de vomissements et de douleurs abdominales, il est opéré en urgence dans sa chambre même par un ami de Laurent, mais en vain. La péritonite emporte le malheureux garçonnet. Ravagée par le chagrin, Cécile décide enfin de se séparer de Richard, qu'elle n'avait au final épousé que pour lui servir de géniteur.

8. Le Combat contre les Ombres

Laurent est désormais chercheur au sein de l'Institut de Biologie ; thésé à la fois en biologie et en médecine, il effectue des recherches sur des sérums et des vaccins. Un jour, un nouveau garçon de laboratoire arrive, pistonné semble-t-il depuis les plus hautes sphères politiques. Complètement incompetent et désagréable à la fois, il est rapidement écarté par le jeune Dr Pasquier. Mais c'est sans compter sur les appuis du malappris : Larminat, le directeur de l'Institut, annule le licenciement. Outré par l'immixtion de la politique au sein de la science, Laurent fait paraître sur le conseil d'un ami un article sur le sujet dans un petit journal d'extrême-droite. Une campagne de presse se met alors en place, probablement organisée en sous-main par Larminat, et calomniant Laurent comme un scientifique élitiste et souhaitant fermer le monde de la science aux profanes. Très atteint, le jeune docteur se bat corps et âme mais ses maigres soutiens finissent par l'abandonner, le laissant seul avec Justin pour tout compagnon d'armes. Il finira par donner sa démission, mais y gagnera la main de Jacqueline, qu'il courtise depuis un moment et à qui il avait pourtant renoncé, ne voulant pas jeter l'opprobre sur elle.

Pendant ce temps, le père Pasquier monte une affaire : il se présente comme un éminent professeur capable de guérir n'importe qui de la plus handicapante timidité. Joseph, pour une fois, se montre intéressé et décide de lui prêter une somme rondelette pour avancer son entreprise. Las, Raymond Pasquier n'a pas changé, et profite de l'argent pour partir visiter l'Afrique avec une de ses nombreuses maitresses, au grand désespoir de sa femme.

Il finira par rentrer à Paris, toujours aussi roublard, et c'est tous ensemble que la famille Pasquier assistera au départ des trois fils et de Suzanne comme infirmière pour le front : on est en 1914, et la guerre vient d'être déclarée.

9. La Passion de Joseph Pasquier

Joseph Pasquier mène une vie d'homme d'affaires débordé. Entre son élection à l'Institut, qui lui demande beaucoup de visites, et une affaire de pétrole au Mexique, qui ne marche pas tout à fait comme il le faudrait, il n'a que peu de temps à consacrer à sa femme Hélène, et à ses trois enfants. Néanmoins, il en trouve toujours un peu pour ses deux passions : l'argent à travers une collection d'œuvres d'art, et sa maîtresse.

Laurent observe la situation de loin, ayant pris ses distances avec ce frère dont il ne partage absolument pas les valeurs. Le père Pasquier est mort, la mère vit chez lui, avec sa femme et ses enfants. Et si la fortune de Joseph semble assurée, il est dit que les catastrophes arrivent toujours ensemble. Il revend son affaire du Mexique qui se révèle finalement fort juteuse ; et perd l'élection suite à l'AVC d'un des électeurs. Enfin, il découvre grâce à une lettre anonyme que sa femme le trompe, et demande le divorce.

Complètement perdu, abandonné par son secrétaire le plus efficace, Joseph reçoit le coup de grâce lorsque son fils, Jean-Pierre, désespéré par la fuite de sa mère, qui a trouvé refuge chez Laurent, saute par la fenêtre et se blesse grièvement. Soigné par son oncle médecin, son état est fort critique. Et c'est ainsi que s'achève le cycle de la famille Pasquier, suivie pendant près de 40 ans...

F. JEAN REVERZY

1. La vraie vie

Dufourt est malade. De médecin en médecin, il se soumet aux interrogatoires, aux examens, aux prescriptions. Le premier d'entre eux lui rédige une longue ordonnance, qui n'empêche pas le malade d'être admis contre son gré à l'hôpital le soir même, suite à des vomissements. Refusant les soins, il part contre avis...

Deux ans plus tard, le narrateur l'accueille dans son cabinet, amaigri, soumis à la médecine. Après l'interrogatoire et l'examen, il décide de le faire entrer à l'hôpital, ce que Dufourt fait sans discuter. L'hôpital est accueilli comme un havre de paix, où les médecins se succèdent à son chevet, de l'interne au grand professeur. Son cas est intéressant, et il sera soumis comme un objet d'études à un amphithéâtre bondé d'étudiants en médecine, dont certains viendront palper la masse abdominale qui lui vaut sa présence en faculté.

L'opération est alors décidée, en présence du narrateur, invité par Berthet, le chirurgien. Comme pour tout le reste, Dufourt se soumet sans mot dire. Est-elle une réussite, un échec ? On ne le saura pas. Dufourt, diminué, ira dans une maison de convalescence, où des religieux l'aideront dans les tâches quotidiennes et qui induira pour le narrateur un questionnement sur le lien entre la maladie et le secours apporté par la religion.

2. Le Passage

Le narrateur, médecin fatigué et quelque peu désabusé « d'un quartier malheureux » apprend le retour en ville d'un de ses amis, Palabaud, gravement malade. Celui-ci avait vécu plusieurs années à Tahiti, en tenant un hôtel. Suivant le cours langoureux de la vie polynésienne, il menait une vie tranquille, défendant son établissement contre la concurrence chinoise, engageant un cuisinier qui lui valut la fidélité de sa clientèle, profitant de la liberté de mœurs des habitantes du cru. Il avait fini par rencontrer Vaïté, une vahiné qui avait quitté pour lui son compagnon vieux et fortuné, surnommé le tomana. Mais il développa bientôt une cirrhose, qui malgré quelques vagues soins auprès des médecins locaux finit par l'affaiblir considérablement. Aidé du tomana, il revendit son hôtel et revint sur le continent pour se soigner, accompagné par Vaïté. C'est là qu'il reprit contact avec le narrateur, qui se rend bien compte que l'espoir de guérison n'est plus de mise, mais tente tout ce qu'il peut.

De plus en plus squelettique et faible, Palabaud se débat avec de vieux démons, comme son exclusion de son école primaire suite à la découverte de magazines pornographiques dans son pupitre, ou son départ vers la Polynésie pour fuir une vie qu'il détestait.

Bientôt, Vaïté le quitte, et Palabaud se retrouve seul avec sa maladie et son ami médecin. Celui-ci, impuissant, fait appel à un « grand médecin », un de ses anciens professeurs, auquel il a recours en cas de situation désespérée, comme ici. Le diagnostic est rapide, laconique et peu différent des précédents : cirrhose pigmentaire, aucun espoir de rémission. D'amitié en amitié, Palabaud obtient le droit de finir ses jours à l'hôpital, comme patient « personnel » du Professeur Joberton de Belleville.

Après quelques jours d'une agonie rendue plus douce par les visites de son ami médecin et les soins attentifs d'une religieuse, Palabaud meurt. Médecin jusqu'au bout, son ami assistera même à son autopsie avant de lui dire adieu.

3. Place desangoisses

Médecin fatigué par son travail, le narrateur revient sur ses jeunes années, ses études de médecine dans les années 30, et en particulier ses liens avec un de ses professeurs, le Pr Joberton de Belleville. Figure du « grand médecin », celui-ci l'a entraîné longtemps dans sa suite, lors des visites fameuses et interminables à l'hôpital. Le narrateur l'aide lors de projets de recherche, et se voit en retour recevoir une invitation à pénétrer dans l'intimité de son mentor, lors de deux dîners mémorables. L'épouse du professeur, notamment, le fascine, et a pour lui cette phrase qui le hantera : « la mort des médecins est plus triste que celle des autres hommes ».

Il poursuit ses études pendant la Seconde Guerre Mondiale et se fait réformer, au contraire du professeur, qui se fera remplacer par un médecin à la retraite, jaloux et heureux de pouvoir rabaisser son prédécesseur aux yeux de ses anciens élèves. Les visites continuent, immuables, jusqu'au retour du Professeur Joberton de Belleville, qui chasse de l'hôpital tous les étudiants non mobilisés, par solidarité avec ceux partis faire la guerre.

Le narrateur s'installe alors en libéral, connaît des débuts difficiles, avec une patientèle absente, jusqu'à accompagner son premier malade jusqu'à son dernier souffle, à domicile. Sa patientèle est lancée, son avenir assuré, mais il ne peut retenir son émotion face au décès de son mentor, qui a finalement succombé à une angine de poitrine, un de ses objets d'étude préféré.

G. ARTHUR SCHNITZLER

1. La Nouvelle Rêvée

Fridolin est médecin généraliste à Vienne, au début du XXe siècle. Entre sa famille, composée de sa femme et de sa fille, et son activité auprès de ses patients, il mène une vie bien remplie. Mais lorsqu'il se rend au chevet d'un de ses malades, finalement décédé à son arrivée, sa journée passe du quotidien le plus banal à une succession d'évènements extraordinaires.

La fille du mort, fiancée, lui avoue son amour pour lui. Embarrassé, il quitte la maison et erre dans la ville endormie. Il rencontre une prostituée, entre chez elle mais s'enfuit avant d'avoir des relations tarifées. Echouant dans un bar, il retrouve alors un ami de longue date, ancien carabin, pianiste désormais, qui lui raconte avoir été embauché pour une succession de mystérieuses soirées libertines aux convives masqués. Intrigué, Fridolin convainc le musicien, Nachtigall, de l'y introduire le soir même. Il passe chercher un costume et arrive enfin à la soirée. Effectivement, les participants sont tous masqués, mais bientôt les jeunes femmes apparaîtront nues, gardant uniquement leurs loupes. Fridolin est rapidement mis en garde par l'une d'elles, qui insiste pour qu'il quitte au plus vite les lieux. Attiré par elle comme par un aimant, il s'y refuse et se fait alors démasquer. La jeune femme se propose de payer le prix de sa liberté, ce que l'assemblée accepte sans que Fridolin ne puisse émettre la moindre objection, et il est donc chassé sans savoir ce qu'il adviendra d'elle.

Enfin de retour chez lui, au petit matin, il surprend sa femme endormie en train de rire dans son sommeil ; lorsqu'il la réveille, elle lui raconte un rêve étrangement semblable à ce qu'il vient de vivre. Déboussolé, il ne lui raconte rien de sa folle nuit. Le lendemain, il se réfugie dans la médecine, assurant ses consultations et ses visites, puis décide de remettre de l'ordre dans sa vie. Il commence par aller voir Marianne, la fille de son patient décédé, et met fin à toute ambiguïté en lui souhaitant bon voyage. Puis il se dirige vers la maison où il a rencontré la prostituée, seule créature innocente qu'il a rencontrée durant son errance, qui selon sa voisine est malade et partie à l'hôpital,.

Mais celle qu'il veut revoir, la jeune femme qui s'est sacrifiée pour lui, est insaisissable. Il se rend à la maison où s'était déroulée la fête, mais il n'y trouvera qu'une lettre lui demandant d'abandonner ses recherches. Découragé, il part manger dans un café et dans le journal apprend qu'une femme a été retrouvée gravement empoisonnée dans un hôtel, le matin même. Persuadé qu'il s'agit d'elle, il mène son enquête et se rend à la morgue, usant de sa fonction de médecin pour satisfaire sa curiosité personnelle. Mais une fois devant le cadavre en question, il se rend compte qu'il est incapable de l'identifier, et qu'il ne saura probablement jamais ce qu'il est advenu de la belle inconnue.

Il rentre alors chez lui, découvre que sa femme a trouvé son masque et lui raconte tout. La nouvelle s'achève ainsi sur la proposition de son épouse de remercier le Ciel que cette histoire ne se soit pas mal finie pour lui, et de reprendre une vie habituelle.

2. Mourir

Félix et Marie s'aiment et ont tout pour être heureux. Mais Félix est malade, et selon les médecins qu'il a consulté, ses jours sont comptés : il ne lui reste plus qu'un an à vivre. Lorsqu'il l'annonce à Marie, l'accablement l'envahit et lui fait faire une proposition désespérée : s'il doit mourir, elle mourra elle aussi. Mais leur médecin de famille, Alfred, pousse Félix à se battre contre la maladie : le jeune couple s'en va bénéficier de l'air pur des montagnes. L'état du malade fluctue fortement, et il n'est plus question pour Marie que de le soutenir jusqu'à guérison ou trépas. Mais Félix, abattu, est persuadé qu'il ne verra pas le prochain été ; il n'a pas oublié la proposition de Marie et compte bien la lui faire tenir, de gré ou de force... Au moment où il sent que ses derniers instants sont arrivés, il tente d'étrangler Marie, qui s'enfuit, ramène leur médecin et découvre enfin le corps sans vie de son amant.

H. ANTON TCHEKHOV

1. Contes humoristiques

a. Chirurgie

Souffrant mille morts, le sous-diacre vient se faire arracher une dent dans un hôpital de la province russe. Mais le médecin est absent, et c'est l'infirmier-chef qui procède à l'opération. Opération qui se révèle plus délicate que prévue, et se termine bien violemment.

b. Deux folliculaires

Lorsque Chlepkine, journaliste russe, entre dans la chambre de Basile, il est loin d'imaginer que celui-ci tient une corde dans ses mains et est sur le point de se pendre. Désespéré par l'absence de sujet journalistique satisfaisant, celui-ci ne voit en effet plus d'autre alternative. Son ami tente de le convaincre du contraire, mais en vain : Basile se pend devant les yeux désabusés de Chlepkine, qui en fait aussitôt le sujet d'un nouvel article...

c. L'œuvre d'art

Le docteur Kochelkov est bien embarrassé : en paiement de ses bons soins, un de ses patients pauvres, Sacha Smirnov, insiste pour lui offrir un candélabre de bronze de toute beauté mais décoré de figures féminines plutôt dénudées et de mauvais genre pour un cabinet recevant entre autres des dames et des enfants. Il pense avoir trouvé la solution en en faisant cadeau à son ami avocat, pour services rendus. Mais celui-ci est face au même problème ; il l'offre donc à un comédien comique, qui se retrouve rapidement envahi d'admirateurs venus contempler le si suggestif bronze. Conseillé par ses amis, il part le revendre à une femme... qui n'est autre que la mère de Sacha Smirnov. Ravi d'avoir découvert ce qu'il croit être la partie manquante de la paire, celui-ci ramène le bronze au bon docteur...

2. Le Point d'exclamation et autres contes

a. L'obscurantisme

Cyrille et sa famille sont complètement désespérés : son frère Vaska est détenu depuis plus d'un an pour des faits de beuverie, et la forge familiale, qu'il était seul à savoir faire tourner, reste depuis à l'abandon. Aussi, lorsque le prisonnier est emmené à l'hôpital pour des soins, il vient supplier

le médecin de libérer son frère, ayant déjà rencontré tous les magistrats et forces de l'ordre possibles. Hélas, le médecin n'en a bien sûr pas le pouvoir.

En rentrant chez lui, il rencontre un passant qui lui conseille de voir un énième délégué, qui l'enverra paître comme les autres. A bout, Cyrille joue sa dernière carte et revoit le médecin mais cette fois avec son père, un vieillard qui espère amadouer l'homme de l'art... mais là encore sans succès.

b. Créature sans défense

Chtukine a été malade et pour ça a perdu son emploi à l'office médical militaire et une partie de son salaire ; aussi sa femme part réclamer l'argent dû au guichet d'une banque... Evidemment, cela ne concerne en rien celle-ci, et c'est ce que lui répète l'agent. Mais la Chtukina est tenace, et continue à se plaindre jusqu'à ce qu'elle ait épuisé plusieurs agents et que l'un d'eux, à bout, lui donne de sa poche l'argent qu'elle réclame. Avant qu'elle ne revienne le lendemain.

c. Les bottes

L'accordeur de pianos Mourkine a perdu ses bottes : le garçon d'étage de l'hôtel les a nettoyées et remises à la chambre d'à côté... Or il est malade, souffrant, rhumatisant, et garder ses pieds au chaud lui est indispensable. Aussi il va frapper chez sa voisine, une cantatrice : elle lui remet des bottes, certes, mais si abîmées qu'elles ne peuvent être à lui. Or, l'acteur Blistanoff vient passer la nuit ici tous les mardis : un échange a probablement eu lieu.

Mourkine se rend donc au théâtre et se présentant comme gravement malade, réclame ses bottes à Blistanoff... devant le mari de la cantatrice.

3. Nouvelles

a. Les déguisés

Cette nouvelle reprend une série de courtes saynètes de quelques lignes, mettant en scène des personnes masquées, au sens propre ou au sens figuré. L'une d'elles raconte la première conférence d'un jeune professeur en médecine, qui clame son amour de la science avant de murmurer à son épouse son amour de l'argent.

b. Une joie

Ivre de joie, Mitia annonce à ses parents que désormais, toute la Russie connaît son nom... En fait de célébrité, il a la veille au soir provoqué un accident d'où il est ressorti blessé, ce qui lui a valu un entrefilet dans le journal.

c. Maria Ivanovna

Une jeune femme attend dans une chaise longue ; mais nous ne connaissons son histoire, très courte, qu'après une digression occupant les trois quarts de la nouvelle, et dans laquelle l'auteur s'excuse de sa faible qualité, liée au fait qu'il est fiévreux mais qu'il ne veut pas priver ses lecteurs de leur pain quotidien...

d. Au cimetière

Quelques amis font le tour du cimetière, et devisent sur l'absurdité de la vie et de la mort.

e. Une nuit terrible

Lorsqu'Ivan Pétrovitch Déprofundine rentre chez lui après une soirée spiritisme chez un ami, une froide nuit de Noël, il ne s'attend pas à ce qu'il va trouver dans sa chambre : un cercueil de jeune fille... Les esprits lui ayant prédit justement sa fin prochaine, il fuit, complètement paniqué. Mais parti se réfugier chez un ami, il y découvre... un autre cercueil. Epouvanté, il retrouve son ami médecin, Cimetièrev, qu'il croise dans les escaliers : lui aussi vient de tomber sur un troisième cercueil ! Rassemblant leur courage, les deux amis l'ouvrent : un petit mot les informe qu'une de leurs connaissances communes est en faillite et cherche à dissimuler ses plus précieuses possessions, c'est-à-dire ses cercueils, au fisc...

f. Un diplomate

Anna est morte : il faut prévenir son mari. Un ami s'en charge, mais à force de vouloir annoncer la nouvelle en douceur, il s'emmêle les pinceaux et laisse le pauvre homme tout à son incertitude.

g. Bien eu

Conformément à l'usage, un criminel promis à la mort vendit son corps à un médecin ; mais s'en ria aussitôt, puisqu'il devait être brûlé...

h. Un nom de cheval

Le général a une rage de dents. Le traitement médical n'y a rien fait, il faut l'arracher mais le patient s'y refuse. Toute la maisonnée propose son traitement personnel, mais seul l'intendant paraît sérieux : il connaît un rebouteux qui fait des merveilles. Par malheur, il a oublié son nom : un nom ayant un lien avec le monde du cheval. Toute la maisonnée se met alors à rechercher le nom... Le général souffre trop, il finit par se faire arracher la dent malade. Et c'est en parlant avoine avec son intendant que celui-ci se rappelle enfin du nom du rebouteux : Avoinov...

i. Le fiancé et le papa

Le père de Nastia veut la marier à Piotr Pétrovitch... ce que lui ne veut à aucun prix. Il a beau arguer de sa pauvreté ou de son alcoolisme, il a beau inventer qu'il est un forçat évadé, le futur beau-père n'en démord pas. Seul un certificat médical prouvant que Piotr est fou pourrait l'en dissuader. L'infortuné jeune homme s'en va alors quérir son salut auprès d'un médecin de ses amis : mais celui-ci ne veut lui délivrer un certificat de folie que si Piotr souhaite se marier. Pour lui, le refus de toute union est par nature signe de bonne santé mentale !

j. Le chagrin

La femme de Pavel Ivanytch est malade, et il faut donc l'emmener à l'hôpital. Mais Pavel est un paresseux, et a bien du mal à conduire le traîneau jusqu'au médecin, dont il attend des miracles. Malheureusement, elle meurt en route et, complètement déboussolé, son mari fait deux fois demi-tour, ce qui l'emmène malgré tout à l'hôpital... où c'est lui qui sera soigné, puisque dans le voyage, ses membres ont gelé.

k. Histoire sans fin

La vieille Miloutikha vient de découvrir son locataire après une tentative de suicide, et vient chercher complètement paniquée son voisin, le narrateur. Celui-ci, qui se rend sur les lieux, découvre

stupéfait un cercueil contenant un cadavre... Mais il ne s'agit en fait pas du locataire : ce dernier gît, blessé superficiellement par l'arme à feu qu'il a retournée contre lui-même. Il dit ne plus avoir le courage de s'achever... Le narrateur va le soigner comme l'aurait fait un médecin, même s'il n'en a de toute évidence pas la qualification, et écouter le pauvre hère lui raconter son désespoir face au décès de sa femme, qui gît dans le cercueil de la pièce attenante. L'enterrement aura lieu le lendemain, suivi par le suicidant ; lequel, un an plus tard, aura retrouvé toute sa joie de vivre, par ces caprices du destin qu'il décrivait lui-même juste après s'être tiré une balle.

l. Aïe mes dents !

Serguéï Alekséitch a mal aux dents. La cuisinière lui conseille d'aller voir un dentiste réputé. Il s'y précipite mais la salle d'attente est bondée. Trois heures plus tard, il parvient enfin à entrer dans le cabinet... mais il s'agit d'un avocat, le dentiste était à l'étage du dessous !

m. Dans la remise

Les domestiques jouent aux cartes dans la remise, tandis que dans la maison des maîtres se joue un drame. Le fils unique s'est tiré une balle dans la tête, et les médecins font tout ce qu'ils peuvent pour le sauver. Tandis qu'il meurt, le cocher, son petit-fils et le gardien devisent sur la mort et le péché qu'est le suicide.

n. Un désagrément

Le docteur Grigory Invanovitch est furieux : ce matin-là, à la visite, son infirmier est fin soûl... Excédé, il ne peut se retenir et finit par lui donner une gifle magistrale devant tous les malades. Il rentre alors chez lui et se met à réfléchir sans fin sur cet acte dont il a été le premier surpris ; furieux contre l'incompétence de l'infirmier, mais encore plus contre son propre manque de sang-froid, alors que de par sa position il devrait donner l'exemple, il en arrive à la conclusion qu'il faut absolument que son subalterne porte plainte contre lui afin que l'histoire se termine dans les règles. C'est ce que l'infirmier fera donc sur son ordre express, après être venu pour s'excuser...

Parti voir le juge, le médecin lui explique que l'un d'entre eux est de trop et doit être licencié ; il compte bien sur son grade de docteur pour être celui qui sera gardé, malgré le fait que l'infirmier soit connu en haut lieu. Excédé par cette histoire de peu d'importance, le juge exigera simplement des

excuses du subalterne, et l'assurance qu'il restera sobre, ce qu'il obtiendra sans difficulté, au grand désespoir du médecin...

o. Une histoire ennuyeuse

Nikolaï Stepanytch est un grand professeur de médecine, reconnu par ses pairs, qui adore enseigner et dont la science est le centre de la vie. Mais il se meurt, il le sait, et refuse néanmoins de consulter ses collègues. La menace lui pèse, et tout va alors commencer à l'ennuyer profondément : ses étudiants imbéciles, sa femme insupportable, le jeune homme qui courtise sa fille... Seule Katia, une orpheline qu'il a adoptée, parvient à lui rendre le sourire parfois. Mais l'ombre de la mort plane et ne le laisse jamais en paix...

p. La cigale

Olga est une jeune femme charmante, douée de tous les talents : peinture, musique, pas un art ne lui échappe. Elle est entourée de célébrités et en est ravie ; mais elle choisit néanmoins d'épouser Dymov, un jeune médecin. Elle et ses amis le méprisent, lui qui n'est qu'un « scientifique », et elle profite de l'admiration que lui porte son époux pour lui extorquer services et nouvelles robes.

Ainsi, elle part plusieurs mois à la campagne avec son amant, un peintre prometteur ; l'amour entre deux artistes étant parfois tortueux, elle finit par le quitter et revient chez son mari, dévorée par le doute.

Dymov tombe alors malade, et une longue agonie commence ; cette fois, Olga est mise au supplice par le remords et pense être responsable de la diphtérie de son mari. Malgré tous ses collègues, qui le veillent et se succèdent à son chevet, il finit par succomber et Olga se rend compte à quel point c'était un homme bon et un scientifique prometteur.

q. Récit d'un inconnu

Entré au service d'un certain Orlov, afin d'en tirer avantage par rapport à un conflit qu'il partage avec son père, le narrateur, atteint de tuberculose, se fait valet et assiste à toutes les turpitudes de son nouveau maître. Celui-ci, un oisif qui aime jouer aux cartes avec ses amis, entretient une liaison avec une femme mariée, Zinaïda. Mais le jour où celle-ci décide de quitter son mari pour s'installer à demeure chez son amant, tout change... Orlov, peu attaché à sa maîtresse, la traite bien mal, et son attitude déplaît souverainement au narrateur. Il va alors révéler sa véritable identité à

Zinaïda, et tous deux vont partir à Venise afin d'échapper à Orlov et de soigner la tuberculose du jeune homme. Mais las, Zinaïda est enceinte et dépressive, et mourra en couches d'un empoisonnement volontaire. Son compagnon s'occupera alors de la petite fille pendant deux ans. Mais mourant, il n'aura d'autre choix que de la confier à son père, Orlov...

r. Le violon de Rotschild

Iakov Ivanov gagne misérablement sa vie en fabriquant des cercueils et en jouant parfois du violon au sein d'un orchestre juif lors des mariages. Pauvre et malheureux, il est également colérique, maltraite sa femme et se dispute souvent avec les autres musiciens, en particulier avec le flûtiste, Rotschild.

Mais un jour, son épouse tombe malade et il se rend compte qu'il n'a jamais eu un seul geste d'affection pour elle. Il décide de l'emmener à l'hôpital, où un infirmier bougon lui donne une pauvre poudre dont il n'attend rien et lui fait comprendre que c'est la fin. Iakov commence alors à fabriquer le cercueil de sa femme, pendant que celle-ci se meurt. Ravagé par un chagrin qu'il n'avait pas anticipé, il se montre une fois de plus violent avec le pauvre musicien Rotschild.

Iakov tombe alors lui-même malade, et pose un regard contrit sur sa vie ; il donne en héritage son violon à Rotschild, comme pour se faire pardonner...

s. L'épouse

Nikolaï Evgrafytch est atteint de tuberculose et se sait mourant. Aussi, il apaise sa colère quand il découvre que sa femme a une aventure amoureuse. Détaché, il lui propose le divorce, ce qu'elle refuse, en créature vile et intéressée qu'elle est, puisqu'elle ne veut pas perdre sa position sociale...

t. Ionytch

Ionytch est un médecin de district, très occupé par ses malades. Mais il ne peut refuser une invitation des Tourkine, la famille la plus en vue de la ville ; c'est ainsi qu'il fait la connaissance de la jeune Lékatérina, la jeune fille de la maison. Il tombe amoureux, lui fait sa cour, mais quand il lui demande enfin de l'épouser, elle refuse en arguant que sa vie appartient à l'art – elle est pianiste – et qu'elle ne saurait s'engoncer dans une vie familiale.

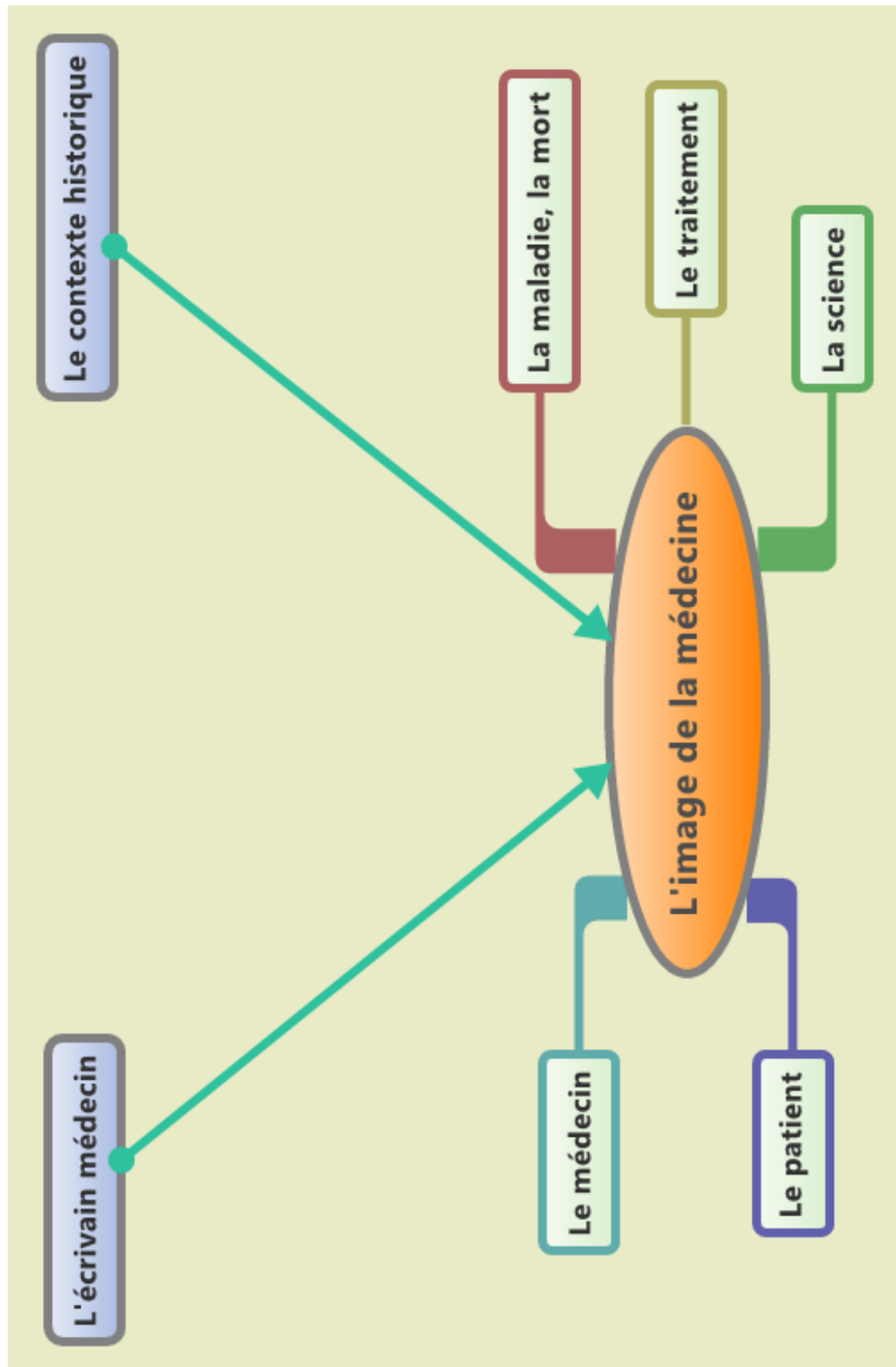
Complètement dépité, il oublie sa peine dans son travail et fait rapidement fortune, tandis qu'Élékatérina part pour plusieurs années étudier au conservatoire. Lorsqu'elle revient, elle l'invite

rapidement chez ses parents ; mais la flamme est bel et bien morte de son côté à lui, tandis qu'elle semble s'être rendue compte qu'elle n'a aucun talent et que finalement, une vie de famille n'est pas à dédaigner...

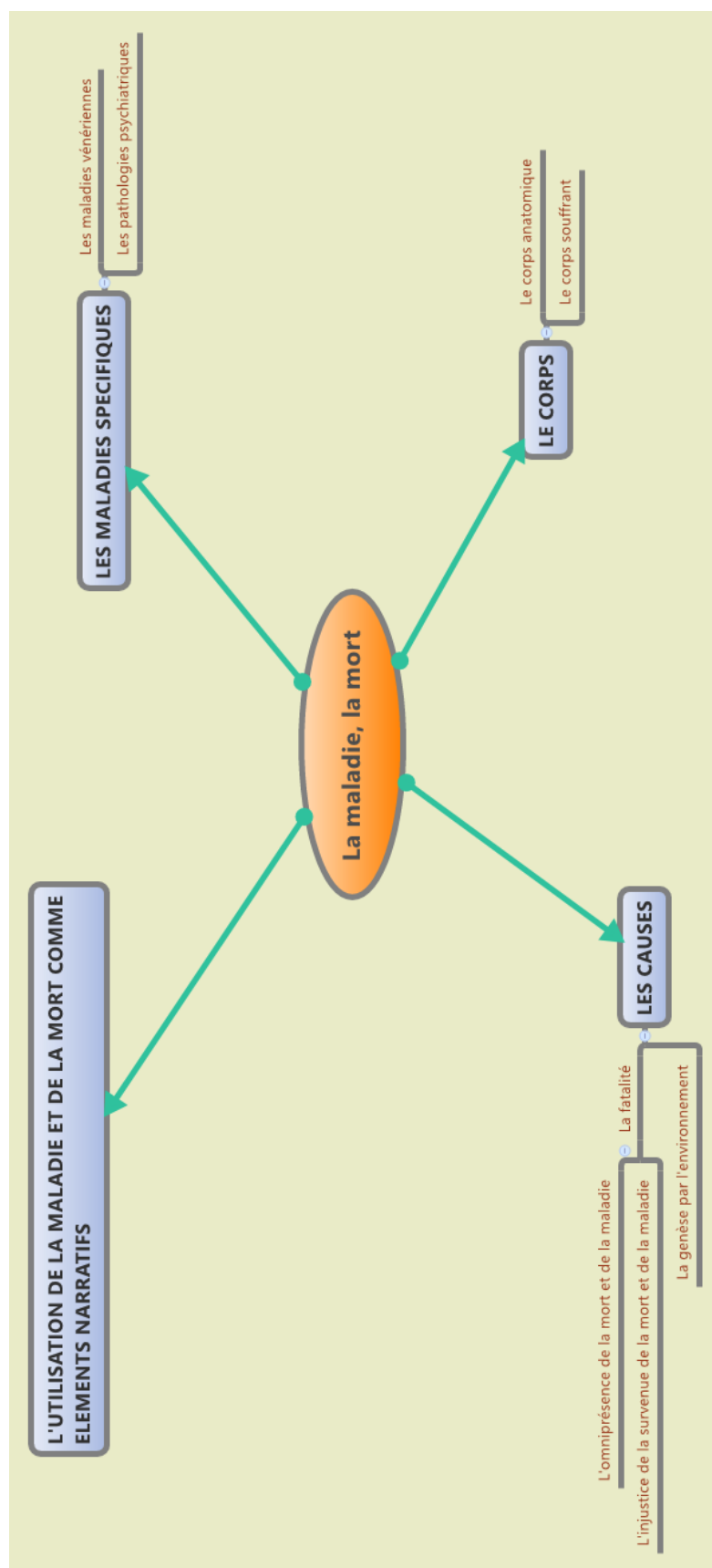
Il continue alors à amasser les billets mais aussi les kilos, seul avec son travail ; tandis qu'elle s'enfonce dans la maladie et part faire des cures innombrables en Crimée.

III. CARTES HEURISTIQUES

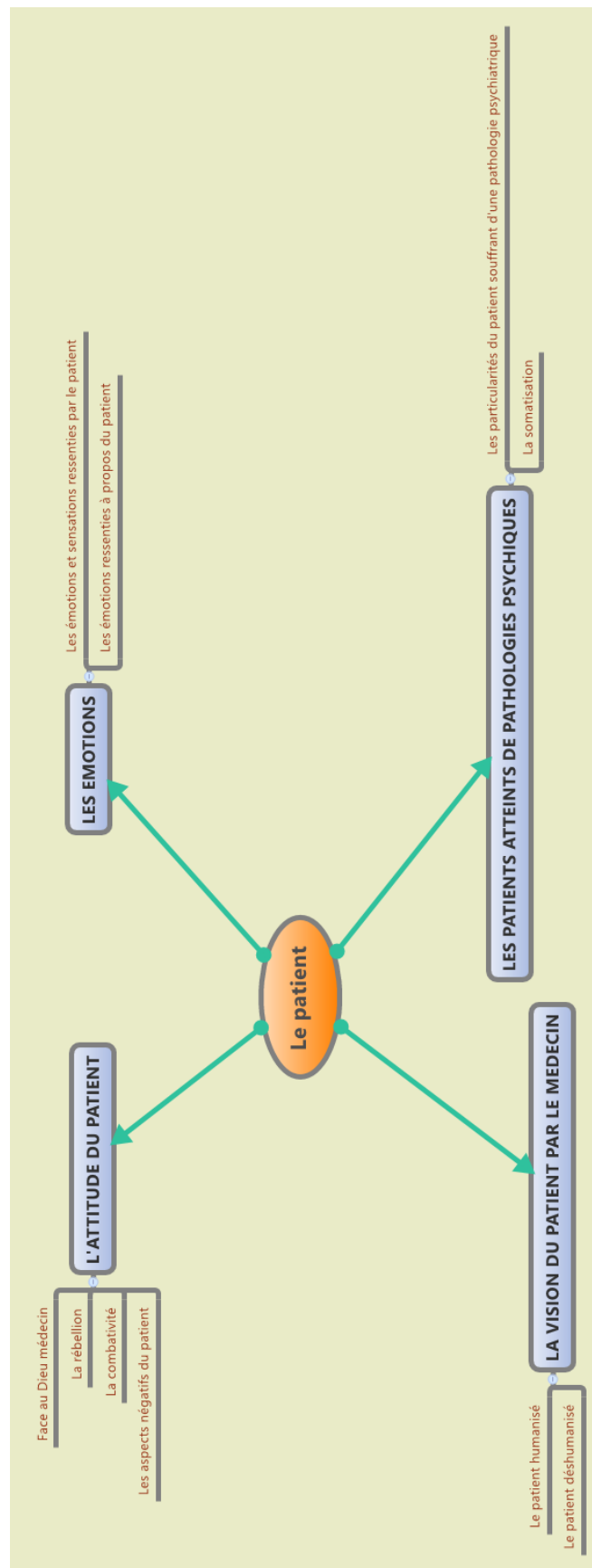
A. L'IMAGE DE LA MEDECINE



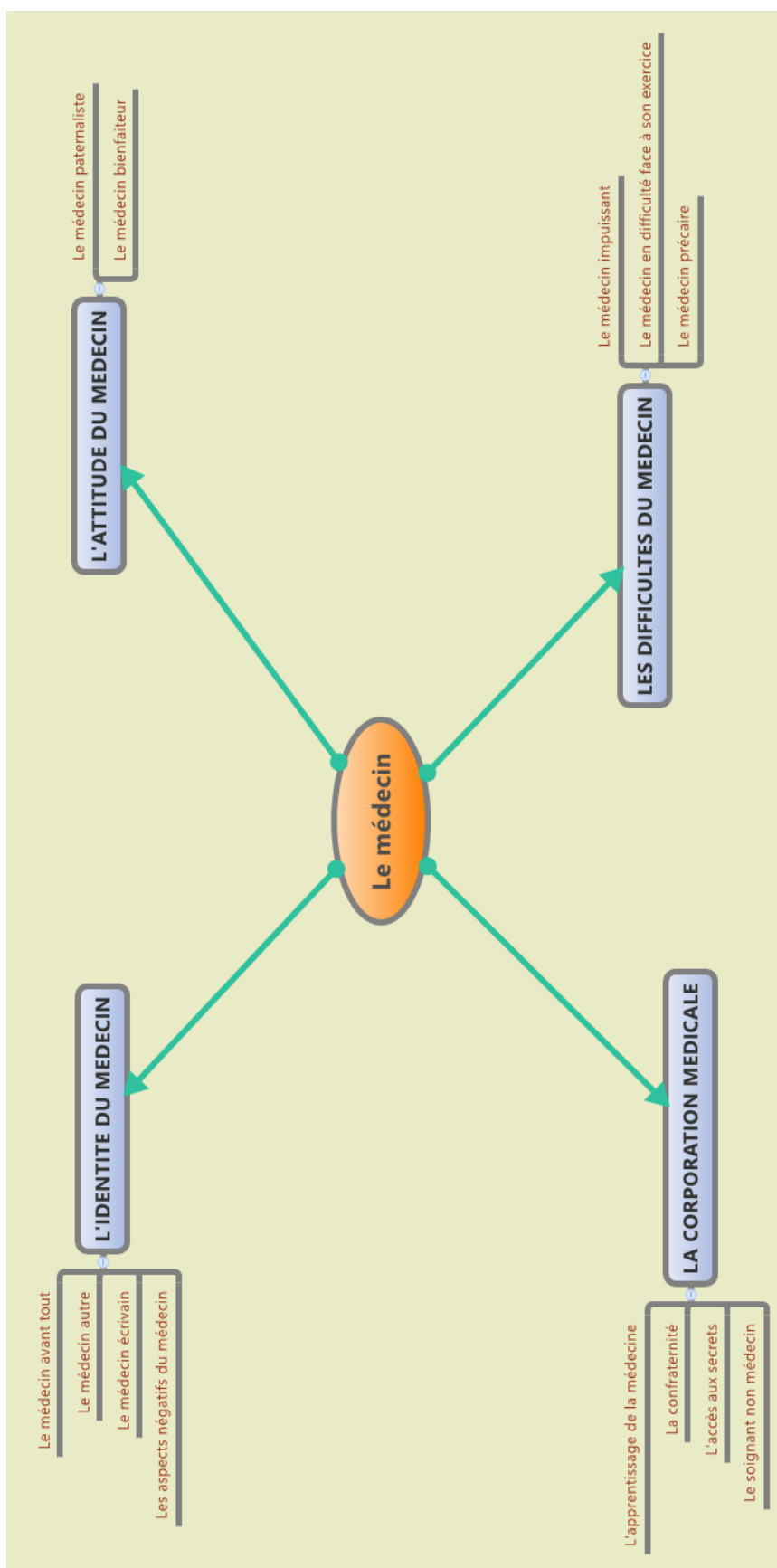
B. LA MALADIE ET LA MORT



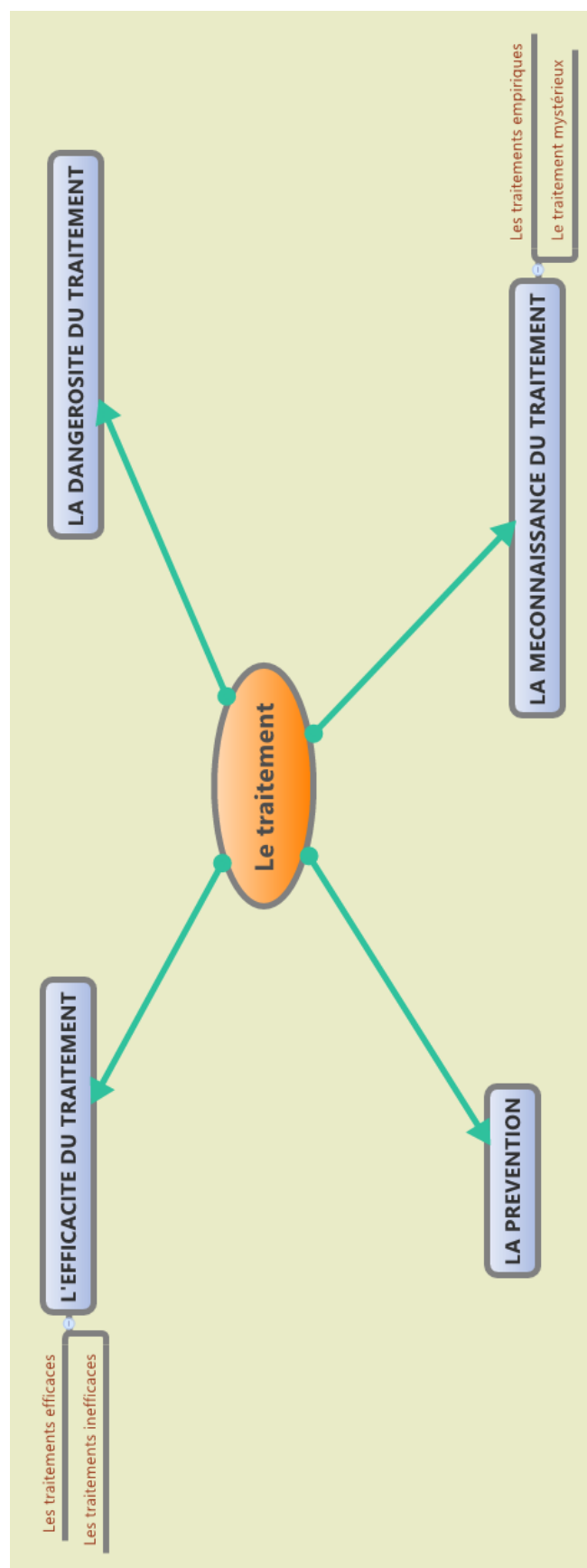
C. LE PATIENT



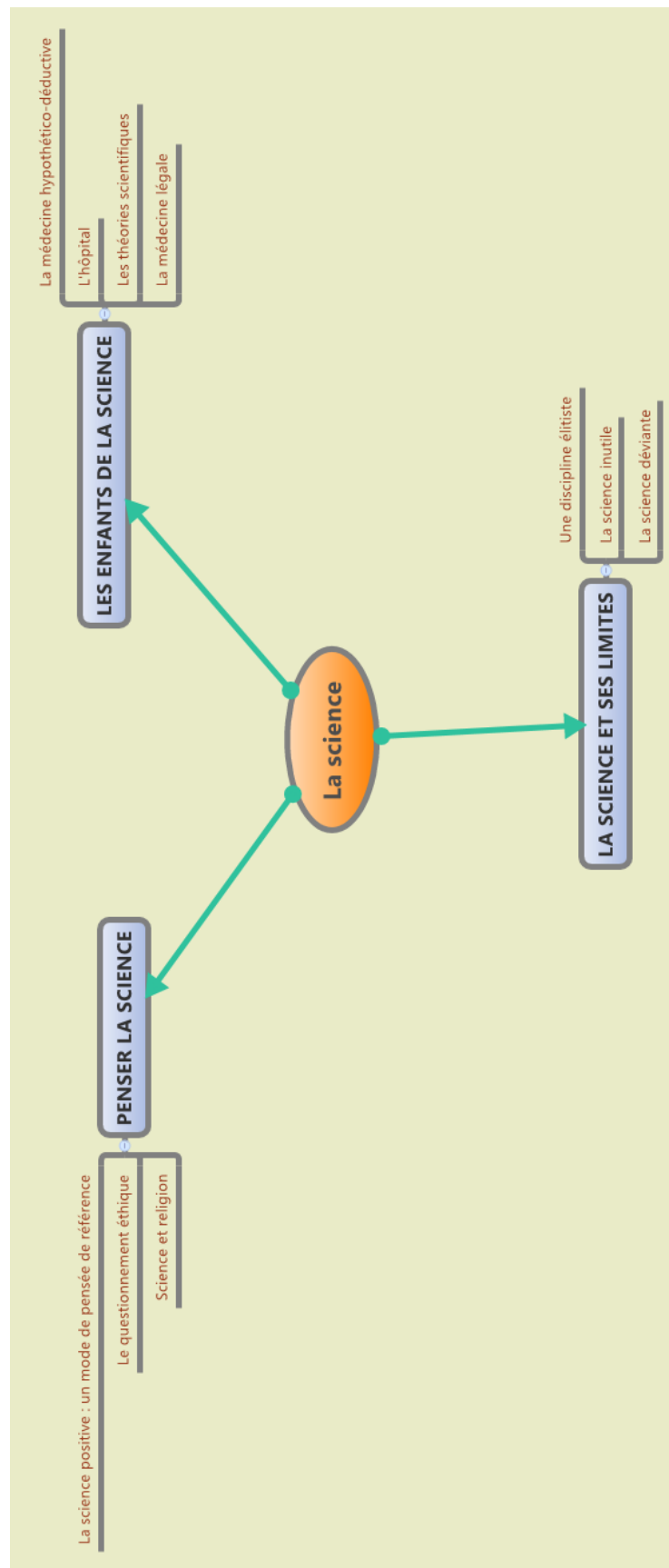
D. LE MEDECIN



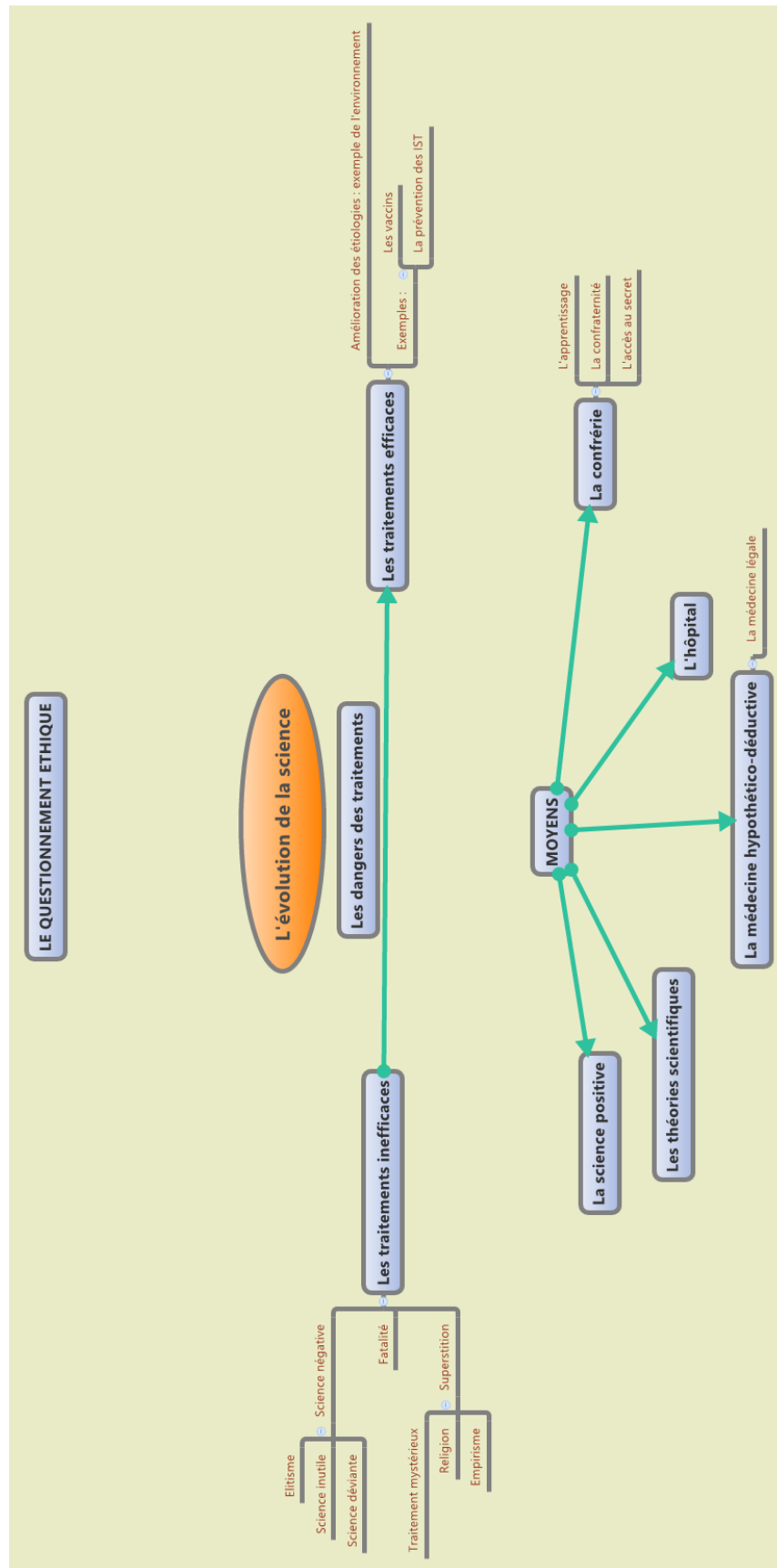
E. LE TRAITEMENT



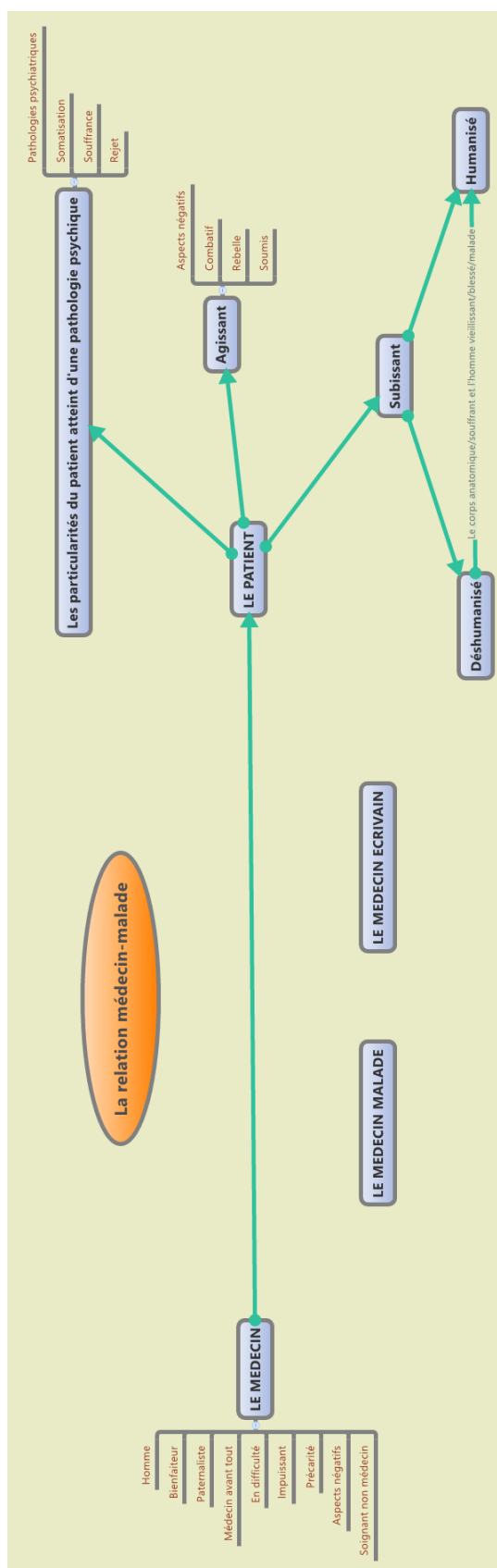
F. LA SCIENCE



G. DISCUSSION : L'EVOLUTION DE LA SCIENCE



H. DISCUSSION : LA RELATION MEDECIN-MALADE



Clémentine ABT : L'image de la médecine chez les médecins romanciers du XIX^e et du début du XX^e siècles

Nbr f. 8

Th. Méd. Lyon 2015 N°

RESUME :

Introduction : La médecine du XIX^e et du début du XX^e siècles, socle de la médecine moderne, se prête particulièrement à son examen via la littérature romanesque. Le but de ce travail est de dessiner son image à travers les œuvres des médecins romanciers.

Matériel et méthode : Ont été sélectionnés les auteurs médecins ayant vécu entre 1800 et 1970 : Boulgakov, Büchner, Céline, Doyle, Duhamel, Reverzy, Schnitzler et Tchekhov. Trente-trois ouvrages, évoquant la médecine, ont été analysés, selon cinq thèmes : la maladie et la mort, le patient, le médecin, le traitement et la science.

Résultats : La maladie et la mort, éléments narratifs, sont personnifiées par un corps souffrant, notamment via les maladies vénériennes et psychiatrique. Les attitudes, les émotions et la représentation du patient permettent de dessiner ses particularités. L'identité du médecin, ses postures et ses difficultés sont également scrutées, tout comme la corporation médicale. Le traitement peut être efficace ou non, mais est surtout dangereux et méconnu. Enfin, la science bienfaisante peut aussi être délétère et doit être réfléchie.

Discussion : A la lecture de ce corpus, deux axes permettent l'évolution heureuse d'une médecine tournée vers la guérison : une science triomphante, supervisée par une éthique dont l'énoncé formel est balbutiant, et une relation évolutive et saine entre le médecin et le patient, représentant le socle de la médecine en général.

Conclusion : Entrer dans la peau du médecin comme dans celle du patient induit une vision globale et subjective d'un art qui l'est tout autant. Son évolution paraît incroyablement importante, et à la fois très minime en regard d'une étrange familiarité à la lecture de ce corpus : si la science a bondi en avant, les relations humaines sont toujours aussi complexes. Etudier la médecine via la littérature ne peut que permettre de mieux l'appréhender.

MOTS CLES : Image de la médecine – médecine et littérature – écrivains médecins – médecins romanciers – Boulgakov – Büchner – Céline – Doyle – Duhamel – Reverzy – Schnitzler – Tchekhov

JURY :

Président : Pr Nicolas FRANCK

Membres : Pr Fabienne BRAYE

Pr Marie FLORI

Dr Jérôme GOFFETTE (MCF, HDR)

DATE DE SOUTENANCE : 6 octobre 2015

ADRESSE DE L'AUTEUR : clementine.abt@gmail.com